Rostocker Dokumentenserver
Dieses Werk wurde Ihnen durch die Universitätsbibliothek Rostock zum Download bereitgestellt.
Für Fragen und Hinweise wenden Sie sich bitte an: digibib.ub@uni-rostock.de

Jacob Wegelin

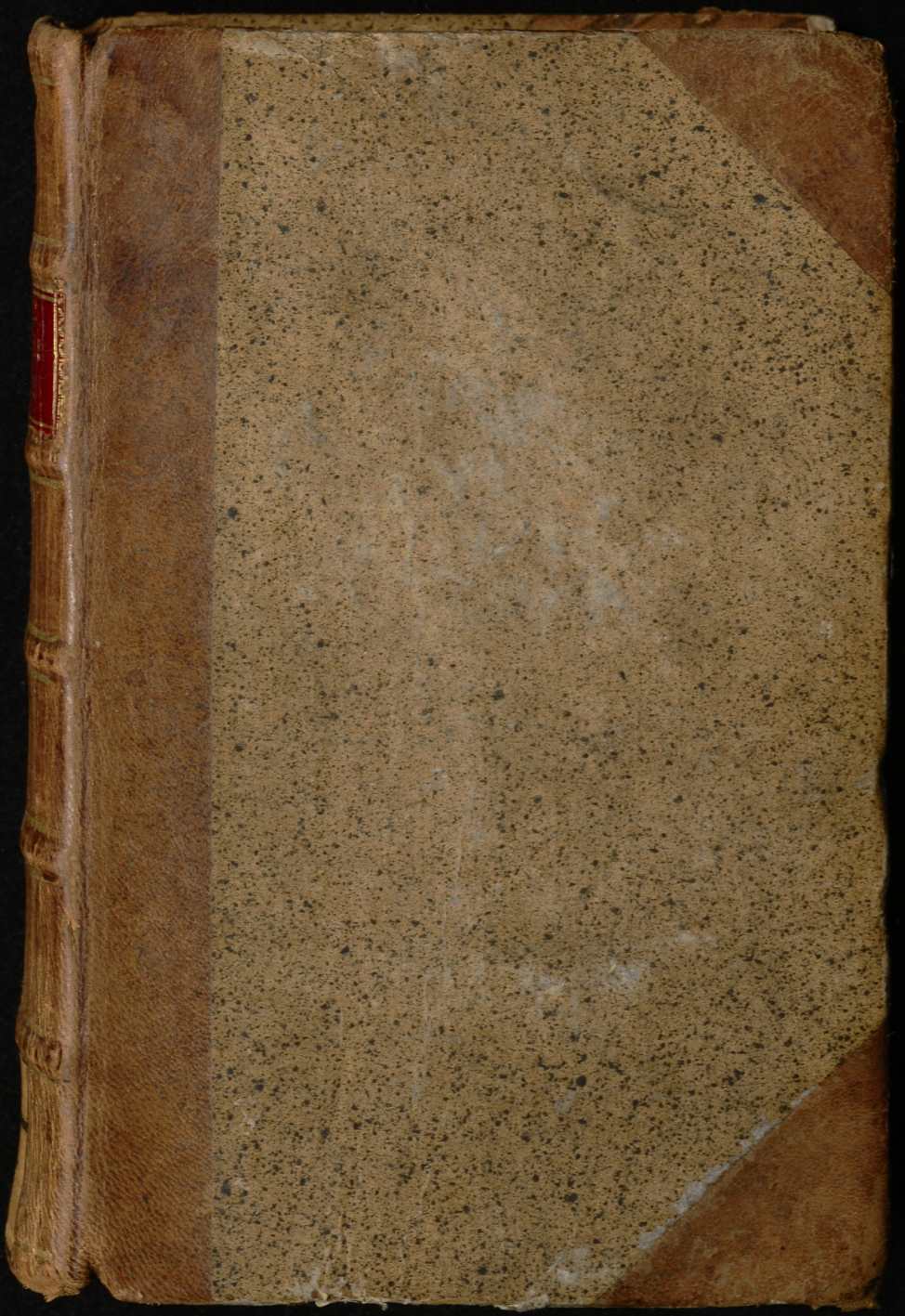
Caracteres Historiques Des Empereurs, Depuis Auguste jusqu'à Maximin, à l'usage de l'Académie Royale des Gentils-hommes

Tome 2

Berlin: Decker, 1768

http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn825542979

Band (Druck) Freier Zugang


Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de
/rosdok/ppn825542979/phys_0001
DFG

Rc-1442 (2)

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn825542979/phys_0002
DFG

Universitäts-
Bibliothek
Rostock

CARACTERES HISTORIQUES

DES

EMPEREURS,

DEPUIS

AUGUSTE jusqu'à MAXIMIN,

à l'usage de l'Académie Royale
des Gentils-hommes;

PAR

Mr. WEGUELIN

de l'Académie Royale des Sciences & Belles-Lettres
de Prusse.

TOME II.



A BERLIN,

Chez GEORGE JACQUES DECKER, Imp. du Roi.

MDCCLXVIII.

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn825542979/phys_0005
DFG

Universitäts Bibliothek Rostock

1449.g.92.

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn825542979/phys_0006
DFG



TRAJAN.

Regne depuis l'an de Rome 849.
jusqu'à l'an 868.

Trajan, fils adoptif de Nerva, s'applanit le chemin au Trône par un mérite des plus distingués. Espagnol de naissance, il ne put en imposer aux Romains qu'en les surpassant. Quoique la basse jalousie que Domitien portoit à l'héroïsme, rendît les sentiers de la gloire extrêmement raboteux, la vertu de Trajan lui servit à surmonter

des obſtacles qui auroient effrayé tout autre. Un homme animé de la belle gloire, comme il la cherche dans les hazards des dangers, ne ſe laiſſe point intimider par tout ce qui ſemble menacer les grades de ſa fortune. Sous un Prince foible & ſoupçonneux, ce n'eſt pas ſervir le Souverain que de rendre d'importans ſervices à l'Etat. Comme les bons ſuccès bleſſent l'orgueil de ces Princes, & que les mauvais ſuccès les irritent, on ne peut éviter ces deux écueils qu'en prenant pour guide le déſintéreſſement d'un zele auſſi vif que modeſte. Ce fut dans cette école de patience & de renoncement à ſoi-même que Trajan fit ſon noviciat. Le grand homme doit la force de ſes habitudes au nombre & à l'étendue des conflits, qui ont donné de l'exercice à ſes talens & à ſes vertus. Céſar menacé par Pompée & inveſti par les armées innombrables des Gaules, trouva à Alexia un danger qui étoit digne de ſa magnanimité; & Trajan haï de Domitien

& attaqué par les Germains, apprit ſur les bords du Rhin à préférer au faux brillant de la faveur le témoignage de ſa propre intégrité.

C'eſt la néceſſité qui rend les hommes prudens & aviſés. Quand on n'a qu'à ſuivre un ſeul plan, on y met toute ſon attention, & à force de le perfectionner, on acquiert plus de pénétration. Trajan accoutumé à viſer au vrai & au bon, n'eut dans ſes fonctions impériales pour objet que la notion du vrai bonheur. Comme ce bonheur conſiſte dans une ſage répartition des droits apartenans à chaque ordre de l'Etat, ce digne Empereur, ſans avoir une idée diſtincte du gouvernement monarchique, fit cependant tout ce qui dépendoit de lui pour l'établir. Soumettant le Sénat à l'empire des loix, l'armée à l'exactitude de la diſcipline, & ſon authorité ſuprême aux principes de la ſaine raiſon, il n'omit aucune des parties qui ſont eſſentielles à une ſage monarchie.

La vraie prudence ne consiste pas à enfanter une infinité de projets, mais à insister sur l'exécution d'un seul qu'on juge le meilleur: ce qui décide en faveur d'un plan, est sa conformité avec tous les rapports du peuple & de l'individu. Les Romains peu d'accord avec eux-mêmes, avoient choisi un gouvernement absolu; mais dissemblables aux Orientaux, ils ne s'étoient pliés qu'à regret au despotisme de Tibere & à celui de Domitien. Le premier n'ayant fait qu'ébaucher ce nouvel ordre de gouvernement, & le second ayant péché dans l'exécution, Trajan se mit à corriger les abus civils de Tibere, & à réformer les désordres militaires de Domitien; & comme le regne de Nerva monté sur le ton du barreau, avoit déjà donné une prévention aux esprits qui pouvoit être favorable au successeur de ce bon Prince, le nouvel Empereur pour ne pas négliger ces heureuses dispositions, s'annonça d'abord comme un digne émule de l'équité & de la modéra-

tion de ſon pere adoptif. Le grand Prince ayant la ferme perſuaſion qu'on ne peut tirer parti de l'homme qu'autant qu'il y donne occaſion lui-même, ne violente pas les ſentimens de la nature, mais ſe contente de les diriger.

La premiere choſe qu'il établit fut la réforme de la diſcipline. La police des armées tenant à une infinité de cauſes particulieres, on voit déchoir l'ordre militaire pour peu qu'on ſe relâche dans le maintien de la vigueur, qui doit animer un corps d'armée. La préſomption, l'intelligence, l'audace, la ſoumiſſion, & la valeur devant concourrir pour former un excellent corps de Troupes, l'officier doit autant payer de ſa tête que le ſoldat de ſon bras. Comme c'eſt la force qui unit un corps militaire, il ne faut pas moins veiller ſur la conduite de ceux qui commandent, que l'on doit être attentif ſur la manœuvre de ceux qui obéiſſent. Si l'on ne prend point ces précautions, des maux

épidémiques vont d'abord gagner un corps d'armée, & lui font perdre ſon eſprit originaire. Il ne faut donc point s'étonner de ce qu'on trouve dans l'hiſtoire des Céſars tant d'efforts tendans à renouveller la tactique des anciens Romains. Comme les Dictateurs avant que d'entrer triomphans dans la capitale, ſe rendoient premierement au champ de Mars, pour y attendre l'arrêt définitif du Sénat, de même vit-on tous les Empereurs vaillans & éclairés régler les intérêts militaires, avant qu'ils ſe miſſent en poſſeſſion du gouvernement civil.

Le deſſein de Trajan étoit de fonder ſon authorité ſur l'attachement des Troupes; & pour ne pas être obligé d'employer ces voies forcées que mirent en œuvre les Empereurs tiranniques, il fit revivre ces ſentimens de vénétation militaire que portoient à l'héroïſme de Céſar les ſoldats répandus dans toutes les provinces de l'Empire. Quand la force du ſentiment eſt

jointe à celle de l'authorité, le Prince eſt le vrai maître de l'Etat. Sa propre valeur lui garantiſſant celle de ſes Soldats, ils ſont diſpoſés d'eux-mêmes à défendre ſes droits, & il n'eſt pas obligé de vétiller ſur des titres & ſur des prééminences, qui n'ajoutent à ſa puiſſance rien de réel. Trajan refuſa le Conſulat, & crut que, s'il laiſſoit aux patriciens une dignité qu'is regardoient comme le comble de leurs vœux, il parviendroit à diſſiper les ſentimens de jalouſie que ſa qualité d'étranger devoit exciter dans l'eſprit des Romains. L'homme n'eſt tranquille qu'autant qu'il ne croit pas ſes droits lézés, & c'eſt à l'abri de la juſtice que le gouvernement jouit d'une parfaite ſureté.

Le peuple étant hors d'etat de réfléchir ſur le fond des choſes, l'intérêt de la politique veut ſouvent qu'on l'éblouïſſe par des actes d'apparat. Comme le public ſe rend moins à la vérité qu'à la ſimple probabilité, Trajan mit dans un placard

affiché publiquement les ſommes dépenſées pour le voyage qu'il fit à Rome; & pour relever le prix de ſa frugalité, il fit mettre à côté de ce calcul les ſommes prodigieuſes qu'avoient coutées les voyages luxurieux de Domitien. Quoique cette évaluation fût vraie, il ſiéoit mal à un grand Prince de ſe donner du relief par des voies rélatives aux idées variables que les Souverains ſe forment de la dignité qui doit environner le Trône. Alexandre ne fut pas moins grand monarque à Babilone qu'à Pella, & comme les dehors brillans ne donnent rien à la vraie grandeur, ils n'en ôtent auſſi abſolument rien. Mais l'Empereur romain eut un ſyſtême en tête qu'il déploya dans tout le cours de ſon regne; ce fut de laiſſer au Sénat la partie civile, & de ſe réſerver le département militaire. Plein de ces idées qu'il crut être les plus compatibles avec ſa ſureté & avec la félicité des peuples, il ſaiſit toutes les occaſions qui ſe préſentoient pour faire valoir

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn825542979/phys_0014
DFG

les privileges que prétendoient avoir les Sénateurs de participer à la levée des deniers publics. Au commencement de chaque regne les princes s'épuiſoient en donations & en promeſſes; Trajan qui alloit au ſolide voulut s'attacher les Romains par le droit qu'il leur accordoit d'être les inſpecteurs des revenus & des dépenſes de l'Etat. Comme il préféroit les intérêts de la nation à ceux de ſa maiſon, le contrôle des finances rendu public par ſes ordres, ne pouvoit tourner qu'à la gloire de ſon regne.

Pour donner à la modeſtie ſon plein effet, il ne faut pas être retenu dans une occaſion, & faſtueux dans l'autre. L'entrée que fit Trajan dans Rome, pleine de douceur & de modération eut l'air des cérémonies uſitées à l'inauguration des Conſuls. Eloignant tout ce qui auroit pu bleſſer les yeux foibles des Romains, ces citoyens qui ſavoient encore par tradition la gloire de leurs ancêtres, pleuroient de

joie de voir renaître sous l'empire des Césars les heureux jours de la République. Plotine entrant dans le palais impérial, l'Impératrice ne se regardoit que comme la locataire d'un édifice qui appartenoit à la république. „Telle, disoit cette digne „épouse de Trajan, telle que j'entre ici, „telle je veux en sortir. La fortune ne „changera rien dans mes mœurs:" C'étoit faire un de ces vœux que dans l'accès véhement de tristesse ou de joie, l'on faisoit devant les images de ses Dieux pénates. Dans l'instant où la vertu vient échauffer les idées de l'esprit, le cœur se laisse emporter par l'enthousiasme de ses sentimens. Mais comme l'ame ne reste pas longtems dans cette agitation, on revient de soi-même à son assiette naturelle. Plotine ne put point fermer son oreille à la voix du sang, & pour conserver l'Empire à sa niéce, elle lui fit épouser Adrien, que ses intrigues porterent sur le Trône. Les promesses n'étant que des engagemens qu'on est

toujours le maître d'obſerver, Trajan ne vouloit pas donner pour garand de ſes vertus civiles la foi équivoque des paroles, mais l'aſſurance inconteſtable des faits. L'Empereur qui ne diſoit rien à cette occaſion fit beaucoup plus que l'Impératrice, qui prononçoit la plus noble mais en même tems la plus ſublime de toutes les ſentences; c'eſt que l'époux ſentoit les difficultés pour atteindre à ce degré de perfection, & que l'épouſe, dans le raviſſement de ſa joie, ne les ſentoit pas.

Trajan & ſon épouſe étoient parvenus à cet âge où l'on prend des habitudes fixes & permanentes. La gloire, au lieu d'éblouir ces ſortes de perſonnes, n'eſt qu'un puiſſant aiguillon de joindre au mérite extérieur d'un rang illuſtre, le mérite intérieur d'une ame ferme & vertueuſe. Senſibles à la bienveillance & à l'attachement des Romains, ces généreux Eſpagnols n'en vouloient être redevables qu'à des vrais actes de bonté & de ſageſſe. On remarque

ordinairement que des étrangers, appellés au gouvernement d'un puiſſant Etat, ne croyent tenir qu'aux ſervices eſſentiels qu'ils rendent à la nation. Trajan étant le premier de la maiſon Ulpia qui régnoit à Rome, il eut ce vif deſir de s'illuſtrer qu'ont tous ceux qui acquiérent à leur nom des prééminences auguſtes. Etienne Battori, Charles Guſtave, Comte Palatin de Deuxponts, & George premier Electeur d'Hannover, firent voir à l'Europe ce que pouvoient opérer ſur les grandes ames des titres déférés par des grandes nations.

La bonté du cœur ne mérite jamais les hommages de la poſtérité, que quand elle part des lumieres de l'eſprit. La clémence qui vient de l'incapacité d'être ferme, perd tout ſon effet auprès de ceux qui doivent être conduits par l'inflexibilité d'un commandement exact. Trajan que ſa valeur ne mettoit point dans la néceſſité de ménager les Troupes au-delà des termes que lui preſcrivoit ſa dignité impériale,

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn825542979/phys_0018
DFG

étoit fort éloigné de suivre le mauvais exemple de ses prédécesseurs, qui pour flatter l'avarice & la férocité du soldat, lui sacrifioient la fortune & l'honneur du citoyen. Regardant l'ordre des cultivateurs joint à celui des artisans, comme les parties de l'Etat qui étoient destinées à fournir les alimens aux membres qui le devoient défendre, il s'attacha principalement à répandre ses libéralités sur ceux que la rigueur des regnes précédens avoit jettés dans la misere. Ne donnant aux soldats que la moitié des gratifications accoutumées, il les fit en entier aux citoyens. C'est par la foiblesse du gouvernement que la férocité se renforce, & pour avoir la liberté d'opprimer la moitié des sujets, il faut permettre toutes sortes de licences; au reste Trajan n'ayant pas besoin de soldats pour la défense de sa personne, ne paya les militaires que pour la sureté & la défense de l'Etat.

Le propre de la bienveillance est d'être universelle. Un bon Prince ne pille pas

les uns pour enrichir les autres. Ses sentimens étant dirigés par une exacte impartialité, aucun préjugé ne donne à sa bienfaisance ces mesures fausses & ces poids postiches qu'on voit employer l'injustice & l'orgueil. La bonté qu'avoit Trajan pour les Romains, ne dégénéroit jamais dans une connivence trop indulgente. Après avoir brisé le sceptre de fer avec lequel Domitien avoit gouverné les habitans de la capitale, il ne passa point jusqu'à sacrifier la prospérité des provinces au luxe des Grands. De tous les commerces exclusifs que fait le Prince, ou pour lequel il accorde des droits de monopole, celui des grains est le plus préjudiciable. Les peuples qui avoient été forcés auparavant de transporter leur blé en Italie, jouissoient sous Trajan d'une pleine liberté de le vendre, & la concurrence fit valoir cette branche importante du commerce beaucoup plus qu'elle n'avoit valu par le passé. Les intendans du Prince n'osant être ni usuriers

ni concuſſionnaires, on paya les propriétaires avec fidélité & avec ponctualité; ce qui hauſſa le prix des biens-fonds, mit à ſon aiſe le cultivateur, fit circuler l'argent dans les provinces, & fut la cauſe de l'abondance qui régnoit à Rome. Ce n'eſt que dans des petits Etats, & où le Prince n'a que des revenus précaires, qu'on gêne le commerce des denrées les plus néceſſaires à la vie; & ſi ces maximes ont lieu dans de grands Etats, c'eſt un vice du gouvernement & une preuve de ſa foibleſſe.

Comme de tous les ſyſtêmes politiques, il n'y a aucun dont les parties ſoient ſi intimement liées que ſont celles qui compoſent le deſpotiſme, Trajan, au lieu de dénouer ce nœud gordien, ſe mit à le couper. Chaſſant de ſa préſence tous ceux qui avoient ſoufflé dans l'oreille de ſes prédéceſſeurs le venin de la défiance, il ôta au deſpotiſme ſes eſpions & ſes ſatellites. Les Délateurs furent relégués dans les mêmes Isles où ils avoient fait périr un ſi

grand nombre d'innocens. Cette race peſtiférée eſt un exemple de la corruption qui peut ſe gliſſer dans un ordre de perſonnes dont la deſtination étoit originairement d'aſſurer les biens & la vie des citoyens. Les loix romaines fondées ſur l'équité & la bonne foi qui regnoit anciennement dans la capitale, accordoient à chaque citoyen le droit de ſe porter pour accuſateur en matiere criminelle; les meilleures ordonnances devenant mauvaiſes par la méchanceté de ceux qui en abuſent, ce privilege ſignalé du citoyen devint dans la ſuite le plus grand fléau de l'Etat; & ſous les Empereurs le Romain ſe vit déchiré par ceux-là-mêmes, qui ſous prétexte de veiller à la ſureté du Prince, immoloient à ſes ombrages les biens & les vies de tous les grands hommes de l'Etat.

Occupé à reformer le gouvernement, Trajan n'oublioit pas les conſidérations qu'exigeoient les intérêts du Fiſc, qui ſelon lui, étoit dans l'Etat ce qu'eſt dans le

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn825542979/phys_0022
DFG

corps humain la ratte, laquelle ne peut croître, que les autres membres n'en souffrent. Depuis le despotisme le plus outré des Indes, où la fortune immense du Prince engloutit toutes les fortunes particulieres de ses sujets, il y a une gradation progressive de prospérité, qui va en croissant selon que les droits du Fisc sont réglés par des besoins plus réels; & les Etats vont en décroissant selon le nombre & la variété des prétextes qui servent à pallier les extorsions publiques, jusqu'à ce que la prospérité devient nulle, dans les pays où les nécessités imaginaires du Prince font disparoître les besoins réels de l'Etat.

Rien ne prouve mieux l'influence harmonieuse de la vertu dans la prospérité publique des peuples, que l'accord établi par Trajan entre la partie militaire & civile du gouvernement. Le poste le plus redoutable de l'Etat militaire, celui qui fit trembler tant de méchans Princes ne fit sur Trajan d'autre impression que celle qui

convenoit à un magiſtrat ferme & intégre. „Je vous confie," dit-il à Saburanus, en lui donnant l'épée de Préfet du Prétoire, „je vous confie cette épée pour l'employer „à me défendre, ſi je gouverne bien, ou „contre moi, ſi je gouverne mal." Trajan remontant à l'origine de chaque contrât ſocial, ſe crut reſponſable de ſa conduite à la nation qu'il regardoit comme l'autre partie contractante; & comme les perſonnes les plus élevées ſont en même tems les plus propres à repréſenter le corps national, Trajan conſidéroit le Préfet du Prétoire non ſeulement comme le défenſeur de ſa perſonne, mais auſſi comme l'inſpecteur de ſes démarches. Le Préfet du Prétoire étant le Lieutenant de l'Empereur en tout ce qui concernoit la puiſſance exécutrice, Trajan étoit dans la ferme perſuaſion, qu'au cas que le Prince vînt à manquer, ce ſeroit à ſon Lieutenant de remplir ſon office. Ce ne fut pas aux Conſuls que ce Souverain juſte & clément

adreſſa la parole, parcequ'ils n'étoient que les chefs de la partie civile, ou conſultative de l'Etat, au lieu que le Préfet qui tenoit au département militaire, pouvoit répréſenter l'Empereur dans ſa qualité de Généraliſſime de toutes les forces de l'Empire.

Solide dans ſa façon de penſer auſſi bien que dans celle d'agir, ce grand homme ne donnoit jamais dans les chimeres que fait enfanter aux hommes préſomptueux le plus haut rang. Auſſi ſoigneux de garder le ſouvenir du paſſé que d'obſerver les bienſéances de ſon état préſent, cet excellent Prince „voulut être envers les „particuliers, comme il avoit ſouhaité „dans l'état de particulier, que les Em„pereurs fuſſent à ſon égard." Cette maxime étoit une heureuſe application du principe fondamental de la morale chrétienne. „Faites à autrui ce que vous voudriez „qu'on vous fît." Sans avoir été à l'école des ſages, Trajan mit en pratique la

plus belle leçon de sageſſe. L'inſtinct qui le portoit à la vertu étoit semblable à cette veine d'esprit qu'on appelle génie, qui, sans aucun effort gênant, nous fait concevoir les idées les plus nobles. On n'est jamais infatué de ce qui nous est naturel, & c'est par cette raison que le mérite de Trajan n'avoit ni les ridicules, ni les sophismes de la fausse sageſſe. Comme il étoit incapable de déguisement, il s'étudioit à se rendre recommendable par des actes aussi vrais qu'ils étoient sublimes.

De tous les sentimens celui de la belle gloire est le plus intimement uni au vrai mérite; parce que la solidité d'un mérite distingué donne à l'honnête homme la plus ferme persuasion de l'utilité que peuvent produire ses actes tant publics que privés. L'homme étant vivement imbu d'une idée, il se met à la réaliser par des actes. On vit cette noble assurance dans tous les procédés de Trajan. Incapable de dissimuler la confiance qu'il plaçoit dans les princi-

pes de sa conduite, il agissoit envers ses amis avec cette ouverture qui gagne à coup sûr les cœurs qui ont la moindre sensibilité pour la vertu. Des esprits mal-intentionnés l'ayant voulu brouiller avec Licinius Sura, il les confondit par des actes de familiarité, dont il usa envers un homme, qu'il honoroit de son amitié. Autant éloigné de la défiance que de la malignité, il s'offensoit aussi peu contre un homme qu'on vouloit lui rendre suspect, qu'il en vouloit du mal aux ennemis de son favori. Ce qui caractérise la vertu est qu'elle a une indulgence universelle pour tous les hommes, lesquels considérés sous les aspects de leurs foibles, paroissent à l'homme vertueux plus dignes de pitié que de dépit.

L'amitié est la pierre de touche, à laquelle on peut reconnoître un cœur enclin à la vertu. Comme l'on ne peut faire des aimans artificiels que des corps qui ont des qualités attractives, de même ne voit-on de fideles amis que dans le pe-

tit cercle de perſonnes qui ont une pente aſſez forte à l'humanité; Trajan étoit de ce nombre: c'eſt pourquoi il aimoit ſes amis, ſans aucun de ces retours, que l'eſprit d'intérêt ou celui d'ambition a inventés pour reſſerrer les nœuds de la ſociabilité. Ce digne Prince laiſſoit à ſes confidens cette liberté de penſer & d'agir qui eſt l'ame de chaque union. Un Préfet du Prétoire que l'Empereur eſtimoit beaucoup, ayant demandé ſa démiſſion, le Prince la lui accorda, ſans qu'il lui ôtât ſa bienveillance; c'eſt que ce bon Prince n'aimoit pas ſes amis pour le bien qu'il retiroit de leurs ſervices, mais pour le plaiſir qu'il étoit en état de leur procurer.

De ce fond vertueux le digne ſucceſſeur de Nerva tiroit cette aimable facilité, qui rendoit ſon commerce ſi intéreſſant pour tous ceux qui avoient le bonheur de l'aborder. Sans qu'il tendît aucun piege à la crédulité, il étoit également éloigné des manieres affectées d'un homme qui

s'étudie à être aimable, & de l'air imposant de ces gens orgueilleux qui s'appliquent à subjuguer & à étourdir l'esprit. Il ne faut pas avoir de grands talens pour être rigoureux à l'excès, puisqu'il ne s'agit alors que de suivre la pente naturelle de l'orgueil; au lieu qu'on a besoin d'un grand fond de sagesse & de pénétration pour concilier la dignité d'un rang éminent avec une modestie qui ne semble être assortie qu'à la médiocrité de l'état privé. L'office militaire d'Empereur qui exigeoit autant de sévérité dans les ordres que de ponctualité dans leur exécution, éloignoit encore de la popularité ces maîtres absolus du monde. Je ne m'étonne pas tant de l'affabilité de la Reine Elisabeth & de la courtoisie de ce bon Roi Henri IV; je m'étonne, dis-je, moins des manieres douces & prévenantes de ces Princes modernes que de celles d'un Empereur, qui réunissoit dans sa personne tous les droits de la souveraineté, & qui n'avoit à craindre ni parti

ni concurrent. Pour juger de la bonté du monarque François & Anglois, il faudroit considérer l'un après que le parti de la Ligue fut entierement dissipé, & l'autre après que la Reine Marie d'Ecosse fut mise à mort. Le Prince dans la vie duquel il y a moins d'aprêt, & qui aproche le plus de Trajan, est Louis XII; ce Pere du peuple qui joignit à un amour très épuré de la gloire militaire, une magnanimité semblable à celle de ce grand Empereur.

Un esprit solide l'est par tout. Le loisir, comme le dit Pline, nous décele. On voit l'ame du Prince se déployer dans les genres de divertissemens auxquels il donne la préférence. Trajan aimoit à chasser & à manier la rame. A cette ame forte il falloit des exercices violens, mais au milieu de ses délassemens le Prince n'oublioit pas les offices que demandoit de lui le rang suprême. Il chassoit comme les Philippes & les Alexandres. Plein d'idées & de vues militaires, Trajan choisit cet exercice pour

endurcir ſon corps, & pour lui faire ſubir avec facilité les travaux de la guerre. Si je vois Trajan manier la rame, il me ſemble que j'apperçois l'induſtrieux Czaar de Ruſſie, aſſis au gouvernail d'un de ſes vaiſſeaux, que ce Neptune du Nord fit ſortir des ports de la mer baltique. Confondu avec les ouvriers qui travailloient dans les chantiers de la Hollande, Pierre apprit le grand art du marinier par le ſoin infatigable qu'il mit à s'y exercer. Trajan prit la même méthode pour s'inſtruire du métier de la guerre: mais il y eut une différence marquée entre ces deux conquérans, dont le premier voulut former les mœurs de ſes ſujets ſur celles des étrangers, au lieu que le ſecond, ſemblable au grand conquérant de la Perſe, ſe mit à conformer les mœurs de ſes nouveaux ſujets à celles des natifs.

Trajan qui ſavoit ſi bien evaluer l'eſprit de la belle gloire étoit fait pour en inſpirer le goût. L'exemple opere plus que l'enſeignement, par la raiſon que celui-la

fait voir la possibilité de l'exécution, au lieu que celui-ci ne donne à connoître que la probabilité de l'idée; & de la théorie à la pratique, il y a un aussi grand intervalle, qu'il y en a de l'idéal jusqu'au réel. La notion de la vertu étoit à peine plausible dans le tems où les tirans des Romains les faisoient gémir sous le despotisme du vice; mais l'humanité s'étant assise sur le trône des Césars, on rougissoit de céder en honnêteté à un Prince, qui faisoit aller de pair la bonté avec la puissance. La nation qui regardoit l'abolition des Pantomimes faite par Domitien comme un acte de tyrannie, la demandoit à Trajan comme un acte de clémence; aussi ce prince qui préféroit toujours l'utile au plaisant, n'eut-il garde de refuser à l'honnêteté publique l'abolition de ces jeux obscènes. L'art de gouverner les hommes ne devient si difficultueux que par la maladresse de ceux qui leur commandent. Soyez sage, modéré, honnête, & vous n'aurez d'autres préjugés à combattre que

ceux qui naiſſent d'un fond entierement corrompu, & ces ſortes de préjugés, mis en oppoſition avec les actes décorés de l'approbation publique ne pourront pas tenir contre le principe de l'imitation & celui de la belle gloire. C'eſt une erreur de s'imaginer que l'homme voulût ſe revolter contre la raiſon morale; cette raiſon, une fois bien connue, comme elle contient les vrais principes de ſon bien-être, l'homme ne s'éleve que contre les vertus idéales & factices, dans l'exercice deſquelles il ne trouve aucune ſatisfaction, qui puiſſe contrebalancer la force & la vivacité de ſes deſirs.

Comme l'éloignement de l'intérêt particulier dénote la vraye grandeur d'ame, Trajan, mis à l'épreuve de ce que l'eſprit d'avidité avoit de plus ſéduiſant, ſoutint ces épreuves avec la magnanimité d'un grand Monarque. Regardant l'empire comme un dépôt ſacré dont la conſervation lui avoit été confiée par les Dieux tutélaires de Rome, il ne vouloit point

s'arroger ces riches domaines que la tirannie des Céſars, s'étoit appropriée, en étendant les bornes des poſſeſſions impériales auſſi loin qu'alloit leur puiſſance. Comme ces avides Tirans jettoient des regards envieux ſur les jardins, les palais, & les maiſons de plaiſance des Grands, le pouvoir abſolu dont ils étoient revêtus, les mit en poſſeſſion de ce que l'Italie contenoit de plus précieux en meubles & de plus ſomptueux en édifices. Cet attirail immenſe de volupté & de luxe, comme il étoit au jugement du Prince un reproche perpétuel des voies iniques par leſquelles il fut acquis, ce bon Prince voulut ôter cette eſpece d'infamie de laquelle nottoient ſon Trône ce grand nombre de biens mal-acquis. Il réuſſit à laver cette tache par la vente de ces monumens de la grandeur des anciennes maiſons Patriciennes; aimant mieux retrécir ſon domaine, que légitimer la conduite de ces deſpotes qui, ſemblables à de riches uſuriers avoient bâti leur fortune

sur les ruines de cent maisons illustres. La condition la plus gênante pour un Souverain seroit d'être le propriétaire de tous les biens de ses sujets, puisqu'il ne pourroit faire valoir ces biens qu'en les mettant à ferme; or le Fermier ne s'intéresse jamais pour la bonification des terres avec une industrie semblable à celle qui anime le propriétaire, à la place d'un grand nombre d'hommes, dont l'aisance les pourroit mettre en état de contribuer aux charges de l'état, le Prince n'auroit alors qu'un petit nombre de gens extrêmement riches, qui voulant cacher leurs profits immenses feroient passer l'argent dans les pays étrangers, où se mettroient à l'enfouïr comme il arrive en Orient. S'ils sont nécessités de le dépenser dans le pays même, ils occasionnent un Luxe énorme, & causent par là-même un très grand préjudice à l'Etat, en ce que l'argent ne circule alors qu'entre les artisans du Luxe, lequel étant sans bornes, tend toujours à s'approprier

les raretés de tous les pays, & trompe quant à l'importation la vigilance la plus circonſpecte.

Le même eſprit qui bornoit le domaine de Trajan à un petit nombre de biens allodiaux, l'empéchoit en même tems de prodiguer les richeſſes de l'état en édifices privés. Emule de Périclès il mit toute ſa gloire à décorer Rome & les villes principales de l'Empire. Trajan laiſſa des monumens de la grandeur & de la ſolidité de ſon eſprit, qui excitent encore aujourd'hui l'admiration de l'univers. La place de cet Empereur auguſte, ſes ponts ſur le Danube & ſur le Tage ſervent de modeles à chaque Monarque qui, occupant pour l'utilité publique des mains ouvertes pour piller l'état, immortaliſe les merveilles de ſon regne, par des chefs-d'œuvre d'architecture. Il en eſt de cet Art comme de tous les Beaux-Arts qui ne ſont portés à la perfection que par les grandes vues d'un Prince, qui ſe diſtingue autant par ſon

génie que par l'ardeur dont il eſt animé à employer ſa puiſſance pour le bien & la gloire du genre humain.

Ce que je trouve de plus diſtingué dans le caractere de Trajan, eſt cette fineſſe du tact moral, qui dénote la beauté & la délicateſſe du ſentiment. Supérieur à Tite, la bonté de Trajan ne partoit point du tempérament, mais de l'heureuſe habitude qu'il avoit contractée d'avoir le bien public préſent à ſon eſprit; comme le premier étoit l'ouvrage de la belle nature, l'ame du ſecond étoit le chef-d'œuvre d'une conſcience dirigée par la conſidération la plus ſublime de ſon office. L'un ſympatiſoit avec l'homme, l'autre avoit les ſentimens du citoyen. Si le fils de Veſpaſien ſe faiſoit aimer dans la vie privée, le Succeſſeur de Nerva ſe faiſoit admirer dans la vie publique: la bonté de Trajan étoit celle d'un Empereur, au lieu que la bienveillance de Tite portoit les traits d'un ami du genre humain. Le Prince eſpagnol vécut

assez pour avérer ses maximes par une infinité de faits illustres; le Prince Italien semblable à la rosée du matin, n'eut pas le loisir de donner au germe de ses vertus la force de végéter, & de produire des fruits assez nombreux. Tite se prêtoit aux plaisirs des romains avec les épanchemens d'une ame qui partage la satisfaction qu'elle fait goûter aux autres, Trajan qui visoit au grand & au solide ne se contentoit pas de ces démonstrations particulieres d'estime & d'amitié qui flattent tant les belles ames, mais il vouloit que tout l'Empire le reconnût pour son vrai Bienfaiteur. Ce grand homme connoissoit trop le cœur de l'homme, pour vouloir d'autres témoignages d'estime & d'attachement que ceux qui partent de la spontanéité de l'ame. Ce fut à la succession ou plûtôt à la combinaison des événemens de son regne, qu'il dut le titre du meilleur des Princes. Le langage du cœur est aussi paisible que le ton de la persuasion, & rien n'est plus suspect que le

fracas des éloges. Les larmes de joie que répandoit Trajan en plein Sénat, lorsqu'il voyoit les impreſſions que faiſoient ſur les cœurs des Sénateurs les traits de ſon bienheureux regne; ces larmes, dis-je, étoient les interprêtes les plus éloquens de la volupté qu'il reſſentoit d'avoir été choiſi par les Dieux pour être l'auteur de la félicité publique. Tite ſe chagrinoit de ce qu'il avoit laiſſé paſſer un jour, ſans avoir fait du bien, & il rempliſſoit ce vuide par cette confeſſion même. Trajan qui jettoit un regard lumineux ſur une longue ſuite d'actes de bénéficence, goûta tous les plaiſirs enſemble qu'avoit fait ſentir à Tite chacun de ſes actes en particulier. Il en eſt de ces ſentimens délicieux comme des traits d'un génie ſublime, qu'une infinité d'eſprits ſubalternes ne ſauroient jamais concevoir; leurs idées n'étant pas aſſez épurées pour comprendre ce qui ſe paſſe dans une ame divine; car c'eſt un rayon de la bonté univerſelle qui vient alors communiquer à

l'esprit une sérénité, laquelle, si elle pouvoit être de durée, feroit de la vie des misérables mortels un vrai Empyrée.

Comme l'ame de Trajan étoit assez grande pour rassembler tous les genres de mérites, le nombre des monumens de grandeur qu'il a laissés, donnoient occasion à ses envieux de le comparer à l'herbe qu'on apelle la Pariétaire parcequ'elle s'attache à toutes les murailles. Ce n'est pas la multitude des faits héroïques qui doit offenser, mais celle des titres qu'on accumule au sujet d'un seul fait. On ne sauroit trop répéter un nom que la renommée répete elle-même par mille Echos; & si les plus grandes choses pouvoient se faire par un seul homme, ou par un petit nombre de personnes, ce ne seroit qu'un encouragement pour les autres de ne point se contenter d'une gloire acquise à peu de frais; vû la multiplicité des faits qui naissent d'une seule notion illustre. La meilleure Leçon que donne un grand homme, c'est

d'être économe de notre loisir, & de mettre la plus grande attention à ne pas laisser échaper sans fruit les momens qui peuvent être favorables à l'exécution de nos desseins de Bénéficence soit générale, soit particuliere.

Il ne faut pas juger de la franchise des grands hommes comme l'on juge de celle des hommes médiocres. Les premiers s'abandonnant à la force des penchans qui les entrainent au grand & au bon, ne consultent point ces petites considérations locales qu'épluche avec grand soin l'esprit artificieux & borné. Turenne eut une soumission complette pour son confesseur, & Trajan, debout devant le Consul qui étoit assis, répéta les paroles du serment, que lui dictoit le chef de la République; c'est que ce bon Prince voulant conserver à la partie civile tout son éclat, agissoit à cette occasion comme agissent ces Monarques éclairés, qui permettent à leurs tribunaux de juger les pro-

cès du fisc. Selon les idées de Trajan l'office de Consul ne devoit pas être administré par l'Empereur; aussi s'est-il défendu fort longtems de l'accepter. Sous les Césars le Consul n'étant que le chef de justice, il étoit contradictoire d'unir à la souveraineté un poste qui avoit beaucoup de rapport avec celui de Grand-Chancelier. Pour faire connoître aux Romains que l'authorité militaire n'avoit rien à démêler avec le département de la justice, il ne se prêtoit qu'à regret aux vœux des Romains, qui vouloient absolument l'élever au Consulat. De tous les Empereurs, Trajan avoit les idées les plus saines du gouvernement impérial, & ses idées étoient les plus approchantes de celles qu'il faut attacher à un Etat monarchique, ce qui n'est pas un petit mérite pour ce Prince, mais une marque très évidente de ses lumieres & de sa pénétration. Cette considération leve les difficultés qui pourroient naître à la vue de Trajan, qui maître de tout l'Etat

ſemble prêter hommage au Conſul. Par cette cérémonie l'Empereur vouloit ſeulement inſinuer aux Romains, qu'il regardoit les loix comme le vrai Souverain de l'Etat. Trajan agiſſoit alors comme les Empereurs germaniques, car quoi qu'ils confirmaſſent l'élection des Papes, ces Princes juroient cependant entre les mains des Pontifes, conſidérés en qualité des chefs de l'égliſe, l'obſervation du droit canonique. Cette apparence de renoncement à la majeſté impériale, où Trajan ſembloit ſe dépouiller de tout ce que le rang ſuprême avoit de plus impoſant, auroit choqué un Prince foible & préſomptueux, mais ce grand Empereur, ſûr de ſes qualités perſonnelles aimoit à paroître auſſi digne d'admiration en qualité de Magiſtrat, qu'il l'étoit à titre de Souverain. Rien n'a plus d'appas pour une ame belle, que ſi elle oſe ſe repoſer ſur ſon mérite moral, ſans qu'elle ſoit obligée d'appeller à ſon ſecours le faſte de la dignité publique. Comme l'on

juge de la beauté & de la ſymétrie d'un corps, ſelon qu'il approche d'avantage du nû idéal, de même la ſageſſe lorſqu'elle juge de la vertu, la conſidére dépouillée de tous les dehors faſtueux & impoſans.

Auſſi exact à remplir les fonctions de ſa magiſtrature, que s'il n'eût été que ſimple Sénateur, Trajan agiſſoit conformément aux vœux qu'il avoit faits au commencement de ſon regne. „Puiſſent les „Dieux, dit il, exaucer mes prieres, au„tant que je continuerai de mériter votre „eſtime." Claude & Trajan s'étoient tous deux mêlés de l'adminiſtration des affaires civiles, mais avec un ſuccès très différent. L'un ſupérieur à ſon rang auguſte, ne perdit jamais dans les emplois ſubalternes cet aſcendant que lui donnoit la ſublimité de ſon caractere; l'autre inférieur à tous les poſtes qu'il vouloit remplir, étoit partout déplacé. La pourpre impériale n'honoroit pas plus Trajan que ce Prince ne la mettoit en honneur. Revêtu de la robe conſulaire,

on admiroit moins la modeſtie de l'Empereur, que l'art avec lequel il ſavoit concilier la dignité du Souverain avec la décence convenable à un magiſtrat. Le plus ſûr garand de l'eſtime publique eſt toujours la poſſeſſion des talens & des vertus qui tiennent à la nature. Le reſte n'étant que local, on s'attache principalement à exalter ce qni eſt le fruit de l'application & l'effet de l'habitude.

Les caracteres francs & généreux ne peuvent jamais s'abaiſſer juſqu'à ſuppoſer des vues fauſſes & intriguantes aux perſonnes qui poſſedent leur confiance. Quoique Trajan n'aimât que ce qui lui reſſembloit, & qu'il eût de l'éloignement pour l'eſprit ruſé & ſophiſtique d'Adrien, il ſe prêta cependant aux vœux de l'Impératrice Plotine, qui voulut introduire ce jeune Eſpagnol dans la famille impériale, en lui faiſant épouſer Sabine petite-niéce de l'Empereur. Trajan ne ſe doutoit pas alors que ce mariage pût occaſionner l'élévation

d'un homme qu'il ne deſtinoit point à l'Empire. Préférant les intérêts de ſes Etats à ceux de ſa parenté, il vouloit choiſir dans toute l'étendue de l'Empire un homme qui pût ſeconder ſes deſſeins & accomplir les vues qu'il n'avoit pas eu le loiſir de porter à la derniere perfection. A l'exemple d'Alexandre, Trajan fut indéterminé ſur le choix d'un ſucceſſeur, & quoique tout le monde fût charmé des progrès qu'Adrien avoit faits dans la littérature, l'Empereur qui alloit au grand & au ſolide, n'apperçut dans ſon compatriote qu'un eſprit médiocre, & des talens dont l'uſage n'influoit pas directement ſur le bien de l'Empire. La paſſion pour les lettres ne paroiſſoit à Trajan qu'un ſupplément de la vertu, & traittant les gens doctes comme les gens dévots, il s'imaginoit que ce qui ſervoit à orner le mérite n'étoit pas ce qui le pouvoit donner.

Ce n'étoit pas dans les vaſtes recueils des ſavans, mais dans les grands ſentimens

de ſon ame, que Trajan avoit appris à ſe dépouiller de ce que l'amour pour ſes proches a de machinal. La monarchie des Céſars étant élective de droit comme elle le devoit être de fait, le Prince étoit fort éloigné du deſſein de changer un ordre de ſucceſſion, qui aboutiſſoit au bien-être & à la gloire de l'Empire. Le grand homme dément auſſi peu ſa façon de penſer qu'il varie dans ſa façon d'agir. Choiſiſſant le meilleur, Veſpaſien voulut donner l'excluſion à Domitien, & Antonin omit de nommer pour ſucceſſeur Lucius Verus, dont le pere avoit été adopté par Adrien. Le Népotiſme fut auſſi nuiſible à Rome païenne qu'il le devint à l'Egliſe ſous les Pontifes chrétiens, dont les plus fermes firent les derniers efforts pour l'abolir. La dignité d'Empereur étant un office, cet office demandoit un homme public, qui devoit ſe défaire de toutes les conſidérations particulieres. L'hiſtoire ne fait aucune mention des fils ou des parens de Périclès,

& le Juge Samuel ne proposa point ses fils, mais donna aux Israélites un Roi.

Trajan avoit observé que la grandeur de la République étoit venue de ce qu'on vouloit mériter les premieres places, & comme le domaine des Romains s'étoit plus aggrandi sous l'Empire des Consuls que sous celui des Césars, il insista sur l'exemple des Scipions & des Paul-Emiles. Ces grands Capitaines qui ne respiroient que pour la grandeur & la sureté de l'Empire, conçurent des desseins vastes & hardis. L'un voulut terrasser la puissance de Carshage, l'autre celle de la Macédoine. La Dace étoit alors pour la Pannonnie & l'Illyrie ce que la Macédoine avoit été pour la Grece & Catrhage pour la côte d'Afrique. Pépiniere de peuples belliqueux & féroces, les Daces couverts par le Danube, & défendus par des défilés, menaçoient tous les pays voisins d'incursions fréquentes & terribles. Ayant été fort longtems sur l'offensive, ces courages indomptables

s'étoient habitués à mépriſer la puiſſance des Romains, qui occupés à donner la chaſſe aux Calédoniens laiſſoient croître en forces ces habitans des rives ſeptentrionnales du Danube. Le Nord de l'Aſie comme celui de l'Amérique n'eſt pas plus redoutable à ces deux parties du monde, que n'étoit alors aux Romains la nation puiſſante des Daces. Gouvernée par un Prince qui n'étoit pas moins grand capitaine que Mithridate, ce pays ſeptentrionnal avoit réduit Domitien aux conditions les plus honteuſes. Plein de fierté, le Roi des Daces joua ſur le Danube le même rôle de défenſeur de la liberté, qu'avoit joué Arminius ſur les bords du Weſer; & Trajan auſſi belliqueux que Germanicus, réduiſit Décebale aux mêmes conditions où avoit réduit le Roi des Germains le vaillant fils de Druſus. Si l'on veut ſe faire une juſte idée des dangers qui accompagnoient cette guerre tant par le caractere des habitans que par les difficultés des lieux, il faut ſe

ſouvenir d'un côté de ce qu'ont fait les Gots, les Bulgares, les Huns, les Slaves & les Avares, qui deſcendans & ſucceſſeurs des Daces, ont jetté l'épouvante dans les parties orientales & occidentales de l'Empire, & on n'a de l'autre côté qu'à ſe rappeller le Pruth, Varna, & la Porte de Fer ſi célebres par la défaite des peuples d'Occident & du Nord.

Le conquérant ſe diſtingue du capitaine médiocre, en ce que le premier veut procurer à l'Etat une ſureté permanente, au lieu que le ſecond ſe contente de lui donner un repos paſſager, & tandis que celui-ci ne fait que ſuſpendre la guerre, celui-là ſe met à la terminer. Trajan voulant mettre à couvert de toute inſulte les frontieres de l'Empire, ſubjugua la Dace, & joignit trois importantes provinces à celles qui compoſoient la Pannonie, l'Illyrie & la Thrace. Convaincu de la foibleſſe des idées, qui avoient fait imaginer à ſes prédéceſſeurs que ces nations

belliqueuſes pouvoient être gagnées par de grandes ſommes d'argent, ou retenues par des traités d'alliance, il ſe tint aux maximes avérées du Sénat, qui ne ſe fioit qu'à ſes colonies établies dans le pays ennemi. Comme il s'étoit propoſé de mettre la Dace dans le même état où ſe trouvoient le Noricum & la Vindélicie, il pouſſa la guerre avec tant d'ardeur, d'ordre & de capacité, qu'il réduiſit la fiere nation des Daces aux mêmes actes humilians qu'avoient preſcrit à Tigrane & à Mithridate Sylla & Lucullus. L'Empereur n'ignoroit pas qu'une nation guerriere ne perd le goût de la liberté qu'avec la perte de ſa patrie, c'eſt pourquoi il preſcrivit aux Daces des articles auſſi durs que furent ceux qu'avoient preſcrit aux Macédoniens & aux Carthaginois Flaminius & Scipion. Pour ſoumettre une nation, il faut l'avilir, & c'eſt en la faiſant paſſer par la dégradation qu'on parvient à émouſſer la pointe de ſa valeur. La Dace ouverte & déſarmée, ne préſen-

toit plus que le ſquelette d'un corps nationnal, qui avoit été plein de force & de vigueur.

Mais Décebale vivoit encore, & ne vivoit que pour méditer de furieux deſſeins de vengeance. Trajan connoiſſoit trop la nature de l'héroïſme, pour ne pas s'attendre de la part du courage indomptable de ce Roi des Daces, à des efforts qu'une valeur déſeſpérée fait ſouvent avec ſuccès. Si l'on a vû des priſonniers, qui avec le ſécours d'un ſeul de leurs membres ſont parvenus à rompre les chaînes qui les attachoient aux murailles épaiſſes d'un château bâti à l'antiqne, Décebale qui avoit encore pour lui les cœurs ulcérés de ſon peuple, & les plaies de toute la nation des Daces, put tirer d'une ſenſibilité portée juſqu'à ſon plus haut période des reſſources que Trajan vit tout ſeul, & qu'il ſe mit à anéantir. Puiſant ſes lumieres dans le cœur de l'homme, il étendit ſes prévoyances juſqu'aux tems les plus éloignés. Semblable à Ca-

ton qui avoit lu dans les dispositions des Carthaginois la vigoureuse résistance qu'ils feroient en état de faire aux armes des Romains, le serment ordinaire de Trajan fut: „Ainsi puissé-je réduire la Dace en Pro„vince romaine." C'étoit jurer en héros, qui sûr de sa valeur, la prend pour témoin de ses assertions; & comme l'on en étoit bien persuadé, il n'avoit pas besoin d'attester la foi qu'il mettoit dans les Dieux des Romains. Un héros qui existoit sembloit éclipser les autres, & la foi qu'on avoit en lui, tenoit lieu de celle qu'on mettoit dans les Hercules & les Césars.

Entre deux hommes qui ont la même élévation d'esprit, la paix qui se fait au désavantage de l'un ne peut jamais être de durée. Trajan avoit autant à espérer que Décebale à craindre, & à mesure que l'espoir haussoit le courage à l'un, le désespoir effarouchoit l'autre. Comme la puissance des Daces avoit déja été minée par la guerre précédente, l'Empereur pour la réduire en

poudre, n'eut qu'à y mettre le feu; Décebale qui n'aimoit pas moins la gloire de sa Patrie, que les Catons & les Brutus, s'ensévelit sous les ruines de son Trône; & ne voulant pas être redevable de sa vie à la clémence de son vainqueur, il se tua, après avoir fait enfoncer ses trésors dans le lit d'un fleuve. L'héroïsme n'est pas d'un seul pays; mais dans tous les climats du monde on trouve des gens qui se brulent sur le même bucher où les flammes avoient consumé les privileges de leur Patrie.

Le plus grand malheur pour le genre humain est cette diversité infinie d'intérêts nationaux, qui met les devoirs de Patriotisme en opposition directe. Trajan subjuguant la Dace, faisoit l'office d'un Empereur Romain, & Décebale qui se défendoit jusqu'à l'extremité, agissoit en Roi. L'un étant aussi soigneux à conserver ses Etats, que l'étoit l'autre à munir son empire, il n'est pas aisé à décider lequel des deux devoit l'emporter. La gloire du succès étoit

du côté de Trajan, & l'on ne pouvoit point refuſer à Décebale le témoignage d'avoir ſçu mourir en Héros. Comme la mort de ce malheureux Prince fut le tombeau de la gloire nationale des Daces, les trophées de Trajan mirent au contraire la grandeur des Romains jusqu'à ſon plus haut Période. L'empereur ayant réculé les frontieres de ſes Etats jusqu'à cette chaine de montagnes qui ſépare la Tranſilvanie, la Moldavie & la Wallachie du pays des Sarmates, & des provinces qu'on appelle aujourd'hui la Podolie & l'Ukranie, qui n'étoient alors que de vaſtes deſerts, l'Empire ſembloit être muni, par tout ce que la nature & l'art ont jamais inventé pour rendre un pays impénétrable; & ſi les ſucceſſeurs de Trajan euſſent inſiſté ſur ſon exemple, en regardant la Dace comme la barriere de l'Empire vers l'Eſt & vers le Nord, cette multitude immenſe de Barbares ne ſeroit pas venue ſe cantonner dans ce pays, pour y délibérer quelle route ils vou-

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn825542979/phys_0055
DFG

loient prendre pour infeſter l'Empire; la conquête de la Dace fut donc un vrai bienfait rendu à tout l'Empire, & les campagnes de Trajan, qui tendoient à prévenir les courſes & les dévaſtations des Barbares, étoient d'auſſi grands actes d'humanité, que s'il eût ſauvé la vie à pluſieurs milliers de citoyens romains. Le vrai héroïſme tend toûjours à conſerver, & il y a autant de différence entre les Trajans & les Attilas, qu'il y en a entre ces tempêtes, qui ſuccédant à des chaleurs étouffantes, ſemblent rajeunir la nature, en lui rendant la fraicheur d'une belle matinée, & ces orages furieux qui détruiſent & renverſent tout. Le Calme ne ſuit jamais ces ouragans terribles qui viennent de tems en tems troubler la tranquillité du monde, au lieu que le regne de Trajan fut l'époque de l'Etat conſiſtant des Provinces de Pannonie & d'Illyrie. La ſérénité dont jouiſſoit l'ame de Trajan garantiſſoit à l'Empire une parfaite ſécurité.

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn825542979/phys_0056
DFG

A voir l'Empereur dans le Sénat, on ne l'auroit jamais pris pour ce fier Héros qui, à la tête de ſes Légions, répandoit la terreur & l'épouvante. Auſſi ſoumis aux loix qu'un ſimple citoyen, on ne diſtinguoit le Prince que par cet amour épuré de la gloire qui le dirigeoit toûjours. L'Empereur ne voulant rien perdre dans l'eſprit des gens de bien, conſultoit les lumieres de ſa conſcience dans toutes les affaires qu'il avoit à décider. On le voit par un trait qui ſemble être la marque caractériſtique de la délicateſſe de ſa conſcience. Il s'agiſſoit d'un procès intenté à Eurythmus affranchi de l'Empereur, au ſujet d'un codicille accuſé de faux par les héritiers du Teſtateur. Comme quelques-uns de ces héritiers par reſpect pour un affranchi de Céſar ne ſe joignoient pas aux autres, & que les deux qui paroiſſoient en juſtice vouloient, qu'il leur fût permis d'abandonner leur pourſuite, l'avocat de l'affranchi s'oppoſa à cette demande, diſant

que ſes parties demeureroient chargées d'un ſoupçon qui les déshonoreroit. „Ce „n'eſt pas là ce qui me touche, dit Trajan „avec vivacité, moi-même je deviens ſuſ„pect de protéger l'injuſtice.„ Que penſer d'un Prince, qui revêtu de la ſouveraine authorité, craint le blâme tout comme s'il étoit encore à ſe faire un nom? Les notions du juſte doivent être bien profondément gravées dans le cœur d'un homme, qui ayant le pouvoir de juger les autres, agit avec la même circonſpection que s'il étoit reſponſable de ſa conduite à chacun, & qui jaloux de la gloire d'être honnête homme la fait aller de pair avec celle de Monarque. Les grands exemples allument l'ardeur de l'émulation. Du tems de Trajan tous les gens du barreau depuis les juges juſqu'aux avocats, cherchoient la gloire de l'intégrité. Cet Avocat qui ne vouloit pas gagner ſon procès au préjudice de ſa probité & de celle de ſa partie; cet avocat, dis-je, étoit un des hommes illuſtres du

Siecle de Trajan. Comme le defaut de probité fait gagner un grand nombre de procès, celui-ci mérite de trouver place parmi les cauſes célébres, puiſque ce fut juſtement l'intégrité de cet Avocat romain qui l'empéchoit de s'attribuer le gain de ſa cauſe.

C'eſt dommage, dira-t-on, que cet excellent Prince ait ignoré les principes du Chriſtianiſme. Trajan étoit Perſécuteur, où plûtôt il connivoit aux violences que commettoient ſes Gouverneurs. Charger de cruauté un Prince ſi recommendable, ce ſeroit ſe rendre coupable d'iniquité. Les lumieres de l'eſprit n'ont pas la même étendue que les ſentimens du cœur, & il y a une ignorance involontaire qui n'eſt jamais un crime devant le ſouverain arbitre de nos actions. Le Polythéiſme étoit alors la religion dominante; & les Empereurs en qualité de ſouverains Pontifes toléroient tous les cultes qui ſe rapportoient aux images. Le Chriſtianiſme étant mis au nombre des Sectes philoſophiques, on ne génoit point

les Chrétiens dans leurs ſpéculations; mais on ne vouloit pas qu'ils paſſaſſent à des pratiques qui ſembloient condamner le culte des Héros & des Empereurs. Le reſſort de la religion étant en même tems celui de l'Etat, les Céſars ne vouloient pas tolérer une religion, qui jettoit ſur leurs perſonnes auſſi bien que ſur les ſermens militaires, uſités dans les armées, le reproche de fauſſeté & de ſuperſtition. En conſidérant la force de ces obſtacles qui empéchoient Trajan de voir le fond de ces idées religieuſes, on ne doit pas s'étonner de ce que l'Empereur avoit ordonné à Pline de punir ceux d'entre les Chrétiens qu'on pourroit convaincre de n'avoir pas rendu leurs reſpects aux Divinités du pays. Il défendoit de faire des inquiſitions, mais il ordonnoit quon punît ceux qui dénoncés par des témoins irréprochables perſiſtoient dans leur créance. On a vû dans tous les ſiecles que les principes religieux, confondus avec ceux de l'Etat ont produit des perſécu-

tions, parceque c'étoit juſtement cette union des droits de la Principauté & du Sacerdoce qui faiſoit qu'on ſe haïſſoit de bonne foi de part & d'autre. Les romains croyoient ſauver l'honneur de l'Empire, & les chrétiens celui de leur conſcience, ſi un Prince perſuadé de l'hiérarchie de l'Egliſe perſécute les proteſtans, & ſi les proteſtans qui nient la vérité de ce principe s'oppoſent aux Catholiques à main armée, on en appelle des deux côtés aux lumieres de ſa conſcience. Toutes les perſécutions des Empereurs eurent un principe ſemblable à celui qui occaſionna la ſuppreſſion du Chriſtianiſme au Japon. Ce fut la contrariété manifeſte du principe religieux avec le principe civil. Le gouvernement étant une Société publique & univerſelle, elle tend toûjours à ſubordonner à ſes principes les rites de ceux qui compoſent ce corps de Société; & à meſure que la force éxécutrice eſt plus grande, cette tendance devient auſſi plus forte & plus irréſiſtible;

sous le despotisme des Empereurs, on vouloit de l'uniformité en tout ce qui concernoit les devoirs des sujets. Le christianisme ayant des principes beaucoup plus lumineux, & une morale infiniment plus épurée que le Paganisme, la doctrine des chrétiens s'étendit à la faveur de la foiblesse & de la décadence où tomba le principe politique du gouvernement des Césars; & l'on aimoit mieux adorer la sainteté & la vertu d'un Dieu invisible & infiniment parfait, que de rendre ses respects à des Empereurs dont l'apothéose tournoit à l'opprobre de la raison & du sens moral. Le Japon maintint sa religion, parcequ'il sut maintenir sa constitution, au lieu que l'Empire romain perdit son culte, parcequ'il ny eut plus de cohérence entre les parties constitutives de l'Etat.

Une entreprise qui ne se rapporte qu'au préjugé, n'a jamais un succès semblable à celui qui accompagne des exploits fondés sur la raison. Le Christianisme ne

put point être aboli par Trajan, mais il abattit la puiſſance des Parthes. La victoire qui avoit ſecondé les efforts de l'Empereur vers le Nord, l'encouragea à tenter la fortune vers l'Eſt. L'Arménie, province limitrophe de l'Empire des Romains & de celui des Parthes, étoit une pomme de diſcorde entre deux nations qui avoient la même paſſion pour la gloire. Les Romains s'étoient mis en poſſeſſion de donner un Roi aux Arméniens; mais comme le caractere national de ce peuple harmoniſoit beaucoup avec celui des Parthes, ils regardoient ce pays comme une dépendance de l'Empire des Arſacides. Comme ces maîtres de l'Eſt & du Nord de l'Aſie étoient plus à portée de ſecourir les Arméniens que n'étoient les Empereurs romains, qui avoient leurs principales forces ſur le Danube & ſur le Rhin, les Parthes mirent à profit les guerres civiles des Romains; & ſous le regne de Domitien, ils s'étoient affermis dans le droit de diſpoſer de la cou-

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn825542979/phys_0063
DFG

ronne d'Arménie. Les fils de Pacorus ayant allumé le feu des guerres civiles en Perſe, comme l'ambition des Othons & des Vitellius avoit déchiré l'Empire romain, Trajan, après ſon heureuſe expédition contre les Daces, crut la criſe violente dans laquelle ſe trouvoit l'Empire des Parthes, très favorable au deſſein qu'il avoit conçu de joindre l'Arménie aux provinces de l'Empire. On n'établit des vaſſaux ſur les frontieres d'un grand Etat qu'au commencement de ſes conquêtes, & on le fait toujours dans la vue d'accoutumer un peuple étranger à ſubir le joug que lui impoſe la nation conquérante. Mais dès qu'un pays conquis, par la conformité qu'ont ſes mœurs avec celles d'une nation voiſine, panche trop de ſon côté; il eſt de l'intérêt du Souverain de lui ôter l'occaſion de ſe ſoulever, ce qu'il peut exécuter par des forts bâtis dans le pays même. Telle étant la ſituation des Arméniens vis-à-vis de Trajan, ce grand Empereur mit les habitans de

l'Arménie ſur le même pied ſur lequel les Romains avoient déjà mis les Macédoniens, les Mauritaniens, les Juifs, les Bithyniens, les Cappadociens & les peuples du Pont, auxquels on avoit ôté leurs Rois natifs. L'Arménie étoit alors de la même importance pour les Romains qu'eſt actuellement la Catalogne pour les Eſpagnols, la Flandre pour les François, la Tranſilvanie pour les Autrichiens, la Servie & la Morée pour les Turcs, la Scanie pour les Suédois, le Holſtein pour les Danois, & l'Ukranie autrefois pour les Polonois & maintenant pour les Ruſſes; car c'eſt ordinairement des meſures que l'on prend dans ces pays éloignés que dépend la ſureté de tout l'Etat.

La conduite de Trajan auſſi exempte de foibleſſe que de violence, le fit entrer dans la poſſeſſion de l'Arménie. Parthamaſiris, fils & frere d'un Arſacide, déſeſpérant de récouvrir ſes Etats à la pointe de ſon épée, s'aviſa d'un expédient qui avoit ſervi à quelques-uns, mais qui réuſſit fort

mal au Roi d'Arménie. Sans avoir un ſauf-conduit de Trajan, le Prince Arſacide alla trouver l'Empereur dans ſon camp, & fondant ſon eſpoir ſur la magnanimité & la clémence du Souverain de l'Empire, il mit ſon diadême aux pieds du Prince victorieux. C'étoit donner une choſe que l'Empereur tenoit déjà. Regardant le Roi d'Arménie comme un Vaſſal ſur la fidélité duquel il ne pouvoit pas compter, Trajan préféra les intérêts de l'Empire à ceux de ſa gloire perſonnelle, ne voulant pas acquérir un vain éclat de magnanimité au prix d'un pays qui étoit la porte de la Méſopotamie. Comme Trajan étoit dans l'idée qu'un grand Monarque ſe doit conduire par les vrais intérêts de ſes Etats, il ne rendit pas le diadême au Parthe, mais le réduiſit dans la condition d'homme privé, ſans vouloir cependant retenir priſonnier un Prince qui s'étoit fié à ſa bonne foi. Un Souverain éclairé ne laiſſe jamais échaper une occaſion, qui peut favoriſer

l'exécution de ſes deſſeins. Pour animer ſes Troupes de cette noble audace dont il étoit pénétré lui-même, ce fut en public que Trajan donna audience à ce Prince fugitif. A la vue de l'état humilié où étoit réduit un Prince du ſang des Arſacides, les Légions pleines de mépris pour des ennemis qui venoient eux-mêmes implorer la protection de l'Empire, conçurent les plus hautes idées du ſuccès de leurs exploits. Un Empereur qui eut quelque reſſemblance avec la valeur héroique de Trajan, rendit auſſi ſes Troupes témoins de l'humiliation qu'il faiſoit ſubir à un Vaſſal ſuperbe. Rodolphe premier ayant les mêmes deſſeins ſur l'Autriche & ſur la Bohéme qu'avoit eu ſur l'Arménie & la Méſopotamie l'Empereur romain, intéreſſa dans la querelle qu'il avoit avec Ottocare la fierté des peuples germaniques, par un acte qui tourna à la honte de ce puiſſant Feudataire de l'Empire, & qui hauſſa extrêmement le courage des ſoldats attachés

à l'Empereur. Ottocare voulant venger l'affront qu'il prétendoit avoir reçu, perdit la couronne & la vie, tout comme les Princes Parthes virent paſſer leur Empire ſous la domination de Trajan. Hérode, Roi des Juifs, étant allé à Céſarée pour ſe concilier la faveur d'Auguſte, qui avoit défait près d'Actium Antoine, Protecteur de ce Prince juif, fut plus heureux que le Roi d'Arménie & celui de Bohéme. S'étant proſterné devant Auguſte, le Triumvir le releva, & lui remit le Diadème. La raiſon de ce que le fils de Pacorus n'eut pas le même ſuccès, que celui d'Antipater; la raiſon, dis-je, de ces différens ſuccès, eſt fort évidente: Trajan poſſeſſeur paiſible de l'Empire n'eut pas les mêmes ménagemens à garder, qu'eut Auguſte qui étoit encore à former ſa puiſſance.

Les vûes de Trajan alloient à conquérir la Méſopotamie, dont les plaines avoient été enſanglantées par les défaites d'Antoine & de Craſſus. La raiſon de ces

heureux succès des Parthes étoit l'excellente discipline qui regnoit alors parmi leurs Troupes. Soumises aux ordres d'un Lieutenant-Général, qui revêtu de l'authorité de Dictateur, avoit le commandement militaire en chef, les surénas des Parthes rendirent le nom de ce peuple plus d'une fois redoutable aux Romains. Mais comme la division s'étoit mise entre le Roi & les Grands, les Monarques des Parthes n'osoient plus confier le commandement de leurs Troupes à un Général en chef; ce qui produisit ce funeste effet que les frontieres ne furent plus garnies, comme elles l'avoient été dans le tems, où l'Empire des Parthes étoit dans un Etat florissant. Les forces des Arsacides devoient encore servir à tenir dans l'obéissance les Princes alliés des Parthes, & comme dans le siecle de Trajan les armées destinées à la défense de la Mésopotamie étoient occupées à s'attaquer reciproquement, la terreur des armes Romaines fit entrer dans

les intérêts de l'Empereur les Princes tributaires des Parthes, dont le plus considérable étoit Abgare Roi d'Edesse. Un Etat qui a sur ses frontieres des Rois qui lui payent tribut, ne peut les tenir dans la sujettion que par la supériorité des forces militaires, & pour peu que l'Etat vienne à tomber en décadence, on voit se détacher du corps de l'Empire toutes les parties éloignées du centre. Trajan mit sous son obéissance l'Ibérie & la Colchide, & les joignit à l'Empire, peu après qu'il eut fait la conquête de la Mésopotamie. L'aquisition de ce que nous appellons actuellement la Géorgie, la Mingrélie, le Guriel & l'Imirette étoit d'une aussi grande importance pour la conservation de l'Asie Mineure, que la jonction de la Dace étoit de conséquence pour la sureté de la Pannonie, de l'Illyrie, & de la Grece. Ce grand Empereur ayant arrondi l'Empire jusqu'aux frontieres de la Sarmatie & du pays des Scythes, garantit encore l'Asie contre les in-

curſions des Peuples ſeptentrionnaux, qui ne pouvoient pénétrer dans les provinces fertiles de cette belle partie du monde que par les portes Caſpiennes, dont il s'étoit mis en poſſeſſion tout comme il étoit le maître des Gorges & des défilés des monts Riphæes, par leſquels les eſſains des Barbares devoient néceſſairement paſſer, s'ils vouloient ſe répandre dans les plaines du Noricum ou dans celles de la Pannonie.

Rien ne prouve plus évidemment la grandeur de ces entrepriſes que l'inutilité des efforts que firent Marc-Aurele, Probe & Sévere, pour étendre les frontieres de l'Empire au-delà du Danube & de l'Euphrate. Les grands génies enchantés de la ſimplicité & de l'uniformité de leurs plans, les pourſuivent avec une conſtance qui leur fait vaincre les plus grandes difficultés. Trajan qui avoit pour maxime fondamentale d'élargir l'Empire juſqu'aux régions les plus incultes, voulut joindre à ſon Empire l'Aſſyrie, comme il avoit déjà uni au

corps de ſes Etats l'Arménie & la Méſopotamie. Après avoir paſſé le Tigre que Sévere & Julien paſſerent après lui, il ſe rendit maître de Ctéſiphon & de Suſe. Ayant planté les aigles des Romains ſur les remparts de ces deux villes principales de la Perſe, il eut la ſatisfaction de s'aſſeoir ſur le trône des Arſacides, & de faire la loi à une nation qui avoit répandu la terreur de ſes armes dans toute l'Aſie. Comme il eſt impoſſible de conſerver les conquêtes de terre ſans ſe rendre maître des mers qui baignent les côtes, Trajan s'embarqua ſur le golfe Perſique, & pouſſa juſqu'à l'Océan. Des Hiſtoriens mal-aviſés ont blâmé Alexandre de ce qu'il avoit aſpiré à l'Empire de l'océan des Indes, ſans conſidérer que c'eſt uniquement par les forces navales qu'on peut conſerver la poſſeſſion de ces pays éloignés, & entretenir la communication avec des provinces auſſi reculées. Trajan auſſi grand qu'Alexandre, eut des vues ſur les Indes, & ſentit l'utilité qui

reviendroit aux Romains, ſi maîtres des côtes du pays le plus riche, ils pouvoient établir un commerce réglé entre l'Egypte & les Indes. Pour faciliter à ſes ſucceſſeurs l'exécution de cet important deſſein, Trajan prit Aden, ville floriſſante dans l'Arabie heureuſe, & s'aſſurant de cette place forte, il tendoit à protéger & à mettre hors de toute inſulte le commerce qui ſe faiſoit par le détroit de Bab-El-Mandab entre l'Egypte & les Indes.

Tandisque ce grand Prince s'occupoit de ces vaſtes projets de commerce, qui devoient unir l'Europe, l'Aſie & l'Afrique, une révolte générale des Parthes le rappella dans l'Aſſyrie, & dans la Méſopotamie. Les Perſes ne ſe révolterent point contre Alexandre, lorsqu'il fit ſon expédition dans les Indes, parceque la monarchie touchoit alors à ſa fin; au lieu que ſous Trajan les Parthes déchirés par un violent eſprit de parti n'avoient rien perdu de la vigueur & de l'audace nationale. L'on ſait

d'ailleurs que les guerres inteſtines n'énervent point les eſprits, mais ne font que les désunir; la vue de la ſervitude venant les éclairer ſur le danger commun, ils tombent avec l'animoſité & l'audace qu'ils ont contractée dans la fureur des guerres civiles, ſur celui qui ſe met à leur ravir toutes leurs prérogatives nationales. Imbus de ces ſentimens d'indépendance, qui la font conſerver à chaque nation belliqueuſe, les Parthes obligerent Trajan de leur donner un Roi national; & ce fier conquerant déſeſpéroit de tenir ſous ſon obéiſſance un peuple qui ne vouloit jamais ſe faire aux mœurs, & aux uſages des romains. Alexandre Roi d'un petit Etat put diſpoſer ſes Macédoniens à ſe transformer en Perſes, au lieu que Trajan, Empereur romain n'eut pas le même aſcendant ſur le peuple le plus fier, & le plus opiniâtre du monde. Les Parthes qui ne vouloient pas flêchir ſous les loix des romains, ni les romains uſer de condeſcendance envers les Parthes,

il n'y eut jamais moyen de fondre dans une seule nation, ces deux peuples ennemis & rivaux. Il ne coute rien à une nation brute & féroce d'adopter les mœurs & les usages d'un peuple spirituel & policé; c'est pourquoi les Tartares parvinrent à l'Empire de la Chine & à celui des Indes; ces nations voyant le peuple victorieux se soumettre aux coutumes du peuple vaincu, ne se croyoient pas assujettis par la force des armes, mais s'imaginoient avoir soumis ces étrangers à l'Empire de leurs loix. Ce cas eut encore lieu par rapport à toutes les nations septentrionales qui ne s'affermirent que par la facilité avec laquelle ces peuples bruts & féroces adoptoient les loix, les mœurs, & les usages des romains; mais les Romains parvenus au plus haut degré de puissance & de prosperité, n'étoient plus propres à faire ces confédérations nationales, qui de toutes les voies qu'on puisse prendre pour renforcer la puissance, est la moins équivoque & la plus durable.

A peine les Parthes eurent-ils un Roi qu'ils se réunirent, non dans le dessein d'obéir à un Prince qui leur avoit été donné par le vainqueur, mais dans la vue de maintenir leurs prérogatives nationales. Une puissance étrangere à beau mettre sur le Trône un Prince de sa nomination: ce Roi regardé par les natifs comme un intrus, ne fera qu'irriter ses peuples, & rendre haïssable un gouvernement qui ne sauroit subsister que par les forces d'une puissance étrangere; Parthamaspatés, nommé par Trajan n'eut pas un meilleur sort que Tiridate auquel Néron avoit accordé le titre de Roi d'Arménie. Ces Princes furent assez semblables aux faux Démétrius, donnés par les Polonois aux Russes. Il arriva alors dans le vaste Empire des Parthes, ce que l'on vit arriver dans le petit Royaume de Tunis, où Charles Quint, quoiqu'il eût rétabli le Roi fugitif des Tunétans, ne put cependant jamais lui garantir la possession paisible de ses Etats; car les Maures, qui ne

haïſſoient pas moins le client de Charles que les Parthes dédaignoient le Vaſſal de Trajan, ne ſe ſoumirent des deux côtés que pour la forme, & cherchèrent toûjours l'occaſion de ſe ſoulever. Pour ſoutenir le brillant rôle de conquérant, il ne faut pas être avancé en âge, & Trajan qui avoit commencé trop tard à marcher ſur les traces d'Alexandre, n'eut pas le loiſir de mettre la derniere main à ſon grand ouvrage. La mort interrompant le cours de ſes victoires, il décéda en Cilicie, lorsqu'il étoit en chemin pour s'en retourner en Italie. Quoique les romains n'euſſent conſervé de toutes les conquêtes de Trajan que la Méſopotamie & les provinces ſituées vers la Mer Caſpienne, ils retiroient cependant des travaux militaires de Trajan de très grands fruits. Les Parthes affoiblis & étourdis par les coups qui leur furent portés, apprirent à redouter la puiſſance du nom romain. Par la Méſopotamie où tant d'armées romaines avoient péri faute de proviſions & de

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn825542979/phys_0077
DFG

fourage, les romains pouvoient pénétrer dans le Centre de la Perſe; & comme ils s'étoient attachés dans la ſuite à bâtir des forts, & à conſtruire des villes, cette province devint par les ſoins de Sévere, de Julien, de Galerius, de Conſtantin & de Théodoſe le grand, une des plus importantes de l'Empire. Tant il eſt vrai que la poſtérité ſait tirer parti des faits héroïques, tout comme elle peut mettre à profit les inventions ſublimes du génie.

Trajan avoit cette ſolidité d'eſprit, ou cet heureux accord entre l'imagination & l'intelligence qui produit l'uniformité & l'harmonie dans l'exécution; n'ayant aucun préjugé d'Etat, de rang & de condition, il porta ſur le Trône l'ingénuité d'un eſprit porté naturellement au vrai, & la franchiſe d'une ame, incapable de trahir ſes ſentimens. Doué de cette eſpece de génie qui, ſans prétendre au ſublime, le ſaiſit avec la juſteſſe d'un bon ſens épuré, il fut éclairé ſans le ſavoir, & prudent ſans le faire ap-

percevoir. Comme la grandeur des vues que ce Prince avoit sur l'Empire, lui garantissoit l'immortalité, il ne craignoit point que la modestie qu'il mit dans l'exercice de ses actes civils, pût ternir l'éclat de ses actes militaires. Doué de cet héroïsme qui l'élevoit au rang des grands hommes, l'élévation de ses idées lui répondoit du succès de ses entreprises. Son ascendant sur les Légions étant fondé sur ses qualités personnelles, il n'avoit pas besoin d'appeller à son secours les voies forcées de la tyrannie. De tous les Empereurs, Trajan fut le seul qui, dans le cours d'un assez long regne sçut maintenir un parfait accord entre la partie militaire & la partie civile du gouvernement. Adoré des Sénateurs tout comme des Soldats, ce grand Prince étoit aussi révéré sur le tribunal aux harangues, que dans celui du camp.

La plûpart des Empereurs qui l'avoient précédé ou suivi, possédoient une qualité indépendante de celle d'Empereur, Trajan

n'étoit ni bel esprit, ni financier, ni tiran ni philosophe. N'ayant pas besoin d'accommoder les fonctions de la dignité impériale à ses goûts particuliers, il fut vraiment ce qu'il devoit être en vertu de son rang suprême. S'il fût resté dans l'état de particulier, il n'eût été que Sénateur ou Tribun. Ce qui donne le loisir de vaquer dignement aux devoirs de sa vocation, c'est lorsqu'on n'a en vue rien autre chose. Quand l'assiduïté va de pair avec les talens, rien n'égale la satisfaction intérieure d'un homme, qui se dit à soi-même: j'ai fait tout ce que j'ai été obligé de faire. C'étoit la source de cette aimable gaieté que ce bon Prince répandoit dans ses conversations & dans ses repas familiers. Semblable à un bon gentilhomme de campagne qui voyant regner au tour de son chateau l'abondance & la joie, participe au plaisir qu'il fait goûter à ses domestiques & à ses paysans, Trajan ne ressentoit jamais une satisfaction plus pure que lorsqu'il se voyoit environ-

né de gens qui béniſſoient ſon heureux regne.

La clémence de Trajan étoit celle d'un Empereur, qui la faiſoit aller auſſi loin que s'étendoient les devoirs de ſon office. Tite ne pouvoit rien refuſer, parceque c'étoit l'ame la plus ſenſible: Trajan refuſoit à l'incapacité & au crime ce qu'il croyoit être incompatible avec la dignité & l'intérêt de l'Empire, parcequ'il étoit l'homme le plus intégre. L'Empereur ne gênoit pas l'Impératrice dans tout ce qui regardoit le Palais, mais il ne vouloit pas quelle le gênât dans le gouvernement de l'Empire. L'ame de Trajan, étoit trop forte pour être ébranlée par ces menues conſidérations qu'on qualifie de complaiſances, lorsquelles s'accordent avec les goûts paſſagers & volages des autres; ſimple dans ſon maintien, & frugal dans ſa façon de vivre, les courtiſans des regnes précédens l'auroient taxé de ruſticité. Quoiqu'il ne haït point le plaiſir, & qu'il s'y

ptêtât de bonne grace, il n'y mit cependant jamais ce raffinement que les éleves abatardis d'Epicure font sonner si haut. Comme le grand & le solide l'occupoit tout entier, il passoit par dessus une infinité de considérations qui paroissent importantes à l'orgueil denué de mérite. Sachant que le grand homme n'est pas fait pour figurer mais pour agir, Trajan, dissemblable à tous ces esclaves tîtrés, ne gémissoit jamais sous le poids de sa dignité. S'il devoit représenter la majesté de l'Empire, il le faisoit envers les Rois des Daces, & des Parthes.

Un homme qui n'a ni sophisme ni manege, dédaigne tous les arts qui se rapportent à l'une ou à l'autre de ces sortes d'idées. Quand le sentiment de gloire a une force supérieure, il ne peut point être partagé. Trajan plein de mérite, fut insensible à la gloire d'en parler. Laissant ce soin à ceux qui n'avoient point d'autre vocation que celle d'orateur, il estimoit le

ſavoir parcequ'il ſavoit l'apprécier; & comme il le rapportoit à l'utilité publique, ſon ſiecle fut la période la plus illuſtre de tous les beaux-arts. A voir la beauté & la régularité des édifices publics qui furent conſtruits ſous ſon regne, c'eſt comme ſi le génie de Trajan eût animé tous les architectes de ſon tems.

Un homme qui rapporte tous ſes actes à l'utilité publique, n'a pas la même régularité dans les mœurs, qu'un ſage qui n'a d'autre ſoin que d'épurer ſes ſentimens, & de perfectionner ſon ame. Trajan n'eut ni les vertus de Socrate, ni la ferveur de Caton. Comme ce Prince eut l'héroïſme d'Alexandre, il eut auſſi la même paſſion pour le vin. On ne peut pas porter le même jugement ſur les hommes qui menent une vie extrêmement agitée que l'on a coutume de porter ſur ceux qui ont un genre de vie paiſible & retirée. Les premiers ne pouvant pas obſerver dans leurs longues expéditions une

régularité méthodique, il ne faut pas s'étonner de ce qu'un homme qui sait garder une longue abstinence, donne quelque fois dans l'excès. Trajan qui avoit fait longtems la guerre dans les frimats de la Dace, suivit les habitans des Zones glaciales, qui se revanchent de l'intempérie des saisons sur la quantité de boissons fortes qu'ils prennent à la fois. Comme Trajan avoit vécu dans les pays du Nord, il étoit beaucoup plus excusable qu'Alexandre qui fut occupé à faire la guerre aux Indiens & aux Perses. Mais ce qui donne une grande supériorité à l'Alexandre de Rome sur celui de la Grece, consiste en ce que le cœur du premier ne fut jamais infecté de ces passions violentes qui aliénerent l'esprit du second. Trajan, homme fait, conservoit sa présence d'esprit & la bonté naturelle de son ame dans les repas qu'il se plaisoit à prolonger avec ses amis. Ce fut un cœur susceptible d'amitié & une gaieté tranquille & sereine qui le faisoit partager avec ses convives les

agrémens d'une vie familiere & sociale. Jamais le sang d'un Clitus avoit-il souillé des tables desservies par les graces, & où Bacchus, sous la figure de Ganymede, versoit le nectar dans des coupes couronnées de festons.

Les plus heureux regnes ne sont point exempts de revers. Indépendamment de la révolte générale des Parthes, Trajan échoua dans le siege d'Atra, place défendue tant par le vaste désert qui l'environnoit, que par la situation avantageuse de ses remparts, & par l'intrépidité de ses habitans. L'Empereur eut à surmonter des obstacles semblables à ceux qui arrêtoient six mois Alexandre devant la ville maritime de Tyr. Le Roi de Macédoine vint à bout de prendre une ville défendue par l'opiniâtreté de l'avarice, au lieu que Trajan fut obligé de lever le siege devant une place que la valeur des Montagnards, accoutumés à l'indépendance, rendoit imprenable. Ceux

d'Atra étoient comme les Helvétiens & les Catalans, ſitués ſur les frontieres de deux puiſſans Etats, qui ne pouvant convenir ſur le ſort de cette fortereſſe, aimoient mieux la laiſſer jouir de ſon indépendance que de la voir entre les mains d'une Puiſſance ennemie. Un peuple accoutumé à ſe défendre contre les forces d'un voiſin redoutable, acquiert une valeur qui ſe propage d'une génération à l'autre, & change un tel peuple en une famille de Héros. Sévere fit la même tentative ſur Atra, & fut auſſi obligé de renoncer à ſon entrepriſe, & tandis que Cléſiphon & Suſe ouvroient leurs portes aux Romains, une place habitée par de pauvres Arabes brava toute la puiſſance des Céſars, en apprenant aux Rois & aux peuples que l'union des ſentimens rend une nation invincible au milieu des plus grands dangers. Charles Quint eut cela de commun avec Trajan, que ſur le déclin de ſes jours l'Empereur allemand échoua devant Metz.

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn825542979/phys_0086
DFG

Le Prince eſpagnol dépité contre la fortune auſſi bien qua contre ſes ennemis, renonça à l'Empire, & s'enferma dans un couvent. L'Empereur romain ſupérieur aux diſgraces de la fortune, ne perdit rien de la vigueur de ſon eſprit & de la fermeté de ſon ame. Ce furent deux violentes attaques d'Apoplexie qui terraſſerent le conquérant de l'Aſie, mais la foibleſſe où étoit réduit ſon corps ne diminua rien de la fermeté & de la magnanimité de ſon ame; au lieu de ſe preſſer à choiſir un ſucceſſeur parmi ſes plus proches parens, ce grand Prince bien différent de Charles Quint qui vouloit transférer l'Empire à ſon fils, Trajan ne voulut point entendre parler d'Adrien. L'Empereur romain uniquement occupé de ce qui regardoit le félicité de ſes peuples, propoſa à ſes amis dix ſujets capables de ſoutenir la gloire de l'Empire. „Je ne „vous en demande que neuf, leur dit-il, „j'en tiens déjà un, c'eſt Servien."

Comme ce bon Prince n'étoit entré dans la poſſeſſion de l'Empire ni par la violence ni par l'intrigue, il ne regardoit la ſouveraine authorité que comme un dépôt qui avoit été confié à ſa valeur & à ſon intégrité. Le mérite tout ſeul parut digne à Trajan d'être couronné, & comme c'eſt le propre du mérite de ſe faire rechercher, l'Empereur avoit démêlé dans l'eſprit de ſon couſin une ardeur d'obtenir le Trône, qui lui avoit donné une idée ſiniſtre de la maniere dont il l'occuperoit. Mais les meilleures intentions des hommes reſtent ſans effet, lorſqu'un heureux hazard ne vient pas les ſeconder. Trajan qui n'eut pas beſoin d'adjoint, avoit tardé trop longtems de nommer un ſucceſſeur Un état léthargique l'ayant prévenu, il ne fut plus le maître d'empêcher les menées ſourdes de l'Impératrice, qui contrefaiſant la voix de Trajan, nomma Adrien. Quoique dans la lettre que Plotine envoyoit au Sénat

la signature de Trajan ne parût point, cette compagnie auguste respecta jusqu'à l'ombre d'un Empereur qui l'avoit rendue si respectable durant sa vie. Adrien, maître des Troupes de l'Orient, pouvoit se faire craindre, & cette raison devoit naturellement prévaloir dans l'esprit des gens qui n'avoient qu'une authorité précaire. La couronne d'Espagne fut arrachée à une maison qui avoit droit d'y prétendre, par l'art qu'on employa d'éxciter des scrupules dans l'esprit d'un Prince foible; le Trône impérial des Romains resta contre le gré du Souverain à un Prince de sa maison. Il fut facile de flêchir un Prince foible tel qu'étoit Charles II; au lieu que Trajan résista jusqu'à son dernier soupir aux sollicitations de son épouse & à celles de son favori. L'arriere-petit-fils de Philippe II. signa un testament qui avoit été minuté par une puissante cabale, & le successeur de Nerva refusa toujours de signer un regle-

ment qui concernoit une disposition contraire aux lumieres de sa conscience. On éblouit le premier, & on substitua une ordonnance factice au second. Trajan qui se connoissoit si bien en mérite, ignoroit par cette modestie qui est ordinaire aux grands hommes, qu'ils sont très rares & même uniques dans leur espece.



Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn825542979/phys_0090
DFG

ADRIEN.

Regne depuis l'an de Rome 868. *juſqu'à l'an* 889.

Un homme qui ne ſaiſit pas le vrai, ſe met à étudier le vrai ſemblable, & c'eſt par le raffinement de l'eſprit qu'on remplace la ſolidité de l'intelligence. Lorſqu'on manque de capacité pour raſſembler les idées d'autrui, on s'attache à les diviſer, & c'eſt par la variété de ſes connoiſſances acquiſes, qu'on ſupplée à l'uniformité de ſes notions originaires. A un génie mâle & vigoureux on voit ordinairement ſuccéder des eſprits fins & ſpéculatifs. La nature qui ſemble s'être épuiſée en formant un grand homme, laiſſe à la poſtérité le ſoin de mettre ſes découvertes à profit. Mais comme les eſprits médiocres ont le même déſir de s'illuſtrer qui embraſe les grandes ames, cet amour de la gloire ne pouvant pas atteindre

dre à son objet, se change dans une basse envie, & l'on énerve par des raisonnemens captieux, ce que l'on désespere d'égaler par des découvertes utiles. Adrien n'auroit eu qu'à perfectionner le plan de son illustre prédécesseur, mais sophiste comme étoit le successeur de Trajan, il aima mieux raisonner d'après un système imaginaire que d'agir conformément à un grand modele. Il est toujours plus facile de suivre le cours de ses propres idées que d'atteindre à la perfection de celles d'autrui. Adrien qui craignoit que l'imitation des actes de Trajan ne l'éclipsât, commença son regne par la réjettion d'un plan, qui ne lui laissoit que la gloire de l'exécution; & sans considérer qu'on participe aux actes d'un grand homme d'abord qu'on possede l'art de les suivre, il prit le parti le plus mal-assorti aux intérêts de l'Empire, qui fut de rendre son regne entierement dissemblable à celui de son prédécesseur.

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn825542979/phys_0092
DFG

Du tems de la République, les Consuls étoient tous animés du même esprit, & les maximes des dictateurs ne différoient point de celles du gouvernement; mais sous les Empereurs les raisons d'Etat varioient autant qu'il y avoit de diversité entre les caracteres des Princes. L'Empire romain n'ayant pour voisins que des nations dépourvues de sagesse & d'industrie, on ne fut point alors dans la nécessité de régler ses démarches sur celles des autres; & chaque Empereur se regardant comme le maître du monde, suivit l'ordre d'un système qu'il crut être le plus assorti à ses vues. Les idées des Princes tout comme celles des particuliers, naissent du tout d'esprit qui differe dans chacun selon l'ordre des idées qu'on lui a appriſes dans son basâge, & selon l'ordre des évenemens qui lui sont arrivés dans l'âge fait. Comme les mêmes évenemens ne font point des impressions semblables, on ne peut différencier ce que chaque esprit a de spécifique

que par les organes plus ou moins parfaits du corps, & les facultés inférieures de l'ame, qui étant analogues à ſes organes, ne ſemblent être que les dépendances de l'organiſation.

Adrien, doué d'une de ces mémoires heureuſes, qui rendent un jeune homme capable d'y loger les idées de toute eſpece, voulut être grammairien, rhéteur, ſophiſte & poëte. Ce fut un vice de ſon ſiecle, de regarder les belles-lettres comme un art ſcolaſtique. L'ardeur inſatiable qu'avoit ce jeune Prince de ſavoir tout ce qu'on avoit ſu avant lui, le rendit Erudit dans tous les genres de littérature. Un homme qui parle de tout, s'imagine qu'il peut parvenir à n'ignorer rien. Virgile qui faiſoit ſes belles ordonnances ſelon les lumieres que lui fourniſſoient les beautés de la nature, & Tacite, qui peignoit les ſentimens & les affections des hommes en conformité des faits, conſtatés par la vérité hiſtorique, ſentoient les difficultés de

leurs entrepriſes, & ſe bornoient à une ſeule eſpece de littérature; Adrien conduit par la ſeule notion hiſtorique du vrai & du beau, crut que pour être philoſophe, hiſtorien, & poëte, il ſuffiſoit de ſavoir lire, réciter & diſſerter. Comme les jugemens des hommes varient ſelon le goût variable des ſiecles, le ſeul mérite du littérateur ſe réduit à rendre problématique ce qui porte le ſceau de la belle nature. Sophiſtiques dans leurs jugemens, & vagues dans leurs gouts, les polyhiſtors de tous les ſiecles n'ont été que les Empiriques du monde littéraire. A l'exemple de ces eſprits ſuperficiels, ils ont une ſuffiſance, qui eſt auſſi indéfinie, qu'eſt la ſphere de leurs notions acquiſes. Jules Céſar Scaliger, qui vouloit tenir le rang de dictateur dans la république des lettres, repréſentoit en petit ce qu'Adrien vouloit être en grand. Trajan qui alloit au grand & au ſolide, mépriſoit le ſavoir pédanteſque de ſon Neveu. Admirateur de ce que

les beaux-arts ont de noble & de magnifique, il dédaignoit le ſoin ſcrupuleux que prenoit Adrien d'éplucher les mots & les phraſes des anciens auteurs; & quoique ce grand Prince n'eût pas ſu prouver ſelon les regles de la dialectique l'incompétence des études, dans leſquelles ſe jettoit l'eſprit vain & inquiet de ſon ſucceſſeur, ſes lumieres naturelles ſuffiſoient cependant pour lui en faire ſentir la futilité & le néant. Tout notre ſavoir artificiel n'a de réalité qu'autant qu'il dérive du bon-ſens naturel, mais quand on parle de bon-ſens il ne faut point entendre le ſens commun, mais un diſcernement dirigé par une raiſon exempte de préjugé & de partialité.

Adrien natif d'Italique ville provinciale de l'Eſpagne, choiſiſſoit pour ſe produire la voie du Barreau. Ayant deſſein de figurer dans la capitale, il fit ſon cours de belles-lettres avec cette application que mettoient les juriſconſultes à embellir l'étude ſeche des loix. Comme Rome

avec sa liberté n'avoit pas perdu son goût, on n'estimoit aucun homme de robe à moins qu'il fût orateur, & l'on vouloit que le style des plaidoyers fût orné de tout ce que la belle littérature contenoit de plus exquis. Adrien ne put donc figurer sur ce grand théatre, à moins qu'il n'eût une bonne teinture de tous les auteurs qui passoient alors pour classiques parmi les Romains.

Apellé à la cour par le crédit de l'Impératrice, Adrien auroit du subordonner son gout littéraire à la connoissance solide des hommes & des Etats, mais passionné pour une gloire imaginaire, il perdoit de vue un mérite réel. Au lieu de copier un Héros vivant, il aimoit mieux le chercher dans la fable. Julien élevé dans la poussiere de l'école, tout comme Adrien ne parut point déplacé, lorsque décoré du titre de César, il obtint le gouvernement des Gaules. A voir la valeur & la sagesse qu'il déploya dans cette importante provin-

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn825542979/phys_0097
DFG

ce, on l'auroit pris pour un Prince initié dans tous les secrets de l'art de gouverner & de défendre les Etats. Tant un génie élevé fait prendre avec facilité le ton d'un office sublime; & c'est par l'exemple du neveu de Constance qu'on peut remarquer à quel point l'étude solide des lettres differe d'une teinture superficielle. Julien prit à la vérité une voie beaucoup plus abrégée pour arriver au temple de l'immortalité que ne fut celle d'Adrien. Comme l'étude de la philosophie pratique imprime les principes du juste & de l'honnête dans les cœurs de ses éleves, les préceptes des sages, mis en pratique par un esprit solide, le rendent ferme & magnanime, au lieu que l'étude critique des belles-lettres dénuée de goût & d'intelligence ne fait que donner de l'enflure. Si Julien avoit été le neveu de Trajan, il n'auroit pas perdu son tems à discuter l'époque dans laquelle Enée vint en Italie, mais voyant un Prince sur le Trône qui égaloit le Héros de

Troie, Julien se seroit d'abord mis à l'imiter daus ses actes publics & privés. Quoique le neveu de Constance eût dans la personne de cet Empereur un ennemi que la bassesse de sa jalousie rendoit irréconciliable, il osa cependant aspirer à la gloire de tirer l'Etat du naufrage, & de sauver les Gaules; Adrien n'ayant rien à craindre du côté de Trajan, qui eut trop de mérite pour ne pas le respecter, ce jeune Espagnol auroit pu se livrer tout entier à l'amour passionné de la gloire.

Si le genre de littérature dans lequel s'étoit exercé l'esprit d'Adrien, ne lui donnoit pas de l'élévation, elle le rendoit du moins fin & subtil. Ce fut par la souplesse de son esprit qu'Adrien se mit si bien dans celui de l'Impératrice, qu'elle lui étoit entierement dévouée. Plotine aimant plus sa maison que l'Etat, voulut avoir un Empereur à sa dévotion au cas que son mari vînt à mourir. Adrien eut beau se plier avec toute la souplesse d'un esprit intriguant,

Trajan qui découvroit de l'artifice dans les ſoins que prenoit pour lui plaire un parent qui aſpiroit à la plus haute fortune, ne put jamais placer ſa confiance dans un homme dont le maintien lui paroiſſoit trop compoſé. Le grand homme ne ſympathiſe qu'avec la franchiſe d'un eſprit droit & avec la magnanimité d'une ame integre. La duplicité lui paroiſſant être l'écueil de la renommée, il la regarde auſſi comme le fléau de l'Etat. Ce n'eſt ni caprice ni antipathie, mais c'eſt un ſentiment irréſiſtible de l'ame qui lui donne de l'éloignement pour l'homme ruſé. A force de complaiſances ſerviles, Adrien ne faiſoit que ſe dégrader dans l'eſprit d'un Prince qui ne comptoit jamais les degrés de parenté, mais qui meſuroit les pas qu'on avoit faits dans la carriere de la gloire.

Mari de la petite-niece de Trajan, Adrien n'étoit pas plus avancé qu'au commencement; & l'Empereur perſiſta à croire qu'il valoit mieux offrir l'Empire à un

homme qui se contenteroit de le mériter, que de le laisser entre les mains d'un parent qui dressoit tant de batteries pour l'emporter; & le parent d'Adrien qui sacrifioit toutes les considérations personnelles à l'honneur de remplir dignement son office suprême, ne tenoit aucun compte de ce que faisoit son neveu pour gagner ses bonnes graces.

Comme ce grand Prince fut aussi digne de respect qu'il fallut le respecter, il n'y eut à sa cour aucune de ces cabales qui divisent les intérêts & les ministres des Princes foibles; & Adrien ne trouva pas moyen de former un parti dans le palais d'un Prince, qui par sa bonté & par son impartialité se faisoit adorer de tout le monde. Trajan avoit des amis, & ses amis étoient aussi incorruptibles que le Prince même. C'étoient les Parménions & les Clitus de l'Alexandre de Rome. Trajan qui ne mettoit aucune différence entre les rangs, les conditions & les offices, ce

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn825542979/phys_0101
DFG

bon Prince eut au nombre de ſes confidens des gens de robe tout comme des gens de guerre, des Italiens auſſi bien que des Eſpagnols, des Maures & des Orientaux. On reconnoit le grand Prince dans le choix de ſes miniſtres, qu'il fait comme le Savant judicieux raſſemble ſa bibliotheque, qui ſans conſidérer la qualité, la religion & le ſtyle des auteurs, conſulte ſeulement le fond des matieres & l'uſage qu'il en peut faire. Les amis de Trajan étant unis par la fidélité inviolable qu'ils gardoient à l'Etat & au Prince, l'Impératrice n'eut aucune influence dans les délibérations publiques. Semblable à Marie de Médicis dans le tems où le grand Henri faiſoit le bonheur de la France, l'Impératrice romaine ne put jamais concourir avec les Jeannins & les Sullis du ſiecle de Trajan, & comme la Reine de France put ſeulement placer ſes favoris, après qu'une main parricide eut tranché le fil des jours de ſon digne époux, ce furent auſſi des coups d'apoplexie qui

mirent Plotine en liberté de supposer à Trajan un successeur qu'il n'avoit jamais destiné à l'Empire.

Selon que la violence & la fraude influoient plus dans la proclamation d'un Empereur romain, il lui fallut prendre des précautions plus grandes pour s'assurer de l'Empire. Adrien se hâta de prévenir les esprits des Sénateurs par des protestations très amples, qu'il leur faisoit de les gouverner avec cet esprit de sagesse & de modération, auquel ce premier corps de l'Etat avoit été habitué du tems de Trajan. La marque la plus frappante de la bonne discipline qui regnoit parmi les Troupes, étoit que toutes les armées de l'Empire se rangeoient sous les ordres d'un Prince que les soldats regardoient comme le fils adoptif de Trajan. Ce grand Prince eut cela de commun avec le premier Monarque des Perses, qu'il fut aussi respecté après sa mort, que ses vertus avoient été honnorées pendant sa vie, & la mémoire d'un Empereur

qui avoit mérité une place dans l'Empyrée, ſervit encore de bouclier & de défenſe à ſon ſucceſſeur. En proclamant Adrien, les gens de guerre y alloient de bonne foi; mais le Sénat qui voyoit plus clair que les militaires, quoiqu'il n'oſât point déſapprouver en public la priſe de poſſeſſion du Trône, la déſapprouvoit cependant en ſecret; & l'Empereur qui jugeoit des autres par lui-même, haïſſoit tous ceux qui avoient ſujet de le haïr. Comme ce Prince avoit paſſé la premiere partie de ſa vie à uſer de diſſimulation, il eut de grandes reſſources dans les fineſſes de ſon eſprit artificieux. Adrien ſentit d'abord que ce ſeroit ſe rendre ridicule aux yeux des Romains, s'il vouloit ſe décorer d'un triomphe dû à l'héroïſme de Trajan; ce qui lui fit ordonner que l'urne ſépulcrale de ce grand Prince fût miſe ſur le char de triomphe. Ce fut avec cette cérémonie lugubre que finit cette longue ſuite de glorieuſes conquêtes, qu'avoient emportées les armes

Romaines sur tous les peuples du monde. Depuis Romulus, qui avoit tué de sa main un Roi ennemi du peuple Romain, jusqu'à Trajan, que la mort enleva avant son triomphe, la puissance des Romains étoit toujours allée en augmentant; on pouvoit donc regarder ce triomphe non seulement comme les obseques militaires de ce grand Empereur, mais encore comme les funerailles d'une République guerriere, dont les succès finirent avec le regne de Trajan. Après les dépouilles des Parthes, le monde ne contenoit plus rien qui fût digne d'être mis au capitole. On vit se terminer le cours de ces succès militaires comme se terminent les grands fleuves, qui par de larges embouchures se jettent dans l'Océan. Cet Empire ayant été déchiré par des dissensions intestines, il subit le même sort que subissent des rivieres, qui s'étant partagées dans une infinité de ruisseaux, se tarissent à la fin dans les sables brûlans d'une vaste solitude.

Trajan conduit non seulement par sa valeur, mais aussi par sa prudence avoit mis la division parmi les Parthes, en plaçant sur le Trône de cette nation rivale des Romains Partamaspate, Prince allié, & dont le salut dépendoit de la supériorité que les armes romaines devoient avoir dans la Mésopotamie & dans l'Assyrie. Cette maxime fut semblable à celles qui avoient fait donner aux Mauritaniens, & aux Numides, Juba & Masinissa, Princes alliés des Romains; & les Empereurs auroient eu le même succès dans le pays des Parthes, si Adrien n'eût donné un démenti au Dieu Termus par la cession de trois provinces, que Trajan avoit conquises pour la plus grande partie, & où les Romains se pouvoient maintenir par le moyen des colonies & des garnisons, qu'ils avoient reparties dans l'intérieur du pays. Que ce fût foiblesse, timidité ou jalousie, Adrien abandonna tous ces pays, renonça à l'Arménie, en retira les garnisons & remit les choses

ſur le même pied où elles avoient été après la défaite de Craſſus.

On ne peut jamais dire, qu'un Empire de la nature de celui des Romains ſoit trop grand, tandis qu'il a encore ſur ſes frontieres des nations, dont les forces ſont égales à celles de leurs voiſins; or c'étoit le cas des Parthes qui irrités, inſtruits, & diſciplinés par les Romains, devinrent après leurs défaites des ennemis beaucoup plus redoutables qu'ils n'avoient été auparavant. Il n'étoit donc nullement de l'intérêt du peuple romain de rétrécir les limites de l'Empire juſqu'aux bords de l'Euphrate. Un fleuve n'eſt pas d'ailleurs une barriere aſſez forte pour contenir l'audace d'une nation qui l'avoit tant de fois paſſé. Trajan ne mit en ſureté les rives du Danube qu'après avoir dompté les Daces. Auguſte ne défendit avec ſuccès les bords du Rhin que par les colonies qu'il établit dans la Vindelicie; & ſi la mort n'eût enlevé Marc-Aurele, il auroit prévenu les

dévastations des Marcomans par les établissemens solides qu'il eut dessein de faire dans la Bohéme, dans la Moravie & les provinces adjacentes. Auguste & Tibere avoient à la vérité abandonné les pays conquis jusqu'à l'Elbe, & même ceux qui étoient entre le Rhin & le Weser; mais ils avoient transporté auparavant l'élite des habitans dans l'intérieur de l'Empire; au lieu qu'Adrien laissa les Parthes dans leur patrie, & ne fit rien pour les affoiblir. En donnant aux Parthes un Roi national qui eût été vassal de l'Empire, en les laissant jouir de leurs loix & de leurs usages, il n'y auroit eu pas plus de difficulté de tenir dans l'obéissance des Romains la Parthie proprement dite, qu'on n'en trouva de la part des Macédoniens, qu'on réduisit au rang des provinciaux, après leur avoir arraché l'empire sur les Grecs & sur les Thraces. Car l'Assyrie, la Mésopotamie & l'Arménie étant détachées de la monarchie des Parthes, ne lui laissoient plus des forces

suffisantes pour s'opposer aux armes des Romains. C'étoit même une chose de mauvais augure pour le regne d'Adrien & pour ceux de ses successeurs, de désespérer de maintenir les conquêtes de Trajan, & de faire, sans coup férir, ce que les Parthes n'auroient jamais osé espérer; vû l'influence dangereuse que cette cession envisagée comme volontaire par les Romains, mais expliquée comme involontaire de la part des Barbares, pouvoit avoir sur tout l'Empire, qui étant le seul regne du monde connu, ne devoit pas seulement en imposer par ses forces, mais encore par des maximes de vigueur semblables à celles de ces anciens Romains, qui dans les désastres publics, & lors même qu'ils étoient attaqués en Italie, ne renonçoient point aux prétensions qu'ils avoient formées sur l'Espagne & sur la côte d'Afrique. Si Adrien qui vouloit être si lettré, avoit lû les annales de la République dans le vrai dessein de s'instruire, le succès que les Romains

eurent dans les trois guerres Puniques l'auroient fait rougir de ce que dans un tems où l'Empire étoit dix fois plus puiſſant qu'il n'avoit été du tems des Duillius, des Scipions & des Marcellus, il ſe déſiſtoit d'une entrepriſe qui auroit débarraſſé les Romains d'un ennemi auſſi redoutable que furent les Carthaginois. Ce qui doit encore ſurprendre d'avantage, c'eſt que les vaillans ſoldats de Trajan ſe laiſſoient arracher les trophées par un Prince que ſa baſſe jalouſie rendoit ſuſpect de timidité. La docilité patiente de ces militaires fait voir évidemment que les Romains n'étoient plus ces citoyens ardens & zélés à maintenir l'honneur de la patrie, mais que c'étoient des Légionnaires qui avoient beſoin d'un grand Général, pour être animés d'un vrai eſprit militaire, mais qui ſous un Prince foible ſe laiſſoient gouverner au gré de ſes volontés, pourvû qu'il ne diſcontinuât jamais de leur faire les largeſſes accoutumées.

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn825542979/phys_0110
DFG

Pour pallier ce que cette reſtitution forcée avoit d'abuſif, l'Empereur prétexta les troubles de l'Empire, qui, ſemblables aux accès de fiévre viennent aſſaillir un vaſte corps d'Etat à chaque nouveau regne. On traiteroit d'enragé un Médecin, qui, pour guérir quelqu'un de la fievre lui couperoit une jambe, & Adrien étoit encore moins ſage en cédant aux Parthes un pays qui dans l'eſpace d'un démi-ſiecle pouvoit ébranler tout l'Orient. On n'a jamais pu remédier aux maux de l'Etat, en épuiſant ſes forces, mais c'eſt plûtôt le moyen par lequel on le fait tomber en Léthargie. Un Sénateur qui auroit propoſé la ceſſion des Domaines qu'on avoit enlévés aux Carthaginois en Afrique, eût été jetté de la Roche Tarpéienne; & Adrien éblouit par ſes Sophiſmes ces mêmes Romains, juſqu'à leur faire vuider trois Provinces, dont chacune ne fut pas d'une moindre importance pour les Romains que ne fut autre fois la Numidie. Jamais les Sophiſmes des Rhéteurs

avoient-ils occasionné de plus grands maux, que sous ce Prince Sophistique. Comme son esprit n'étoit pas plus grand que son ame, il rapportoit à ses hypotheses la gloire & la prosperité de tout l'Empire. Trajan qui pensoit en grand Prince, conformoit aux intérêts de ses Etats toutes les maximes de son regne; se regardant comme une personne publique, la gloire du nom Romain étoit la divinité suprême à laquelle ce vrai Pere de la Patrie sacrifioit tous ses goûts particuliers. Les esprits bornés sont ordinairement présomptueux. Ne connoissant point de plus grande Sphere d'activité que celle de leurs pensées favorites, la présomption pédantesque de ces esprits superficiels les porte à réduire aux principes de leurs systêmes les pensées & les sentimens de tous les autres; & rien ne leur paroissant bien pensé, ou bien exécuté que ce qu'ils ont pensé & exécuté eux-mêmes, l'esprit de ces gens entêtés est aussi incorrigible que leur ame est inflexible.

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn825542979/phys_0112
DFG

L'envie naît de la préſomption. Un homme qui veut être le premier génie de ſon ſiecle, ſans qu'il ait d'autres droits pour aſpirer à cette éminente diſtinction que ſes ſentimens faſtueux, eſt bleſſé du mérite de ceux qui, au jugement de ſes contemporains ſont en état de lui enlever ſa gloire imaginaire. Adrien avoit conçu ces ſentimens de baſſe jalouſie contre un Prédéceſſeur dont l'hiſtoire eſt un Panégyrique. Les Géans qui vouloient eſcalader l'Olympe, ne furent pas plus inſenſés qu'un Prince qui ſe mit vainement dans l'eſprit de jetter hors du temple de la gloire l'image de ſon glorieux Prédéceſſeur. Un envieux n'eſt qu'un déclamateur qui par ſes invectives ne fait qu'étourdir les oreilles d'Auditeurs ſtupides & partiaux; c'eſt un mauvais advocat qui, plaidant la cauſe de ſa préſomption ne la ſoutient que par des traits trempés dans le fiel d'une paſſion maligne & injuſte; un deſtructeur qui au lieu de cueillir les fruits d'un arbre ſe met

à l'abattre; un Barbare qui renverſe un Obéliſque parcequ'il déſeſpere d'y graver ſon nom. Adrien eut beau briſer les arches de ce pont admirable que Trajan avoit bâti ſur le Danube, & démolir un vaſte Amphithéatre qui portoit le nom de ce grand Prince, ces actes de férocité Barbare ne firent que mettre au grand jour la munificence bienfaiſante d'un Prince d'autant plus révéré qu'on le vît plus injuſtement flêtri. Les débris de ſes édifices étoient des aveux formels de l'incapacité où ſe trouvoit Adrien d'atteindre au mérite de Trajan. On n'a pas beaucoup de peine de lire dans l'ame d'Adrien ce qui devoit s'y paſſer à l'occaſion de ces ruines; mais qu'eſt-ce que les Romains devoient penſer à la vue des actes qui reſſembloient à ceux des Gaulois?

Jamais vît-on pouſſer plus loin les ſentimens de jalouſie à un homme d'eſprit tel que fut Adrien. Ce Prince alla juſqu'à vouloir dégarnir la Dace des colonies & des garniſons Romaines que Trajan avoit

reparties dans cet important pays. S'il eût ſuccédé à Céſar, l'eſprit ſophiſtique & frivole d'Adrien auroit conçu le deſſein de vuider les Gaules, & ſans faire cas de la diminution de ſon autorité impériale, il eût laiſſé empiéter ſa jalouſie ſur l'étendue de tout l'Empire. L'homme envieux ne ſent rien que ce qui bleſſe ſa vanité, & dans les violens accès des inquiétudes que lui cauſe la gloire d'autrui, ſon principal ſoulagement conſiſte à abolir les actes les plus authentiques d'une vertu tranſcendante. Pour ſe repréſenter un ennemi de la gloire d'un Etat, il faudroit ſe figurer un envieux, qui ſur un monceau de ſtatues mutilées & de marbres briſés voudroit monter au temple de l'immortalité. Au lieu de pouvoir ſe défendre ſur cette éminence, c'eſt ſur les ruines de ſes images renverſées qu'on va éſcalader ſon chateau fort, & Adrien perdit dans l'eſprit de la poſtérité ce qu'il s'étoit arrogé par la force tyrannique de l'envie.

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn825542979/phys_0115
DFG

On n'eſt jamais foible à demi. Adrien le fut autant que Domitien. Il paya des penſions aux Sarmates & aux Roxolans, comme le fils de Veſpaſien en avoit payé aux Daces. Les grandes meſures qu'avoit priſes Trajan pour faire dominer les Romains ſur toutes les nations voiſines, n'étoient pas les maximes de l'Empire mais celles de l'Empereur. Ces Souverains du monde imitoient la conduite qu'avoient tenue les Monarques de l'Orient, qui après s'être enrichis des dépouilles des nations employoient leurs richeſſes pour acheter la paix des peuples qui ſur les frontières de ces vaſtes Etats avoient maintenu la liberté de ſe ſervir de leurs loix. Tandis que Rome étoit gouvernée par Adrien, les Parthes, les Sarmates, les Marcomans & les autres peuples de l'Eſt & du Nord ſe préparoient d'envahir un Empire qui défendoit ſes frontières plûtôt par l'or que par le fer. L'Avarice demande toûjours au-delà de ce que peut donner la munificence, & la ſoif

des richeſſes s'étant une fois communiquée à un peuple féroce, le ſoin de s'enrichir l'enhardit à demander à tître de contribution, ce qu'on ne lui avoit accordé au commencement qu'à celui de gratification. Adrien qui ſe contentoit d'aſſurer l'Etat paiſible de l'Empire durant le cours de ſon regne, ne jettoit aucun regard ſur l'avenir, & ſemblable à ces mauvais patriotes qui laiſſent dépérir l'Etat pourvû qu'ils puiſſent jouir de ſes revenus, cet Empereur ſophiſtique ne réfléchiſſoit point ſur les dangers que couroit la puiſſance militaire des Romains par toutes les condeſcendances dont il uſoit envers les nations voiſines.

On peut rétablir la diſcipline, mais il eſt impoſſible de faire révivre l'eſprit de conquête. Un Etat qui eſt une fois au comble de ſa grandeur, commence à décroître dès qu'il ceſſe de prendre des accroiſſemens; & comme une piramide, dont la pointe a été une fois abattue par la foudre reſte tronquée dans l'eſpace des ſiecles, de

même l'Empire romain, après que sa cime fut abattue par Adrien, ne fut occupé après ce premier terme de son abaissement, qu'à se défendre contre ceux qui vouloient lui enlever les provinces situées sur les extrêmités de ses Etats. Les Césars quoiqu'ils fussent les maîtres du monde, suivirent cependant les maximes de ces foibles chefs de colonies, qui infestés par les sauvages se retirent toujours vers les côtes, en laissant aux natifs la possession paisible de l'intérieur du pays. Trajan fut le seul de tous les Empereurs qui marchant sur les traces de César, réduisît dans la forme de provinces romaines des pays habités par des nations, dont le caractere ne pouvoit jamais s'accorder avec celui des Romains. Tous les successeurs d'Adrien à l'exception de Marc-Aurele, de Probus, & de Sévere, étoient semblables à ces commandans de places fortes, qui se voyant environnés d'ennemis soit intérieurs soit extérieurs, n'osent pas s'éloigner de leur fortereſſe,

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn825542979/phys_0118
DFG

de crainte qu'en leur abſence un officier ne parvint à ſoulever la garniſon, & qu'à leur retour on ne les mit aux fers. Les Romains ſe contentoient donc de défendre ce qu'ils tenoient, & ne penſoient plus à prévenir les deſſeins de leurs ennemis.

Les fauſſes meſures qu'avoit priſes Adrien pour maintenir la paix de l'Empire, firent naître des deſſeins de conjuration dans l'eſprit des miniſtres & des confidens de Trajan qui, voyant l'ennemi de leur maître aſſis ſur ſon Trône, ne croyoient pas être obligés en conſcience d'obéir à un Prince qui avoit pris une voie frauduleuſe pour uſurper l'authorité ſuprême. Les Romains n'étoient ni aſſez libres, pour aſſembler en diette les Etats de l'Empire, au cas que la conſtitution fondamentale fût en danger d'être ébranlée par une puiſſance injuſte, & l'Empire n'étoit pas aſſez aſſervi pour faire enviſager comme une révolte les premiers ſentimens d'aigreur & d'animoſité. Quatre conſu-

laires, dont les noms illustres paroissent dans les fastes du regne de Trajan, ne pouvant faire révolter l'Empire, se mirent à conspirer contre la vie de l'Empereur. Les quatre Seigneurs Hongrois qui jurerent la mort de l'Empereur Léopold, se rendirent aussi coupables que ces quatre Seigneurs Romains. Il n'appartient point à un petit nombre de sujets de discuter les droits d'un Prince reconnu par tous les ordres de l'Etat, & dès qu'ils étendent des mains criminelles sur la personne du Souverain, ils commettent le crime de leze-majesté au premier chef. Il répugne à l'esprit du gouvernement monarchique que de simples particuliers, quelques distingués qu'ils fussent par leurs dignités, par leur naissance ou par leurs services, osassent s'arroger la puissance exécutrice dans un tems où elle est entre les mains du chef de l'Etat.

Il auroit été de la dignité d'Adrien de publier le procès criminel de ces conspirateurs; mais au lieu d'agir avec la fran-

chiſe d'un grand monarque, l'Empereur tint la conduite d'un foible Démagogue qui craint d'accuſer en public ceux qu'il fait tuer en ſecret. Rien ne doit être moins équivoque que l'acte par lequel un Souverain maintient les droits annexés à ſon autorité ſuprême; & Adrien ne pouvant pas ſupprimer les noms des conſpirateurs, ſe ſeroit beaucoup plus juſtifié dans l'eſprit des Romains s'il eût avéré les faits de la conſpiration. La ſageſſe demande de ne pas laiſſer le moindre doute ſur les actes du pouvoir abſolu; vû que l'incertitude ne tombe pas à la charge de ceux qui ont été punis, mais à celle du Prince qui les avoit fait punir. Perſonne n'a blamé ni la cour de Londres ni celle de Lisbonne, dont l'une a fait ſubir le ſupplice capital aux juges de Charles premier, & l'autre aux complices d'Aveiro.

Adrien craignant que ces ſupplices ne lui attiraſſent la haine du Sénat, prit la réſolution de s'attacher le peuple par la

distribution de trois pieces d'or qu'il fit donner à chaque citoyen, & par une remise de cent douze millions cinq cent mille livres, qui étoient dûs au Fisc impérial. Ces sortes de donations n'ont jamais été faites par des Princes sages & bienfaisans, qu'après de grandes calamités qui mettoient les peuples dans l'impossibilité de fournir aux charges de l'Etat. Car ce qui est dû au Fisc, la nation le doit à elle-même, & comme ces sortes de transcriptions produisent toujours des embarras, & sont souvent les causes de désordres irrémédiables qui se glissent dans la perception des deniers publics, la sagesse politique défend de faire à ses contemporains une donation que la postérité est obligée de payer avec usure. Ce n'ont été que des Princes attentifs à leurs intérêts personnels qui ont fait ces sortes de gratifications extraordinaires. L'Empereur Anastase abolissant tout d'un coup le Chrysargyron, qui étoit le principal revenu des Empereurs de Constantino-

ple, fit tarir la ſource du thréſor impérial. La ſaine politique veut qu'on réforme les abus qui ſont entrés dans l'adminiſtration des finances, & l'on ne peut jamais changer l'ordre de cette adminiſtration, ſans avoir une nouvelle Régie qu'on puiſſe ſubſtituer à celle qu'on veut abolir. Sans cela la volonté exécutrice de l'Etat tombe en langueur, & il n'y a plus de rapport fixe entre la partie de l'Etat qui le doit défendre, & celle qui doit fournir aux dépenſes publiques. Ces remiſes d'arrérages n'étoient pas comme les dettes nationales d'aujourd'hui, où le gouvernement doit à la partie la plus induſtrieuſe de la nation, qui par là-même eſt intéreſſée au maintien de la conſtitution; mais ſous les Céſars la partie la moins induſtrieuſe de la nation devoit à celle qui avoit le plus d'induſtrie. On ne peut amortir ce qui eſt dû au Fiſc, à moins que ces amortiſſemens ne tombent à la charge de ceux qui ſont exacts à payer leurs contributions, ce qui doit naturellement

émouſſer l'émulation, & tendre à l'extinction de tout ſoin induſtrieux. Il en eſt de ces gros bénéfices qu'on fait à la partie la plus vile du peuple, comme des penſions que les Empereurs payoient aux Barbares, qui augmentoient la pareſſe & la férocité qui les avoient occaſionnées.

Adrien n'éblouiſſoit pas ſeulement les yeux du peuple mais auſſi ceux du Sénat, en enchériſſant encore ſur Trajan par les prérogatives, dont il honnoroit le premier corps civil. Cet illuſtre Prédéceſſeur d'Adrien l'avoit fait, pour ne pas être arrêté dans ſes longues expéditions par les troubles que les eſprits brouillons du Sénat avoient coutume d'exciter dans la capitale; mais Adrien qui n'étoit pas militaire de profeſſion, n'eut aucune raiſon plauſible de faire naître dans l'eſprit des Sénateurs la dangereuſe idée que l'office d'un Empereur ſe bornoit à exécuter la volonté du premier corps de l'Etat. Cette opinion n'étoit pas incompatible avec la

clémence & la magnanimité de Trajan, qui par ſes grands exploits éclipſa tout ce qui pouvoit lui diſputer la gloire des armes: mais cette conduite étoit incompatible avec la timidité défiante d'Adrien, qui ne lâchoit la bride au Sénat que pour remplacer l'illégitimité de ſes titres par la légitimité des Sénatus-Conſultes. Sous Adrien le Sénat formoit une chambre de Pairs de l'Empire romain; car aucun Sénateur ne pouvant être jugé que par ſes égaux, le Sénat n'étoit plus ſous la juriſdiction du chef de l'empire; mais comme l'Empereur étoit abſolu, il n'y avoit aucune loi fondamentale ſur laquelle s'appuyât cette prééminence, dont Adrien avoit décoré ce corps auguſte. Le Prince eut beau charger d'imprécations chacun de ſes ſucceſſeurs, qui ne conſerveroit pas au Sénat les prérogatives de leur corps; ces malédictions, comme elles n'avoient pas la force de loix poſitives, il ne tint qu'aux Céſars d'anéantir ce qui avoit été conſtitué

par Adrien: „Je me propose de gouverner „la République de maniere, disoit cet Em„pereur, que je paroisse me souvenir qu'el„le ne m'appartient point en propre, & „que je n'en suis que l'administrateur au „nom de la nation." Cette maxime étoit trop belle pour la supposer vraie dans la bouche d'un Prince qui étoit parvenu à l'Empire par des voies extrêmement obliques. Un Empereur romain qui étoit le dépositaire des finances & des forces de l'Etat, n'administroit la République qu'en son propre nom; s'il disoit le contraire, il parloit contre les lumieres de sa conscience. A supposer vraie cette assertion d'Adrien, l'Empereur auroit dû d'abord se démettre de son authorité, puisqu'elle ne lui avoit été confiée ni par Trajan, ni par le Sénat, ni par le peuple. L'hypocrisie d'Etat est de toutes les especes de duplicité celle qui est la plus évidente, puisqu'elle ne va point contre des actions équivoques & particulieres, mais contre des actes constatés &

publics. Il n'étoit même d'aucune utilité pour Adrien de jouer la comédie après que l'Etat eut passé par tant de révolutions qui étoient arrivées depuis l'établissement de la monarchie. Auguste abusoit le peuple dans un tems où les Romains étoient encore novices dans l'art de captiver les bonnes graces du Prince; mais Adrien vint trop tard pour en imposer à une nation qui avoit été si souvent la duppe de sa bonne foi.

Adrien eut trop d'esprit pour en rester aux simples paroles. Frugal & populaire ces vertus ne coutoient rien à un homme qui avoit cultivé son esprit par des études qui étoient relatives aux écrits & aux usages de ses ancêtres. Le sentiment de gloire, si fécond en actes nobles & vertueux n'avoit pas encore perdu son principal ressort. Il auroit été même dangereux de s'éloigner des manieres qui avoient pris vogue sous le dernier regne. Un Prince aussi spirituel qu'étoit Adrien vouloit cacher son éloigne-

ment des maximes de ſon Prédéceſſeur par des dehors qui lui firent affecter une entiere reſſemblance avec Trajan. C'étoit Tibere qui imitoit Auguſte, & Domitien qui contrefaiſoit Veſpaſien.

Cet Empereur reſſembloit encore à ces deux Princes impérieux en ce que ſes actes de complaiſance pour le peuple furent accompagnés d'actes d'authorité qui le rendoient reſpectable à la multitude. C'en eût été fait de la dignité impériale ſi le Prince ſe fût prêté à tous les deſirs d'une populace fougueuſe & inconſtante; Adrien ſçut réſiſter aux demandes de la multitude avec cette décence qui convenoit à la dignité ſuprême. L'Empereur ordonnant de dire au Peuple: Taiſez-vous; cette multitude immenſe ennivrée de plaiſir & entêtée de ſes idées, garda ſur le champ un profond ſilence. Si un mutin tel que fut Maſaniello en ſçut tellement impoſer aux Napolitains, qu'après avoir mis le doigt ſur la bouche, cent cinquante mille hommes

se tinrent dans un silence respectueux, un Empereur Romain, quoiqu'il fût dans le Cirque ne dut pas moins être ponctuellement obéi. Des gens qui sont passionnés pour le plaisir n'ont d'autre volonté que celle d'un Prince qu'ils regardent comme l'auteur de leur félicité; & il est toujours facile de dominer sur des gens qui ne subsistent que par les libéralités du Prince. Les cochers du Cirque étoient déjà du tems d'Adrien les favoris d'un peuple qui, étant déchû du droit de s'intéresser pour le sort de l'Etat n'avoit d'autre ressource que celle de prendre un intérêt des plus vifs à ce qui regardoit les amusemens publics. Une puissante faction s'étant formée en faveur d'un cocher pour lequel la multitude intercédoit auprès de l'Empereur, en démandant à haute voix que cet habile cocher fût affranchi, le Prince vit bien que cette condescendance l'entraineroit à d'autres, & ne feroit que fomenter un esprit factieux qui n'est jamais plus furieux que lorsqu'il est

occasionné par l'ivresse du plaisir; ce qui fit résister l'Empereur à cette importunité du peuple par une réponse négative qu'au moyen d'un billet il fit courrir par toute l'assemblée.

Un Empereur de Constantinople auroit excité une sédition, s'il eût imité la conduite d'Adrien, par la raison que la populace de la nouvelle Rome qui n'étoit qu'une cohue de gens ramassés de la Thrace, des îles de la Mer Egée & des pays orientaux n'avoit jamais été policée, au lieu que les habitans de l'ancienne Rome se souvenoient encore des sentimens de leurs ancêtres, qui quoique travestis ne laissoient pas de subsister encore dans quelques usages publics. Ce que l'Empereur fit à l'égard de tout le peuple, il l'exécuta envers de simples particuliers. Etant dans un bain public, il vit un pauvre vieillard se frotter contre la muraille, il lui donna des esclaves pour le servir, & comme il vit plusieurs vieillards se frotter contre la muraille, l'Em-

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn825542979/phys_0130
DFG

pereur leur fit dire: „Vous êtes plusieurs, „aidez vous les uns les autres." Rien ne relève tant le bienfait d'un Prince que quand il le refuse à des gens que leur avarice ou leur insolence engage à tendre des piéges à sa bénéficence. L'exemple de ces veillards qui se frottoient contre la muraille est l'emblême d'une infinité de gens qui composent leur air pour attraper par l'artifice ce qu'on avoit accordé aux sentimens de la nature. Le Prince spirituel voit d'abord la différence, au lieu que l'homme hébêté s'y laisse tromper.

Adrien étoit trop attentif à tout ce qui concernoit sa gloire pour ne pas discerner la réalité de l'apparence. Avide de tous les genres de gloire il vouloit égaler en magnanimité celle de Trajan. Parvenu à l'Empire il dit à un homme qui l'avoit offensé. „Vous voilà sauvé." Louis XII. ne vouloit pas venger les offenses qu'on lui avoit faites dans le tems où il n'étoit encore que Duc d'Orléans. Ce bon Roi tiroit

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn825542979/phys_0131
DFG

cette générosité de sentimens de l'idée noble & élevée qu'il s'étoit faite de la personne d'un Monarque, dont toutes les vues ne devoient tendre qu'à tirer vengeance des torts faits à sa couronne. La supériorité des forces suspend en effet les sentimens de vengeance particulière, tout comme l'égalité des forces semble légitimer les mêmes desseins. On peut acquérir de la gloire en abattant son égal, au lieu qu'on ne s'attire que du mépris en voulant mesurer ses forces avec un inférieur. C'est un Goliath qui armé de pied en cap se bat avec un Berger. Le Roi de France, imbu de ces idées d'honneur qui lui étoient communes avec tous les gentils-hommes de son Royaume, oublia les offenses particulieres parcequ'il mit sa personne Royale infiniment au-dessus de la partie offensante; l'Empereur Romain se regardant comme le plus grand homme de tous ses Etats, se donna une préférence si grande sur chaque individu, qu'il ne vouloit rien avoir à de-

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn825542979/phys_0132
DFG

mêler avec de simples particuliers parce-qu'il craignoit que sa dignité personnelle ne souffrît quelque atteinte par la contestation dans laquelle il entreroit avec un homme privé. C'étoit un Jupiter qui faisant le bon ou le mauvais tems, ne rendoit raison de sa conduite à personne. L'homme orgueilleux par caractere s'il veut prendre des manieres douces & modérées, n'y parvient que par l'étude & la dissimulation; au lieu qu'un homme qui n'a que la fierté de son rang, peut laisser un cours libre aux sentimens de la nature, dans toutes les occasions, où la gloire de sa dignité n'est point intéressée.

L'Empereur eut l'orgueil le plus démesuré, parceque sa fierté partoit de l'idée sophistique qu'il s'étoit faite de son mérite universel. Ce n'étoit pas cet amour éclairé de la belle gloire, qui faisant un choix judicieux de ce qui convient le plus aux devoirs de sa qualité, subordonne ses désirs aussi bien que ses actes à un plan ferme &

élevé; mais c'étoit une paſſion inquiete d'acquérir de la renommée indéterminément, & ſans que ce Prince ſe donnât la peine de meſurer ſur l'échelle du vrai mérite les efforts par lesquels il y tendoit. Semblable à un avare il amaſſoit ces biens imaginaires par toutes les voies qui ſe préſentoient à ſes regards avides. Comme les Grecs poſſédoient encore de ſon tems l'art d'énoncer leurs ſentimens artificiels avec cette délicateſſe qui flatte tant l'amour propre, l'Empereur ſe rendit en Grece, & parcourut ce pays qui étoit le plus riche en monumens de la ſageſſe, & de l'induſtrie humaine. Il embellit Athenes, Thebes & Sparte; & comme il eſt plus facile de faire l'éloge d'un grand homme que de fournir la matiere à cet éloge, l'Empereur ſans avoir le mérite d'un Epaminondas, fit une inſcription pour êtee miſe ſur le tombeau de cet illuſtre Thébain.

Les Grecs, dont la magnanimité s'étoit transformée en un eſprit d'oſtenta-

tion & de vaine gloire, ne se possédoient pas de joie de voir un Empereur se donner la peine de déchiffrer les marbres qui contenoient les grands actes de leurs ancêtres; & pour témoigner leur sensibilité au Prince, ils lui prodiguoient des honneurs divins & humains. Adrien, décoré par une infinité de statues Colossales qu'on lui avoit érigées dans les temples consacrés aux Divinités de la Grece, n'annonçoit sa présence que par une nuée d'encens qui le précédoit; & cet encens qui auroit étouffé Trajan & Vespasien n'étouffoit pas un Prince qui croyoit que chaque nouveau culte qu'il se faisoit déférer, étoit un hommage rendu à un nouveau genre de mérite. Je ne vois d'autre différence entre Néron qui prônoit son art musical sur les théâtres de la Grece, & Adrien qui disputoit la primauté aux Dieux de ce pays; je ne vois, dis-je, d'autre différence entre ces deux ambitieux, que celle qui se trouve entre un glorieux qui veut l'emporter sur tous les éle-

ves d'Apollon, & un fanfaron qui prétend avoir surpassé ce Dieu lui-même. Le premier bornoit ses prétensions à un seul art, au lieu que l'autre vouloit grimper jusqu'à l'Hélicon, pour y avoir la presséance sur les neuf Muses.

Ce qui faisoit gagner à Adrien un grand avantage sur Néron, étoit l'esprit de réflexion qui lui fit refuser à Rome ce qu'il s'arrogeoit dans les Provinces. Les Romains mettoient toujours une grande différence entre la capitale & les villes qui étoient hors de l'Italie. César exceptoit formellement sa patrie, lorsqu'il voulut se donner le titre de Roi; & l'apothéose étoit un privilege que donnoit le Sénat, qui en l'accordant, enrégîtroit les actes d'un bon Prince dans les fastes de l'immortalité. A l'exemple des Mandarins établis à la Chine pour tenir le régître des bonnes & des mauvaises actions du Prince, les Sénateurs croyoient avoir le privilege de refuser ou d'accorder la Déification, selon que le nom-

bre des bonnes ou des mauvaises actions avoit prépondéré. Adrien présumoit trop de son mérite, pour revoquer en doute l'empressement qu'on auroit à le ceindre un jour d'une couronne céleste; & comme il avoit des égards infinis pour ce premier corps de l'Etat, il ne vouloit pas anticiper sur les honneurs qu'il attendoit de sa part. Si Caïus s'arrogeoit des honneurs divins dans la capitale, ce n'étoit que par fantaisie & par caprice. Domitien ordonnoit qu'on lui rendît des honneurs divins, parcequ'il regardoit le droit de les donner comme inhérent à sa personne, & qu'il traitoit le Sénat comme un dicastére subordonné à son authorité suprême. Semblable à ces Souverains qui se mettent eux-mêmes la couronne, ou qui la mettent à leurs enfans, Domitien plaça lui-même ses images dans les temples; ce qui ne piquoit pas tant les Romains par l'idée d'impiété qu'ils attachoient à cet acte, que par le dédain que cet Empereur superbe

paroiſſoit avoir pour les ſuffrages de la nation.

Si la politique reſtreignoit d'un côté le plan ambitieux de l'Empereur, il donnoit au contraire à ſon ambition une carrière libre dans une infinité d'occurrences particulieres. Entre un grand nombre d'édifices ſolides que bâtit Adrien, le plus magnifique fut ſon Mauſolée. Auguſte en qualité de fondateur de l'Empire des Céſars s'étoit bâti un tombeau deſtiné à perpétuer la gloire de ſa maiſon. Ses ſucceſſeurs qui ſe regardoient comme les deſcendans de ce premier ſouverain, ſe contentoient de bâtir des Amphithéatres, des Cirques & des Thermes. Adrien ſoigneux d'éterniſer le luſtre de ſa maiſon ſe bâtit un tombeau, qui de tous les édifices de la ſuperbe ville de Rome à tout ſeul bravé les injures du tems. Semblable aux Rois d'Egypte, cet Empereur faſtueux ſe fit conſtruire un ſépulcre, qui ne cédoit point en ſomptuoſité aux anciennes Pyramides. L'Eſcurial deſtiné à la

sépulture des Rois d'Espagne est un monument du faste & de la puissance de Philippe II. tout comme le Mausolée d'Adrien le fut de l'esprit vain & glorieux de cet Empereur. On ne gagne pas l'immortalité par des ouvrages qu'on fait faire aux autres, mais par ceux qu'on fait soi-même. Personne ne se met en peine de savoir les noms de ces fastueux Rois d'Egypte qui ont sacrifié la félicité présente de leurs peuples à la vaine satisfaction qu'ils goûtoient en pensant que leurs corps embaumés seroient placés au fond d'un bâtiment immense. Il est même au-dessous de la dignité d'un grand Monarque de vouloir s'illustrer par des choses qui lui sont communes avec le reste des mortels; & la maniere d'acquérir de la gloire par ces sortes d'édifices convient beaucoup plus à de petits Princes qui n'ont pas pu s'illustrer pendant leur vie. Le Mausolée du Roi de Carie, & la chapelle des grands Ducs de Florence attiroient des curieux parmi les an-

ciens & les modernes. Mais un Empereur romain eut bien d'autres moyens de s'illuſtrer que ces Princes qui poſſédoient ſeulement une partie de l'Italie & de l'Aſie mineure. Du moins tous les Céſars qui comptoient ſur l'immortalité de leurs actes ne ſe mirent-ils pas en peine de l'obtenir pour leurs urnes. Veſpaſien ne penſoit à ſon Apothéoſe que deux inſtans avant ſa mort, & n'y penſoit même qu'en plaiſantant ſur le ridicule qui ſe trouvoit dans ce cérémoniel ſuperbe; Adrien au contraire traitoit cette matiere avec le plus grand ſérieux, & ne faiſoit point difficulté dépuiſer le tréſor de l'Empire pour conſtruire un édifice qui fût digne de loger le corps d'un Céſar qui avoit ſervi de domicile à ſon ame divine; & occupé de l'idée de ſon immortalité, il oublioit presque celle de ſon Etat actuel; c'eſt que le glorieux ne penſe qu'à lui-même, & ne s'intéreſſe vivement que pour ce qui eſt rélatif à ſa grandeur perſonnelle. Ces idées préſomptueuſes ſont les plus durables; ſem-

blables aux marques qu'on porte en naiſſant ſur ſon corps, elles ſont ineffaçables. Pour les effacer de l'eſprit d'Adrien, il auroit fallu le transformer, & comme c'étoit l'eſprit de vaine gloire qui le mettoit en mouvement, ce Prince ſeroit tombé dans un état d'inertie d'abord qu'il n'auroit point eu ſa préſomption en vue.

L'exemple de cet Empereur prouve une verité qui doit animer chaque homme d'Etat; c'eſt que l'eſprit de gloire quelque fautif qu'il ſoit produit des effets correſpondans à ceux de la vertu. Adrien tint la main à l'obſervation des regles de la juſtice dans tout ce qui regardoit le corps civil de l'Etat. Jugeant lui même, il veilloit en même-tems ſur la conduite des juges, & remedia à divers abus qui s'étoient introduits dans le Barreau. Adrien fit briller aux yeux de tout l'Empire des lumieres qui ne ſe rapportoient pas ſeulement à la gloire de ſon regne, mais à celle de tout l'Empire. Quoiqu'il ne fît qu'entrevoir

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn825542979/phys_0141
DFG

l'ordre qui doit être établi dans l'Etat civil d'un gouvernement monarchique, il forma cependant un plan qui aboutiſſoit à ce grand objet. Les provinces de l'Empire ſoumiſes au Deſpotiſme des Proconſuls étoient gouvernées comme le ſont encore aujourd'hui les gouvernemens de l'Empire Turc. Adrien commença la réforme par l'Italie en partageant cette importante province entre quatre Conſulaires, dont chacun devoit préſider à un tribunal de juſtice établi dans la capitale de chaque département. Le plus grand mal pour l'Empire fut que le Sénat n'eut pas aſſez d'authorité pour évoquer à ſa juriſdiction les cauſes pendantes devant les tribunaux ſubalternes. L'Empereur ſe regardant comme le juge ſuprême de tout l'Empire, ne vouloit pas laiſſer au Sénat une authorité qu'il ſe revendiquoit lui-même. Pour établir quelque ordre dans les dicaſteres inférieurs, il prenoit le parti d'établir des tribunaux dans les provinces, & prépoſoit à chacun un

homme de poids & d'authorité, dont les déciſions dans les affaires les plus importantes étoient portées à la reviſion de l'Empereur; quant aux provinces, qui ſelon l'inſtitution d'Auguſte, étoient immédiatement ſoumiſes à l'authorité civile du Prince; au lieu que dans les provinces proconſulaires c'étoit le Sénat qui jugeoit en dernier reſſort.

Pour tirer l'office de Préteur ou de Lieutenant civil de l'Empereur dans la ville de l'Etat vague & indéterminé qui laiſſoit à chacun de ces juges la liberté de s'éloigner d'une eſpece de coutumier, authoriſé par l'uſage, toutes les fois que cela lui convenoit, l'Empereur fit faire une compilation de loix, qu'il munit de ſon authorité impériale, & au moyen de cet Edit perpétuel, ce ne fut plus le ſeul caprice qui décida des affaires civiles. Les deſpotes ont toujours plus de peine à régler le maintien des loix, que n'en ont les Monarques, parcequ'il répugne à la nature d'un Etat qui dépend de la volonté

momentanée du Prince d'établir des loix ſtables & permanentes. Le paſſage du deſpotiſme au gouvernement monarchique eſt d'ailleurs accompagné de grandes difficultés, par le conflit perpétuel qui ſe trouve entre l'authorité illimitée du Prince & ſon pouvoir limité par les loix. C'eſt la raiſon pour laquelle les Empereurs ne réuſſirent point en voulant rapporter leur gouvernement, qui étoit originairement militaire à la régularité monarchique, & qu'ils ne purent jamais unir intimement toutes les parties de leurs vaſtes Etats.

Il y avoit encore beaucoup d'uſages à Rome qui tenoient à l'Etat brut de ce peuple, où chaque chef de famille eut droit de vie & de mort ſur tous ſes eſclaves. Adrien regardant ce droit comme une infraction faite dans la juriſdiction que doivent avoir les loix ſur tous les membres de l'Etat, fit à ce ſujet des ordonnances pleines de juſtice & d'humanité; & ces ordonnances rendoient l'Empereur d'au-

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn825542979/phys_0144
DFG

tant plus respectable qu'il avoit de plus grands préjugés à combattre. Comme l'Empereur étoit le vrai maître du palais, il vouloit régler tout l'Fmpire sur le modele de la maison impériale. Il tint ses affranchis si bas, que voyant une fois un de ses esclaves se promener entre deux Sénateurs, il envoya quelqu'un lui donner un soufflet, & il eut en même tems ordte de dire à cet homme insolent: „Apprens à „ne pas t'attribuer la place d'honneur avec „ceux dont tu peux encore devenir l'es„clave." Les Princes despotiques mettent autant de variations dans les offices du palais, que les plans de leur gouvernement varient d'avantage; & ce fut justement cet Etat d'incertitude précaire qui fit que les Eunuques & les Affranchis du palais poussoient leur arrogance & leur avarice jusqu'au plus haut degré d'insolence: semblables aux Receveurs & aux Péagers, ils se hâtoient de profiter du tems où ils avoient le loisir de piller le peuple impunément.

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn825542979/phys_0145
DFG

Comme ce Prince savoit que le nerf de son authorité résidoit dans l'attachement des Troupes, il se concilia leur affection par une vie qui ne le distinguoit en aucune maniere du commun des soldats. A voir le Prince prendre son repas en public, avec du lard, du fromage, & un mélange d'eau & de vinaigre, on l'auroit pris pour un Léonidas ou un Agésilas. L'Empereur s'assujettissoit même à marcher à pied, chargé d'une armure pesante, & faisoit en cet équipage la journée du soldat romain, qui étoit de sept lieues; mais tout cet appareil, qui faisoit tant ressembler Adrien à Alexandre ne tendoit qu'à entretenir la discipline parmi les Troupes, sans que l'Empereur fût jamais d'humeur de mettre à l'épreuve la valeur de ses soldats. Excellent pour la théorie de l'art militaire, il ne fit rien pour la réduire en pratique. Adrien étoit aussi éloigné de l'esprit de conquête, qu'un profond Dialecticien l'est de la recherche de la vérité; & comme cet

Empereur eut l'esprit philosophique sans être philosophe, il n'eut aussi d'un militaire que les vains dehors. Le vrai goût de la guerre n'a pas besoin de tous ces aprêts, qui ne sont d'office que pour les subalternes. L'on a toujours remarqué que ceux qui ne se distinguent point par de grandes actions, se rendent remarquables par leur exactitude à observer les regles d'un extérieur gênant, au lieu que les plus grands capitaines laissent à leur héroïsme le soin d'en imposer aux soldats. Rien n'est même plus opposé au génie d'un illustre Général que de rendre théatral ce qu'il veut faire envisager comme très-réel. César auroit réservé cette contrainte dans laquelle vivoit Adrien à des besoins urgens, mais ennemi déclaré de toute espece de décoration, on ne l'auroit jamais vu tirer de la gloire des actes qui n'eussent été que de simple parade. Il ne manquoit aux armées aguerries d'Adrien que l'ame de Trajan, qui eut donné le branle au courage & à la

magnanimité que préſuppoſoit cette excellente tactique.

Cet Empereur qui n'étoit qu'un Général en peinture, copioit ſeulement la conduite de Trajan par rapport à quelques dehors éblouiſſans; ſon principe étant de ne jamais déclarer la guerre, ce plan ne convenoit nullement au chef d'un gouvernement militaire. L'état de paix prolongé au-delà des termes que preſcrit la ſureté & la gloire de l'Etat, eſt auſſi forcé qu'un état de guerre qu'on fait traîner ſans néceſſité. Il n'eſt pas même plus chimérique de s'abſtenir de tout exploit de guerre, qu'il eſt frivole de ne jamais vouloir infliger de ſupplice capital. Ces ſortes de deſſeins ne peuvent naître que dans l'eſprit des perſonnes qui ne réfléchiſſent jamais ſur les ſituations variables, par leſquelles paſſe l'Etat tout-comme l'individu. Adrien, au lieu d'exciter la valeur de ſes ſoldats, ne fit que les apprivoiſer. A l'oppoſite de Trajan, qui ne donnoit à ſes Troupes que la moitié

des gratifications accoutumées, ſon ſucceſſeur doubla leur paye. Un capitaine expérimenté n'a pas beſoin de ces petits artifices, que mettent en œuvre des Princes qui ne connoiſſent la guerre que par les revues ou par les livres. Si ces ſortes de Souverains ne dépendent pas de leurs troupes, ils dépendent du moins de leurs généraux; & un vaillant homme peut gagner un auſſi grand aſcendant ſur l'eſprit de ces Princes pacifiques, que le premier miniſtre d'un Prince malhabile obtient d'authorité dans l'adminiſtration générale des affaires publiques. C'étoit même en vain que l'Empereur ſe propoſoit de concilier le deſſein d'enrichir le ſoldat avec celui de l'aguerrir. Le ſoldat cherche à jouir dès qu'il a de l'argent de reſte, & les abus au ſujet des congés ne viennent que du ſoin que prend le militaire d'amaſſer. La vie frugale à laquelle Adrien ſoumit ſes troupes, ne quadroit même en aucune maniere avec les largeſſes que leur fit cet Empereur. Dé-

penſant peu, ils parvinrent à un état d'aiſance, qui leur fit ſouhaiter la retraite dans un âge où ils fuſſent encore en état de jouir de la vie. Si l'on fait une fortune rapide dans le métier des armes, on agit comme les négocians qui renoncent aux hazards du commerce d'abord qu'ils peuvent vivre de leurs rentes. Adrien donnant à ſes ſoldats beaucoup plus qu'ils n'auroient pu attendre du pillage d'une province très riche, eût indiſpoſé ſes Légions, s'il leur avoit fait faire des campagnes ſemblables à celles de Trajan, qui les conduiſit aux extrêmités de l'Orient.

Le génie de ce Prince ne ſe démentoit ni dans la paix, ni dans la guerre. Attentif aux dehors, & ſoigneux à entrer dans tous les détails, il ne pouſſoit jamais les choſes à la perfection où elles pouvoient aller. Comme il n'employa pas ſa juriſprudence juſqu'à établir un plan de police uni-

verſelle, il n'aguerrit pas auſſi les Troupes juſqu'à les rendre victorieuſes de leurs ennemis. Il ſuffiſoit à cet Empereur de faire deviner aux autres ce qu'il pouvoit exécuter ſans qu'il l'exécutât jamais. C'étoit un homme qui faiſoit une infinité d'eſſais, mais qui n'achevoit aucun ouvrage. Avec une facilité étonnante d'inventer, il n'eut pas la patience d'exécuter. Pour complaire à Adrien, il falloit fournir une infinité de penſées diverſes à l'eſprit vif & perçant de ce Prince. Comme il ne ſe payoit pas de frivolités, ſes fantaiſies mêmes tomboient ſur des objets mâles & vigoureux. Le voyage, la chaſſe, l'exercice, l'occupoient tour à tour. A peine tout l'Empire put-il fournir aſſez de variations à un Prince qui eut une avidité inſatiable de ſavoir, & qui voulut tout ſavoir par lui-même. On auroit de la peine à donner créance aux récits de ces voyageurs, qui comptant pour rien la longueur de leurs courſes, eſſuyoient des fatiques incroya-

bles pour satisfaire une curiosité qui alloit jusqu'à l'infini; on auroit, dis-je, de la peine d'ajouter foi à ces récits, si l'on ne voyoit un Empereur romain endurer dans l'espace de huit ans toutes les intempéries des saisons, pour avoir le plaisir de contempler de ses yeux toutes lea merveilles de la nature & de l'art. La curiosité d'Adrien alloit même jusqu'à vouloir être instruit des tours de charlatan & des impostures les plus puériles. Cette curiosité étoit dans Adrien une passion aussi véhémente qu'est celle d'une matrone qui se pique de savoir les nouvelles du jour.

Celui qui veut tout savoir ne sait rien exactement. Ne regardant qu'à la multitude des idées, il les entasse dans sa mémoire, sans y observer aucun ordre. Un heureux hazard produit ce qu'on appelle saillie, mais comme la réflexion n'est jamais l'effet du cas fortuit, un esprit superficiel n'observe de liaison que dans les ac-

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn825542979/phys_0152
DFG

tes passionnés. Si vous êtes possédé du désir d'amasser, vous n'aurez jamais l'art de jouir; & Adrien qui couroit après l'esprit, ne faisoit pas un usage judicieux de celui qu'il avoit. C'étoit un de ces riches antiquaires, qui au milieu d'un amas immense de curiosités languissoit en soupirant après celles qui lui manquoient encore.

A considérer cette inquiétude d'Adrien, il ne faut pas s'étonner de ce que son goût étoit si dépravé, qu'il préféroit Cœlius & Antimaque à Homere & à Ciceron. Quand on n'a jamais réfléchi sur les regles du goût, il est impossible d'en faire une heureuse application; & rien n'est plus difficile que de saisir le vrai, après qu'on a noyé la justesse de ses notions dans un déluge de mots & de phrases. L'Empereur étoit continuellement en dispute avec les savans qu'il honoroit de sa familiarité. Ce fait ne doit pas surprendre, car un homme qui

ne convient pas avec soi-même, ne conviendra jamais avec les autres. Ce n'étoit pas à proprement parler par envie que l'Empereur se dégoûtoit de Favorin & de Dénis de Milet; car l'un étant orateur, l'autre philosophe de profession, ces savans ne pouvoient pas offrir à cet esprit volage une assez grande diversité de matieres problématiques, par rapport auxquelles il fallût deviner ce qui se présentoit à l'esprit variable du Prince; & l'esprit méthodique ne se rencontre jamais avec un homme qui pense à l'avanture, par la raison qu'on lui suppose toujours ou trop ou trop peu de discernement & de bon sens.

Quand on se mêle de tout, on ne le fait que parcequ'on mesure sa capacité sur le nombre & la diversité de ses idées. Comme la sphere d'activité d'un tel homme est réellement immense, il croit que son esprit n'a point de bornes. Ne mettons pas à la charge du cœur ce qui vient du désor-

dre de l'esprit. L'ame est-elle surchargée d'idées, elle se dégonfle par des propos verbeux, qui quoiqu'exempts de clarté & de précision, ne laissent pas d'en imposer; & comme un tel homme n'a aucune idée de la perfection, il s'imagine l'avoir surpassée; ce qui est la cause de cette arrogance qui ignore jusqu'au terme de la modestie: Adrien l'ignoroit entierement. Amateur d'une littérature prodigieuse, il mettoit un prix infini à des découvertes qu'un esprit supérieur auroit traité de vétilles.

Rien ne blesse tant l'amour propre qu'une capacité à laquelle il ne peut jamais atteindre; & l'on hait ceux qu'il est impossible d'imiter. L'Empereur fut extrêmement piqué de l'impolitesse de l'architecte Apollodore, qui l'entendant parler sans connoissance de cause, perdit patience, & envoya le Prince à peindre ses citrouilles. Ce maître des Bramantes & des Michel-Anges, tout exilé comme il étoit, ne put

point s'empêcher de critiquer un temple qu'avoit fait bâtir Adrien, en disant que si les Dieux & les Déesses sa levoient, ils se casseroient la tête. Ce mot lui couta la vie, & l'Empereur qui avoit senti la justesse de cette remarque, ne put point pardonner à cet habile homme le dégoût qu'il lui avoit fait essuyer. Ce n'est pas le reproche, mais le sentiment d'incapacité qui offense le plus; & l'homme présomptueux ne s'en prend point à soi-même, mais à celui qui lui a tenu le flambeau de la vérité trop près.

Un homme qui a tant de caprices dans l'esprit, n'en a pas moins dans sa vie. Adrien agité par une infinité d'idées qui se croisoient, eut l'ame dépourvue de sentimens. Quand on ne se donne pas le loisir de les éplucher, on pense encore moins à les rectifier. Une tête qui se repaît de chimeres, donne dans une infinité de travers. Adrien étoit aussi inconstant dans son

amitié qu'il étoit peu sûr de ses principes. Comme les vrais actes de bonté & d'intégrité viennent d'une suite habituelle de sentimens uniformes, l'Empereur qui étoit si susceptible d'ennui & de dégoût, en faisoit sentir la maligne influence dans le cours de sa vie. Vif & engageant dans les avances qu'il faisoit à ses confidens, il étoit sujet à se réfroidir d'abord que son ame avoit un sentiment désagréable, & ces désagrémens ne venoient pas des offenses directes, mais de ce qu'on n'avoit pas su fixer le goût variable d'un Prince qui n'étoit jamais tranquille. Mauvais maître de ses ministres, le crédit de Tatien, de Marcius-Turbo & de Similis, s'étoit brisé sur le même écueil de l'inconstance naturelle du Prince; & n'osant pas répudier l'Impératrice, qui étoit la petite-niece de Trajan, il la maltraitoit si fort qu'elle prit le parti de prendre du poison. Il différoit en cela d'Auguste, qui doué d'un esprit pas moins cultivé que celui d'Adrien, vécut très bien

avec Livie & avec tous ſes amis. La raiſon de cette différence vint de ce que le premier des Empereurs eut pour maîtres les plus ſavans hommes de la Grece, au lieu qu'Adrien n'avoit jetté les fondemens de ſes études que dans une ville provinciale. Le ſiecle d'Auguſte étoit à celui d'Adrien comme la période de Périclès à celle de Démetrius de Phalere. Les ſentimens du beau, ſaiſis avec cet enthouſiaſme qui s'empare d'une imagination vive & élégante, exaltent les notions du bon juſqu'à les rendre auſſi intéreſſantes que paroiſſent celles du beau. L'ame n'étant pas moins active que l'eſprit, on ſent l'heureux accord qui regne entre les modeles du beau qu'on trouve dans les livres, & les actions qui ſe pratiquent dans la vie. Auguſte avoit en partage le ſentiment du beau, au lieu qu'Adrien n'en poſſédoit que la partie hiſtorique. Jamais Auguſte eut-il donné dans les écarts qui défigurerent la vie d'Adrien? Beaucoup plus paſſionné pour

Antinous que ne fut Alexandre pour Epheſtion, le conquérant de l'Aſie mit des bornes à ſon attachement qui convenoient à un grand monarque, au lieu que l'Empereur romain pouſſoit ſes regrets juſqu'à des excès révoltans. Après avoir fait mourir ſon amant, il le mit au rang des Dieux, & pour ſe diſculper de lui avoir ravi la vie, il le déclara immortel. Ces extravagances ne cédoient point à celles de Caïus. Tant le canevas d'une érudition indigeſte ſert peu à rédiger en ordre les idées & à régler les ſentimens. Quand on n'a point de principes pratiques, on ne connoit que ſuperficiellement ce qui ſe paſſe au fond de l'ame, & l'on fait autant de bévues que l'on commet de ſophiſmes. Comme les opinions paradoxes plaiſent le plus aux eſprits ſinguliers, ce ſont auſſi les actes les plus monſtrueux auxquels ſe plait un homme dont les forces vont de pair avec la grandeur & l'étendue de ſes caprices.

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn825542979/phys_0159
DFG

Sous un Prince qui n'eſt occupé que de lui-même, les travers de ſon eſprit ſont les évenemens les plus remarquables de ſon regne. La ſeule révolution mémorable qui arriva du tems d'Adrien fut la révolte des Juifs, laquelle fut occaſionnée par les fauſſes meſures que prit l'Empereur. Pas moins entiché de ſuperſtition que Caïus le fut d'orgueil, Adrien bâtit un temple à Jupiter Capitolin ſur les ruines de celui qui avoit été conſtruit à l'honneur du Dieu d'Iſrael. Sans réfléchir ſur la force durable d'une Police qui a pour principes des notions divines, l'Empereur la voulut détruire par la force. Les eſprits frivoles ne peſent jamais les difficultés qui accompagnent l'exécution d'un grand deſſein; & rien n'eſt plus difficile que d'ôter à un peuple des mœurs qui ſont authoriſées par des uſages nationnaux. Adrien qui n'eut de l'eſtime que pour lui-même, mépriſoit ſouverainement tout ce qui ne s'accordoit point avec ſa façon de penſer. Plein d'un

dédain outrageant pour le culte religieux d'une nation qu'il ne regardoit que comme une troupe de proscrits & de bandits, il réduisit les Juifs dans le même état où ils avoient été du tems des Pharaons. Comme les livres sacrés de cette nation ne parlent que d'indépendance, les descendans d'Abraham qui se souvenoient encore de l'état florissant où avoit été la terre promise, ne purent point s'accoutumer à la servitude dans laquelle les tenoient les incirconcis. Las de porter un joug que leur paroissoit aussi insupportable que parut à leurs ancêtres l'Empire des Babiloniens, des Madianites & des Philistins, ils regardoient comme des Josués, des Ehuds & des Gédéons tous ceux qui les flattoient de l'espoir d'obtenir l'authorité suprême sur les infideles. Les chefs d'un peuple qui se souleve par de principes religieux, ne sont jamais des gens de naissance; parcequ'il ne faut que du fanatisme & de l'audace pour ébranler une nation qui

eſt entrée dans la plus violente fermentation. Barcochébas, ce faux Meſſie des Juifs, ne différoit pas des Munzers & des Jean Boccolts, qui ſe mirent à la tête des Anabaptiſtes & des enthouſiaſtes d'Allemagne; puiſque ces trois fanatiques berçoient également l'imagination ardente de leurs adhérens du vain eſpoir de richeſſes, d'authorité & de puiſſance. Rien n'eſt plus redoutable qu'un corps de phrénétiques, commandé par un habile Impoſteur. Leurs premieres attaques ſont auſſi furieuſes que le ſont les accès d'une humeur violente. Ce n'étoit pas ſeulement la Judée, mais la Syrie, l'Egypte & l'Afrique, qui entroient dans ce plan de révolte générale; & ce fut un grand malheur pour l'Empire d'être réduit à la dure néceſſité de faire périr par le fer & par le feu les habitans les plus induſtrieux de ces belles provinces. Les peuples qui n'ont point de biens-fonds, s'en procurent la valeur par leur induſtrie; & ce n'eſt pas ſeulement par l'exemple des

Juifs, mais auſſi par celui des Maures en Eſpagne qu'on voit juſqu'où les beſoins preſſans d'une nation fugitive portent l'eſprit & le génie nationnal. Cette guerre eut la même iſſue qu'ont les guerres entrepriſes par déſeſpoir, & ſoutenues avec fureur. Du plan d'attaque, il fallut d'abord paſſer à celui de défenſe, & le ſiege de Bitter fut beaucoup plus long & non moins meurtrier que celui de Jeruſalem. Les raiſons de cette émeute étant réligieuſes, les Iſraélites furent beaucoup plus unis que du tems de Tite, ou des intérêts civils mirent la diviſion parmi les Juifs. Durant le ſiege de Jéruſalem il y eut pluſieurs Barcochébas dans cette ville preſſée par les Romains; au lieu que dans le ſiege de Bitter tous les habitans furent ſoumis aux ordres du prétendu Meſſie. Leurs forces n'étant point conſumées par des diſſenſions inteſtines, cette guerre, où il s'agiſſoit du ſalut ou de l'eſclavage des Juifs, dura plus longtems que la conquête de la Paleſtine du

tems de Veſpaſien; car les Romains n'eurent alors pour ennemis que les habitans de la Judée, au lieu que dans le ſiecle d'Adrien on vit ſous les armes toute la nation répandue dans l'Aſie & ſur les côtes d'Afrique, & la guerre ne fut terminée que par le ſupplice de Barcochébas, qui étoit l'ame de cette grande entrepriſe.

L'expérience du paſſé n'avoit pas rendu Adrien plus ſage pour l'avenir. Etant dans l'idée, qu'il pouvoit ſubjuguer les ſentimens de l'ame avec la même facilité qu'il avoit trouvée à vaincre les forces du corps; l'Empereur tomba dans la même faute qu'avoient commiſe les Rois de Syrie, qui, pour chagriner les Juifs, bâtirent des temples dans les Lieux ſaints. Adrien reprit ſon deſſein d'élever ſur le Moriah un édifice conſacré à Jupiter Capitolin. Par la profanation de ce lieu ſacré, il ne fit qu'entretenir dans l'eſprit des Juifs une haine mêlée de rage & d'exécration. A

cet acte ſacrilege il joignit encore l'inſulte, en permettant aux Iſraélites de ſe rendre à Jéruſalem le jour de la déſtruction du temple, pour pleurer leurs déſaſtres nationnaux ſur les ruines d'un bâtiment qui avoit été le ſymbole de la préſence de Jehovah. L'Empereur agiſſoit comme s'il avoit pris à tâche de perpétuer les animoſités d'un peuple ſi cruellement maltraité. Adrien que ſa préſomption empêchoit de connoître ſon propre cœur, connoiſſoit encore moins celui des autres; ce qui lui fit vainement imaginer, que des coups d'authorité ſuffiſoient pour détruire le caractere national.

Ce qui ne varie jamais dans l'homme le plus variable, eſt la teinte ſinguliere de ſon eſprit. Adrien, eſprit volage & léger, le fut auſſi dans l'adoption de ceux qu'il deſtinoit à lui ſuccéder. A comparer Verus & Tite Antonin, ils étoient placés ſur les deux extrêmités de la nature morale; l'un étoit voluptueux, mou & ef-

féminé à l'excès, l'autre sobre, frugal & modeste à pouvoir servir de modele à tous les jeunes gens de qualité. Il est difficile de se représenter comment le choix d'Adrien a pu tomber sur deux sujets, dont les caractcres étoient si diamétralement opposés. Dans le choix de Verus, l'Empereur eut contre lui les suffrages de tous les Romains; au lieu que tout l'Empire se réjouit de la nomination d'Antonin. On ne peut expliquer cette diversité étonnante qui regnoit dans les goûts d'Adrien, que par la variabilité naturelle de son humeur. Dans un homme qui ne se détermine que par les impressions passageres que les objets font sur lui, il y a une alternative de bien & de mal, qui est d'autant plus rapide que cet homme a plus d'esprit. Adrien qui vouloit que le plan qu'il s'étoit prescrit pour le gouvernement de l'Empire, fût perpétué après sa mort, choisit d'un côté l'homme le plus indolent,

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn825542979/phys_0166
DFG

& de l'autre l'homme le plus paisible de tout l'Empire; car l'un ne pouvant pas essuyer les fatigues de la guerre, & l'autre ne voulant pas troubler le repos de l'Etat, l'Empereur fit en sorte que l'Empire ne changea point de face. Comme les Césars qu'il avoit choisis, étoient tous deux d'origine étrangere & parens, quoique fort éloignés d'Adrien, l'Empereur qui étoit lui-même un provincial, transféra l'Empire sur des patriciens qu'on appelloit à Rome des hommes nouveaux. Le Sénat étoit bien aise de voir l'office impérial confié à un étranger, qui honoré lui-même par l'approbation du premier corps de l'Etat, se faisoit une loi de maintenir les privileges du Sénat.

Dans tous les Etats qui ressemblent tant soit peu à une République, les intérêts des Grands se peuvent mieux concilier avec le gouvernement des Princes étrangers qu'avec celui des natifs.

Les Etats-Généraux de l'Allemagne, de la Grande-Bretagne, de la Suede & de la Pologne, n'ont pleinement joui de leurs immunités que ſous des Princes étrangers, qui appellés par le corps de la nation, ſe ſoumettoient aux capitulations qu'on leur avoit preſcrites. Les Empereurs romains depuis Trajan juſqu'au fils de Marc-Aurele, préſentent une ſuite de Princes, qui avoient pour premiere maxime d'Etat de maintenir l'authorité, dont le Sénat avoit joui dans les plus beaux jours du regne d'Auguſte. On crut avoir guéri les playes de l'Etat, mais on ne fit que rendre plus grand le conflit d'authorité entre la puiſſance législative & la puiſſance exécutrice; vû les difficultés que trouvoit un Prince qui vouloit marcher ſur les traces de Domitien & de Tibere; & s'il ſe mettoit dans l'eſprit de faire revivre les maximes du deſpotiſme, la fermentation devenoit d'autant

plus grande que les esprits furent dans la suite moins accoutumés à cette forme de gouvernement.

Adrien eut des raisons pressantes de penser à la nomination d'un successeur, puisqu'il se vit assailli d'une maladie longue & douloureuse, qui minant peu à peu ses forces, le fit désespérer de recouvrer la santé. Les caracteres variables & capricieux sont en même tems impatiens. Accoutumés aux distractions, ils sont incapables d'endurer un état de langueur, où la douleur leur fait toujours souffrir les mêmes atteintes. Adrien attaqué d'hydropisie, fut le martyr de son humeur inconstante, qui le tourmentoit plus que le mal dont il se vit affligé. Appellant à son secours une mort prompte & violente, Tite-Antonin ne vouloit pas que son pere adoptif fût la victime de son humeur noire & mélancolique. Il le sauva d'un supplice que l'Empereur vou-

loit que lui infligeât un Jazyge, après que ce Prince impatient lui eût marqué sur son corps l'endroit où ce soldat le devoit frapper. La mort le délivra à la fin d'un état qui étoit pire que la mort même.



Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn825542979/phys_0170
DFG

TITE-ANTONIN.

Regne depuis l'an de Rome 889. *jusqu'à l'an* 912.

Tite-Antonin natif de Nîmes, ville floriſſante des Gaules, deſcendoit de parens qui s'étoient illuſtrés encore moins par les charges, dont ils furent décorés dans la capitale, que par des vertus qui étoient héréditaires dans cette famille patricienne. Ce fut un avantage pour les Antonins d'avoir vêcu ſous le gouvernement de Nerva, de Trajan, & d'Adrien, Princes attachés aux interêts du Sénat, & qui mettoient leur gloire à relever celle de la premiere nobleſſe de Rome. Ce qui empeche un état militaire de contracter cette férocité qui ſemble être inſéparable de l'eſprit de ce gouvernement, eſt le ſoin qu'on prend d'entretenir dans les maiſons des nobles, cette honêteté de mœurs & de ſentimens

qui répand ſes influences ſalutaires dans toutes les provinces de l'Empire. Quand des hommes deſtinés par leur naiſſance à obtenir les premiers emplois de l'état, regardent comme un de leurs privileges les plus ſignalés de pouvoir être propoſés pour modeles en tout ce que regarde l'adminiſtration de la juſtice & de la police, c'eſt une barriere qu'ils oppoſent à l'injuſtice & à la violence. Les étrangers qu'on aſſocie au corps de la nobleſſe nationale ont les raiſons les plus fortes de faire valoir le mérite le plus diſtingué; car ce n'eſt que par l'importance de leurs ſervices qu'ils peuvent éviter les traits de l'envie. Enfans adoptifs de l'Etat, ils doivent encore ſurpaſſer en mérite les gens de qualité, qui ſons les habitans primitifs du pays. Rien n'encourage davantage les vertus civiles, que ſi le mérite accompagné d'une extraction illuſtre eſt en poſſeſſion d'obtenir les premiers emplois de l'état; & comme cette maxime dominoit dans le cabinet des ſuc-

ceſſeurs de Domitien, les patriciens avoient alors un but fixe, vers lequel ils pouvoient diriger leurs ſentimens & leurs actions. Une famille tranſplantée dans un pays étranger, ſi elle a une noble ardeur de ſe pouſſer, procure à l'état un allié qui met pour premier article de ſon alliance avec ſa nation un ſoin invariable d'avancer ſa ſureté & ſa gloire, par toutes les voies qui ſont dans le pouvoir de ces nobles. Les annales d'une famille illuſtre reſſemblent à celles de tout l'état, en ce que les grands exemples ne ſont pas moins honorables pour une maiſon, qu'ils le ſont pour l'Empire. Un gouvernement peut changer de maximes par l'humeur variable des Princes, mais les interêts des grandes maiſons ſont toujours les mêmes, & les titres honorifiques qu'ils ont obtenus, leur impoſent l'obligation d'imiter les vertus de leurs ancêtres. Les maiſons étrangeres qui furent établies en Angleterre, en Pologne & en Suede, ſous les regnes des Princes qui étoient favora-

bles au mérite, ne se sont mises dans l'égalité avec la noblesse originaire que par le zele patriotique qui les embrasa pour les intérêts de leur nouvelle patrie. Les maisons des Annius & des Antonins, appellés aux droits du patriciat par Vespasien, qui se connoissoit si bien en mérite, conservoient le goût de leurs vertus avec le même soin que mettent les vieux gentilhommes à conserver les titres de leur noblesse, & les marques de leurs dignités.

Avec le rétablissement de l'authorité du Sénat, on vit renaître les mœurs des Romains. La franchise de l'ame croît avec la liberté du gouvernement. Le patriotisme se réglant sur la part qu'on a aux affaires publiques, c'est avec l'aristocratie qu'augmente la force de l'attachement pour les intérêts de la patrie. Du tems des Antonins cet intérêt ne cédoit point à celui qui animoit les anciens Romains. Comme le Sénat avoit alors la forme du premier parlement de Rome, on étoit aussi

honoré d'assister à une séance, où le Prince lui-même tenoit son lit de justice, que le Prince se sentoit honoré d'être au milieu de tout ce qui étoit grand & illustre dans ses vastes états. Le siecle de Trajan fut celui des grands hommes; & chaque pays en abonde d'abord que le Prince l'est lui-même: il n'est pas même si difficile de faire éclorre le mérite que de le supprimer; car pour produire le premier effet, on n'a qu'à faire jouer les ressorts de l'exemple, de l'habitude & de la gloire, au lieu que pour suprimer le mérite il faut combattre la nature, qui loin de se plier à la contrainte, se révolte contre tout acte de violence. Trajan eut donc moins de peine à ramener les Romains aux mœurs de leurs ancêtres, que Néron n'en eut pour leur faire perdre l'esprit national. Les siecles de Charles Quint, de Gustave, de Henri IV. & de Louis XIV. n'ont été si fertiles en grands hommes, pue parce que ces Princes ne gênoient pas la nature, ou lui

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn825542979/phys_0175
DFG

aidoient à se perfectionner. Il en est du mérite, soit civil, soit militaire, comme de l'esprit de commerce, dont il suffit de répandre le germe. Les Romains n'étoient devenus méchans & vindicatifs que par les dissensions cruelles qui les avoient désunis. Sous l'empire de Trajan, & sous celui de son successeur, ces troubles étant appaisés, la chicane, cette harpye qui avoit infecté le barreau des Romains, n'osa plus paroître sous sa face hideuse. Laissez jouir le pays d'une parfaite tranquillité, & les esprits seront aussi paisibles que l'est tout l'état.

Antonin, parvenu au consulat, soutint ce haut rang par des vertus qui auroient décoré un Curius & un Cincinnatus. Ce ne fut pas seulement dans le tems qu'il géra cette magistrature suprême qu'on le vit imiter l'exemple de ces grands hommes, mais ce fut encore après l'avoir gérée. Antonin, dont les sentimens ne furent point empoisonnés par cet orgueil audacieux, qui sembloit être inséparable de la

robe prétexte, se retira à la campagne, & goûta les plaisirs innocens, que fournit une vie frugale & laborieuse. Les grands s'étant domiciliés à Rome, les premieres maisons se ruinerent par les dépenses effroyables, auxquelles les engageoit le luxe qui dominoit dans la capitale. Une noblesse qui n'est pas commerçante, dépense toujours au-delà de ce que vaut le produit de ses terres, lorsque l'argent qu'elle tire de ses Fermiers passe dans l'étranger pour des choses de simple décoration. Les provinciaux qui avoient remplacé les patriciens de Rome, étant devenus sages à la vue de la décadence totale, où étoient tombés les descendans des Consuls, & des Dictateurs du Peuple romain, remirent la splendeur de Rome par une économie sage & frugale.

C'est toujours de la dépense que fait la haute noblesse que dépend le salut économique de tout le pays. Dans un tems où des Apicius & des Lucullus vont donner

le ton à tous les ordres de l'Etat, on vend la fortune de ſes deſcendans à très vil prix; & comme ce ne ſont que des fourbes, des ingrats & des débauchés, qui gagnent à cet échange, on voit paſſer l'opulence des maiſons illuſtres entre les mains ſales de gens craſſeux & tirés de la pouſſiere, qui ne l'employent qu'à rendre la génération future auſſi dépravée qu'ils ont rendu leur ſiecle. Comme le luſtre de l'Eſpagne, de l'Angleterre, de la Pologne & de la Hongrie s'eſt maintenu par l'éclat qui environnoit les grandes maiſons de ces Etats, Rome n'auroit pas pu ſubſiſter à moins qu'on n'eût tranſplanté dans la capitale une pépiniere des familles les plus diſtinguées de l'Empire. Ces nouveaux nobles comme ils n'étoient pas accoutumés à ce train ſomptueux des patriciens, & qu'ils vivoient ſur leurs terres, faiſoient refluer dans le plat-pays une bonne partie de leurs revenus. Ce ſeroit un grand mal pour les villes-provinciales, ſi de gros Financiers

venoient y étaler leur luxe, mais ce ne seroit pas un moindre mal pour les provinces, si tous les revenus de l'Etat se dissipoient dans la capitale. On n'eut à craindre des Antonins ni l'un ni l'autre de ces inconvéniens funestes. Aussi modérés à Rome qu'ils l'avoient été à Nîmes, ils ne furent point enorgueillis de la haute qualité, dont les avoit décorés la munificence de Vespasien, de Nerva, de Trajan & d'Adrien. Egaux à ces Princes par le principe de frugalité, ils avoient fixé l'état de leur maison sur la régularité qui regnoit dans le palais impérial.

Les Princes sont faits comme les autres hommes, qui n'aiment que ceux qui leur ressemblent. Adrien charmé des qualités estimables qu'il vit dans la personne de Tite-Antonin, & voulant mettre une bonne partie de l'Italie dans le même état, où se trouvoient les terres de ce digne Magistrat, le fit gouverneur de la quatrieme partie de ce beau pays, qu'il avoit réparti

entre Antonin & trois autres Conſulaires. C'étoit une bonne politique du ſucceſſeur de Trajan, de confier l'adminiſtration proconſulaire de l'Italie à des patriciens qui avoient des biens-fonds dans les terres de leur province. Une nation intelligente a ſuivi cette maxime dans le choix de ſes Députés; car c'eſt par ce moyen qu'on intéreſſe un repréſentant de l'Etat au maintien de ſes droits.

Un honnête homme n'a pas des vertus locales. Puiſées dans le ſein de l'humanité, elles ſe rapportent à tous les tems & à tous les lieux. Le luxe de l'Aſie ſéduiſit Antonin auſſi peu qu'avoit fait d'impreſſion ſur ſon eſprit la préſomption luxurieuſe des Romains. A meſure qu'un gouvernement eſt plus riche, que les habitans ſont plus ſoumis, & que le pays eſt plus éloigné du centre, il s'y commet plus d'exactions. L'Aſie mineure fut depuis longtems le théatre des avanies que les Proconſuls allerent exercer dans cette

Province autrefois ſi floriſſante. Ruinés par les fraix exorbitans que leut avoit couté la geſtion du Conſulat, chaque Proconſul ſe fit donner l'Aſie pour glaner ce que lui avoit laiſſé l'avarice tirannique de ceux qui l'avoient précédés dans cet important office. Les mauvais exemples, lorſqu'ils ſont appuyés par le droit abuſif de la préſcription ont force de loi auprès de tous ceux qui ne conſultent que leurs paſſions, Les cris des particuliers frappent quelquefois l'oreille du Prince, mais on écoute rarement les plaintes des provinces dans les pays ſoumis au pouvoir arbitraire. C'étoit ſur le pied de ſerfs que les Romains traitoient les peuples de l'Aſie; il faut donc attribuer à la vertu d'Antonin le ſoin que prit cét excellent Proconſul pour ſoulager des peuples qui ne ſembloient exiſter que pour ſatisfaire les créanciers des Grands. On ne ſe fait gueres des amis, lorſqu'on condamne les maximes de ſes prédéceſſeurs, & pour ir-

riter le grand nombre, il suffit plus d'une fois de mieux faire qu'on n'a fait auparavant. Il fallut donc une espece d'héroïsme de la part d'Antonin pour préférer les maximes de la vertu à celles de l'exemple; & si les provinciaux le béniſſoient d'un côté, les grands le maudiſſoient de l'autre. Tant le vrai intérêt de l'humanité est incompatible avec l'interêt imaginaire de la cupidité.

Le plus grand malheur d'Antonin ne venoit pas du conflit des intérêts publics, mais de celui de ses intérêts domestiques. Fauſtine, épouse de ce sage Romain, quoiqu'elle fût de la maison d'Annia qui ne cédoit point en bons sentimens à celle d'Antonin, & qui la surpaſſoit encore en richesses, suivit cependant le train somptueux des Dames romaines. Comme la corruption des mœurs s'étoit une fois communiquée au beau-sexe par les débordemens qui furent reproduits sous le regne de Domitien, & que les Impératrices se don-

noient beaucoup plus de liberté que les Empereurs, on trouva de grandes difficultés à mettre la réforme dans l'intérieur des maisons. Le luxe favorisé par les hommes, est avidemment goûté par les femmes; & s'il a une fois les entrées libres dans les appartemens du sexe, ce n'est que la disette qui parvient à l'en faire déloger. Le luxe des Romains n'étant pas accompagné de cette finesse du goût que produit la délicatesse du sentiment, les premieres Dames de Rome ne rougirent point de fournir des suplémens fort amples à la cronique scandaleuse des illustres Romaines. Le luxe quand il est pousse à un excès énorme touche au libertinage; & l'ame qui n'est faite que pour un certain nombre de sensations agréables, se trouvant obruée par le nombre & étourdie par la diversité, ne consulte plus le sens moral, mais se laisse entrainer par l'instinct physique. Les deux Faustines, mere & fille se ressembloient par leurs dissolutions, & l'exemple vertueux de leurs

époux, ne ſuffiſoit point pour corriger un déreglement authoriſé par la publicité des mœurs. Les Romains étoient extrêmes dans le bien comme dans le mal. S'ils s'adonnoient à la ſageſſe, les hommes étoient des Ariſtides, & les femmes des Arria, mais ſi l'exemple ſecondé du tempérament les portoit au mal, les maris imitoient les Catilinas, & les femmes étoient des Meſſalines. Ils furent donc à une trop grande diſtance pour ſe rapprocher par le moyen d'une honêteté ſociale, qui eſt le fruit de la culture de l'eſprit & de la police des mœurs. Cette diſpoſition originaire du caractere romain nous rend raiſon des efforts que fit Caton le cenſeur, pour décrier le luxe des Dames. Ses déclamations fondées ſur l'impoſſibilité d'épurer le goût d'un peuple vif, ſpirituel & féroce, s'étoient avérées dans les maiſons d'Antonin & de Marc-Aurele, qui, cenſeurs de l'Etat ne le pouvoient pas être de leurs femmes.

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn825542979/phys_0184
DFG

Ce qui atteſte l'authenticité du mérite d'Antonin, fut la maniere dont ce noble Romain ſe conduiſit, lorſqu'on le ſonda de la part d'Adrien, s'il vouloit être aſſocié à l'Empire. Il y a des objets qui excitent l'ame juſqu'à la bouleverſer, & à la tête de ces puiſſans motifs, il faut mettre l'eſpoir du rang ſuprême. Si l'ambition a pu impoſer à quelques Cardinaux une gêne à laquelle ils ne ſe ſeroient jamais aſſujettis, s'ils n'avoient viſé au Pontificat, les Grands de Rome étoient auſſi éligibles pour l'office d'Empereur, que ſont les Cardinaux de l'Egliſe romaine pour la dignité de ſouverain Pontife. Comme rien dans le monde ne ſurpaſſoit le brillant office d'Empereur romain, la ſublimité de cette charge avoit excité plus d'une fois des troubles dans tout l'Empire. Après la mort du Céſar Vérus il s'agiſſoit de nommer un héritier préſomptif: chaque illuſtre Romain avoit quelques titres pour aſpirer à la dignité ſuprême. L'un avoit de la naiſ-

ſance, l'autre de la valeur, le troiſieme de la probité, le quatrieme de la ſcience. Dans les concurrences aux grandes charges on ne fait quartier ni au mérite ni au démérite, & chacun voulant ſe tirer de la preſſe, on heurte & l'on pouſſe tous ceux qu'on trouve en chemin. Loin de briguer cet office ſuprême, Antonin prit du tems pour délibérer ſur la propoſition que lui fit faire Adrien. Ce ſont ordinairement des partis aſſortis à la juſtice & à la magnanimité qui nous font penſer, au lieu que c'eſt ici un objet capable d'exciter la paſſion la plus véhémente. L'homme vertueux ſait que les bons ſentimens ne peuvent jamais le ſurprendre, c'eſt pourquoi il s'y livre ſans réſerve, au lieu que la paſſion le fait défier de ſes forces, & le porte à réfléchir.

Quelle différence entre Othon, qui pour parvenir à la ſouveraine authorité, mit en combuſion tout l'Empire; & Tite-Antonin, qui ſurpris de la propoſition flatteuſe

que lui fit l'Empereur, ne put point se déterminer à l'accepter, jusqu'à ce qu'il eût mûrement pesé les périls aussi bien que les offices de cette charge éminente? L'un de ces Princes regardant les lauriers impériaux sur le pied d'obligation, l'autre sur celui de dispense, Antonin devint plus vertueux, & Othon se seroit donné plus de licence. L'homme se porte de lui-même à tout ce qui flatte ses goûts, & l'on n'a pas besoin de raisons persuasives pour le faire décider en faveur des idées dont il est déja préoccupé. Antonin dont la passion dominante n'étoit pas cette ambition dévorante, qui ne laisse jamais jouir l'esprit de l'ambitieux d'un vrai repos, balançoit lorsqu'il s'agissoit de faire l'échange d'une vie innocente & paisible contre une carriere pleine de périls & de travaux. Antonin qui en qualité de César se croyoit responsable de ses actions privées & publiques, non seulement à ses contemporains mais à la postérité, trembloit à l'aspect de la variété

difficultueuſe des devoirs que lui impoſoit la proſpérité de l'Empire & le ſalut de chacun de ſes ſujets. N'ayant juſque-là agi qu'en ſubalterne, il ſentit la différence qui ſe trouvoit entre la ſphere d'activité d'un Particulier & celle d'un Souverain, qui, ſeul ſur le poſte le plus avancé de ſes Etats, doit régler la poſition de tous les ordres de ſes ſujets, ſelon les occurences du tems, les hazards de la fortune, & les variations que peut induire la ſuite des évenemens.

Comme Auguſte avoit voulu brider le pouvoir de Tibere, en lui ordonnant d'adopter Germanicus, Adrien qui vouloit étendre les actes de ſon autorité juſqu'aux tems les plus reculés, donna lui-même un ſucceſſeur à Antonin, dans la perſonne de l'adoleſcent le plus vertueux de tout l'Empire. Je ne trouve rien dans la vie d'Adrien qui faſſe plus d'honneur à l'eſprit de cet Empereur, que la ſagacité avec laquelle il découvroit le mérite naiſſant d'Annius, qui ne ſembloit être né que pour l'étude ſtérile

de la philoſophie ſpéculative, & tout au plus pour les devoirs paiſibles de la vie privée. Ce ſeroit de cette maniere qu'on jugeroit aujourd'hui, mais ne jugeons point ſur les mœurs de notre ſiecle de celles des anciens. Les Romains tout corrompus qu'ils étoient par rapport à la maſſe du corps national, ce peuple avoit cependant des lumieres qui l'élevoient au deſſus des nations. Après l'émigration des connoiſſances les plus inſtructives des Grecs, elles avoient fixé leur ſéjour à Rome, & le ſiecle d'Adrien & encore plus celui de Trajan, fut celui des Plutarques, des Sextus & d'une infinité de Philoſophes, qui firent paſſer dans la capitale, l'eſprit de ces Sectes philoſophiques qui tendoient de la maniere la plus directe à rendre les hommes ſages & vertueux. Adrien quoiqu'il ne fût pas Philoſophe, avoit cependant cueilli les fleurs de la philoſophie, qui le mirent en état d'appercevoir ce rapport juſte & évident qui ſe trouve entre la théorie du mé-

rite, & la pratique des devoirs qui entrent dans l'idée de l'honnête homme. Perſonne n'avoit ſçu fixer l'eſprit inconſtant de l'Empereur, juſqu'à ce qu'Annius-Verus fit briller aux yeux de ce Prince ſpirituel des vertus qui attiroient toute ſon attention.

Marc-Aurele fut depuis ſon bas âge honoré de l'eſtime & de l'amitié d'un Empereur qui ſe dégoûtoit ſi aiſément de ce qu'on faiſoit pour lui en impoſer. Pour diſtinguer de la foule des courtiſans, Annius-Verus, l'Empereur appella Veriſſimus un jeune homme, qui ſans expérience dans les affaires ſe fit uniquement connoître par la candeur de ſon caractere, & par l'innocence de ſes mœurs. Cet hommage rendu à la vertu par un vieux Politique, qui n'avoit jamais été fort ponctuel à la pratiquer, eſt ſemblable à ce témoignage ingénu, que le faſte d'un Pédant eſt obligé de rendre à un bon-ſens épuré, par une connoiſſance exacte de ſoi-même. Une nation brute qui fait preuve de bravoure &

d'intelligence ne peut pas plus étonner une nation excellemment disciplinée, qu'un homme expérimenté ne le doit être à la vue des étincelles de génie qui préviennent l'âge, & à l'aspect d'actes vertueux qui anticipent sur l'habitude. Le présomptueux taxe de singulier ce qui lui paroit extraordinaire. Adrien ne manquoit pas d'orgueil, mais la suite de ses actes orgueilleux étoit interrompue par des traits d'esprit & des éclairs de génie, qui lui faisoient voir bien clair en tout ce qui se rapportoit à l'esprit & au cœur. Si l'homme peut expier la grandeur de ses vices, par l'étendue des bienfaits que produit un seul acte intelligent, l'Empire romain dut regarder Adrien comme un astre, dont l'influence salutaire duroit aussi longtems qu'on eut le bonheur de vivre sous le regne de Tite-Antonin & sous celui de Marc-Aurele.

Ce qui dans cet acte d'adoption différoit le plus de nos mœurs, étoit la variété des dispositions que fit l'Empereur sur son

lit de mort. Il éleva à la ſouveraine authorité un homme tranquille & qui n'en impoſoit à perſonne; & peu content d'avoir fait cet acte du pouvoir abſolu, il ſubſtitua encore au nouveau Céſar un enfant & un adoleſcent, qu'Antonin fut obligé de regarder comme ſes ſucceſſeurs & ſes co-régens. Comme Lucius-Verus & Marcus-Annius n'étoient pas du ſang des Antonins, ils ne devoient pas ſeulement être indifférens mais odieux à Tite Céſar. On n'aime pas à voir des héritiers qui nous ſont donnés par un autre. Non-obſtant ces conſidérations, l'Empereur eſt ponctuellement obéi, non ſeulement dans ſa vie mais auſſi après ſa mort. Antonin regarda ces deux Princes comme ſes fils, & les obligea de ſe traiter réciproquement comme des freres. Où a-t-on jamais vu un pareil exemple, je ne dis pas dans des maiſons ſouveraines, mais dans les maiſons mêmes des particuliers? A conſidérer cet acte d'adoption ſelon les régles ordinaires de la politique,

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn825542979/phys_0192
DFG

c'étoit faire acheter bien cher une dignité, que d'astreindre Antonin à la partager avec deux hommes qui lui étoient associés avec la qualité brillante de Césars. Il est difficile de se représenter ce que pensoit Adrien dans cette disposition extraordinaire. N'ayant pas besoin de brider l'ambition d'un homme, qui fort éloigné de solliciter la dignité impériale, ne l'accepta qu'après y avoir été forcé, Adrien ne put donc avoir en vue que de s'acquitter envers la vertu & envers l'amitié de ce qu'il devoit à l'une aussi bien qu'à l'autre. La nomination d'Annius-Verus fut le sceau des sentimens de bienfaisance que l'Empereur portoit à l'Empire; & joignant à celui-ci le fils de Verus-César, il vouloit perpétuer le souvenir d'un favori qu'il avoit aimé avec la plus grande constance. Peut-être l'Empereur se proposa-t-il de tempérer ce que la vertu d'Annius avoit de trop austere par l'amour des plaisirs qui germoit dans le fils d'un homme,

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn825542979/phys_0193
DFG

qui avoit passé pour le plus fin connoisseur en tout ce qui étoit du ressort de la volupté; mais l'Empereur ne réfléchissoit pas sur deux inconvéniens, qui résultoient de ses dispositions. Donner à un gouvernement militaire deux chefs, c'étoit mettre à la tête d'une armée deux Généralissimes; & l'on sait que même, dans les Etats libres il fallut lever cette incongruïté par la répartition égale des jours, où chaque Général dut avoir le commandement absolu.

La contrariété de l'humeur formoit une seconde difficulté, qui dévenoit extrêmement grande dans l'exercice de la souveraine authorité. Si vous associez un homme indolent à un homme actif, le dernier s'arrogera le tout, & ne laissera à l'autre que l'ombre du pouvoir absolu, celui-ci sentant au contraire son infériorité, sera l'ennemi de la personne aussi bien que du mérite de son Collegue. Contre tant de testamens cassés, nous voyons ici une disposition testamentaire inviolablement ob-

ſervée par un Prince qui eut toutes les raiſons du monde, de l'annuller. Les reglemens de Chriſtine, & les dernieres volontés de Louis XIV. ne furent pas révérées comme celle d'un Empereur, qui fit une choſe contraire à la politique, & oppoſée aux uſages des Romains.

On ne peut s'empêcher d'admirer l'attachement inébranlable qu'eut Antonin â exécuter les ordres capricieux d'un pere adoptif, qui étoit malade de corps & d'eſprit. La haine que portoit le Sénat à la mémoire d'Adrien, auroit d'abord délivré ſon ſucceſſeur d'une gêne qui eût paru inſupportable à tout autre. En donnant l'excluſion à Verus, il auroit pu mettre Annius dans une entiere dépendance de ſes ordres; & par cet arrangement il n'eût fait que ſuivre les impreſſions que vouloient lui donner les Sénateurs, qui bruloient d'envie de caſſer tous les actes du dernier regne, tant pour aſſouvir leur haine que pour avoir la liberté de nommer

de leur chef Antonin. Plein de ſenſibilité pour un Prince qui avoit eu la grandeur d'ame de lui léguer l'Empire, Antonin eut du reſpect pour ſa perſonne, & de l'indulgence pour ſes foibles. Adrien n'eut pas de gardien plus fidele qu'un ſucceſſeur qui avoit à craindre les caprices auſſi bien que les cruautés de ſon maître. Quand on voit ce Prince humain faire la garde auprès du lit de ſon bienfaiteur, pour empecher qu'aucune perſonne mal intentionnée ne ſe rendît aux inſtances d'un frénétique qui demandoit l'épée ou le poiſon; quand on voit, dis-je, Antonin reſpecter l'Empereur mort comme vivant, on ſent cette douce émotion qu'excitent les beaux actes de l'humanité. Antonin paſſa juſqu'à plaider la cauſe d'Adrien en plein Sénat avec cette chaleur qui lui fit courir le riſque d'être confondu avec un Tyran.

Perſonne n'avoit deſſein de diſputer l'Empire au ſucceſſeur d'Adrien, mais on en vouloit à la mémoire d'un Prince qui

avoit fait mourir tant de Consulaires. Le nouvel Empereur insistant sur l'exécution des dernieres volontés d'Adrien, on lui résista en face. Les sénateurs voyant élevé à la souveraine authorité un homme de leur ordre, crurent avoir cause gagnée; mais Antonin quoiqu'il ne fût pas d'humeur à permettre qu'on empiétât sur les droits du Sénat, ne voulut pas cependant que la partie civile de l'Etat s'arrogeât une trop grande authorité sur les droits annexés à la personne de l'Empereur. „Un „des actes du dernier regne, dit-il, est „mon adoption, vous la casserez donc, & „je ne serai point votre Empereur." C'étoit s'exposer à être pris au mot; tant la haine étoit devenue excessive, & la haine confond aisément avec un objet haïssable ceux qui lui tiennent de plus près: l'on regarde même comme complices d'un Tyran ceux qui le disculpent; du moins l'esprit turbulent & ambitieux est-il capable de tout. Antonin n'abandonnant point la

cause de son pere adoptif, quoiqu'elle parût désespérée, obtint à grand-peine son apothéose, qui étoit alors aussi nécessaire pour l'authorisation des actes passés, que le sacre des Rois l'est actuellement pour les actes futurs dans toutes les monarchies, où le pouvoir du Prince est limité par les loix fondamentales du pays, Cette cérémonie comprenant la légitimation de tous les actes publics d'un regne, Antonin étoit obligé de ne pas discontinuer ses poursuites jusqu'à ce qu'il eût obtenu la ratification solemnelle des actes d'Adrien. L'insolence à laquelle ces sénateurs passionnés portoient leur animosité, sert d'apologie à Adrien, puisque le Sénat, qui tranchoit du souverain d'abord que le Prince étoit décédé, faisoit bien sentir qu'il lui falloit un maître sévere.

Cette douceur de Tite partoit d'une sensibilité extrême pour tout ce qui tenoit aux liens de la nature. Il en est des sentimens comme des réflexions; on ne par-

vient à un principe universel, que par le moyen d'un assez grand nombre d'idées individuelles, dont l'ame apperçoit la ressemblance, quelle exprime par une proposition générale. Antonin étoit l'ami des hommes, parcequ'il aimoit véritablement tous ceux que la nature lui commandoit d'aimer. L'ordre de nos sentimens moraux est fort semblable à celui qui doit regner dans le monde physique. On y remarque une force attractive qui augmente en raison inverse des distances; & dans l'ame de l'homme il y a une progression de sentimens qui partent du point de proximité, & se perdent dans la totalité du genre humain. Un homme qui se persuade être l'ami des hommes, tandis qu'il n'a que de l'indifférence pour ses proches, se fait des illusions aussi grandes que celui qui se jette dans la métaphysique, avant que d'avoir perfectionné ses connoissances par une étude réglée de la physique expérimentale. Les sentimens d'Antonin étant

rélatifs à ſa parenté, à Rome & à l'Empire; chacun de ces ſentimens ayant encore une force proportionnée à l'étendue & à l'importance de ces objets, on vit ſe paſſer ſous ſon regne ces révolutions périodiques, qui caractériſent le gouvernement d'un Prince doux & humain. Antonin ne fut jamais plus flatté que quand le Sénat lui déféra le ſurnom de Pius. Cette qualification qui ſe rapportoit au moral du ſentiment, déſignoit ce fond de ſenſibilité filiale qui nous fait partager les plaiſirs & les peines avec ceux auxquels nous ſommes redevables de l'éducation & de la vie. Tous ſes parens furent honorés de ſtatues, & on vit l'Empereur rendre les hommages les plus éclatans à la force du ſang. Ce n'étoit pas ce Népotiſme condamnable, qui partial & injuſte ſe jette entierement d'un côté, & n'a que de l'indifférence pour le reſte; mais c'étoit cette amitié éclairée qui empreſſée de ſatisfaire à tous ſes devoirs, commence par ceux que lui préſcrit la na-

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn825542979/phys_0200
DFG

ture. Les hommes renverſent ordinairement l'ordre de la nature, & au lieu de régler la multitude de leurs rapports ſur l'étendue de la dignité qu'ils occupent, les Souverains dans les Etats deſpotiques perdent de vue les ſentimens ſubordonnés à ceux de leur condition. C'eſt avec une ſatisfaction intérieure que l'homme de bien va oppoſer aux ſentimens factices de la ſociété ces traits lumineux de la belle nature, qui ſont rehauſſés par l'éclat de la dignité ſuprême; & c'eſt par ces exemples rares, mais frappans, qu'on peut lever l'oppoſition, qui paroît être entre les offices conſacrés à l'Etat, & ceux qui ſont dûs à l'humanité.

Tite-Flavien & Tite-Antonin, ces deux Héros de la vertu ſociale, ſe reſſembloient par le ſoin officieux qu'ils prenoient pour le ſalut & l'honneur de leurs proches: mais ils différoient l'un de l'autre en ce que le premier dérivoit la bonté de ſon ame du plaiſir qu'il trouvoit à cultiver le fond de ſa ſenſibilité

naturelle, au lieu qu'elle partoit dans le deuxieme de l'habitude qu'il avoit contractée de réfléchir sur la nature & sur l'importance de ses devoirs. Tite-Flavien se laissoit aller à l'impulsion de la belle nature, & le fils d'Antonin suivoit la direction de l'exemple. L'un étoit sujet aux foibles de l'amour, l'autre aux inégalités de l'humeur. La nature péche par excès, & l'habitude par défaut; & la raison de cela est parceque la nature physique agit avec plus de force que la nature morale. Le tempérament influe sur nous par une suite non interrompue d'actes, qui augmentent toujours de force & d'activité; l'habitude, ouvrage de l'imitation, a besoin de renouveller ses efforts à chaque instant; or l'homme n'est pas toujours également attentif à soi-même, c'est pourquoi il est plus aisé de perdre une bonne habitude que de quitter le sentier de la nature.

L'homme qui a un bon naturel est plus constant, & celui qui a un bon esprit

eſt plus méthodique, de ſorte que ſi ces deux qualités ſe trouvoient réunies, elles formeroient le parfait homme de bien. On ne peut concilier ce que la ſenſibilité phyſique a de conſtant avec ce que la ſenſibilite morale a de réglé, que par la ſublimité d'une intelligence qui ſait adapter l'art à la nature, ou transformer l'une dans l'autre. Après que la nature eut offert au monde étonné le doux ſpectacle d'un homme à ſentiment & d'un homme à réflexion, cette ſage directrice des mœurs ſe mit à réunir ces deux qualités eſtimables dans la perſonne d'un vrai ſage. Marc-Aurele confondit par une conduite ferme & éclairée tous ceux qui s'imaginent voir un vrai conflit entre l'habitude & la nature, en faiſant des actes qui étoient auſſi ſimples & uniformes qu'ils avoient de la ſublimité & de l'étendue. Tant la nature ſe preſſe de perfectionner ſon ouvrage, en raſſemblant dans un tableau original des perfections qui ſe trouvent ſéparément dans une

infinité d'ouvrages qui n'ont que des perfections particulieres.

La bonté n'eſt jamais ſans effet; celle d'Antonin appliquée avec ſageſſe aux intérêts du gouvernement, devint la ſource du bien-être public. Les plus beaux actes de vertu paroiſſent ſi aiſés à l'homme bienfaiſant que l'air naturel, avec lequel il fait ces actes, ſemble inviter tous ceux qui ſe piquent d'eſprit de prendre la voie de la bienfaiſance. Un homme qui veut être les délices de ſes ſemblables l'eſt autant par les agrémens de l'eſprit que par la beauté des ſentimens. Pour juſtifier ſes actes de clémence envers des Sénateurs qui avoient coujuré contre lui, l'Empereur allégua une raiſon qui fit autant d'honneur à ſon eſprit qu'à ſon cœur. „Ce ne ſeroit „point une choſe, dit-il, qui pût me faire „ni honneur ni plaiſir, s'il ſe trouvoit par „les informations que je fuſſe haï d'un „grand nombre de mes concitoyens." Le tyran ne craint point d'exciter la haine,

parcequ'elle lui donne occaſion d'exercer la rigueur; au lieu que le bon Prince, regardant la haine publique comme l'écueil de ſon authorité, la met dans le ſoin de maintenir la bienveillance du peuple. Quand on lit cette longue ſuite de conjurations, qui furent faites tant contre les bons que contre les mauvais Princes, un ſentiment d'averſion s'éleve contre ce Sénat compoſé de tant de brouillons & de boute-feux. A regarder cette rage de conjurer, il ſemble que ce fut alors un mal épidémique; car la plûpart des Sénateurs étant étrangers, ils adopterent d'abord les maximes ſéditieuſes de ces fiers Patriciens, dont les ancêtres eurent part aux privileges de la ſouveraineté.

Le mal s'accordant avec la paſſion, l'homme s'y accoutume d'abord au lieu qu'il a de la peine à revenir au bien. Les maximes pernicieuſes du gouvernement, ſemblables à ces fléaux qui viennent de tems en tems déſoler un pays, ſemblent

être inhérens au caractere national. Comme les villes de l'Orient ſont très ſouvent ébranlées par de violentes ſecouſſes, Rome fut agitée par des révolutions inteſtines, qui ne mettoient entr'elles que de petits intervalles. Sous le regne du Prince le plus paiſible, ces ſénateurs inquiets firent des tentatives pour troubler le repos de l'empire. Rien ne prouve mieux la conſtitution peu ſtable de l'Empire romain, que ces efforts violens qui furent faits de la part d'un corps établi pour être le dépoſitaire des loix, & le gardien de la tranquilité publique. Cette fidélité chancellante du premier corps de l'Etat fait voir la néceſſité dans laquelle ſe trouvoient les bons Princes, de ne pas pouſſer la clémence au-delà des termes que la prudence politique fixe aux actes de bénéficence dans tous les pays du monde; & ce fut cette malignité habituelle de ces orgueilleux jurisconſultes, qui provoqua la colere & la vengeance des Princes impérieux & cruels.

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn825542979/phys_0206
DFG

Antonin ne fit qu'étendre le plan pacifique de ſon prédéceſſeur. Comme celui-ci bâtit ce fameux mur qui ſéparoit la partie de la Grande-Bretagne, qui obéiſſoit aux Romains, de celle qui étoit encore habitée par des peuples libres & ſauvages, celui-là ne fit que le reculer un peu vers le midi de l'Ecoſſe. Ces ſortes de fortifications, où l'on appelloit à ſon ſecours l'induſtrie de l'art, faiſoient bien voir que les Romains s'étoient épuiſés en actes de bravoure & de valeur nationale. Il eſt beaucoup plus difficile de conſerver que d'acquérir, & les mêmes voies qui ſervoient aux Céſars à conquérir les provinces de l'Empire romain, auroient dû être employées pour les maintenir. Sous ces regnes pacifiques, les Romains n'eurent pas les yeux aſſez ouverts ſur ce qui ſe paſſoit aux extrêmités de l'Empire. Un Etat haï de tous les peuples du monde ne devoit pas ſeulement ſe tenir ſur la défenſive, mais il convenoit aux intérêts des Empereurs de

veiller sur les accroissemens que prenoient les nations libres & féroces. Quoiqu'on ne se dût point attendre de leur part à des attaques qui eussent pu tirer à conséquence, tous ces peuples animés par le même désir de piller, pouvoient facilement se réunir, & former des attaques capables de faire trembler les Romains. Sous Trajan on attaquoit, & sous ses successeurs on se défendoit; on laissoit donc l'avantage aux ennemis de l'Empire, que des murs & des fleuves ne faisoient qu'exciter à escalader les uns & à passer à la nage les autres. Il en est de ces incursions comme des maux qui viennent assaillir la vieillesse. C'est premierement aux extrêmités du corps que les douleurs vont attaquer un homme qui n'est plus dans la vigueur de son âge. Par les progrès insensibles que font ces maux, ils ne perdent leurs forces qu'après avoir éteint les humeurs vîtales. Sous Antonin ce ne furent que des incursions, & sous Marc-Aurele ces

incurſions avoient déjà pris la forme d'invaſions.

L'Empire romain eut alors les mêmes maximes que ſuivit celui de la Chine, qui pour ſe défendre contre les Tartares, aſſuroit ſa tranquilité par un mur bâti d'une extrémité de ce vaſte pays à l'autre. Mais comme cette défenſe artificielle ne put point arrêter la fougue des Tartares, qui après avoir tâté les forces des Chinois, vinrent enfin à bout d'en triompher; de même les Romains furent-ils ſubjugués par ces mêmes nations ſeptentrionales qu'ils avoient tant mépriſés au commencement de leurs courſes. Durant la monarchie des Céſars il arriva un évenement que le plus habile politique n'auroit point prévu; c'eſt que la puiſſance exécutrice confiée à un ſeul produiſit moins d'effet que lorſqu'elle fut partagée entre pluſieurs. Le Sénat donna plus d'occupation au monde, que les cabinets des plus grands Monarques n'en donnerent jamais à l'Europe. La

plume & les armes à la main, ces hommes vaillans & actifs négocioient & ſe battoient en même tems. Ebranlant l'Orient & l'Occident tant par leurs capitaines que par leurs ambaſſadeurs, ils tinrent en ſuſpens tous leurs ennemis; au lieu que les Empereurs, occupés à ſe tirer des embarras que leur cauſoient les embuches des Sénateurs, & les infidélités des armées n'avoient pas le loiſir de ménager les vrais intérêts de leurs Etats. L'Empire étant aſſez grand pour remplir l'étendue du déſir, les Empereurs faiſoient auſſi peu d'attention à ce qui ſe paſſoit hors de leurs Etats que le vulgaire ſe met en peine d'obſerver les phénomenes céleſtes. Les murs & les fleuves établis pour couvrir les frontieres de l'Empire, étoient comme les colonnes d'Hercule, qu'on ne vouloit pas paſſer d'un côté, & qu'on ne permettoit point de paſſer de l'autre; & quoique les Romains n'euſſent pas mis ſur les dernieres de ces colonnes milliaires des inſcriptions tendantes à faire

ſçavoir à l'univers qu'ils ne vouloient plus conquérir, les Barbares leur donnoient cependant cette explication. En effet l'Empire ne s'étendit pas plus après cette eſpece de déclaration que l'Empire germanique ne prit des accroiſſemens vers le Nord, après le mur bâti entre le Holſtein & la Jutlande.

Rome occupée à goûter la proſpérité dont l'avoit fait jouir Antonin, s'étoit changée ſous ſon regne en une ville provinciale, où l'on parloit auſſi peu de projets guerriers que d'intrigues de courtiſans. L'Empereur qui vouloit ſe parer de l'authorité du grand Scipion, répéta ſouvent un mot, auquel ce grand capitaine avoit donné une ſignification fort différente de celle qu'y attachoit Antonin. Le vainqueur d'Hannibal dit une fois: „Jaime „mieux conſerver un citoyen que de tuer „mille ennemis." Ce mot convenoit à un Républicain qui regardoit chaque citoyen romain comme participant à la ſouveraine authorité. La conſervation d'un citoyen

étoit donc un devoir beaucoup plus important que tous les autres; & la couronne Civique l'emportoit dans l'esprit des Romains sur tous les triomphes, par la raison que le premier acte étoit personnel, au lieu qu'il falloit partager la gloire d'un triomphe avec un grand corps d'armée. Son idée n'étoit pas de donner la préférence à l'état de paix sur celui de guerre, mais il vouloit simplement désigner l'usage auquel il falloit employer le mêtier des armes. Dans l'affoiblissement d'un Etat on se tient seulement à la lettre des sentences dont on ne saisit plus l'esprit. Si Scipion eût vêcu du tems d'Antonin, ou si cet Empereur eût été un Scipion, il auroit poursuivi avec la même ardeur les Marcomans, les Slaves, les Alains & les Quades, que ce capitaine romain avoit mis de zele & de valeur pour dompter les Afriquains & pour gagner les Espagnols: car l'Empire avoit encore plus à craindre de ces nations septentrionales, que la République n'eut à

appréhender des Carthaginois & des Eſpagnols; vû que c'étoient des peuples domiciliés dans ces pays, au lieu que ces nations féroces, qui ſe multiplioient comme des inſectes qui viennent des pays étrangers, menaçoient les Provinces romaines d'une dévaſtation prochaine.

Un homme qui étoit ſi fort appliqué à entretenir la paix dans ſes Etats, ne permettoit point qu'on troublât celle de ſon ame. Inſenſible aux inſultes des gens qu'il pouvoit perdre quand il vouloit, ce Prince débonnaire n'employa ſa puiſſance que contre ceux qui s'étoient rendus coupables envers l'Etat. Ayant une fois demandé à un Sénateur, d'où il avoit tiré les colonnes de Porphyre qui ornoient ſon periſtyle, cet orgueilleux patricien lui répondit: „Souvenez-vous, lorſque vous êtes dans „la maiſon d'autrui, que vous devez être „ſourd & muet." L'Empereur ne punit point ce manque de reſpect de la part de ce fier Conſulaire. Cette modération d'An-

tonin étoit une vertu habituelle. Il l'exerça envers un sophiste, qui l'avoit chassé de sa maison dans le tems que ce Prince étoit encore Proconsul en Asie; l'Empereur au lieu de se venger de cet affront, se contenta d'en plaisanter, en disant à un acteur qui se plaignoit de ce que ce sophiste l'avoit chassé de chez lui: „Quelle „heure étoit-il, lorsqu'il vous a chassé." „Il étoit midi, répondit l'acteur:" „Eh „bien, reprit Antonin, il m'a chassé de sa „maison à minuit, & j'ai pris patience." Auguste souffrit des insultes de la part des patriciens, parcequ'ils n'avoient pas encore pris le ton de la servitude. Antonin fut modéré, parcequ'il regardoit sa dignité comme un office de la République, qui ne lui donnoit que le pouvoir de faire du bien. Se regardant comme le Lieutenant-Général de l'Etat, il vouloit mettre le gouvernement des Césars sur le pied d'une Monarchie subordonnée aux loix. Il avoit tiré ces maximes d'honnêteté de l'esprit de

l'ancien gouvernement de Rome, & du rapport conſtant qui ſe trouvoit entre ſes mœurs, & celles des Conſuls & des Dictateurs du peuple romain. Nerva, Trajan, Adrien & Antonin, chefs de quatre maiſons provinciales, vouloient prolonger la carriere des vertus, qui ſembloit être déja terminée. Les mœurs, lorſqu'elles ont été reléguées de la capitale, ſe réfugient dans les provinces, & l'eſprit d'émulation s'étant une fois emparé des gens de diſtinction qui demeurent ſur leurs terres, ils fourniſſent encore une carriére d'hommes illuſtres.

Une preuve inconteſtable de la forme républiquaine que cet Empereur vouloit donner à l'Empire romain, étoit qu'il diſtinguoit toujours les domaines de l'Etat de ſes domaines particuliers. Ayant employé la plupart de ſes biens patrimoniaux à acquitter les largeſſes qu'il devoit faire aux troupes à ſon avenement à l'Empire, l'Impératrice lui en fit des reproches: „Vous ne penſez gueres noblement, lui

„dit l'Empereur, ne devez vous pas ſa-
„voir que depuis que nous ſommes par-
„venus à l'Empire, nous avons perdu le
„droit de propriété même ſur ce que nous
„poſſédions auparavant." Les deſcendans d'Auguſte s'imaginoient que les domaines de la République étoient devenus ceux de leur maiſon, au lieu qu'Antonin reconçoit en faveur de l'Etat à ce qui lui appartenoit en qualité de ſimple particulier. Cette différente façon d'enviſager les droits de propriété venoit de ce que les premiers ſe mettoient au deſſus de l'Etat, & que les derniers mettoient l'Etat au deſſus d'eux. Il faut regarder Antonin comme un Doge revêtu de la puiſſance militaire, qui pour ce qui regardoit ſa perſonne reconçoit tacitement au deſpotiſme, & laiſſoit cependant à ſes ſucceſſeurs la liberté de le faire revivre quand ils voudroient. Ce n'eſt qu'après de grands déſaſtres arrivés à l'état qu'on va dépoſer le pouvoir arbitraire, & ces ſortes de renonciations ne ſe font jamais que

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn825542979/phys_0216
DFG

l'Etat ne ſe reſſente des ſecouſſes que lui donne la variation introduite dans la forme du gouvernement; mais ſous Antonin nous voyons l'Empire romain prendre une forme de monarchie limitée dans le tems où ce puiſſant Etat ſe trouva dans toute la ſplendeur de ſa gloire. Ce fut juſtement cette puiſſance des Empereurs, qui prévint les troubles que ce changement dut faire naître dans l'Etat; mais ce qui n'arriva pas du tems d'Antonin, & de Marc-Aurele, on le vit arriver ſous ſes ſucceſſeurs, qui voulant reprendre des droits qui leur ſembloient appartenir à la dignité impériale, cauſerent la ruine de l'Empire par les maximes de partialité qu'ils eurent pour les militaires. Les vertus des bons Princes n'étant que perſonnelles, ces actes n'eurent pas une force obligatoire; & il dépendoit du choix de chaque Empereur, de ſuivre les exemples arbitraires de bonté ou de ſévérité. Rien n'étant plus nuiſible à un grand Etat que de varier quant à ſes

principes; il n'étoit donc gueres de l'intérêt de l'Empire romain de passer par une suite de changemens introduits dans l'ordre d'un gouvernement qui fut le plus étendu de tous ceux qui ont jamais existé. A juger de l'Empire romain par l'histoire de tous les grands Etats, on voit évidemment qu'ils n'ont eu de la durée que par l'accroissement des forces exécutrices, & Rome au lieu de diminuer la puissance des Empereurs auroit du l'augmenter

Malgré ce soin que prit Antonin de maintenir les droits & les immunités de l'Etat, il ne faut pas cependant s'imaginer, que ce Prince fût mou & relâché. Quand on n'a d'autre volonté que celle d'avancer l'intérêt public, on lui subordonne non seulement ses propres passions, mais aussi celles des autres. Voyant germer dans le jeune Verus les penchans voluptueux de son pere, le Prince mit une grande différence dans la maniere dont il traitoit ses deux fils adoptifs. Marc-Au-

rele eut toute la confiance du Prince, tandis qu'il n'avoit que de la froideur & de l'éloignement pour le fils de Verus. La prérogative la plus éminente de la souveraineté consiste dans la liberté qu'elle donne à chacun de suivre son goût dans le choix de ceux qu'on veut honorer de sa confiance. Dans l'Etat privé, on est gêné en tant de manieres que les excellentes qualités du cœur ne paroissent jamais à découvert, le particulier étant obligé de déguiser ses propres vertus aussi bien que les vices des autres. Un Souverain placé au-dessus des préjugés & des conditions humaines a la force de donner à ses sentimens un plein essor, & de mettre en évidence tant le mérite de ses actions que le prix qu'il met aux actes d'autrui.

La fermeté d'Antonin parut encore dans le soin qu'il prit de rayer sur les régîtres, des pensionnaires qui ne rendoient aucun service à l'Etat. „C'est la „chose la plus indigne & même la plus

„honteuſe, dit-il, que la République ſoit „rongée par ceux qui ne lui rendent au„cun fruit.” De tous les Empereurs, Antonin fut celui qui eut le moins de fantaiſies. Eſtimateur du beau & du vrai en général, il n'avoit de la prédilection pour aucun objet particulier. C'étoit un honnête homme qui le vouloit être ſous la pourpre, tout comme il l'auroit été dans toute autre ſituation. Cet Empereur devoit extrêmement intriguer les courtiſans, qui ne voyoient d'autre moyen de lui plaire, que l'honnêteté & la régularité des mœurs. Qu'on ſe repréſente un grand qui, ayant une fois réglé la dépenſe de ſa maiſon, ne permet à aucun officier de ſon palais, de paſſer les limites du pouvoir, qu'il avoit préſcrit à chacun, qu'on ſe repréſente, dis-je, cette régularité, l'on aura une juſte idée de ce Prince qui gouvernoit tout l'Empire ſur le même pied, ſur lequel étoit montée la recette & la dépenſe de ſa maiſon.

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn825542979/phys_0220
DFG

Ce fut cette sage économie qui le mit en état de donner en grand, ce qu'il refusoit en détail. La vraye munificence ne consiste pas à gratifier les particuliers à la place de l'Etat, mais à gratifier l'Etat à la place des particuliers. Ce fut toujours l'amour du bien public qui regla ses largesses. Il établit des fonds pour l'éducation gratuite d'un certain nombre de jeunes filles, qu'il fit nommer Faustiniennes du nom de l'Impératrice. Cette fondation étoit fort éloignée des usages superstitieux de ses prédécesseurs, qui dotoient richemens des Prêtres & des Prêtresses, pour les exempter de concourir par leur travail au bien de l'Etat. Antonin eut des vues beaucoup plus solides, qui tendoient à former pour la prospérité de l'Empire une race de filles laborieuses, & de meres affectionnées à leurs enfans. C'est toujours une marque de la dépravation des mœurs, lorsque l'Etat est obligé de se charger de l'éducation d'un grand nombre d'enfans; puis-

que cela ne peut venir que du défaut de facultés ou de bonne volonté de la part des parens. Il eſt rare de voir réuſſir ces ſortes d'éducations publiques au point où l'on porte la culture de l'eſprit & la formation des ſentimens dans les maiſons paternelles.

Les ſentimens de la nature ſont toujours inſpirés avec le plus grand ſuccès par ceux que nous font reſpecter les liens du ſang, & faute de bons ſentimens naturels il eſt impoſſible d'atteindre à la perfection morale. Le ſeul endroit par lequel ces ſortes d'établiſſemens influent dans la félicité publique, ſe rapporte au ſoin que l'on prend de faire enviſager à ſes éleves, l'Etat comme leur vrai pere nourricier. Le patriotiſme devant tenir la place de tout autre ſentiment, on les peut embraſer d'un vrai zele à conſumer pour la patrie les mêmes forces qu'ils avoient reçues d'elle. Comme cette bonne graine doit ſervir à entretenir la fécondité des bons ſentimens, il faut qu'elle ſoit répandue dans les diver-

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn825542979/phys_0222
DFG

ſes provinces de l'Empire ; & il ſemble que c'étoit l'intention du ſage Antonin qui vouloit diſſiper la mauvaiſe odeur, qu'avoit répandue la vie déréglée de ſa femme, par les vertus qu'il vouloit inſpirer à des filles de Romains & de Provinciaux, qui portoient ſon nom. Ces ſortes d'inſcriptions gravées ſur le tendre cœur des jeunes gens ſont beaucoup plus durables que celles qui portent le nom faſtueux d'un Souverain.

Antonin n'étoit pas bon envers les uns pour être dur envers les autres. Le plan de ſon gouvernement étant levé ſur le modele du pouvoir paternel, l'Empereur gouvernoit tout l'Etat avec la ſageſſe d'un pere qui tempere la ſévérité des reproches par les ſentimens d'une ame affectionnée à ſa famille. Comme il n'y a qu'un conflit apparent entre les actes moraux & les vertus civiles ; ce Prince parvint à lever ce conflit par les principes vertueux qu'il éleva au rang de maximes d'Etat. Un honête homme garde avec fidélité & avec conſtan-

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn825542979/phys_0223
DFG

ce les engagemens sacrés que lui prescrit l'amitié. Antonin fut aussi ponctuel à les observer en qualité d'Empereur, que s'il eût encore été dans l'état de particulier. Il perpétua l'important office de Préfet du Prétoire à Gavius Maximus, & cet honnête homme le posséda jusqu'à vingt ans. Ce qui auroit causé le malheur d'un mauvais Prince, fut un bien pour l'Etat, sous un Souverain qui n'avoit jamais lieu de se repentir du choix qu'il avoit fait de ses premiers officiers publics. Les changemens subits & violens qui arrivent dans les Etats despotiques ne dérivent pas des vices des hommes, mais de ceux du gouvernement; & comme de toutes les formes des Etats la despotique est la plus foible, elle a besoin du plus grand nombre d'apuis incidentels & étrangers. C'est une machine compliquée qui doit être dirigée par une main vigoureuse & capable de faire agir à la fois tous ces différens ressorts. La force du corps y est beaucoup plus nécessaire

que l'intelligence de l'esprit. Ce fut au contraire par le seul ressort de l'amour du bien public qu'Antonin dirigea toutes les affaires de son vaste Empire. Mais si vous ôtez une fois à ce grand ressort son élasticité, il y faut suppléer par tous les moyens que peut inventer la prudence politique ou l'art empirique des gouvernemens; & un Prince, qui sans avoir le sens & la vertu d'Antonin, auroit voulu imiter sa conduite publique, se seroit exposé aux plus grands périls. Tant le sort des grands gouvernemens differe selon les maximes de ceux qui les gouvernent.

Un Prince juste par habitude est à l'épreuve de tous les sophismes de l'injustice. Ses ordonnances qui étoient puisées dans le fond de la nature humaine, portoient le sceau de l'équité naturelle. La nature ne nous fait jamais donner à gauche; & un homme qui consulte un bon sens épuré n'est jamais en danger de s'égarer dans les détours de la Dialectique.

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn825542979/phys_0225
DFG

Par l'esprit des ordonnances d'Antonin, on vit que l'humanité n'est qu'une branche de la raison universelle. Les reglemens de ce sage Empereur convenoient en ce que les droits de la nature y présidoient. Pour s'assurer du droit de vie & de mort, que les Empereurs prétendoient avoir sur tous leurs sujets, & pour tenir chacun dans la crainte, les Césars s'étoient réservés le droit de revision pour les procès mêmes qui avoient été déja jugés: Antonin statua, qu'un homme une fois absous d'un crime, ne pouvoit plus être cité en justice au sujet de ce même crime. Bornant l'autorité de sa charge, il étendoit celle de sa conscience; & l'innocence gagnoit ce que l'on arrachoit à la tirannie. Dans la vue de peupler la capitale, les Césars avoient ordonné que les enfans d'un citoyen qui n'auroient pas fixé leur demeure à Rome, seroient privés de leur patrimoine, & que ces biens seroient dévolus au Fisc impérial. Comme il y eut des citoyens romains dans

toutes les provinces de l'Empire, cette loi ne fut qu'un piege tendu à l'ambition des provinciaux, qui ne pouvoient d'un côté figurer que par la qualification de citoyens romains, & qui perdoient de l'autre côté leur droit de teſter d'abord qu'ils ne ſe rendoient point dans la capitale. Les loix les plus captieuſes ſont celles qui ſe rapportent aux paſſions & aux foibles des hommes; car comme les motifs de transgreſſer ces loix ſont plus puiſſans que les moyens qu'on invente pour prévenir les tranſgreſſions, ces loix n'étoient inſtituées que pour occaſionner les délits; & l'on fit juſtement croître le nombre des délits pour augmenter celui des punitions. Si l'on reſtoit un provincial, on étoit dans l'opprobre, ce qui fit rechercher la qualité de citoyens romains à tous ceux qui ne vouloient pas être confondus avec le bas-peuple; mais dès qu'on portoit cette dénomination vuide de ſens, on étoit obligé de vendre ſes biens, d'en tranſporter le

produit dans la capitale, & de l'y dépenſer. C'étoit le moyen de ruiner les fortunes des particuliers & d'appauvrir les provinces; car comme entre cette infinité de perſonnes qui étoient décorées de la qualité de citoyens romains, le plus petit nombre pouvoit ſoutenir la dépenſe qu'il falloit faire dans la capitale, cette loi préjudiciable aux provinces & nuiſible aux particuliers, n'étoit profitable que pour le Fiſc, qui dans un Etat deſpotique tend à engloutir toutes les fortunes privées. Un Prince frugal tel que fut Antonin, n'eut pas ce vif déſir d'amaſſer des tréſors qu'eurent les deſcendans d'Auguſte, qui hautains & luxurieux, donnoient & prenoient ſans meſure. Ces Princes agiſſoient comme les diſſipateurs qui doivent tirer de groſſes uſures; au lieu qu'un bon économe ſe contente d'intérêts modiques.

L'équité d'Antonin s'étendoit ſur tout ce qui étoit du reſſort de l'humanité. Il ordonnoit que le mari ne pût pas

poursuivre sa femme pour lui avoir manqué de fidélité, à moins que la conduite qu'il avoit tenue envers sa femme ne fut trouvée irréprochable. Antonin dont le mariage avec Faustine n'avoit pas été heureux, ne fit point attention aux mortifications qu'il avoit essuyées de la part de son épouse, & comme l'histoire taxe ce Prince de quelques infidélités, il ne vouloit pas jetter la faute sur une partie, mais tenant la balance égale entre les droits du mari & ceux de la femme, il établissoit les mêmes loix pour l'une de ces parties aussi bien que pour l'autre.

Le meilleur moyen qu'on puisse employer pour se défaire des préjugés tirés de l'éducation & des mœurs de son siecle, consiste dans l'observance des préceptes de l'équité naturelle. Antonin publia un décret qui portoit que le nom de chrétien ne devoit point passer pour un crime, & qu'il falloit tolérer les adhérens d'une réligion

qui taxoit de phantômes les images des Empereurs divinisés, & leur apothéose d'imposture. Les sentimens du cœur donnent des lumieres à l'esprit. L'Empereur quoiqu'il ne fût pas philosophe, se conduisit cependant d'une maniere très philosophique à l'égard d'une secte, qui dans l'esprit du vulgaire, passoit pour l'exécration du genre humain. Il avoit tiré ses sentimens éclairés du fond de son ame, il le fit connoître en disant à ceux qui blâmoient Marc-Aurele, de ce qu'il pleuroit la mort de celui qui avoit dirigé son enfance: „Permettez lui „d'être homme, car ni le rang suprême, „ni la philosophie ne doivent étouffer les „sentimens de la nature." Heureux ces cœurs sensibles, qui par l'observation des loix naturelles, parviennent à être des philosophes pratiques. Comme le génie tient lieu de connoissances acquises, le sentiment remplace les habitudes artificielles.

Au milieu de ces soins que se donnoit Antonin, pour perpétuer la paix, il eut un pressentiment des mouvemens, que se donneroient les Parthes, pour se remettre dans leur état de gloire; c'est pourquoi dans le délire qui précéda la mort de ce bon Empereur, il prononça souvent le nom de Vologése, Roi de cette nation guerriere & ennemie des Romains. Les longs regnes des Princes pacifiques sont aussi favorables à l'état militaire des ennemis, qu'ils portent de bonheur à l'état civil de leurs sujets. Sous Adrien & sous Antonin, les Parthes & les Marcomans eurent assez de loisir pour reprendre des forces; & si l'on fait attention à la gloire militaire du nom romain, il eût mieux valu pour l'Empire qu'Antonin eût possédé le germe de cette valeur qui rendit les Romains si respectables du tems de Trajan. C'est un malheur attaché à l'humanité que la forme des gouvernemens détermine l'ordre & la qualité des actes vertueux. La va-

leur vaut quelque fois plus que la modération, & la juſtice doit être ſubordonnée au patriotiſme. Dans une République gouvernée par les mœurs & maintenue par l'égalité des conditions, il ne faut que de l'intégrité; au lieu qu'un vaſte Etat monarchique demande une ſupériorité de lumieres & une fermeté de meſures, qui puiſſe déconcerter les deſſeins de tous ſes ennemis.

Archonte à Athénes ou Roi à Sparte, Antonin auroit également figuré dans ces deux villes célebres de la Grece. Nouveau Fabricius, ſa conduite eût déſarmé le vice, & le crime n'auroit jamais pu aller tête levée; mais à Rome l'exemple du Prince ne faiſoit pas une ſenſation aſſez vive. On aimoit le gouvernement d'un Empereur qui ne fouloit pas les provinces, mais on perdoit de vue les beaux ſentimens qui le faiſoient agir. Antonin n'en impoſant qu'aux ſages, les eſprits frivoles, qui ſont toujours le plus grand nombre,

ne virent en lui qu'une ſageſſe dépourvue de cet air gracieux que la vertu doit prendre, ſi elle veut être généralement goûtée. Tite-Antonin n'avoit ni la valeur brillante de Trajan, ni l'eſprit pétillant d'Adrien, ni le ſens profond de Marc-Aurele. C'étoit un homme uni, ſimple, grave & modeſte. Comme ſon caractere ſpécifique conſiſtoit dans une équanimité admirable, cette vertu parut monotone à ces imaginations vives & fortes, qui ne ſaiſiſſent que l'extraordinaire & le ſurprenant. Les eſprits vifs & capricieux ſont ennuyés de voir une concordance perpétuelle de penſées & d'actions, & de toutes les choſes qui leur paroiſſent les plus chimériques, c'eſt cette égalité d'ame, & cette ſérénité d'eſprit, dont ils ne peuvent pas longtems ſoutenir la vue. Vouloir unir ces eſprits agités & ambitieux à un homme tranquille, ce ſeroit les forcer de vivre dans un pays, qui n'eût qu'une ſeule ſaiſon pendant tout le cours de

l'année. Antonin fut extrêmement heureux d'avoir eu pour fils adoptif un homme, qui de tous ſes ſujets pouvoit le mieux apprécier ſes actes de vertu morale & civile. Antonin, qui par rapport aux lettres & aux arts, n'eut pas le mérite éblouiſſant des grands hommes de ſon ſiecle, ne fut préconiſé que de la poſtérité. Cet homme qui étoit de la trempe de ces anciens patriotes, vint quelques ſiecles trop tard. Déplacé ſur le Trône, il y fit briller des vertus qui auroieut décoré un Conſul. Son exemple ne put point faire loi, parceque les maximes de cet Empereur différoient trop de celles de l'Empire.

Sans qu'il eût voulu rectifier la conſtitution de l'Etat, il ne fit que ſuivre les indices que lui avoient données les Empereurs précédens; ſon bon ſens & ſa probité firent le reſte. Comme il n'avoit été élevé à la ſouveraine autorité que dans l'âge fait, il ne fut plus

assez pliable pour prendre des mœurs différentes de celles qu'il avoit eues auparavant. Craignant de changer en mal s'il se laissoit aller à la fierté, il prit le parti le plus sage & le plus sûr, qui étoit de rester tel qu'il avoit toujours été. A peine le plus grand esprit peut-il réussir à se concilier des respects durables: il faut donc plus que de l'esprit ou de la prudence pour unir à la majesté du Trône la simplicité d'un particulier. Antonin le tenta & réussit dans son entreprise. Comme ce Prince avoit été goûté de tous les gens de bien, ce fut une marque que les Romains avoient seulement mis en oubli, ce qui constituoit leur caractere national, & qu'il ne leur falloit que de bons exemples pour les porter à respecter les vertus de leurs ancêtres.

Si Antonin eût suivi immédiatement Néron, il auroit peut-être eu le sort de Galba, mais les exemples de

Vespasien, de Nerva, & de Trajan ayant fait sentir aux Romains les fruits qu'ils pouvoient retirer d'une frugalité réglée par la vertu & tempérée par la sagesse; les citoyens de Rome étoient devenus assez sages pour rendre justice à des mœurs pures & innocentes. L'expérience des maux qu'entraînoient les vices des Souverains, avoit rendu les sujets éclairés sur leurs vrais intérêts; & après avoir fourni une carriere de dissolutions, ils revinrent aux sentiers de la nature. Dans le siecle paisible d'Antonin, ceux qui composoient l'état militaire, ne différoient pas de ceux qui formoient l'état civil. Accoutumé à l'obéissance sous Trajan, & à la discipline sous Adrien, le corps militaire, semblable à une grande machine, ne se démontoit jamais sous un Prince qui commandoit les armées avec la douceur d'un vieux Consulaire. L'esprit inquiet & turbulent des Légions s'étoit

enfui. Dans l'exercice de tous ſes devoirs, l'Empereur pouſſoit la ponctualité juſqu'à faire dire aux plaiſans, qu'il partageoit une fêve en quatre. A l'exemple de l'Empereur chacun s'attachoit à cet eſprit d'ordre & d'exactitude, qui eſt excellent pour l'adminiſtration des offices particuliers, mais qui ne ſuffit point pour concevoir & pour exécuter des plans univerſels. Comme la police des Romains ne devoit point être religieuſe, & ne pouvoit pas être morale, ils n'avoient beſoin ni d'un Numa, ni d'un Caton, mais il leur convenoit d'avoir un Prince du caractere de Périclès, qui tint le milieu entre les ſcrupules religieux du premier & les ſcrupules moraux du dernier. Ce qui fait la gloire du nom romain, c'eſt qu'on ne trouve dans les faſtes de tous les Etats deſpotiques aucun Prince que l'on puiſſe comparer à cet honnête Empereur. Si je parle d'Etats deſpotiques, je laiſſe indécis s'il faut le ranger

parmi les chefs des Etats libres, ou s'il faut le mettre dans la classe des monarques éclairés, puisque ses qualités tenoient également à la modestie de Pisistrate, & à la fermeté du premier des Ptolémées.

MARC-AURELE.

Regne depuis l'an de Rome 912. *jusqu'à l'an* 931.

Marc-Aurele, la gloire des Céſars & l'ornement de l'humanité acquit ſes excellentes qualités par l'heureux concours de la naiſſance, des talens, & de l'éducation. Quand l'art, la nature & la fortune entrent dans cet heureux accord qui eſt néceſſaire pour former le grand homme, il réſulte de leurs forces réunies un effet auſſi honorable à l'eſpece qu'il l'eſt à l'individu. Dans un ſiecle où pluſieurs ſe forment ſur le modele de la vertu, il arrive ordinairement qu'entre tant de perſonnes qui font des efforts pour atteindre à la perfection morale, un ſeul réuſſit à porter l'humanité à ſon vrai point de gloire. C'eſt ce prix vertueux qu'emporte toujours le plus habile & le plus conſtant à courir dans la lice

du mérite. Comme les forces du corps, l'éducation & l'exercice, doivent être réunies pour former un athléte; de même le grand homme a beſoin d'une longue ſuite d'actes préliminaires, pour faire enſorte que ſes habitudes vertueuſes ſoient à l'épreuve des aſſauts que lui livrent le caprice de la fortune, la fougue des paſſions, & la ſéduction de l'exemple.

A l'exemple du citoyen qui fait aboutir tous ſes ſentimens au bien public, l'homme de bien fait tendre tous ſes actes à la bonté univerſelle. L'homme conduit par la nature, la ſuit, mais ne la dévance jamais. Comme elle ne fait aucun ſault dans le monde phyſique, on n'en voit aucun dans le monde moral. Marc-Aurele n'auroit pas gouverné l'Empire par ces grands principes de vertu, qui ont rendu ſon regne ſi mémorable, s'il n'eût eu pour prédéceſſeur Trajan, qui fut honnête homme par caractere, & Antonin qui le fut par habitude.

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn825542979/phys_0240
DFG

Les Grecs, conduits par ce discernement admirable qui les a distingués si avantageusement du reste des nations policées, ouvrirent à la vertu ces routes par lesquelles la félicité morale va répandre la sérénité & le calme dans nos ames. Comme chaque ordre de ces idées pratiques étoit rélatif à un certain ordre de caracteres, il tenoit à chacun de choisir les sentiers qui convenoient le plus à ses dispositions intérieures. Tandis que les ames fortes embrassoient le stoïcisme, les ames foibles prenoient la voie d'Epicure, Marc-Aurele étant du premier ordre, toute sa vie ne fut qu'un commentaire pratique de ce que les principes de Zénon renferment de plus noble & de plus étendu. La philosophie morale des Grecs étoit beaucoup moins conforme aux intérêts des nations, qu'à ceux des individus; & comme du tems de la république les Romains n'étoient occupés que de patriotisme & de sentimens publics, les préceptes des Moralis-

tes grecs ne firent pas alors la fortune qu'on leur vit faire du tems des Empereurs, où chacun ne penſoit qu'aux intérêts de ſa félicité particuliere. Cette façon de penſer qui s'introduiſit dans les maiſons des Grands, devint enfin la principale raiſon d'Etat, ſous le regne d'un Prince qui tiroit ſa plus grande gloire de ce qui peut orner & illuſtrer l'humanité. La nature n'eſt ni partiale ni avare dans la diſpenſation des talens de l'eſprit & des qualités du cœur.

Marc-Aurele jouit du rare bonheur d'être l'eſpoir & la reſſource de deux familles, auxquelles les maximes de la vertu domeſtique étoient devenues ſi familieres quelles les aimoient ſans affectation, & qu'elles les pratiquoient ſans aprêt. Adopté par ſon ayeul paternel, & par ſon biſayeul du côté de ſa mere, ces deux ſages vieillards s'efforcerent à l'envi de rendre le jeune Annius digne de porter la gloire de leurs maiſons à ſon plus haut période. Comme ces nouveaux citoyens s'étoient frayés le

chemin aux premieres dignités de la république par un attachement ferme & intelligent qu'ils avoient pour les vrais intérêts de l'humanité, ils se mirent à inspirer à celui qui devoit être le soutien de leurs familles, ces vrais sentimens d'honneur qu'on ne puise que dans le fond inépuisable de la sagesse morale. Les éducations des Princes ont quelquefois un malheureux succès, uniquement parce qu'on se presse trop de leur inculquer des sentimens rélatifs à leur état futur, & qu'on n'attend point jusqu'à ce qu'ils aient contracté des habitudes conformes à la qualité d'homme, & à la condition de citoyen. Comme ces qualités servoient de base au caractere d'Annius, il ne trouva dans la suite aucune difficulté d'entrer dans les intérêts de tous les ordres de ses sujets. Un homme qu'on avoit rendu capable de soutenir l'honneur de sa famille, ne manquoit point d'habileté pour maintenir la gloire de l'Empire. Les maximes du vrai honneur étant les mêmes

partout, le chef de l'état differe seulement du chef de famille par l'étendue que le premier doit donner à ses sentimens d'ordre & de bénéficence; & il est très facile à l'homme d'étendre une idée qu'il a déjà conçue, au lieu qu'il lui est très difficile de la contracter dans un âge, où l'on a déjà pris des habitudes opposées.

Le plan de l'éducation de Marc-Aurele fut formé sur le modele de celui qui avoit dirigé les mœurs, les sentimens & les habitudes corporelles des Grecs. Les lumieres de l'esprit furent jointes aux exercices du corps; & comme l'éloquence, la philosophie & la jurisprudence se rapportoient à tous les devoirs de la vie sociale, la lutte, la course & le pugilat, concernoient tous les actes de l'homme naturel; ces actes qui tendoient à perfectionner la nature libre, furent unis immédiatement à ceux qui devoient aboutir à épurer les sentimens de l'homme social. Les exercices du corps, auxquels furent accoutumés les

anciens, avoient pour but d'habituer de bonne heure les jeunes gens à vivre en plein air, & l'on s'attacha premierement à les rendre patiens & robuſtes, avant qu'on penſât à leur apprendre un certain exercice rélatif aux offices de la vie civile ou militaire. En tendant les fibres, en roidiſſant les nerfs, & en dégourdiſſant les muſcles par le moyen de ces exercices, les anciens s'y propoſoient de rendre l'homme propre à toutes les fonctions de la vie ſociale. Dans ce plan d'éducation tout étoit ſimple & uniforme, & il n'y eut aucun conflit de mœurs privées & publiques, puiſque tout étoit pratique, & qu'il ne s'y mêloit aucun préjugé ſocial.

Les études que fit Marc-Aurele, lui donnoient des habitudes morales tout comme les exercices du corps lui faiſoient contracter des habitudes phyſiques. Les méthodes des anciens étoient des éducations pratiques qui tendoient immédiatement à l'action. N'ayant pas réduit en ordre de

ſcience ſpéculative les notions abſtraites de l'intelligence, il n'y eut aucun mur de ſéparation entre l'eſprit & le cœur; & comme leurs idées étoient collectives, ou tirées par l'induction des faits obſervés avec un eſprit attentif, ces idées affectoient l'imagination & remuoient toutes les puiſſances de l'ame. L'éloquence étoit l'art avec lequel le bon citoyen plaidoit la cauſe du bien public, & les regles de cet art furent uniquement employées pour inculquer les devoirs du patriotiſme. La philoſophie ſervoit à combiner avec les principes du vrai bonheur les pas qu'on faiſoit pour y parvenir; & comme ces études nourriſſoient l'eſprit ſolide du jeune Annius d'idées qui répandoient dans ſon ame les germes du bon, du juſte & de l'honnête, ce fut à la morale qu'il s'attacha avec ce zele affectionné que la notion intuitive de la vertu allume dans les belles ames. Entre les diverſes ſectes philoſophiques, celle des ſtoïciens l'intéreſſoit de la

maniere la plus vive, non seulement parce-qu'elle se rapportoit à son humeur, mais encore parceque ces leçons pratiques avoient la liaison la plus intime avec les progrès qu'il vouloit faire dans l'étude & dans la pratique de la vertu. Le stoïcien qui heurtoit de front tous les préjugés pratiques, étoit de tous les philosophes celui qui avoit la plus grande perfection en vue. Ce n'étoit pas en capitulant avec ses affections déréglées, mais en les combattant avec ardeur & avec constance, que le jeune Annius travailloit à perfectionner son ame. La premiere loi que cet éleve de la sagesse se prescrivit, fut de veiller sur ses pensées & sur ses affections, avant qu'il passât à observer les sentimens & les affections d'autrui; persuadé comme il étoit qu'on n'est impartial envers les autres, qu'autant qu'on l'est envers soi-même. En avançant la félicité publique, on ne goûte ce plaisir sensible qui en est l'effet immédiat, que par la perception de ce même plaisir

qui accompagne nos propres actes; & ce n'eſt qu'un cœur ſatisfait qui nous fait prendre part à la ſatisfaction de nos ſemblables.

Ce goût décidé du jeune Annius n'étoit pas l'effet d'une imagination échauffée, mais le fruit d'une mûre réflexion. L'homme de bien ayant pour objet le vrai bonheur, ſes actes ont une meſure fixe & invariable. Il n'en étoit pas du noviciat de ce jeune philoſophe comme de celui de ces jeunes dévots, dont l'imagination montée ſur le ton pathétique, comprend dans l'idée d'un bonheur idéal tout ce que la richeſſe de leurs images contient de plus raviſſant; mais ſemblable à un homme religieuſement attaché à ſes devoirs, le fils d'Antonin puiſoit dans l'ordre moral les lumieres qui le devoient éclairer ſur la nature & ſur l'importance de ſes offices: c'eſt pourquoi l'ardeur de ſon zele ne ſe rallentiſſoit point, comme il arrive à ceux dont l'imagination, après qu'elle s'eſt réfroidie,

es fait passer à la tiédeur & jusqu'à l'extinction de tout sentiment. Comme il se sentoit toujours plus propre à faire du bien, à mesure qu'il se retranchoit les occasions de faire du mal, la vie dure que menoit ce jeune Romain, avoit beaucoup plus d'attraits pour son esprit mâle & vigoureux, que n'en a l'attirail séduisant de la volupté pour une ame molle & efféminée; car c'étoit par ses exercices vertueux que son goût se fortifioit pour la vertu, au lieu qu'une longue suite de dissipations ne fait qu'engendrer l'ennui, & conduit l'homme au dégoût.

Les idées claires & solides que le jeune Annius s'étoit faites de la vertu, l'empêchoient de trouver des agrémens dans les licences de la poésie; & il regardoit le langage des Dieux, travesti comme il étoit par les adulations des esprits frivoles & débauchés, comme l'opprobre de ce bel art qui avoit autrefois servi à inspirer ces vifs sentimens de respect pour les Dieux, &

d'attachement pour les devoirs sacrés de la vertu. Aussi sublime que Platon, il mépriſoit ces poétes de profeſſion, qui faiſant un métier de ce qui ne devoit être que la prérogative de l'enthouſiaſme moral, employent les beautés de leur art, pour prêter au vice les agrémens de la vertu. Un homme, qui avec les traits animés d'un pinceau enchanteur, alloit fronder la vertu, ne faiſoit pas plus d'impreſſion ſur l'eſprit du jeune Annius qu'un Empirique, qui fût venu lui préſenter un poiſon violent dans un vaſe artificiellement travaillé. Il ne faut pas cependant regarder le jugement de Marc-Aurele comme une regle univerſelle de ce qu'il faut penſer ſur les ouvrages d'eſprit. Cet Empereur avoit l'eſprit auſſi philoſophique que l'étoit ſon ame; & comme il n'auroit point réuſſi dans ce genre de littérature, il ne s'y étoit jamais perfectionné juſqu'à pouvoir porter un jugement définitif ſur l'art de la poéſie auſſi bien que ſur ſon uſage. Ayant eu l'eſprit

assez élevé pour contempler la vertu idéale, & jugeant des autres par lui-même, il se faisoit une idée trop favorable des hommes, s'il s'imaginoit qu'on pût leur présenter une notion directe de la vertu; car il y a une infinité de caracteres qu'il faut surprendre par le plaisir qn'excite dans leur ame la belle représentation d'un acte louable, & c'est seulement par des voies obliques que le vrai se peut frayer un accès dans leur ame, en trompant sous l'image du plaisir la vigilance jalouse des passions, qui sont au guet pour arrêter toutes les impressions favorables que pourroient faire les sentimens du bon & de l'honête.

C'est le propre de l'homme vertueux, de croire que sa félicité intérieure est inséparable de son être. Marc-Aurele ne pensoit pas assurément à ce qu'il y avoit de singulier dans les phénomenes de sa vie: voir un jeune homme plus épris de la beauté de la vertu que ne l'est un amant des charmes de sa maîtresse; voir cet adolescent

occupé à amortir ses passions dans un âge où l'on ne pense qu'à les satisfaire; le voir aussi attaché à ses devoirs qu'on est communément sensible au plaisir, c'étoit le triomphe de la vertu, & un trophée d'autant plus signalé qu'il avoit été planté sur les murs de la maison la plus opulente de Rome. En entrant dans un vaste palais, on s'attendoit à voir l'héritier unique de tant de richesses servi par une foule d'esclaves destinés à lui filer des jours d'or; mais le voilà couché sur la dure avec un corps exténué & un visage qui porte les traits de l'austérité: vous traitez de visionnaire, & vous condamnez ce jeune homme sans l'avoir entendu; mais restez un instant & écoutez: vous me croyez, dit-il, ennemi des hommes, mais je ne hais que leurs plaisirs séducteurs. C'est avec une main secourable que je veux délier ce bandeau fatal, que l'imposture semble avoir attaché par mille nœuds. Conduit par Minerve & soutenu par Apollon, ce jeune

homme le délie, il tombe, & vous offre une ſcêne qui vous doit ravir juſqu'à l'extaſe. La vertu confondue avec le vrai bonheur préſente à vos regards étonnés le fils le plus tendre, l'ami le plus ſûr, le citoyen le plus officieux, l'homme le plus empreſſé à prévenir vos beſoins & à ſoulager vos maux. Pouvez-vous refuſer vos larmes à un ſpectacle auſſi attendriſſant qu'eſt celui d'une vertu qui ſacrifie les plus précieux de ſes avantages à la félicité la plus univerſelle. Si jamais l'humanité devoit faire des vœux, ce ſeroit pour la ſanté d'un homme qui ne reſpire que pour être les délices de ſes ſemblables, & qui eſt auſſi paſſionné pour l'intérêt public, que les autres le ſont pour l'intérêt particulier.

Marc-Aurele fut Philoſophe ſans avoir l'eſprit de ſecte. Après que ces inſtituts de la raiſon humaine avoient duré quelque tems, on les vit dégénérer & prendre un ton pédanteſque. Au lieu de conſerver l'eſprit de l'arrangement primitif,

les hommes y joignent ordinairement des intérêts particuliers, & qui sont détachés de la constitution originaire. Il y a une espece de gloire attachée à tous les états, où l'homme se retranche du commerce de la société, & cette gloire croit selon le nombre des sacrifices que l'on fait aux plaisirs & aux aisances de la vie. Ces hommes austeres n'ont rien de commun avec leurs contemporains que l'esprit de vaine gloire, par lequel ils l'emportent encore sur les gens les plus attachés aux frivolités du siecle. Les Stoïciens & les Cyniques du dernier âge de ces sectes avoient des opinions, des mœurs & des usages qui différoient totalement de ce qui se pratiquoit dans le grand monde; & un homme qui entroit dans ces colleges d'Anachoretes philosophiques, devoit renoncer à toutes les liaisons de parenté, d'amitié & de société civile; ce qui les fit tomber enfin dans le mépris, & servit à les anéantir. Marc-Aurele eut assez de vigueur dans l'ame

pour rémonter jusqu'à l'esprit originaire de ces sectes dont la destination étoit de former des Héros militaires & civils. A voir la conduite que ce Prince tenoit envers ses Supérieurs, ses égaux & ses inférieurs, on ne l'auroit pas pris pour l'éleve du Portique, mais pour celui de la nature. On a une regle infallible pour juger de la supériorité d'un mérite, c'est lorsque ce mérite n'a aucun de ces défauts qui semblent tenir à un certain état. Marc-Aurele fut Stoïcien sans orgueil, austere sans dureté, & ponctuel sans affectation. Malgré toute la gêne à laquelle se soumettoit cet homme vertueux, il ne laissoit pas de prendre part à tout ce qui réjouissoit ou qui affligeoit ses semblables. La nature qui est sage & bienfaisante donne à ses vrais éleves cette douceur, qui fait répandre des agrémens sur tout ce qui les environne.

Avide de savoir, Marc-Aurele eut assez d'attention sur lui-même pour ne pas ressembler à ces sophistes orgueilleux, qui

pour nourrir leur ſuffiſance font un amas indigeſte de notions confuſes. Tout étoit pratique dans les ſentimens de ce jeune homme, & comme il employoit uniquement ſes lumieres à renforcer ſon ſens moral, il eut cette ſenſibilité tendre & reconnoiſſante qui fait chérir & reſpecter la mémoire de nos bienfaiteurs. Comme l'étendue de l'eſprit ſert à nous guerir du pédantiſme, de même la bonté univerſelle du cœur prévient toutes les atteintes que donne à la force de nos ſentimens le ſcepticiſme moral. Soyez pénétré de ce que vous ordonne le ſentiment du bon & du juſte, & vous ne tirerez vanité ni de vos connoiſſances ni de vos démarches. La connoiſſance réfléchie de nous mêmes étant inſéparable de vrais actes de vertu, elle rend modérés & modeſtes tous ceux qui ſentent l'importance de leurs devoirs. Les bons ſentimens de Marc-Aurele eurent la force & la vivacité des ſentimens religieux. Ce bon Prince honora ſes maîtres

tant vivans que morts. Il gardoit leurs images en or dans sa chapelle domestique avec celles de ses Dieux lares; & comme il vouloit que son culte se rapportât à ses sentimens, il les ennoblissoit jusqu'à les confondre avec ses actes religieux. Un païen ne pouvoit pas penser plus noblement de la religion qu'en l'envisageant comme un moyen propre à donner à toutes ses idées morales, la force & l'énergie d'actes divins. C'étoit approcher de fort près du vrai déisme, qui fait remonter l'homme par l'échelle de ses exercices moraux jusqu'à l'idée du souverain bien; car tous les actes honnêtes ne sont que des traits réfléchis de cette lumiere pure & resplendissante, qui part du Trône de Dieu.

Les maximes des hommes qui semblent être morts au monde, tendent toujours à se faire un rempart contre les dédains de la multitude par le nombre des richesses, qu'ils ont l'art d'accumuler en

ſecret. Ne tenant preſqu'en rien à la ſociété, ils ſont perpétuellement occupés à faire valoir les prérogatives des congrégations dans leſquelles ils ſe ſont faits inſcrire. Si c'eſt par le déſintéreſſement qu'on a fondé les ſectes religieuſes & littéraires, c'eſt en feignant d'avoir ce généreux mépris des richeſſes, qu'on perpétue ces établiſſemens. Annius, ſans être chef de ſecte, & ſans vouloir primer dans les faſtes de la philoſophie, eut cette noble indifférence pour les tréſors, qui a concilié aux ſages de la Grece les reſpects de tous leurs contemporains. Les Bias, les Héraclites & les Calliſthenes donnant à leurs proches la plus grande partie de leur patrimoine, ne firent pas des ſacrifices auſſi conſidérables que fit un jeune patricien, qui ayant à ſoutenir la ſplendeur d'un grand nom, cédoit à ſa ſœur Annia Cornificia tout le bien de ſon pere, & ſur ce que ſa mere fit des remontrances au jeune Annius, il lui répondit: „je vous invite vous-même à

„donner tout ce que vous poſſedez à ma „ſœur, afin que ſa fortune ne ſoit pas in„férieure à celle de ſon mari. Quel heureux préſage, ce tendre intérêt que Marc-Aurele prenoit à ceux qui le touchoient de plus près, ne donnoit-il pas aux Romains de la juſtice de ſon regne? Aucun particulier ne couroit riſque que ſon patrimoine fût envahi par un Prince, qui s'étoit dépouillé du ſien en faveur d'une ſœur mariée dans une maiſon étrangere. Ces ſentimens de magnanimité ne viennent pas des ſaillies de l'eſprit, & encore moins des coups du hazard; mais ils procédent uniquement des réflexions juſtes que l'honnête homme fait ſur le vrai prix des avantages de la vie.

L'eſprit d'intérêt & celui d'ambition, ſont les deux écueils ſur leſquels échouent les vertus factices; & c'eſt au gré du vent de la fortune qu'on voit changer les hommes de caractere & de ſentiment. A peine vont-ils à pleines voiles qu'ils arborent le

pavillon de l'orgueil, & prétendent qu'à leur approche tous les autres le baiſſent; mais ſont-ils aſſaillis par un puiſſant adverſaire, ils ſe rendent d'abord & ſans avoir attendu le moindre péril. Annius qui avoit contracté de bonne heure cette égalité d'ame, contre laquelle ſe briſent les vagues de la fortune, ſut conſerver cette heureuſe diſpoſition, dans le tems, où appellé au Trône, il avoit devant lui une perſpective, qui a ébloui les Céſars & les Alexandres. Adopté par deux Empereurs, la ſplendeur de la fortune ne le fit point changer de ſentiment. Ce n'eſt que la vraie ſageſſe qui familiariſant l'homme avec tous les états de la vie, le préſerve de ces étourdiſſemens d'eſprit, qui ſont capables de le bouleverſer. Sans avoir cette indifférence ſtupide qui caractériſe le ſot, le vrai philoſophe ſait apprécier la magnificence du Trône, tout comme les haillons d'une honête indigence. Employant la premiere pour ſubvenir à la ſeconde, il voudroit

mettre la même égalité dans les conditions & dans les ſentimens. A l'âge de dix-huit ans, Marc-Aurele eut de la peine à quitter les jardins de ſa mere, pour prendre les logemens qu'avoit occupé Adrien, avant qu'il fût parvenu à l'Empire. C'étoit le pas qui lui paroiſſoit le plus périlleux de toute ſa vie. Ceux qui ne conſiderent la ſouveraine authorité que de loin, n'en ſauroient jamais concevoir les difficultés & les embarras. Ne l'enviſageant que du côté des plaiſirs & des agrémens, que ſemble promettre le rang ſuprême, ils ne mettent jamais en ligne de compte les ennuis & les dégoûts qui en ſont inſéparables. Marc-Aurele tout jeune qu'il étoit, ſentoit l'étendue des obligations, que lui impoſoient la confiance d'Adrien, & la bonté d'Antonin, il la ſentoit, dis-je, par l'importance de ſes offices actuels; & la ſouveraineté n'auroit eu aucun attrait pour cet eſprit ſolide, ſi cette haute dignité n'eût étendu la ſphere de ſon activité bienfaiſante.

Ses besoins ne se multiplioient point avec les honneurs dont il fut comblé. Vrai connoisseur de ce qui constitue la félicité de l'homme, ce jeune philosophe la mettoit dans une heureuse médiocrité. On ne borne communément ses désirs, que lorsque les facultés se refusent à leur accomplissement; la nécessité agissant alors avec son bras de fer, on est forcé de se plier sous ses loix; & c'est cet état de contrainte qui fait la plus grande infortune du genre humain. Les hommes ne pouvant pas établir un rapport juste & exact entre la convenance des idées & la compétence des forces; le pauvre mortel, inquiet & insensé comme il est, se crée des besoins & se tourmente à les satisfaire. Pour peu que la fortune favorise ses desseins, le nombre de ses soucis croît avec celui de ses facultés, & l'homme quelque riche & puissant qu'il soit, n'établit jamais une juste proportion entre l'idée qu'il s'est forgée du vrai bonheur, & les moyens qu'il a en

main pour y parvenir. L'une de ces quantités excédant toujours l'autre, il n'y a jamais un parfait équilibre entre les préjugés & les affections de ſon ame. L'homme n'eſt ſi attaché à ſes idées illuſoires que parcequ'il regarde chacune d'elles comme un bonheur indéfini. Le luxurieux, l'avare, le malin & l'envieux ſont follement perſuadés que rien ne leur manqueroit, d'abord qu'ils pourroient aſſouvir tous leurs deſirs. Marc-Aurele, qui n'avoit aucune de ces paſſions, ne changea point de conduite, en changeant de fortune. Etant l'héritier préſomptif du plus grand de tous les Empires, ſa vie fut auſſi ſimple & uniforme qu'elle l'avoit été dans ſa condition précédente. Comme il étoit deſtiné à vaquer aux offices de la ſouveraine authorité, il redoubloit d'ardeur & d'activité.

Rome vit alors un ſpectacle, qui étoit unique dans ſon eſpece. Le fils du plus grand Souverain de la terre, alla fréquenter les ſalles de l'académie, & le Prince de

la jeuneſſe romaine, confondu dans la foule des auditeurs, ne ſe diſtinguoit de ſes condiſciples que par l'eſprit de réflexion. Il y a des gens, que la contrariété de ces mœurs avec celles qu'ils ont adoptées, frappe ſi fort qu'ils taxent de ridicule & de pédanteſque, ce qui étoit l'effet d'un raiſonnement exact, que ce jeune Prince avoit fait ſur la néceſſité d'acquérir l'habitude de réfléchir par une continuité d'actes intelligens. S'il faut de l'exercice pour rendre le corps agile & robuſte, il en faut encore d'avantage pour porter la raiſon à ce degré de mâturité, qui la rend capable de diſtinguer dans toutes les ſituations de la vie les différens degrès de probabilité, qu'ont les partis dont il faut choiſir le mieux aſſorti. Il n'en eſt pas du diſcernement, comme de la mémoire qui peut être ſurchargée par une trop grande multitude de faits, au lieu que la raiſon mûrit par le nombre auſſi bien que par l'ordre des exercices qui ſervent à la ren-

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn825542979/phys_0264
DFG

dre juſte & clair-voyante. Tout ce qu'on étudie dans la jeuneſſe n'étant que préluſoire, c'eſt dans l'âge fait où l'homme ſenſé peut faire des pas aſſurés dans la carriere de la ſageſſe: ſemblable à un praticien, il acquiert l'eſprit obſervateur par les événemens de la vie publique, & l'expérience par les phénomenes de la vie privée. Marc-Aurele ne diſcontinuoit jamais ſes études, parceque ſa vie lui préſentoit toujours de nouveaux objets propres à être étudiés. Pour ne pas laiſſer ſon eſprit en friche & pour préſerver ſon ame de l'engourdiſſement, l'homme d'eſprit fixe ſon eſprit à des objets intéreſſans; & qu'y a t-il de plus intéreſſant pour l'homme que la connoiſſance de ſoi-même, & le ſoin perpétuel qu'il ſe donne pour perfectionner ſon eſprit & pour améliorer ſon ame? Le politique peſe les forces des Etats, le négociant tire la balance entre ſa recette & ſa dépenſe, & le ſavant compare ſes connoiſſances acquiſes avec celles que poſſedent les autres;

mais l'homme tout seul ignore où il en est par rapport à ses facultés & à ses habitudes morales. Marc-Aurele qui regardoit cette occupation comme la plus importante de toutes, s'accoutumoit de bonne heure à sonder son ame, pour voir jusqu'à quel point il pourroit se fier à ses dispositions intérieures.

Il y a eu beaucoup d'honêtes gens de tous les siecles, qui sont parvenus à être vertueux, sans avoir poussé la théorie jusqu'à ce degré de précision auquel la porta le digne fils d'Antonin; mais comme ce Prince intelligent vouloit être vertueux par principe, & qu'il savoit qu'on ne peut jamais choisir des vues assez étendues, il se mit à étudier tous les écrits des philosophes pratiques; & ayant préféré l'idée noble & élevée, que les stoïciens donnoient du système physique & moral de l'univers, à toutes les théories des sages, il eut encore une tâche des plus difficiles à remplir, qui consistoit à rendre applicables aux rapports & aux événemens de sa vie les conséquences

fertiles & lumineuſes qu'il tiroit de la philoſophie du Portique. La principale cauſe du peu de progrès que font les hommes dans la pratique de la vertu, conſiſte en ce qu'ils ſe contentent de quelques idées ſpéculatives ſur les mœurs & ſur les ſentimens, ſans ſe mettre en peine de rendre ces idées intuitives ou d'y joindre les ſenſations délicieuſes du goût; encore moins s'attachent-ils à ſe preſcrire ces préceptes particuliers & individuels, qui les mettent en état de connoître au juſte le régime qu'il faut faire obſerver à l'ame. Antonin quoiqu'il ne fût pas initié dans les myſteres de la philoſophie ſpéculative, ſentoit cependant le prix d'un caractere, qui joignoit les qualités les plus eſtimables du cœur aux talens les plus diſtingués de l'eſprit.

Les honêtes gens de tous les ſiecles & de tous les pays ſe ſont d'abord reconnus, & s'il y a un langage univerſel c'eſt celui du cœur & des ſentimens. Les progrès qu'on fait dans le bien, loin d'exciter l'en-

vie, ne font qu'augmenter l'eſtime, & l'on ſe prête ſans réſerve aux avances que nous fait un cœur franc & ouvert. La diverſité des connoiſſances met beaucoup plus de diverſité entre les ſavans, que la diverſité des caracteres n'en met parmi les gens de bien. Le miſanthrope & l'homme aimable, s'ils ſont honnêtes gens, ſe comporteront beaucoup mieux que deux ſavans, dont l'un n'a que des idées intellectuelles & l'autre des notions intuitives. Quoique ce ne fût pas le cas d'Antonin, il y eut cependant une grande diverſité dans le caractere du pere & dans celui du fils. Le pere étoit attaché à ſes devoirs par habitude, & le fils par principe; l'un ſe contentoit de ſentir la convenance de ſes actions, l'autre en vouloit avoir l'idée la plus diſtincte. Le fils d'Adrien ne connoiſſoit d'autre logique que celle du bonſens moral, au lieu que le fils d'Annius faiſoit précéder à ſes démarches les raiſonnemens de la morale la plus épurée. Le

maître puisa la philosophie dans la même source où l'avoient puisée les Curius & les Fabricius, au lieu que le premier de ses sujets s'étoit adressé au Portique; malgré ces différences, il regnoit une parfaite harmonie entre ces deux illustres Romains. Tous deux étant également imbus des maximes de l'humanité, l'un rendit justice au mérite de l'autre; & Antonin se pressa de couronner la vertu de son fils adoptif par tout ce que le pouvoir impérial avoit de plus splendide.

Pour attacher à sa maison un Prince qui portoit déjà son nom, l'Empereur lui fit offrir sa fille unique. L'amitié d'Antonin valoit plus que ce don immense. Marc-Aurele qui consultoit dans toutes ses démarches les regles de l'équité la plus exacte, prit en délibération une offre que tout autre auroit regardée comme le comble de ses souhaits. Faustine semblable à la fille d'Auguste, portoit l'Empire pour dot; Agrippa & Tibere avoient passé sur les irrégularités de

Julie: mais Marc-Aurele, supérieur à ces deux Romains, avoit de la peine à revenir de l'idée désavantageuse qu'il s'étoit faite de Faustine. Marc-Aurele eut encore une raison de balancer sur le parti qu'on lui proposoit; & ce fut la volonté d'Adrien, qui voulant étendre son authorité sur ses successeurs, destina à Marc-Aurele la fille de Verus-César, afin d'unir par les liens les plus indissolubles les deux fils adoptifs d'Antonin.

Comme Marc-Aurele devoit à Adrien le premier acte de son adoption, il se crut obligé d'obéir aux ordres d'un Prince qui avoit jetté les fondemens de sa haute fortune. Antonin qui lui présentoit sa fille, étant en même tems son pere adoptif, ce conflit de devoirs fit naître un conflit de sentimens, qui embarrassoit beaucoup un homme auquel tous ses engagemens étoient sacrés & inviolables. Un homme qui n'eût fait que consulter les regles de la politique, n'auroit pas hésité d'accepter

pour épouse la fille de l'Empereur regnant. Ce qui inquiéte le plus un esprit à réflexion est la difficulté qu'il trouve à concilier deux rapports qui paroissent être opposés. En rejetant Faustine, Marc-Aurele offensoit un pere qui lui offroit ce qu'il avoit de plus cher au monde; & en donnant Faustine à un autre, il transféroit sur ce nouveau gendre des droits sur l'Empire, qui étoient en contradiction avec ceux que Marc-Aurele possédoit en vertu de la disposition d'Adrien. En épousant une Princesse dont les mœurs avoient si peu de conformité avec les siennes, il se préparoit mille chagrins mortifians; mais comme ces inconvéniens étoient personels, au lieu que les autres étoient publics, Marc-Aurele préféra la tranquillité de l'Etat à celle de son ame. Socrate choisit Xantippe, & Marc-Aurele épousa Faustine; & tous les deux furent à l'épreuve des dégoûts qu'ils essuyerent dans leurs mariages. Ce fut la sagesse qui rendit celui-là insensible, & ce

fut l'équité qui empécha Marc-Aurele de répudier une Princeſſe qui lui avoit apporté l'Empire pour dot. Marc-Aurele n'ayant d'autre titre à l'Empire que l'adoption d'Adrien, il attachoit toujours les prétentions les plus prochaines au Trône à ſon mariage avec la fille unique d'Antonin. L'honête homme ne peut jamais choiſir le bien abſolu, mais ſeulement un bien modifié ſelon les circonſtances variables des tems & des lieux où il ſe trouve placé. Souvent le meilleur parti n'eſt pas celui qui s'accorde avec nos lumieres & nos goûts, mais l'honêteté doit plus d'une fois appeller à ſon ſecours les regles de la prudence qui dirige l'homme par la combinaiſon des événemens.

Marc-Aurele, Céſar, Conſul & Chef de la premiere centurie des Chevaliers romains, fut le même qu'il avoit été auparavant. Obligé d'habiter le palais de Tibere, l'éclat qui l'environnoit ne fit point diſparoître celui de ſes vertus perſonnelles.

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn825542979/phys_0272
DFG

Ayant en perſpective le Trône le plus auguſte, cette perſpective ne fit que l'exciter à ne pas fruſtrer les Romains des eſpérances qu'ils avoient fondées ſur ſes lumieres & ſur ſes vertus. L'expectative des dignités les plus brillantes ſert à aiguiſer l'amour propre des hommes ordinaires, mais ce puiſſant motif ôte juſtement aux hommes de la tempe de Marc-Aurele, ce que cet aiguillon a de rude & d'offenſant. Ce digne héritier de l'Empire partageoit ſon tems entre le ſoin d'accomplir les devoirs de ſon Etat préſent, & celui de ſe préparer à l'obſervation ponctuelle de ſes offices futurs. Antonin qui vouloit prévenir les déſirs de ſon ſucceſſeur, fit venir de toutes les provinces de l'Empire les hommes les plus diſtingués par leur ſageſſe & par leur ſcience, non pour faire leur cour à Marc-Aurele, mais pour lui ſervir de précepteurs & d'amis. Ce Prince qui avoit encore plus de ſageſſe que ceux qu'il traitoit ſur le pied de ſes maîtres, étoit le ſeul qui crût

avoir besoin d'apprendre. Ayant étudié l'homme, il savoit que l'esprit n'a pas moins besoin d'alimens que le corps, & qu'on rétrograde dans la lice des connoissances & des vertus d'abord qu'on n'y avance plus. Etant doux & complaisant pour les autres, il fut dur & sévere pour soi-même.

Antonin donnoit une preuve évidente des lumieres, qui dirigeoient ses actes de bonté en ce qu'il ne donna à Marc-Aurele la puissance tribunicienne avec l'authorité proconsulaire, qu'après neuf ans écoulés depuis le premier terme de son adoption par Adrien. Ce terme auroit paru bien long à un Prince plus ambitieux que ne le fut le fils d'Annius. On n'a jamais ce violent désir de dominer lorsqu'on a une juste idée des autres, & l'on pense toujours modestement de soi-même, toutes les fois qu'on s'empresse à se bien acquitter des devoirs de son état présent. C'est aussi le vrai moyen de ne pas être inquiet pour l'a-

venir; Marc-Aurele, content de la dignité de Céſar, attendit tranquillement juſqu'à ce que la fortune voulût conſommer l'ouvrage de ſon élévation. L'Empereur annonça l'heureux choix de ſon Co-régent par un acte de clémence, qui fut très conforme à l'eſprit du nouveau regne. Se conformant à l'exemple d'Adrien, le Prince fit une remiſe de tout ce qui étoit dû au Fiſc, & brula les régîtres qui conſtatoient ces dettes. Ces actes ſont moins déplacés ſous les regnes des Princes économes, que ſous ceux des Princes prodigues; cet acte ſe fit cependant plutôt par condeſcendance que par prudence. Quand on vouloit obtenir le nom de bon Prince, il falloit imiter l'exemple des Princes qui avoient flatté la cupidité du peuple; & les Princes les plus ſages n'oſoient pas violer ce qu'on appelloit alors maxime d'Etat. Je ſuis néanmoins perſuadé, qu'il entroit dans cet acte d'Antonin un ſentiment de bienveillance pour le peuple romain, & que ce bon

Prince vouloit réellement que tout l'Empire prît part à la joie qu'il ressentoit d'avoir donné à l'Empire un Prince digne de le gouverner. Il y a des imperfections qui semblent être indissolublement attachées à l'humanité, considérée du bon aussi bien que du mauvais côté: est-on doux par sentiment, on n'est propre qu'aux actes de la vie privée, les actes de bénéficence au contraire qui partent de l'esprit de réflexion, se rapportent d'avantage à la vie publique. Un seul de ces caracteres ne suffit pas pour la prospérité des peuples, & ce n'est qu'une heureuse combinaison d'actes, assortis à la vie publique & à la vie privée, qui établit le bonheur de l'Etat sur des fondemens inébranlables. Je me représente Antonin, comme un bon pere de famille, qui veut que toute sa maison se réjouisse de ce que son fils aîné a eu le bonheur d'emporter un important office.

S'il falloit à l'Empereur du tems pour connoître à fond le caractere sage & ver-

tueux de son fils adoptif, l'attachement qu'il eut pour lui fut d'autant plus fort & plus inviolable. L'homme passionné se trahit d'abord, au lieu qu'on ne connoît un homme à principes qu'après l'avoir vû dans des situations, où les tentatives de faire du mal n'ont pas fait varier ses penchans pour le bien. Les honêtes gens, qui n'ont que du bon sens & de la prudence, sont portés à épier les démarches de ceux qui leur en imposent par des lumieres ou des connoissances acquises; & il reste toujours au fond de leur ame une suspicion rélative à la facilité de l'abus qu'on peut faire de la supériorité des talens. Les préjugés qui naissent de l'idée confuse de sa foiblesse, sont aussi difficiles à déraciner que l'est le sentiment de l'amour propre d'où ils partent: c'est pourquoi il ne faut pas s'étonner de ce qu'on ne rend pas d'abord justice au mérite. Ce seroit un sacrifice que la vanité devroit faire à la gloire d'autrui: il est donc fort aisé à concevoir

la raiſon, pour laquelle l'homme tarde ſi longtems de porter ſes offrandes ſur l'autel conſacré à la vertu.

Il faut même des Antonins pour reconnoître le mérite d'un Marc-Aurele; & comme ces vérités ſimples de la nature, ne ſont apperçues que par un petit nombre d'eſprits, dont les regards perçent à travers les nuages que forment les préjugés & les paſſions; de même faut-il avoir une grande force d'eſprit, pour découvrir la franchiſe & la bonté d'un caractere, formé par les mains bienfaiſantes de la nature; la connoiſſance que l'Empereur acquit du caractere de ſon ſucceſſeur reſſembloit à ces idées lumineuſes, auxquelles on ne parvient qu'après de longues recherches, mais que l'on adopte enſuite comme la regle de ſes jugemens & le modele de ſes actions. Rien ne fut capable de faire changer d'idée à un Prince qui mettoit une partie de ſon mérite à reconnoître celui de ſon ſucceſſeur. L'harmonie entre ces deux

Souverains du monde fut la même qu'eſt celle qui regne entre les facultés intellectuelles & morales d'un homme, qui ne compte pas moins ſur les ſentimens que ſur les lumieres d'un autre.

On ne peut jamais ſurprendre un eſprit ſolide par des ſtratagêmes qui ſervent à jetter la défiance dans un eſprit foible. Auſſi ne fait-on que des attaques ſourdes, & ſous le ſpécieux prétexte de zele pour le ſalut du Prince on tente de s'emparer de ſa confiance. Quand on déſeſpere de prendre une ville à force ouverte, on y entretient des diviſions & des intelligences. L'homme ruſé cherche à parvenir à ſes fins, en mettant dans ſes intérêts les paſſions & les préjugés d'un autre. Omulus, cet orgueilleux Sénateur ayant l'eſprit aigri contre deux Princes qu'il ne pouvoit jamais égaler, vouloit les diviſer. Voyant la mere de Marc-Aurele adorer une ſtatue d'Apollon dans ſon verger, il le fit remarquer à l'Empereur, en lui diſant: „Voilà une

„femme qui prie les Dieux que vous mou„riez bientôt, afin que son fils regne." Cette malignité n'étoit pas tout-à-fait destituée de vraisemblance par la considération du caractere ambitieux & intéressé de cette Princesse, qui connoissant la déférence de son fils, bruloit d'envie de partager avec lui l'authorité suprême. Mais Antonin étoit trop accoutumé aux artifices dont se servent des courtisans avides & intéressés, pour donner dans le piege que tendoit à sa probité cet homme frauduleux. Un homme qui a vêcu dans le grand monde est difficile à gouverner, & s'il n'a pas des passions désordonnées, il regarde comme un outrage ce qui tend à le brouiller avec ceux qu'il a une fois reconnus pour des gens de mérite. Omulus n'eut d'autre récompense que la honte, & l'Empereur méprisoit trop la calomnie pour punir le calomniateur.

Marc-Aurele destiné seul à l'Empire par la volonté d'Antonin qui avoit laissé

dans la condition privée Lucius-Commode, frere adoptif du nouveau Prince, celui-ci fit au commencement de son regne un acte qui étonna les Romains, & qui fait encore l'admiration de la postérité. Il associa à la souveraine puissance ce même Commodus qui avoit été exclus par le dernier Empereur. Avant que de condamner Marc-Aurele, considérons son acte sous les deux faces qui se présentent d'abord à l'esprit. A l'envisager du côté de la justice, le successeur d'Antonin eut les raisons les plus fortes de tirer Verus de la condition d'homme privé. Adrien l'avoit fait adopter par Antonin, comme étant le fils d'un César auquel la mort avoit enlevé le sceptre impérial; & sous le dernier regne Verus fut toujours regardé comme le fils adoptif de l'Empereur. Marc-Aurele fut à la verité distingué de son frere adoptif, mais un homme qui pense juste ne tire jamais avantage des ménagemens d'un autre, & sa justice redresse le tort que l'amitié semble faire aux

droits d'autrui. L'Empereur ne se seroit jamais regardé comme possesseur legime du Trône, à moins que ses titres n'eüssent été sans contestation. Si l'on considere cet acte selon les régles de la prudence, je ne disconviens pas que la puissance absolue des premiers Césars n'ait été incompâtible avec ce partage de la souveraine authorité; mais les Princes étrangers qui depuis Trajan dominoient à Rome, avoient laissé jouir le Sénat de toutes les immunités qu'il pouvoit désirer dans un gouvernement monarchique. Il n'y eut donc rien à craindre de la part du corps civil, qui n'étoit pas mécontent de voir le descendant d'un patricien de Rome jouir d'une puissance égale à celle d'un Prince qui étoit d'origine étrangere. Les armées ayant souscrit à la volonté d'Adrien, elles étoient bien-aises de voir le fils d'un César monter sur le Trône impérial. La différence des humeurs ne pouvoit pas même nuire aux affaires de l'Empire; car Verus étant pro-

pre à figurer & Marc-Aurele à travailler, ces deux Empereurs pouvoient joindre le faſte de la magnificence à la ſolidité de l'art de gouverner. Les Romains n'étoient pas mêmes aſſez vertueux pour goûter la ſageſſe d'un Philoſophe, il leur falloit donc un homme aimable qui tempérât la ſévérité de la ſageſſe par les agrémens de la complaiſance. D'ailleurs Marc-Aurele étoit ſûr de ſa vertu, & ſavoit qu'elle ne ſe démentiroit jamais par un partage d'autorité qui ne fait que bleſſer l'ambition & offenſer l'orgueil. L'Empire ayant été très bien gouverné ſous Antonin & ſous Marc-Aurele, l'Empereur étoit perſuadé que le même bonheur accompagneroit ſon regne. Verus panchoit à la volupté, mais faut-il donner l'excluſion à un Prince parceque ſes ſentimens ne s'accordent pas avec ceux du Prince regnant? & la crainte doit-elle prévaloir ſur des conſidérations tirées de la ſituation actuelles des choſes?

L'Empereur avoit pris toutes les précautions imaginables pour prévenir le mal qui pouvoit réſulter de la Co-régence de deux Princes, en ce qu'il ne partagea pas les provinces de l'Empire, comme cela arriva du tems des Triumvirs, & qu'il donna ſa fille en mariage à celui qu'il avoit joint à l'Empire. Cet acte étoit très noble, quand on conſidere d'un côté les prétextes plauſibles qu'il auroit pu alléguer pour donner l'excluſion à Verus. Favori d'Antonin, il n'eut point cette ſuffiſance qu'ont coutume d'avoir ceux qui ont joui de la plus haute faveur; & n'ayant rien à craindre du côté du Sénat & des Armées, ſes motifs furent uniquement tirés d'un fond de juſtice dont il ne vouloit jamais ſe départir. Un légiſlateur a beau publier les loix de la juſtice la plus exacte: ſes loix quelques ſages qu'elles ſoient, peuvent tout au plus prévenir le mal; mais elles ſont inſuffiſantes pour conduire au bien, à moins que le Prince ne les muniſſe d'un

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn825542979/phys_0284
DFG

exemple assez imposant, ou tel qu'il lui fasse préférer les intérêts de la justice à ceux de sa puissance. Et quel exemple plus illustres le successeur d'Antonin pouvoit-il donner que de gouverner l'Empire à l'indivis avec un Prince, uniquement parceque la volonté suprême d'un Empereur l'avoit une fois appellé au Trône? Dans le siecle de Marc-Aurele il siéoit mal aux Romains de nourrir les divisions que l'esprit d'intérêt & d'ambition avoient excitées au milieu de ce peuple; & si le caractere inquiet & féroce des patriciens pouvoit être corrigé, c'étoit par cet exemple frappant de bonté & de justice fraternelle.

Au commencement du regne de Marc-Aurele on vit fondre sur l'Empire les maux qui ont coutume d'assaillir les états militaires après une longue paix. Les Parthes enhardis par Vologese, un de leurs plus grands monarques, prirent les armes, & après avoir défait les Romains, ils chasserent du trône de l'Arménie Soémus, Prince

allié des Romains, & firent une irruption en Syrie avec tant de succès, que cette Province étoit sur le point de branler. La scene avoit bien changé de face depuis le tems de Trajan, qui ne changea pas seulement en Province romaine l'Arménie, mais qui se rendit tributaire l'Assyrie, la Babilonie & la Mésopotamie. Daggresseurs tels que les Romains avoient été du tems de ce vaillant Monarque, ils se mirent seulement sur la défensive. Un vaste Etat perd toujours du côté de la puissance, ce qu'il gagne du côté des richesses; & s'il persévere dans une longue paix, la valeur des Troupes s'engourdit tout comme la force diminue, après qu'on a longtems discontinué un travail dur & pénible. Antonin ne s'étant point rendu en Orient pendant tout le cours de son regne, les gouverneurs qui commandoient les Troupes dans les provinces limitrophes de l'Empire, laissoient déchoir la vigueur de la discipline, qu'on ne peut négliger

jamais impunément, lorsqu'on a pour son voisin un peuple actif, laborieux & jaloux de ses immunités nationales. Ce qui donnoit une grande prérogative à la monarchie des Parthes, étoit que la puissance de leurs Monarques alloit en croissant, au lieu que l'authorité des Césars commençoit à aller en décroissant; car justement dans le tems, où l'Empire eut la plus grande extension, l'authorité exécutrice des Empereurs fut le plus restreinte par le Sénat. L'époque de Trajan, semblable à celle de Solimann Sultan des Turcs, fut la derniere où les Romains firent des conquêtes brillantes, comme les Musulmanns ne remporterent que quelques légers avantages, sur les Vénitiens, après que leur Empire avoit passé une fois son plus haut point de gloire. Tandis que Marc-Aurele résidoit à Rome & Verus à Antioche, le poids de la guerre tomboit sur les généraux; & quand le succès des guerres, qui se font sur l'extrêmité d'un vaste Empire, dépend unique-

ment de la valeur & de la capacité des Lieutenants, il n'y a plus d'accord reglé & conſtant entre le Généraliſſime & les armées qui lui ſont ſubordonnées. On eut beau décorer les deux Empereurs des ſurnoms de Parthique & d'Arméniaque, ces mots étant vuides de ſens & nullement conſtatés par des faits, n'excitoient plus dans les Troupes, cette émotion mêlée d'admiration & de reſpect, qui naquit de l'héroiſme de Céſar & de Trajan. L'honneur du triomphe dû à Statius-Priſcus, à Avidius-Caſſius & à Martius-Verus, n'avoit pas pour l'ame noble & équitable de Marc-Aurele, ces attraits que cette ſolemnité militaire eut pour les anciens triomphateurs. L'iſſue de la guerre, qui ne fit que remettre les choſes ſur l'ancien pied, n'inſpiroit point aux Romains cet air de gaieté noble & élevée, qui les animoit à la vue d'un vrai conquérant.

Les guerres, qu'à l'exception de celles de Trajan, firent les Céſars, ne fu-

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn825542979/phys_0288
DFG

rent que des escarmouches en comparaison de celles, que les Consuls eurent à soutenir contre les Carthaginois, les Syriens, les Macédoniens & les Gaulois. La différence de ces exploits militaires, venoit uniquement de ce que la République pouvoit mettre une pleine confiance dans la fidélité d'un chef, qui étoit lui-même intéressé à l'aggrandissement de la puissance, & à l'augmentation des revenus de la République; au lieu que les Césars, jaloux de la qualité de Généralissimes de toutes les forces de l'Empire, partageoient l'authorité militaire entre plusieurs, & la transféroient d'abord qu'un succès trop brillant faisoit naître des ombrages dans l'esprit de ces Souverains absolus. Le vainqueur des Germains fut rappellé, & le conquérant de l'Ecosse fut reçu avec indifférence. En effet ces Souverains avoient beaucoup plus à craindre de la part d'un Général victorieux, que ne leur pouvoit valoir la jonction d'une nouvelle province. Quoique le

caractere de Marc-Aurele différât extrêmement de celui de Domitien, il éprouva cependant le ſort qu'ont tous les Princes, qui ne ſont point connus de leurs Troupes par un héroïſme perſonnel.

Marc-Aurele n'étoit pas dépourvû de qualités héroïques, mais ſa valeur fut tempérée par la prudence, & réglée par la modération. Obligé de partager les ſoins du gouvernement avec ſon collegue, il aimoit mieux envoyer Verus en Orient que de le laiſſer à Rome, où l'eſprit frivole & l'humeur volage de ce Prince auroit pu reproduire ce luxe énorme, qu'on n'avoit fait que ſupprimer. Les grandes occupations excitent les grands ſentimens; Verus ayant occaſion de ſignaler ſon courage dans une guerre longue & périlleuſe, l'amour de la gloire l'auroit dû réveiller de cette profonde indolence, où l'avoit plongé ſon penchant décidé pour les plaiſirs. Mais au lieu de ſe corriger, l'éloignement où ce Prince foible ſe trouvoit de ſon ſage directeur, ne

fit que renforcer ſes habitudes criminelles, & les délices de Syrie ſervirent à le pervertir totalement. En ſuivant les traces des Othons & des Vitellius, qui de l'état de patriciens opulens étoient parvenus à l'Empire, Verus s'imaginoit que la ſouveraine authorité ne lui avoit été confiée que pour légitimer tous ſes déréglemens aux yeux d'un public qui ne cédoit pas en corruption à ſon Prince. De retour à Rome, le ſecond Empereur étala toute la ſomptuoſité d'une cour ſuperbe, & les Romains étoient beaucoup plus flattés des profuſions d'un Empereur inſenſé, que des réglemens auſteres d'un Prince vertueux. L'humeur de ce peuple, depuis qu'il avoit vêcu ſous les Caïus & les Nérons, panchoit ſi fort à la diſſolution, que Verus, en les diſpenſant d'imiter la retenue de Marc-Aurele, ſembloit lui rendre le ſervice le plus ſignalé. Caton & Apicius ne différoient pas plus que deux Princes, dont l'un rapportoit tout à la décence, & l'autre faiſoit tout aboutir

à l'indécence. L'homme vertueux a une grande délicateſſe dans le tact moral. Quelle mortification ne dut-ce donc pas être pour un Prince auſſi ſage que le fut Marc-Aurele, de voir ſon collegue & ſon gendre ſe plonger dans la luxure la plus effrénée, & d'être obligé de ſouffrir que le cenſeur du Peuple romain dépenſât dans un ſeul repas juſqu'à ſix millions de ſeſterces, ou ſept-cent cinquante mille livres?

Ce que l'un des Céſars vouloit conſerver pour l'Etat, l'autre le diſſipoit pour ſa perſonne; ce que Marc-Aurele bâtiſſoit Verus le détruiſoit, ce que le Philoſophe faiſoit en bien, le débauché le tournoit en mal. On voyoit ſur le Trône un Centaure dont la tête étoit d'un homme, & le dos d'un cheval. Chacun ſent l'amertume que dut verſer dans le cœur de Marc-Aurele une conduite qui anéantiſſoit l'eſprit de ſes ordonnances, & même celui de ſon exemple. Dans l'intérieur du palais les vices étoient authoriſés par les déréglemens de

l'Impératrice, & au dehors l'Empereur ne vit que des mœurs montées sur le ton qu'avoit pris la cour de Verus. Seul au milieu d'une foule de gens corrompus, le Prince eut besoin de toute la fermeté de son ame pour ne pas se décourager; mais non-obstant tous les dégoûts qu'il lui fallut essuyer pour soutenir la cause de la vertu, elle ne lui parut pas moins ravissante que ne le parut l'image de la liberté à Caton d'Utique. Il n'auroit couté à Marc-Aurele qu'un mot pour ôter à Verus une authorité qu'il tenoit uniquement de la bienveillance de son beau-pere; mais c'étoit justement cette facilité de détruire son ouvrage qui l'empéchoit de le détruire. Il aimoit mieux redresser les torts de Verus que d'exciter une guerre intestine, où sous la couleur de la justice, il eût été obligé de recourir à la violence. Marc-Aurele plaignoit les gens vicieux sans les haïr, & le crime, au lieu de l'aigrir ne fit que le rendre plus vigilant sur lui-même. Le systême de Zénon ve-

noit à l'appui des bons ſentimens de ſon ame, en ce qu'il lui faiſoit enviſager le genre humain comme un aſſemblage d'êtres, dont la diverſité des ſentimens, des penchans & des opinions ne faiſoit que contribuer au bien abſolu, qui devoit réſulter de ces parties hétérogenes. Verus étoit aux yeux de ce ſage ce qu'une plante paraſite eſt aux yeux d'un obſervateur de la nature. A la conſidérer ſéparément elle ſemble être un hors d'œuvre, mais dans la combinaiſon univerſelle des êtres, chaque corps, quelque chétif qu'il paroiſſe, ne laiſſe pas de contribuer à la beauté & à la perfection du tout. Ce n'eſt pas dire que le vice ſoit auſſi néceſſaire que la vertu, mais cette hypotheſe ſert uniquement à relever la ſageſſe du ſouverain être qui ſait tirer le bien du mal. Le contraſte qui ſe trouvoit entre la conduite de Verus & celle de Marc-Aurele, montroit évidemment que la vertu fait le vrai bonheur des Etats, au lieu que le vice en eſt le déſtructeur & le fléau. Si jamais

une choſe devoit confirmer les hommes dans le bien, c'étoit la contrariété des effets que produiſoient les caracteres oppoſés de ces deux Princes.

Marc-Aurele nous donne lui-même la ſolution de ce qui paroît énigmatique dans la conduite qu'il tenoit envers ſon foible collegue. L'Empereur avoit cette grande maxime, que la bonté naturelle de ſon caractere avoit gravée au fond de ſon ame. Ce Prince judicieux diſoit ſouvent: „nous ne pouvons pas faire les homme tels „que nous les voudrions, il faut les ſup„porter tels qu'ils ſont, & tirer d'eux le „meilleur parti poſſible." Si cette maxime indulgente dirigeoit les jugemens que nous portons ſur les vertus & les vices de nos ſemblables, nous ne courrions aucun riſque de donner dans les excès de l'indulgence, ou dans ceux de la malignité; car en tirant des hommes le meilleur parti poſſible, nous ne les laiſſerions pas croupir dans l'oiſiveté, & nos dédains n'iroient pas

jusqu'à leur refuser la capacité de jouer un rôle; & si l'homme étoit bien pénétré de l'idée de Marc-Aurele, qu'on ne peut pas faire les hommes tels qu'on voudroit, on n'employeroit jamais pour leur correction ces voies violentes qui sentent la tyrannie & l'oppression. L'opinion même qu'il y a des bornes dans l'esprit, qui sont causées par l'organisation particuliere de chaque individu; cette opinion, dis-je, si elle étoit universellement répandue, serviroit à réunir les hommes & à leur épargner une infinité d'actes outrageans. Comme la modération dont usoit Marc-Aurele, couloit d'une source si pure, il seroit injuste d'accuser de duplicité un homme lequel étoit le vrai éleve de la nature.

Il étoit impossible que ce Prince éclairé pût aimer un homme, dont les mœurs & les sentimens différoient tant de ceux que lui prescrivoit la vertu. Tout ce qu'il pouvoit faire se réduisoit à souffrir Verus, & à ne se permettre aucun acte qui

eût violé le respect dû à la majesté impériale. Pour ne pas avoir une indulgence criminelle envers un Prince, dont la puissance alloit de pair avec celle dont il étoit revêtu lui-même, Marc-Aurele préféroit les intérêts de l'Empire à ceux d'une basse condescendance. Verus dut faire violence à ses goûts & suivre l'Empereur dans son expédition contre les Marcommans & les Quades, & le Prince ne consentit de retourner à Rome, qu'après avoir réglé les affaires de Pannonnie. La mort de Verus valoit à l'Empire une victoire éclatante; & Marc-Aurele qui avoit honoré dans la personne de Verus la volonté d'Adrien, & le sang d'un César, ne démentit point sa conduite après la mort de son collégue. Il fit décerner l'apothéose à un Prince, dont l'ame ressembloit à ces Dieux de l'Olympe qui s'étoient abrutis sur la terre. Antonin se fit un point d'honneur de mettre au rang des Dieux son pere adoptif, & Marc-Aurele n'etoit pas moins ponctuel

à observer les devoirs fraternels. Etant le maître d'envisager Verus quant à son office ou rélativement à son caractere, il déclara nettement dans une harangue prononcée en plein Sénat; „qu'il dattoit de ce „jour le commencement de son Empire, „n'ayant plus un collegue dont la négli„gence nuisoit aux affaires;" mais comme Verus malgré la forte inclination qui l'entraînoit à la débauche, avoit le cœur franc & ennemi de toute voie dissimulée, Marc-Aurele lorsqu'il eut à tracer le caractere particulier du défunt Empereur, releva ses traits de bonté en remerciant les Dieux de lui avoir donné un frere, qui par ses mœurs devenoit pour lui un aiguillon de vigilance & d'attention sur lui-même. Les traits vertueux qui partent d'une ame enfoncée dans l'amour des plaisirs, sont comme les traits de lumiere qui percent au travers des ténebres fort épaisses. Les sages sont encore plus attentifs aux bons sentimens, que font paroître des gens qui ont l'esprit hé-

bêté ou le cœur enclin à la ſenſualité; ils ſont, dis-je, plus attentifs à les obſerver qu'à ſe mettre à conſidérer les actes qui ſont les effets directs de l'eſprit de réflexion. Comme dans ceux-ci c'eſt l'art qui prédomine, c'eſt dans ceux-là le pur inſtinct de la nature, qui ſe faiſant jour au travers des goûts dépravés, excite l'attention de l'obſervateur moral. Quelles réflexions un eſprit auſſi ſolide qu'étoit celui de Marc-Aurele ne dut-il pas faire ſur la force des mauvaiſes habitudes, & ſur la néceſſité de ſe prémunir contre leurs atteintes? & comme Verus non-obſtant la dépravation de ſes goûts particuliers, avoit eu beaucoup de déférence pour la ſageſſe de ſon collegue, ce bon Prince crut être obligé de tranſmettre à la poſtérité l'impreſſion favorable qu'avoient faite ſur ſon eſprit obſervateur les actes de bonne-foi & d'honnêteté faits de la part de Verus.

On n'a des vues obliques que par la foibleſſe ou la défectuoſité de ſes principes.

Marc-Aurele harmoniſant avec le bon & le juſte, ce Prince n'eut aucune raiſon du monde d'uſer de feinte. Les méchans feignent d'être bons, mais un vrai homme de bien, étant ce qu'il doit être, n'a pas beſoin d'uſer de feinte. Un grand Prince peut accommoder ſes actes publics à la façon de penſer du vulgaire; mais il lui eſt impoſſible de la contracter. Il fut auſſi difficile à Marc-Aurele d'avoir des ſentimens bas & rampans, qu'il eſt mal-aiſé au peuple de s'élever juſqu'à cette vertu ſublime que ce Prince avoit priſe pour modele de ſa conduite. On trouve dans la vie de Marc-Aurele beaucoup de traits de condeſcendance, mais aucun acte de baſſeſſe. Marc-Aurele aſſiſtoit aux jeux publics, mais il étoit occupé à lire, à apoſtiller des lettres ou à donner des ordres. C'étoit ſon corps qu'il donnoit aux Romains, mais ſon ame ne pouvoit jamais être detachée de ſes fonctions & de ſes habitudes. Il rendoit les gladiateurs à un peuple qui étoit épris

de ces combats sanglans, crainte que ce peuple choqué de son austérité, ne s'imaginât qu'il vouloit l'assujettir à son humeur; & il y avoit trop d'opposition entre le caractere d'un sage & celui d'une nation frivole, pour ne pas appréhender que les Romains ne contractassent un trop grand éloignement pour la personne d'un Prince à la vertu duquel ils ne pouvoient jamais atteindre. Un grand homme doit toujours avoir plus de condescendance qu'un homme médiocre, par la raison qu'on perd d'abord de vue le premier, au lieu que le deuxieme ne peut jamais sortir de la sphere populaire où la médiocrité de son mérite l'a placé. Les moindres distinctions que s'arroge un homme de mérite blessent l'amour propre, au lieu que les manieres fastueuses d'une ame vulgaire ne font qu'exciter le mépris.

La conformité qui regnoit entre les maximes de la vie publique & celles de la vie privée de Marc-Aurele, constatoit sa

probité & sa bonne foi. Il gouverna l'Empire tout comme il se gouvernoit lui-même. Tout retraçoit la nature & parloit en faveur de la bienveillance universelle. Comme il ne pouvoit pas souffrir cette grande inégalité que l'orgueil des Césars avoit mise entre la personne du maître & celles de ses sujets, il prit le même soin pour retrécir l'authorité impériale, que ses prédécesseurs avoient pris pour l'étendre; & comme le Sénat lui paroissoit être le corps représentatif de la République, il le décora des prééminences les plus distinguées. Par toute la conduite qu'il tenoit envers le premier corps de l'Etat, il fit évidement connoître, qu'il ne se regardoit que comme un Lieutenant-Général de la République. Prenant place parmi les Sénateurs, il attendit jusqu'à ce que le Consul eût congédié la compagnie par la formule accoutumée. Il fit plus; en partant pour la guerre des Marcomans, il demanda au Sénat la permission de prendre dans le trésor public,

les sommes dont il avoit besoin. „Car, „disoit il, tout appartient au Sénat & au „peuple. Nous n'avons rien que nous ne „tenions de vous; le palais même où nous „habitons est vôtre bien." C'étoit en effet l'esprit de la constitution primitive de la République, mais les Césars jaloux comme ils étoient de tout ce qui entroit dans la puissance exécutrice, avoient toujours disposé des forces & des finances de l'Etat. Le gouvernement romain, avoit alors la forme la plus composée, & qui par conséquent étoit la moins stable. Par ces grands corps de Troupes qu'entretenoit l'Empereur & qui étoient entierement soumis à ses ordres absolus, l'Etat des Romains tenoit au despotisme; comme le Sénat donnoit des subsides au Prince, il représentoit les Etats-Généraux d'un gouvernement monarchique, & l'Empereur prenant part aux délibérations du corps civil, faisoit naître l'idée, qu'on vivoit encore du tems de la République. Jamais ces sortes

de gouvernemens n'ont de la durée. Ce n'étoit que la bonté de Marc-Aurele, qui unissoit pour quelque tems ces diverses parties élémentaires de son authorité.

Le despotisme donne l'exclusion à la monarchie, & la monarchie repugne aux principes d'un Etat libre, mais la vertu, supérieure comme elle est à tout ordre politique, établit une espece d'unité entre ces rapports éloignés; Marc-Aurele fut despote sans être tiran, le Sénat modéré sans être enflé, & le peuple se tint dans le devoir, sans y être nécessité. Ce prodige étoit dû à la magnanimité & à la prudence d'un seul homme, qui soutenu par la justice, & conduit par la bonté, fit tellement valoir aux yeux des Romains les prérogatives de la vraie sagesse, que le vice rougit de ne pas être d'accord avec un Prince, qui faisoit sa principale étude de la bienfaisance universelle. Quel Sénateur pouvoit haïr un Prince, qui dans les causes où il s'agissoit de l'honneur d'un Sénateur, fai-

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn825542979/phys_0304
DFG

soit un examen secret de chacun de ces procès, avant que de le laisser éclater en public. Mais malheureusement la vertu de Marc-Aurele ne résidoit que dans son esprit, & n'influoit en aucune maniere dans celui de la nation. Il en étoit même du plan que s'étoit trâcé Marc-Aurele, comme de sa philosophie, qui convenoit parfaitement au génie du Prince, & nullement à celui des Romains. Les choses les plus excellentes, sont les plus éloignées de la portée du vulgaire, & il faut autant d'esprit pour accomoder ses maximes à celles du peuple, qu'il faut de capacité pour les concevoir. Tout ce qui ne flatte pas les goûts & les penchans du vulgaire paroit platonicien; & l'évenement ne justifie que trop les conjectures des gens du monde, sur le peu de succès qu'auroit la vertu, si elle venoit une fois à regner sur les hommes.

Malgré ce désavantage qu'a la vertu, quant à la totalité, elle ne laisse pas de

produire de grands effets perſonnels. Marc-Aurele, ſûr de la confiance & de l'amitié des citoyens, put agir envers les militaires avec cette vigueur que demandoit l'exactitude de la diſcipline. Après une grande victoire remportée ſur les Marcomans, il refuſa à ſes ſoldats victorieux la gratification qu'ils lui demandoient. „Tout ce „qu'on vous donnera, leur dit-il, au-delà „de ce qui vous eſt dû, il faudra le tirer „du ſang de vos peres & de vos proches." Le ſoldat fait-il réflexion ſur les regles de la juſtice, & peut-on retenir ſa foûgue dans le tems qu'il a remporté de grands avantages ſur l'ennemi? Marc-Aurele appaiſa les eſprits de ſes troupes victorieuſes par des repréſentations qui les auroient effarouchés en toute autre occaſion. Tant l'héroïſme ſoutenu d'une conduite ſans tache a de pouvoir ſur les eſprits les plus indiſciplinables. Les tyrans d'entre les Céſars n'oſoient rien refuſer aux troupes, & prévenoient même tous leurs deſirs; au lieu

que ces ſages Empereurs qui pouvoient compter ſur la bienveillance du Sénat & des citoyens, oſoient braver les ſoldats, qui pleins de reſpect pour la maiſon regnante, ſe ſoumettoient à l'ordre civil auſſi bien qu'aux reglemens militaires. Tandis qu'il n'y a point d'irrégularité dans la maniere dont le Prince eſt parvenu à la ſouveraine authorité, le Prince n'a pas beſoin de ménager la faveur des troupes. Ce n'étoit point par les acclamations tumultueuſes des ſoldats, mais par l'adoption d'un Empereur légitime que Marc-Aurele étoit monté ſur le Trône, & il ne ſe trouvoit point dans le cas des Othons, des Vitellius, des Pertinax, des Séveres, des Caracallas & de tous les Empereurs qui vinrent après lui Si la perſuaſion de l'intégrité donne de l'aſſurance à un particulier, à plus forte raiſon une conſcience auſſi nette qu'étoit celle de Marc-Aurele, put-elle le raſſurer contre les craintes que lui devoit inſpirer l'audace des militaires.

On vit par l'exemple de cet Empereur l'Empire que la bonté d'un esprit intelligent peut obtenir sur tous les cœurs. Il seroit contraire à la nature de l'homme de se refuser aux sentimens que lui inspire la bienfaisance d'autrui. Comme il ne peut jamais combattre le désir d'avancer son bien-être, il tente aussi envain de supprimer ce que font les autres pour seconder ce même désir. Si l'humanité paroissoit une fois sous une forme humaine, elle auroit tous les suffrages; & quelle image cette vertu auroit-elle pu prendre, si ce n'étoit celle d'un Prince qui rapportoit toutes ses actions au bien public. La misere des peuples le touchoit beaucoup plus que ne l'intéressoit le faste du Trône impérial, & semblable à ce pieux Diacre de l'eglise de Rome, qui vendoit les vases sacrés pour subvenir aux besoins des pauvres, l'Empereur dans une disette générale qui désoloit l'Italie, mit en vente les meubles précieux du palais impérial. Le sage n'a d'autre

mesure pour évaluer le prix des choses que l'usage; au lieu que l'esprit frivole regle son estime sur la rareté ou le non-usage: l'un rapporte tout au public, l'autre n'a en vue que le personnel. C'est l'idée de la possession exclusive qui flatte l'opulence, au lieu que la bénéficence ne se croit honorée que par la multitude de ceux qui participent à ses bienfaits. Marc-Aurele qui prenoit pour modele de sa bénéficence la conduite du souverain être, aimoit à répandre avec abondance, & à distribuer avec ordre. Le sage qui voyoit tomber en ruine le palais d'or du cinquieme des Empereurs, déploroit sur ces ruines l'aveuglement de l'orgueil humain, & assistant à l'enchere de toutes les raretés de l'Orient & de la Grece, il bénissoit les Dieux de ce qu'ils l'avoient fait naître dans un siecle, où l'homme rétabli dans la dignité de sa nature, étoit regardé comme le plus grand ornement de l'Etat.

Tout ce qui concernoit les droits de l'humanité étoit cher à cet Empereur. Ne pouvant pas abolir les combats des gladiateurs, il corrigea du moins l'inhumanité de ces combats, en donnant aux champions des fleurets en place d'épées & d'armes tranchantes. Quand les uſages d'un peuple ſont fondés dans le caractere national, il vaut mieux les corriger que les abolir. En les défendant on ne fait que révolter les eſprits; & la paſſion eſt toujours plus obſtinée ſelon la force de la réſiſtance qu'on lui fait eſſuyer. On remarque ce ſage tempérament non ſeulement dans les actes de police, mais auſſi dans ceux de juſtice de cet Empereur. Toutes ſes ordonnances portoient ſur des arrangemens pris par ſes prédéceſſeurs.

Chaque pays a un droit poſitif qui ſe regle ſur les mœurs auſſi bien que ſur la forme du gouvernement. Comme celui des Romains avoit paſſé de la rigueur de l'ariſtocratie à celle du deſpotiſme, les

chefs de famille qui avoient été trop privilégiés du tems de la République, étoient trop dégradés sous les Empereurs. Du conflit de ces rapports nâquit celui des sentimens. Les femmes, les enfans & les esclaves étoient censés être sous la clientele des chefs de famille, & les loix aussi partiales qu'étoient les hommes qui les avoient dictées, exclurent les meres de la succession de leurs enfans, & les enfans de la succession de leurs meres. Marc-Aurele se conformant aux vues humaines de son prédécesseur, institua les enfans pour héritiers des biens maternels, comme Antonin avoit authorisé les meres à recueillir la succession de leurs enfans. De ce réglement sage & plein d'humanité on vit naître une conséquence, qui ne fut pas moins conforme à l'équité que le réglement qui lui avoit servi de base. L'Empereur établit un département particulier pour veiller aux intérêts des mineurs. Ceux qui ne se trouvent plus sous l'authorité paternelle sont

immédiatement sous celle de l'état, & le Prince doit défendre la cause de ceux qui sont hors d'état de soutenir leurs droits. Marc-Aurele fut le vrai pere de la patrie, en ce qu'il prit sous sa protection immédiate ceux qui étoient sans appui.

Ce sage législateur n'eut jamais la manie de vouloir réformer l'Etat sur les fantaisies de son esprit: mais mettant pour base de ses dispositions la situation actuelle des choses, il n'y fit d'autres correctifs que ceux qui convenoient à la constitution de l'Empire, & à la condition dont jouissoient alors tous les membres de l'Etat. Ne pouvant pas briser les chaînes des esclaves, il assura du moins la condition des gens libres, en ordonnant que le nom de chaque enfant de condition libre qui naîtroit dans Rome, seroit porté dans les trente jours après sa naissance aux archives du trésor dans le temple de Saturne, & il établit à ce sujet dans les provinces des régîtres & des dépôts publics. La condition d'homme

libre n'étoit plus si distinguée qu'elle l'avoit été du tems de la République; c'est pourquoi il y falloit suppléer par des arrangemens qui fussent capables d'assurer à chacun ses prééminences. Ce sage Empereur qui ne vouloit point s'arroger une plus grande authorité que celle qu'eut anciennement Servius, ce Roi populaire des Romains, renouvella l'esprit des ordonnances, qui tendoient à faire jouir chaque citoyen de ce qui lui étoit dû en vertu de sa naissance. Ceux d'entre les Césars qui jettoient le peuple dans la servitude, confondoient les patriciens avec leurs affranchis, & Marc-Aurele qui vouloit faire revivre les sentimens des Romains, mit par la sagesse & l'équité de ses réglemens les anciennes barrieres entre les hommes libres & les serfs. Quoique par-là on n'eût point de part à l'Etat, on fut cependant dans une pleine possession de ses prérogatives particulieres; & comme l'homme fait plus d'attention à ce qui le regarde personnellement qu'à ce

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn825542979/phys_0313
DFG

qui se rapporte à la prospérité publique; il est facile de le satisfaire dans un Etat monarchique, où chacun ne doit penser qu'à jouir de la propriété de ses biens & des immunités qui sont attachées à ses possessions.

Rien n'échappoit à Marc-Aurele de ce qui pouvoit augmenter la gloire & la splendeur de l'Empire. Pensant en citoyen, le bien public lui étoit aussi cher, que s'il eût encore tenu à l'ordre des Sénateurs. Etendant l'esprit de l'ordonnance d'Adrien, qui portoit que chaque député, prépose à un département de l'Italie, eût des biens-fonds dans ce pays, il voulut que tous les Sénateurs eussent des possessions dans le centre de l'Empire. Les Sénateurs tenant alors la place de Sénateurs d'Etat, tels qu'ils sont en Suede & en Pologne, il étoit de l'intérêt du monarque, de rendre respectables aux provinces les assesseurs du premier Parlement de l'Empire. Ce sage Empereur vouloit que les Sénateurs fussent les pre-

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn825542979/phys_0314
DFG

miers eſclaves non du Prince, mais de l'Etat, qui comme les ſerfs dans les tems poſtérieurs devoient être aſcrits au ſol.

Tandis que Marc-Aurele mettoit tout en œuvre pour faire regner la vertu & le bonheur, les deſtinées lui préparoient des travaux, qui l'obligeoient de mettre la cuiraſſe ſur ſa toge. Comme les plus grands évenemens arrivent en conſéquence des révolutions, qui agitent les grandes parties de notre Globe, l'Aſie fit fondre ſur l'Europe un de ces orages, qui par ſa force, & par ſon étendue étoit capable de changer la face de tout l'Empire. Les peuples qui demeuroient au-delà du Danube, chaſſés & pourſuivis par Trajan juſqu'aux monts Carpathes, furent repouſſés par d'autres nations, dont regorgeoit le Nord de l'Aſie. Se trouvant entre deux ennemis également redoutables, la paix dont jouit l'Empire fit naître dans l'eſprit des Quades, des Jazyges, des Sarmates, des Marcomans & des Victovales, la penſée de ten-

ter le passage du Danube. Les peuples libres étant unis par les sentimens de la nature, leurs alliances ont la force & la durée des liaisons que nous font contracter les premiers besoins du corps. Les Romains n'ont jamais été tant épouvantés que lorsqu'ils se virent assaillis per ces peuples féroces, qui ressembloient en audace à leurs vaillans ancêtres. Les Gaulois, les Teutons, les Germains & les Marcomans ont causé des émotions, que n'ont jamais pu produire les Italiens, les Carthaginois, les Grecs & les Syriens. Les Romains raisonnoient juste, lorsqu'ils faisoient des préparatifs extraordinaires contre des ennemis, qui avoient pour les commander des Romulus, des Tullus, des Décius & des Camilles. L'Empereur quelque puissant qu'il fût, n'eut point cette folle confiance dans ses forces, qui enfle seulement le cœur des Princes foibles & présomptueux.

A la vue des armemens que fit Marc-Aurele pour dissiper cette nuée de Barba-

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn825542979/phys_0316
DFG

res, on obſerva très diſtinctement le déclin des forces de l'Empire. Dans la guerre contre la nation aguerrie des Daces, Trajan auroit eu honte d'armer les eſclaves, de faire ſervir les gladiateurs, & d'acheter des troupes auxiliaires. Marc-Aurele fit à l'ouverture de cette campagne une triſte expérience de la néceſſité, dans laquelle ſe trouve un grand monarque de tenir ſur pied un aſſez grand nombre de troupes réglées. Ce n'étoient plus du tems de ces Empereurs pacifiques, ces ſoldats prêts à ſe mettre en campagne au premier ſignal qu'on leur donnoit; mais les frontieres ayant été une fois dégarnies, il fallut ſuppléer aux légionnaires par des ſoldats levés à la hâte; & un Empire deſtiné par ſa conſtitution militaire à être la terreur des nations, dut recourir à ces mêmes moyens violens qui ont été mis en uſage dans les plus foibles états monarchiques. La levée que fit Marc-Aurele eut un grand rapport avec le ban & l'arriere-ban

qui se firent dans un tems où la monarchie des Francs dépendoit plus des nobles, que les nobles ne relevoient du monarque.

Ce fut un opprobre pour un Etat fondé par la force des armes, que son souverain se vît obligé de prendre pour recrues des gens qui n'étoient accoutumés ni à la discipline, ni à l'art militaire des Romains. Ce qui révolte encore d'avantage, est l'idée qui vint à Marc-Aurele de faire des alliances militaires avec les ennemis nés de l'Empire romain. Ce Prince avoit trop bonne opinion des hommes, s'il s'imaginoit que ces nouveaux alliés seroient des soutiens solides de son Trône; & s'il ne craignoit point qu'en apprenant l'art militaire à ces nations féroces, il ne leur fit naître l'envie de l'employer contre les Romains mêmes. Que l'on compare les maximes de la République avec ces usages pernicieux, & l'on ne s'étonnera plus de la rapidité avec laquelle fut précipitée la ruine de l'Empire. Au lieu de citoyens & de latins,

on vit dans les armées romaines des eſclaves, des gladiateurs, des Germains & des Slaves; & tous ces gens ſoudoyés mettoient à la place de l'intérêt public celui de leurs cupidités particulieres. On voulut armer les Germains contre les Germains: mais on ne gagna rien par cette indigne manœuvre, ſi ce n'eſt qu'on fut la dupe des uns, & l'objet de la jalouſie des autres. Je me repréſente ces barbares armés & diſciplinés par les Romains, comme les nations Canadiennes que les Européens ont aguerries juſqu'à les rendre redoutables, non ſeulement à leurs ennemis, mais auſſi à leurs amis; & Marc-Aurele à la tête d'une armée compoſée de gens de tout ordre & de toute condition, reſſembloit plus à un général Carthaginois qu'à un dictateur Romain, ou plutot à ces chefs d'armées dans les derniers ſiecles, où la Germanie & le Nord conſumoient leurs forces pour vuider les querelles des peuples du Midi.

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn825542979/phys_0319
DFG

Les guerres que soutiennent les peuples policés se font avec le surplus de leurs forces, au lieu que les nations brutes les font avec la somme de leurs forces nationales. Comme il est plus facile de consumer le résidu que le total, on voit succéder aux troubles militaires d'assez longs intervalles de paix, dans les états où prédominent les mœurs & les sentimens; le contraire de ceci arrive dans tous les pays où le caractere brut hazarde le tout; tel étoit le cas de ces peuples septentrionnaux, qui faisoient la guerre à Marc-Aurele. Revenant toujours de nouveau à la charge, ils ne discontinuoient point leurs attaques, jusqu'à ce qu'ils fussent détruits, ou qu'ils eussent détruit leurs ennemis. Dans la seconde expédition que fit Marc-Aurele, l'opiniâtreté de ce peuple l'arrêta sur les bords du Danube cinq ans de suite. Ce fut au milieu de ces campagnes périlleuses que Marc-Aurele se conduisit comme Socrate, lorsqu'il alla défendre sa patrie.

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn825542979/phys_0320
DFG

L'étude pratique de la vertu fait que l'homme n'eſt déplacé dans aucun poſte; ſupérieur à ſes offices, le ſage met à leur obſervation cette vigueur & cette ponctualité que les paſſions ſe contentent d'imiter ſans y pouvoir atteindre. Délibérant comme Caton, & ſe battant comme Paul-Emile, cet Empereur joignit la promptitude de l'exécution à la mâturité du conſeil. S'il falloit faire un Panégyrique de la vertu, il ſuffiroit d'alléguer l'exemple de ce Prince, qui doué d'un eſprit tourné à la réflexion & atteint de pluſieurs infirmités, brava les frimats du Nord, & s'aſſujettit à tous les travaux qu'exigeoient les opérations périlleuſes d'une guerre qu'il faiſoit en pays étranger. Quand le devoir agit une fois ſur l'ame, l'homme devient propre à remplir toutes les fonctions de ſon état, & quelques variées que ſoient ſes fonctions, le ſage ne trouve aucune difficulté pour les réunir dans l'idée noble & élevée qu'il s'eſt formée de la grandeur &

de l'importance de sa vocation. Gardant la même équanimité dans la condition de souverain qu'il auroit gardée dans celle d'esclave, Marc-Aurele agit avec la bravoure de Xénophon, & pensa avec la solidité d'Epictete. Rien ne nous étonne plus dans les anciens que cette multiplicité de rapports qu'embrassoit la capacité d'un seul homme. Comme ils se formoient sur le modele de la nature, ils savoient prendre toutes les formes que pouvoient recevoir les organes de leur corps.

Marc-Aurele fut Législateur, Juge & Généralissime. Sa vertu douce & pliable comme elle étoit, le familiarisoit avec tout ce qu'on pouvoit exiger du Souverain le plus accompli. De l'héroïsme moral, il n'y a qu'un pas à celui que nous fait obtenir la valeur. Un homme qui peut se vaincre lui-même, vient à bout de dompter les passions les plus opiniâtres des autres. On ne craignit pas tant les Catons & les Brutus, à cause des conquêtes qu'ils

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn825542979/phys_0322
DFG

avoient faites sur les frontieres de l'Empire, que par les victoires qu'ils avoient remportées sur les séductions du siecle. Il en est d'un homme inébranlable comme d'un juge incorruptible, que le chicaneur n'aborde qu'en tremblant, & dont le mauvais avocat ne peut jamais soutenir l'aspect. Jamais une guerre eut-elle des révolutions plus subites, & présenta-t-elle des scenes plus variées? L'Empereur livra des combats sur les glaces du Danube, & gagna des victoires dans les chaleurs brulantes de l'été. Charles-Gustave & le grand Electeur firent passer leurs Troupes sur les glaces du Sound, & sur celles du Frischhaff; Marc-Aurele choisit pour champ de battaille ces mêmes glaçons, qui n'avoient servi que de pont à ces deux Princes du Nord. Que l'on se souvienne en même tems, que c'est un Prince accoutumé au climat délicieux de l'Italie, qui s'expose à ces intempéries des saisons, & l'on aura lieu de sentir la force de l'ascendant, que nous

fait gagner une habitude vertueuſe dirigée par des principes juſtes & magnanimes.

Marc-Aurele ne fit que des guerres défenſives. Se contentant de déloger les ennemis des frontieres de l'Empire, tout le fruit qu'il recueillit de ſes victoires, fut de retirer cent mille priſonniers, & de mettre des colonies dans la Pannonnie, dans la Dace, dans les deux Germanies, & même en Italie. N'écoutant que les conſeils de l'humanité, il négligea ceux de la politique. Tibere fit paſſer dans l'intérieur des Gaules quarante mille Germains, qui avoient demeuré entre le Mein & le Weſer; & comme ces étrangers n'oſoient pas remuer dans un pays peuplé de nations belliqueuſes, l'Empire ne courut aucun riſque de leur part; ce fut au contraire une choſe extrêmement préjudiciable aux intérêts des Romains, de loger ſur ſes frontiéres des peuples féroces & inquiets. Marc-Aurele recevant ces barbares ſur les terres de l'Empire, eſpéroit de les policer; mais il ne con-

sidéroit pas que des étrangers qu'on contraint d'émigrer, regardent toujours cette émigration forcée comme un acte de violence; & un peuple de sauvages qui nécessite un souverain de lui accorder des domaines nationaux ne regarde jamais ces domaines sur le pied de bienfaits. César plus grand politique que Marc-Aurele, rechassa les Helvétiens dans leurs montagnes; ne voulant pas permettre à ces peuples jaloux de leurs libertés de fixer leur séjour dans une province limitrophe de leur pays natal, & cependant cette clémence auroit été encore moins nuisible que ne fut celle dont avoit usé Marc-Aurele envers ces nations septentrionales: car au lieu de les disperser, il les laissa vivre unis & conformément à leurs usages nationaux. Cette émigration excitoit encore l'envie & la haine des autres nations, qui voyant vivre leurs compatriotes dans un climat plus doux, désiroient de participer à leur félicité; & ce ne fut dans la suite qu'une amorce pour ces bar-

bares d'extorquer par la force, ce que les autres tenoient à titre de bienveillance. Rien n'eſt plus court & moins équivoque que le dictionnaire des hommes libres. Ignorant tout ce qui eſt du reſſort de la politique, ils nomment tribut, ce qu'une nation riche leur paye à titre de penſion; & s'ils occupent un pays, ils le regardent ſur le pied de propriété. Si l'on conſidere les maux infinis que l'Empire eut à ſouffrir de ces nouveaux hôtes, on doit blâmer la bonté démeſurée de Marc-Aurele, mais il faut encore plaindre d'avantage le ſort des ſociétés politiques, qui ne permet pas aux meilleurs Princes d'exécuter & d'étendre les plans de leur bienveillance. A regarder les fautes politiques dans les tems poſtérieurs, on a peine à concevoir comment on a pu être aſſez dépourvû de ſens pour les commettre: mais comme l'eſprit eſt ſouvent ou la dupe du cœur, ou l'eſclave de la néceſſité, les plus grands déſordres ont toujours eu pour raiſons des prétextes,

dont l'air ſpécieux auroit pu éblouir ceux-la mêmes qui les taxent. L'indulgence de cet Empereur ayant eu pour cauſe le ſoin d'éloigner un concurrent, la révolte d'Avidius-Caſſius peut légitimer ce que cette trêve avec les barbares renfermoit de déshonorant.

Les révoltes arrivoient ſous les meilleurs & ſous les plus méchans Princes. On ſe ſoulevoit contre les uns, parce qu'on les connoiſſoit trop, au lieu qu'on troubloit le repos de l'Empire ſous les autres, parce-qu'on les connoiſſoit trop peu. Comme les habitans de la capitale avoient la plus parfaite connoiſſance des déſordres qui regnoient dans une cour corrompue, Caïus & Néron périrent par les complots des Prétoriens; Marc-Aurele qui n'avoit jamais été en Orient, vit au contraire ſon trône ébranlé par un ſoulevement général de l'Aſie & de l'Egypte. Avidius-Caſſius, Lieutenant-Général de l'Empereur dans ces riches provinces, joignoit à une expérience conſom-

mée dans l'art militaire, une ambition des plus violentes. Rien n'eſt plus aiſé que de s'affermir ſous un Prince qui fait valoir infiniment les ſervices de ſes ſujets. Incapable de feindre, Marc-Aurele regardoit Avidius comme le reſtaurateur de la diſcipline militaire; & comme il ne vouloit pas limiter le pouvoir d'un homme qui devoit mettre la réforme parmi les troupes, Caſſius fut en Orient ce que Piſon avoit été du tems de Tibere. Vaillant, ſévere & rigide à l'excès, ce Général avoit les maximes des anciens Romains & les ſentimens des modernes. Son cœur n'étant pas d'accord avec ſon eſprit, il fut auſſi paſſionné pour la volupté qu'attentif à la punir. Camille & Scipion-Emilien ſe réformoient premierement eux-mêmes, & n'inſiſtoient ſur l'obſervation de leurs réglemens militaires qu'autant qu'ils en étoient les modeles. Caſſius racheta la diſpenſe de tout ordre, par la rigueur de celui qu'il preſcrivit à ſes ſujets & à ſes ſoldats. Comme un carac-

tere ſemblable ne peut point ſe concilier l'amitié, il faut qu'il recoure à des voies que ſuggere la malice, & que l'ambition ſemble légitimer.

Voulant calomnier un Prince qui ne donna point de priſes à la calomnie, il ſe mit à le turlupiner. La ſageſſe de Marc-Aurele & ſon penchant pour l'étude de la philoſophie étoient des reproches dans la bouche d'un traitre. Il appelloit l'Empereur une bonne femme livrée aux charmes de la philoſophie, & ne le traittoit que de faiſeur de dialogues philoſophiques. Les qualités les plus excellentes ſont le plus expoſées à la riſée des eſprits frivoles; & l'envie n'a point pour s'exercer de champ plus vaſte que le mérite le plus éminent. On ſe venge de l'humiliation que fait ſubir l'élévation de l'eſprit par les traits envénimés qu'on lance ſur lui; & comme l'on ne peut point lui arracher ſes qualités eſtimables, on ſe met du moins à les noircir. L'indifférence qu'ont les grands hommes pour

les jugemens précipités de la multitude, l'enhardit à tourner en ridicule ce qui passe sa sphere. Semblable à ces esprits sublimes qui ne sont intelligibles qu'à un petit nombre d'auditeurs, le vulgaire ne put point déchiffrer les actions de ce Prince philosophe. Pour peu qu'on s'écarte des opinions populaires, le peuple qui croit être le juge né des Princes, traitte de singulier ce qui est opposé à sa façon de penser. Pour rendre justice au mérite des grands hommes il faut se mettre dans la même combinaison des circonstances locales, & ce n'est qu'un esprit philosophique, qui sent les difficultés que rencontre dans l'exécution de ses actes un homme qui sait se concilier l'admiration de la postérité. C'est même souvent aux dépens de sa renommée présente qu'on va chercher l'approbation d'un âge futur; & si le grand homme a quelques suffrages, quel héroïsme ne faut-il pas pour peser ces suffrages, & pour mettre à la place des applaudissemens

de la multitude ſtupide l'aveu de l'élite du genre humain?

C'eſt dans l'adverſité, & dans le tems où de violens outrages vont aſſaillir la réputation d'un grand homme, qu'on voit ſe déployer ſes qualités excellentes. A peine Marc-Aurele eut-il connoiſſance de la revolte d'Avidius-Caſſius, qu'il étonna le monde par un exemple de modération inouie. Pour ranimer le courage de ſes ſoldats, l'Empereur ſe ſert des argumens militaires, que les Annibals & les Scipions ont propoſés avant lui; mais ce qu'on ne trouve dans les faſtes d'aucun peuple, c'eſt d'entendre plaider la cauſe d'un rebelle par le Prince même. Cet homme magnanime ſaiſiſſoit l'occaſion que lui offroit un crime de leze-majeſté au premier chef, pour faire un acte de vertu ſignalée. „Le comble de „mes vœux ſeroit, dit-il, de pouvoir par„donner à un homme qui m'a offenſé, de „garder la fidélité à un perfide, de me „montrer ami de celui qui a violé à mon

„égard les droits de l'amitié." Gardons nous bien de traiter d'hypocrisie ce qui partoit de la persuasion intérieure de l'ame. Marc-Aurele prend lui-même la peine de nous persuader de l'intégrité de ses sentimens. „Le genre humain, dit-il, n'est „pas entierement dépravé, & il nous reste „encore quelques vestiges de la vertu des „anciens tems." Est-ce le langage d'un fanfaron ou d'un imposteur? Ou il faut renoncer à l'idée qu'il y ait de la vertu parmi les hommes, ou il faut la reconnoître dans cet homme divin. Voilà l'usage que ce digne Prince prétendoit tirer de cet événement désastreux. „L'unique avantage que „je me propose de tirer des maux présens, „c'est de les terminer d'une maniere qui „fasse honneur à la vertu, & de don„ner un exemple qui prouve à l'univers „que même les guerres civiles peuvent „avoir une fin heureuse." C'est le propre d'un grand homme de regarder les choses dans le point de vue le plus étendu; &

comme le moral a beaucoup plus d'universalité que le passionné & le vicieux, Marc-Aurele eut cette sensibilité pour le bien universel & absolu, qu'on a communément pour le bien particulier. La fin la plus heureuse qu'il espéroit de mettre à une guerre intestine, ne le frappoit que par cet exemple éclatant de bonté qu'elle lui donnoit occasion de donner à l'univers. Il vouloit éteindre le flambeau de la discorde par un acte de magnanimité, qui fît tomber des mains du scélérat le plus déterminé, le poignard qu'il avoit levé pour frapper son Prince. Le destin lui envia une satisfaction qu'il regardoit comme le comble de ses vœux; ne pouvant point pardonner à un rebelle, il étoit du moins occupé à recevoir en grace la famille de ce sujet criminel. Les peuples Orientaux, revenus de leur yvresse & couverts de confusion, se hâtoient de retourner à l'obéissance d'un Prince, qui par l'éclat de ses vertus les forçoit de lui rendre les hommages les plus

soumis & les plus sinceres. Sous les Tyrans d'entre les Césars une étincelle put causer un incendie; au lieu qu'un orage des plus violens s'appaisa de soi-même sous ce Prince doux & clément. Comme l'on n'aime point à parler d'un charlatan, après qu'on a été la duppe de son imposture; de même le vertige des Asiates ne fit-il que les indisposer contre celui qui avoit été l'autheur de cette imposture. Le nom d'Avidius fut placé à côté de ces noms maudits qu'on ne transmet à la postérité que pour être l'objet de l'exécration publique.

Il est plus facile d'attirer les hommes dans les intérêts de ses passions, que de les faire entrer dans ceux de la vertu. Pour suivre le torrent, il ne faut point faire d'efforts sur soi-même, au lieu qu'il en faut faire de très grands, pour résister à l'impression dangereuse des exemples publics. Marc-Aurele eut toutes les peines du monde, de faire goûter son plan de clémence à

ſa femme & à ſes amis. Comme les vertus privées ſubſiſtent par les liaiſons de l'intérêt particulier, la vertu publique n'a ſouvent pas de plus grands ennemis que nos proches. Les actes qui ſe rapportent au bien ſocial, ſont difficiles à ſaiſir en comparaiſon de ceux qui concernent un bien de famille; & des gens qui ne connoiſſent leur poſition ſur la carte de l'humanité que par les degrés de la diſtance, où ils ſont de l'amour propre, qui eſt toujours le point, d'ou l'on commence à compter les rapports & les devoirs ſociables; ces gens-là, dis-je, ne jugent des actes vertueux, que par la convenance ou la diſconvenance qu'ils ont avec leurs penchans décidés. Marc-Aurele n'avoit pas beſoin de bâtir à la clémence un autel particulier; ſon cœur qui ne reſpiroit que pour l'humanité, ſervit à cette vertu de trépied ſacré. Ce Prince eut non ſeulement beſoin de clémence pour pardonner à ſes ennemis les outrages qu'ils faiſoient à la dignité de ſa couronne; mais il n'a-

voit pas moins besoin de modération, pour pardonner à ses amis les mortifications qu'ils faisoient essuyer à la délicatesse de ses sentimens. Comme la rencontre d'un homme à sentimens cause le plaisir le plus délicieux, on est navré au fond de son ame lorsqu'on a autour de soi des gens, qui se servent de considérations tirées de leurs intérêts, pour pallier les raisons partiales & intéressées qu'ils alleguent en faveur d'un sentiment factice. Marc-Aurele fut aussi isolé quant à l'exercice de ses vertus, qu'il étoit retranché de la masse du genre humain, par rapport aux principes lumineux, qui le conduisoient. Les plus grands scélérats & les plus grands hommes de bien, sont placés sur les deux extrêmités de la nature humaine. On craignit Néron à cause du trop grand mal qu'il put faire, & Marc-Aurele à cause du trop grand bien qu'il voulut faire.

Les séditions précédentes avoient toutes abouti à augmenter le pouvoir du

Prince, & à diminuer celui des ordres de l'Etat. La révolte aſſoupie par Marc-Aurele n'eut ni l'un ni l'autre de ces effets. Un Prince qui aimoit véritablement ſes peuples, ne vouloit pas profiter de l'égarement, dans lequel la perfidie d'Avidius avoit jetté les habitans de l'Aſie, & l'infidélité de Calviſius ceux de l'Egypte. Comme les peuples ſoumis au pouvoir abſolu des Gouverneurs, ne ceſſent jamais d'être mineurs, le Prince ne vouloit pas punir des Pupilles pour des fautes que leur avoient fait commettre les tuteurs. Au lieu de faire ſaigner les playes de l'Etat par des ſuplices, l'Empereur ſe mit à les guérir par les lénitifs de la douceur. Voulant raſſurer des peuples, qui n'oſoient pas lever leurs yeux juſqu'à ce Souverain reſpectable, il les fit revenir de la ſurpriſe, où les avoient jettés les mouvemens convulſifs de la ſédition. Les Monarques irrités puniſſent leurs ſujets révoltés, par l'excluſion qu'ils leur donnent de la préſence du Prin-

ce. Marc-Aurele, qui n'imitoit les exemples qu'autant qu'ils étoient dignes d'être imités, ſuivoit ceux que mettent en œuvre les Empiriques, lorſqu'ils ont à traitter des malades imaginaires, ou des perſonnes valétudinaires. Ce Prince compâtiſſant viſita les villes de l'Orient en vrai pere de la patrie, qui ſe fait un devoir de conſoler préférablement ceux d'entre ſes enfans, qui touchés de repentir, vont recourir à ſa bienveillance; brulant les papiers d'Avidius & de Calviſius, il ſauva l'honneur & la vie à une infinité de perſonnes qui avoient été impliquées dans la derniere révolte. Ce vrai feu de joie fut beaucoup plus précieux que celui qui conſuma des obligations, dont le prix égaloit une grande fortune; puiſque celui-ci ne ſervit qu'à éteindre des dettes, au lieu que celui-là amortit des haines & des animoſités qui paſſent juſqu'aux générations les plus éloignées. La raiſon qu'alléguoit Marc-Aurele étoit encore auſſi belle que cet acte d'impunité.

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn825542979/phys_0338
DFG

„Il ne vouloit pas, disoit-il, se mettre „dans le cas de haïr." Le vulgaire se fait un devoir de fomenter la haine, & Marc-Aurele l'éloignoit lors même qu'il avoit les plus grandes raisons de haïr. Pour exciter un mouvement de malignité, il ne faut qu'un éclair de l'imagination; au lieu que toute la clarté de l'intelligence ne fut point capable de produire le même effet dans le cœur de Marc-Aurele. Il ne coutoit pas même à ce Prince plus de peines de faire le bien qu'on n'a communément à en vouloir du mal. Tant l'habitude de la bonté tient de près aux facultés originaires de l'homme. Il y a des cas où l'exemple de Marc-Aurele seroit dangereux & même impraticable. Ces cas, je l'avoue, sont très fréquens, car pour être sûr des autres, il faut l'être de soi-même; & ce n'est qu'un Prince comparable à Marc-Aurele, qui par ses actes de bonté peut lier aussi intimément les parties de son Empire, qu'on les unit par des actes de sévérité.

La bonté de cet Empereur guidée par la prudence se rapportoit à l'importance des objets. Il anéantissoit les documens de la correspondance criminelle de Cassius, parcequ'il ne s'agissoit que de crimes particuliers; mais les crimes commis par la capitale de l'Orient furent punis par l'endroit qui lui étoit le plus sensible. Marc-Aurele ôta à cette ville luxurieuse les jeux & les spectacles que ceux d'Antioche aimoient jusqu'à la folie. C'étoit punir pour corriger & non pour perdre. En ôtant la principale raison de l'étourderie qui avoit gagné l'esprit de ce peuple, il agit comme ces sages médecins, qui enlevent à un paralytique les alimens des maux qui minent ses forces. Cet ami des hommes ne cessoit de l'être, lors-même qu'il étoit le plus irrité contr'eux; & une bonté qui répand ses influences bénignes au milieu de ses actes les plus séveres, ressemble à ces grosses plujes d'été, mêlées de tonnerres, qui purifient l'air & favorisent la végétation.

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn825542979/phys_0340
DFG

Quand on eſt bon par des principes habituels, on ne peut s'empêcher d'agir uniformément. Dans les ames vulgaires on voit toujours une grande contrariété entre le caractere public & le caractere privé; l'ame de Marc-Aurele, montée ſur le ton de la bienfaiſance, la plus univerſelle, combattit les mêmes préjugés dans l'intérieur de ſon palais, qu'il eut à combattre dans l'extérieur de ſon office ſuprême. Mari indulgent envers une épouſe, qui abuſoit de ſa condeſcendance, il eut de la tolérance pour les déréglemens d'une Princeſſe, qui étoit la fille d'Antonin & la mere de Commode. Comme il auroit été nuiſible à l'héritier du Trône que l'Impératrice eût transféré dans une maiſon étrangere les droits qu'elle avoit ſur l'Empire, l'Empereur regardoit les infidélités de ſon épouſe, comme ces menées ſourdes des Grands, qui n'aboutiſſent qu'à les couvrir eux-mêmes de déshonneur. La mémoire de ſes amis, de ſes parens & de ſes bienfai-

teurs, étant sacrée pour un homme du caractere de Marc-Aurele, il auroit cru se rendre responsable à Antonin, s'il eût maltraité sa fille. Malgré l'abus criminel que l'Impératrice faisoit de ses prééminences augustes, l'Empereur regardoit toujours le droit qu'elle avoit à l'Empire comme le sceau des documens qui prouvoient la légitimité de ses propres titres aussi bien que de ceux de son fils; & au lieu d'augmenter la flétrissure par un divorce, il s'attachoit à l'effacer par les honeurs qu'il rendoit à l'héritiere de l'Empire. Le sage connoît d'ailleurs le fort & le foible de la nature humaine; ce qui lui fait juger des écarts du tempérament, non sur l'évidence des raisons morales qui sont hors de l'homme, mais sur la force de l'instinct naturel qui est dans l'homme. Comme l'homme de bien sait tout ce qu'il lui en a coûté pour subordonner la fougue des passions à l'ordre des sentimens, il a garde d'exiger la même ponctualité de tous les autres.

Ce qu'on traite d'indifférence dans un grand homme, part ſouvent d'une connoiſſance profonde, que ſon expérience conſommée dans les affaires lui a fait acquérir des infirmités qui ſont inſéparables de certains caracteres. En conſéquence de ces principes qui avoient rendu Marc-Aurele ſi indulgent, lorſque ſon épouſe vivoit encore, il ne le fut pas moins après ſa mort. Tous les honneurs impériaux, qui avoient été décernés par Tite-Antonin à la mere de l'Impératrice Fauſtine, furent auſſi accordés à la fille. Apothéoſe, college de prêtres & congrégation de filles appellées Fauſtiennes, rien ne fut négligé de la part d'un époux qui vouloit honorer les cendres d'une Impératrice. Ayant pris pour modele de ſa conduite publique celle qu'avoit tenue ſon pere adoptif, il ne vouloit pas fruſtrer la fille d'Antonin des honneurs qu'elle avoit transférés ſur un époux qui étoit en même tems ſon frere par droit d'adoption. Sœur auſſi bien bien qu'épouſe

de Marc-Aurele, le Prince en qualité de frere n'eut aucune authorité ſur la fille de ſon pere & de ſon ſouverain. L'homme d'Etat garde par devers lui les jugemens particuliers qu'il a formés ſur une perſonne publique, & tous ſes actes ſe rapportent uniquement au bonheur & à la tranquillité du corps national.

On a blâmé Marc-Aurele de ce qu'il a loué ſon épouſe. Ce bon Prince remercie les Dieux de ce qu'ils lui avoient donné une épouſe pleine de douceur, tendrement attachée à ſon époux, ſimple & unie dans ſes manieres. L'hiſtoire ne dément point cet éloge que l'Empereur faiſoit de ſon épouſe. Supérieur à tous ceux qui auroient voulu lui donner des conſeils pernicieux, nous ne trouvons aucun endroit de ſa vie où l'Impératrice eût voulu nuire à quelqu'un. Déréglée dans ſes mœurs, ce déréglement n'avoit pas paſſé juſqu'aux ſentimens de ſon ame. Le libertinage n'emporte pas toujours une dépravation

entiere du caractere. On ne devient méchant, vindicatif & cruel, qu'autant qu'une violente ambition se mêle à une luxure effrénée, & il ne paroît pas que Faustine ait eu le mauvais cœur de Messaline. L'Empereur bénissoit son sort, de ce qu'un germe de bonté naturelle avoit préservé l'Impératrice des excès mal-faisans, que l'on peut allier fort aisément avec un caractere luxurieux. La nature attentive à prévenir ou à diminuer les maux qui affligent le genre humain, a donné à chaque passion une sphere d'activité particuliere; & comme l'imagination correspond à la nature de ces affections par celle des images qu'elle présente à l'homme passionné; l'homme préoccupé pour un certain ordre d'objets, ne l'est pas pour les autres. Heureusement pour le genre humain on ne devient jamais gratuitement méchant; & comme Faustine avoit été élevée à la cour paisible d'Antonin, elle ne vit point ces scenes sanglantes qui avoient dépravé le cœur d'Agrippine.

Si les exemples des gens de bien ne servent point à multiplier les actes vertueux, ils arrêtent du moins les effets les plus dangereux des passions criminelles. Faustine, qui dans un siecle corrompu seroit devenue une mégere, ne fut qu'une laïs; & ses turpitudes, au lieu d'être des désastres publics, ne furent que des maux domestiques. L'Empereur qui eut le plus à souffrir des dissolutions de son épouse, ne les releva point par la même raison qui lui faisoit distinguer ses rapports privés de sa qualité de Souverain. C'est du mélange de ces deux qualifications que sont sortis les maux les plus inouis. Les Caïus, les Claudes & les Nérons faisoient principalement tomber la foudre sur ceux qui les avoient offensés dans l'intérieur du palais. Marc-Aurele regardant sa maison comme sujette à la même police qui devoit régler celle des Grands, ne laissoit transpirer que les choses qui pouvoient honorer le palais d'un Empereur; & sa qualité de mari, de

pere & de chef de famille, n'eut rien de commun avec le grade éminent de chef de tout l'Empire.

Sa bonté fut auſſi indulgente envers le fils qu'elle l'avoit été à l'égard de la mere. A l'âge de quinze ans, Commode fut fait Céſar & Prince de la jeuneſſe romaine. Peu de tems après ſon pere lui remit la puiſſance tribunicienne, le fit Empereur & Auguſte. L'Empereur eut les mêmes raiſons de l'élever à l'authorité ſuprême, qui l'avoient rendu ſi indulgent envers la mere. Si l'Empire apartenoit à Fauſtine, il ne pouvoit être transferé que ſur ſon fils. L'Empereur s'en tenant aux regles de la plus exacte juſtice, s'aſſocia Commode immédiatement après la mort de l'Impératrice. Les mauvaiſes qualités de ce jeune Prince ne pouvoient point l'exclure d'un Trône qui lui appartenoit à titre de ſucceſſion. Au défaut d'un fils il auroit adopté Pompéien ſon gendre: mais ne voulant rien changer dans la diſpoſition d'Antonin, il

fallut laiſſer l'Empire au petit-fils de ce bon Prince. Comme tous les ordres de l'Empire étoient pénétrés du plus profond reſpect pour la mémoire d'Antonin le Pieux, une ſédition auroit été inévitable, ſi au préjudice de ſon fils, l'Empereur eût voulu diſpoſer de l'état en faveur de ſon gendre. En ſuivant le fil de ces conſidérations, on ne ſera point ſurpris de tout ce que fit Marc-Aurele pour l'élévation de Commode. On le blâme de ce qu'il s'étoit trop preſſé de combler d'honneurs & de puiſſance un Prince qui avoit l'air d'un étourdi.

Mais Marc-Aurele croyoit que le meilleur moyen pour faire contracter à ſon fils l'eſprit de réflexion, étoit de lui préſenter des objets de grande importance, & de le jetter de bonne heure dans les affaires. Le caractere diſtrait & éventé d'un jeune homme ne vient pas ordinairement de ce qu'il a trop d'affaires, mais de ce qu'il en a trop peu. La facilité avec laquelle le pere ſe dépouilloit d'une partie

de son authorité en faveur du fils, lui devoit apprendre à ne pas faire plus de cas du faste de la souveraineté, que n'en avoit fait un Empereur aussi sage qu'il fut heureux. En faisant cette tentative sur le cœur de son fils, l'Empereur vouloit exciter sa sensibilité avec toutes les vertus qui dérivoient du respect & de l'attachement filial; ce jeune Empereur ayant son pere pour assistant & pour spectateur de la maniere dont il s'acquittoit des fonctions de l'authorité impériale, l'Empereur vouloit avoir la consolation de laisser l'Empire à un successeur qui fût déjà imbu du grand art de regner. Marc-Aurele cassé, infirme & exposé aux hazards de la guerre sur les rives du Danube, ne faisoit que prêter ce qu'il étoit obligé de laisser bientôt en entier. Comme l'association à l'Empire avoit réussi à Nerva, à Adrien & à Tite-Antonin, l'Empereur qui vouloit se régler sur l'exemple de ces bons Princes, fit envers son fils ce que ses prédécesseurs avoient fait pour leurs proches.

Le caractere dépravé de Commode n'échapoit point à un auſſi grand connoiſſeur de l'homme que l'étoit Marc-Aurele. Comme il ne dépend pas de l'homme de transformer un caractere, il ſe mit à diriger celui de ſon fils par tout ce qu'une bonté éclairée a en ſon pouvoir. Ce grand Prince n'étoit pas du nombre de ces hommes auſteres qui veulent aſſujettir la nature à la gêne des préceptes arbitraires; mais ſe mettant ſimplement à rectifier ce que la nature avoit preſcrit à Commode, il vouloit lui rendre recommendable le goût de l'honête par celui du gracieux & du bon. Ayant pour maxime de ne point violenter les penchans, de crainte que la violence ne fît que les empirer & rendre l'homme plus obſtiné, il uſoit de ce ſage ménagement envers un fils qu'il ne vouloit pas choquer ouvertement; & ce qu'appréhendoit le plus Marc-Aurele étoit de faire de ſon fils un hypocrite: c'eſt pourquoi il lui laiſſoit ſuivre tous les penchans qui n'étoient pas incom-

patibles avec la ſouveraine authorité. Quoique Commode n'eût point de ſurveillans, il avoit cependant à certaines heures du jour les amis & les confidens de ſon pere autour de ſa perſonne, qui le devoient aſſiſter toutes les fois qu'il s'agiſſoit de délibérer ſur des affaires importantes, ou qu'il devoit ſe décider pour un parti.

L'Empereur fit tous ces arrangemens lorſqu'il fut la derniere fois à Rome, & immédiatement avant l'ouverture de la campagne qu'il avoit deſſein de faire en Pannonnie. Dans l'état de caducité où ſes travaux continuels l'avoient réduit, il vouloit régler la ſucceſſion pour prévenir les troubles qui auroient pu déchirer l'Etat, s'il venoit à mourir avant qu'il eût terminé la guerre des Marcomans, qui ne devoit pas être de courte durée, vû ce que l'Empereur avoit deſſein de faire pour dompter entierement l'orgueil de ces peuples remuans & inquiets. Il convient beaucoup mieux d'expliquer les actes d'un grand

homme par l'uniformité qui regne dans ſon propre caractere, que par la variabilité qu'on remarque dans celui des autres. Marc-Aurele étoit de tous les hommes le moins propre à uſer de feinte. Ayant ſuivi depuis ſa jeuneſſe ſon propre ſens, il lui fut impoſſible d'adopter les principes d'autrui; c'eſt donc une chimere de ſe repréſenter que ce Prince ait eu les foibles de la nonchalance & de la duplicité, dans un âge où ſa raiſon étoit parvenue à ce degré de mâturité qu'elle acquiert de meilleure heure dans l'homme de bien que dans le méchant.

Pendant qu'il étoit à Rome, ce tems fut employé à des actes de juſtice & de bienfaiſance. Jamais le caractere de ce bon Prince ne parut plus à découvert que dans une aſſemblée générale des Romains, où cette populace oiſive comptoit les années de ſon abſence, & comme ce nombre alloit à huit, tous les aſſiſtans le figuroient par autant de doigts qu'ils levoient, faiſant en-

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn825542979/phys_0352
DFG

tendre que l'Empereur les devoit indemniſer par autant de pieces d'or qu'il s'étoit écoulé d'années depuis ſon dernier départ. „Eh bien huit," répondit l'Empereur, & fit diſtribuer en effet huit pieces d'or ou deux cent deniers à chaque citoyen. L'Empire n'étoit plus au comble de ſa puiſſance mais à celui de ſon opulence, & cette derniere période ſuit toujours la premiere, parce qu'on ne commence a jouir qu'après qu'on s'eſt affermi dans la poſſeſſion d'un bien exquis; & comme Marc-Aurele quittoit Rome dans l'incertitude s'il y reviendroit, il fit cette largeſſe dans la vue d'aſſurer l'Empire à ſon fils, & d'arrêter les effets des guerres inteſtines. Quand des abus ſe ſont une fois acquis un droit de preſcription, il eſt de la prudence de ne pas vouloir les abolir par la force, mais de les tourner au profit de la tranquillité publique. Marc-Aurele qui étoit ſi retenu dans ſa propre dépenſe, n'auroit pas porté ſa bonté à ce degré de munificence, s'il

eût trouvé moyen de corriger l'humeur légere & volage d'un peuple badin & oiſif. Etant obligé d'opter entre deux maux, il préféra le luxe à la mutinerie; & comme il ne pouvoit pas changer les Romains en zélés patriotes, il en fit du moins des citoyens tranquilles & contens.

Ses dernieres campagnes contre les Marcomans furent couronnées des ſuccès les plus glorieux. Il les battit & les défit au point que cette cohue de nations barbares ſe diſpoſoit à implorer la clémence de ce grand Empereur. Toutes les guerres que les Romains faiſoient aux peuples du Nord, étoient malheureuſes au commencement & heureuſes ſur la fin. C'eſt avec fureur que l'homme brut aſſaillit l'homme policé; la nature déployant alors toutes ſes forces, l'art a de la peine à lui réſiſter; mais comme l'induſtrie poſſede plus de reſſources que l'inſtinct, l'homme féroce ne peut jamais ſoutenir des attaques longues & opiniâtres. Etant une fois mis

hors de combat, l'étonnement qui se répand dans une multitude immense, y fait les plus grands ravages. Si Marc-Aurele eût vécu, les Marcomans auroient eu le sort des Teutons & des Cimbres; mais la mort vint enlever à l'Empire un Prince qui étoit la gloire & la félicité de ses peuples. Trajan mourut en Orient avant qu'il eût pleinement dompté les Parthes; & Marc-Aurele finit ses jours, lorsqu'il étoit sur le point de détruire une nation qui portoit une haine irréconciliable aux Romains. Ceints de lauriers qui leur garantissoient une gloire immortelle, ces Princes quittoient le monde lorsqu'ils lui étoient le plus nécessaires; & laissant après eux des regrets mêlés d'attendrissement & d'admiration, ils gravoient la mémoire de leurs belles actions dans tous les cœurs. Un Prince qui expose mille fois sa vie pour le salut de l'Etat, lui offre le sacrifice le plus précieux; c'est un Décius qui s'immole pour la patrie, & cette patrie qu'il a tant

aimée, lui doit ériger le monument de la reconnoissance la plus durable, qui consiste uniquement dans l'imitation de son bel exemple.

La peste, suite ordinaire des guerres, qu'on fait dans un pays ruiné, mit fin à un regne, qui étoit la derniere époque de la grandeur & de la félicité des Romains. L'Empereur se sentant défaillir, adressa d'excellentes exhortations à son fils, pour le prémunir contre les piéges que lui tendoient ses passions tumultueuses & féroces. Les testamens politiques, faux ou réels, sont assez communs, parmi les Princes; mais tous ces avis, dictés par une franchise qui vient du repentir, tendent seulement à faire naître de nouvelles vertus, au lieu que Marc-Aurele se proposoit principalement de perpétuer celles qui avoient illustré son regne. La harangue que ce digne pere adressoit à son fils n'étoit pas dans le goût de celles que font les sophistes pour étaler leur éloquence; mais ce fut le dis-

cours d'un Prince ſage & expérimenté, dont chaque expreſſion renfermoit une penſée, comme chaque trait frappoit à un but décidé: „Il n'eſt point de richeſſes, „dit le Prince mourant, qui ſuffiſent à „remplir le gouffre inſatiable de la tyran- „nie; point de garde, ſi nombreuſe qu'elle „ſoit, qui puiſſe aſſurer la vie, s'il n'a pas „ſoin d'acquérir l'affection de ſes ſujets. „Ce n'eſt point à des eſclaves, ſoumis à la „néceſſité qu'on peut ſe fier, c'eſt à des „citoyens affectionnés que la bienveillance „attache, & que le devoir, & non la flat- „terie conduit, & dont la fidélité eſt auſſi „inébranlable que les principes ſur leſquels „elle eſt apuyée." Pourquoi ces propos puiſés dans le fond de la nature humaine, ne firent-ils qu'effleurer le cœur de Commode? Ils nous intéreſſent, ils nous attendriſſent après tant de ſiecles; & le fils de Marc-Aurele, l'héritier de ſon Trône, & le ſpectateur de ſes vertus reſtoit inſenſible. S'il étoit permis de murmurer contre l'or-

dre de la nature, ce seroit à l'occasion d'un Prince du mérite de Marc-Aurele, & d'un successeur du démérite de Commode. Faut-il donc qu'après quelques jours sereins l'air se condense, & qu'un violent orage aille fondre sur un pays, pour changer dans un afreux désert des plaines riantes, & remplies des fruits les plus délicieux? La vertu n'est-elle donc pas la destinée originaire de l'homme, & faut-il que les coups les plus désastreux viennent déranger les desseins les mieux concertés? Sans vouloir déchiffrer les arrêts d'un destin immuable, contentons-nous de remarquer, qu'il regne dans le monde moral, une variété semblable à celle qui domine dans le systême universel des corps. Comme le cedre se distingue de l'arbrisseau, & la ciguë de la rose, de même il y a dans les caracteres humains des parties constituantes & invariables. L'ame de Commode asservie aux désirs sensitifs différoit trop de celle de son pere, pour être sensible aux charmes im-

posans de ses vertus. Ces deux hommes varioient plus que le Marcoman & le Romain. Ce ne sont point les caracteres nationaux, mais les caracteres individuels qui mettent la plus grande diversité parmi les hommes. La lenteur avec laquelle agit l'homme sensé révolte l'esprit frivole, & comme l'on traitte de foiblesse ce qui passe les forces, la sagesse du pere fut traittée de radotage, par un fils qui ne mettoit d'autre importance à la possession de l'Empire, que celle qui naît de l'espoir de satisfaire ses passions. Marc-Aurele connoissoit trop l'homme pour se promettre quelque succès favorable des tentatives qu'il fit sur le cœur dépravé de son successeur. Au lieu de s'abandonner à un désespoir qui dut naître de ces idées affligeantes, le Prince se put reposer sur le témoignage que lui rendoit l'intégrité de sa conscience. Si le sage devoit être responsable de ce qui passe les limites qui lui sont prescrites par la nature de ses destinées, il seroit la créa-

ture la plus malheureuſe de toutes celles qui exiſtent; puiſque les déſirs des hommes les plus intelligens reſtent infructueux par la même raiſon, qui les devroit rendre les plus efficaces. Marc-Aurele eut le ſort de tous les grands hommes qu'on admire, ſans qu'on veuille les imiter. Perſonne ne pouvoit refuſer l'apothéoſe à un Prince qui ne ſembloit avoir été prêté au genre humain que pour éclairer les ſages & pour étonner les ſots. Ce philoſophe eut le bonheur d'être placé dans le poſte le plus éminent; & comme ſon exemple pouvoit influer dans toutes les parties de ſon vaſte Empire, il fut en état de faire plus de bien que ces légiſlateurs qui ſe bornoient à l'idée de policer un ſeul Etat; au lieu que les vues de ce grand Empereur tendoient à ôter le conflit qui ſemble être invariable & permanent entre le bonheur politique du Prince, & le bonheur moral des peuples. Pour prouver la néceſſité de réduire les maximes de la politique aux principes de la morale,

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn825542979/phys_0360
DFG

on n'a qu'à produire les faſtes de ſon regne, qui fut celui de la raiſon & de l'humanité.

Doué d'une pénétration admirable, ce Prince ſaiſiſſoit d'abord le vrai, & avoit le courage de s'y conformer. Simple, frugal & modeſte, plutôt par principe que par habitude, ſa vertu étoit aſſortie à tous les tems & à tous les lieux. Admirateur intelligent de ce que Rome & la Grece avoient produit de plus éminent en fait de mérite militaire & de mérite civil, il préféra les maximes du Portique, parcequ'elles lui paroiſſoient être les plus propres à donner de l'élévation à ſes lumieres & de la ſolidité à ſes ſentimens. Comme il s'étoit attaché avec la derniere exactitude à éloigner de ſes principes moraux tout ce qui n'étoit que chimérique, il avoit levé le plan de ſa conduite ſur le tableau le plus parfait de tous ſes devoirs naturels & civils. Rien ne lui étoit plus ſacré que ce qui touchoit les intérêts des autres. Victime des devoirs que lui impoſoient ſes liaiſons particuliers, il ne les confondoit ja-

mais avec celles que lui preſcrivoit le bien de l'Etat. Voulant le ramener à une forme monarchique, la bonté de ſon ame l'éloignoit de tout ce qui ſentoit la tyrannie & le deſpotiſme. Jamais vit-on un homme qui s'accommodât plus aux intérêts de l'humanité & à ceux de la compaſſion, que ne le fit ce Prince qui ne crut avoir été placé au deſſus des autres que pour étendre ſes vues bienfaiſantes ſur un plus grand nombre de perſonnes? Au milieu de cette condeſcendance, qui alloit auſſi loin que pouvoient aller ſes forces, il ſut conſerver à ſa raiſon ſes prééminences les plus précieuſes. Jaloux des titres diſtinctifs auxquels on peut reconnoître le ſage, il s'écarta des maximes populaires toutes les fois qu'il les trouva incompatibles avec l'ordre moral.

Ces beaux ſentimens de vertu lui firent partager l'Empire avec un frere adoptif, choiſir pour gendres les plus grands hommes de tout l'Empire, & étouffer une révolte par des prodiges d'humanité. Qu'on laiſſe

aux esprits satyriques le plaisir frivole de déclamer contre une vertu qui étoit fondée sur des faits. Le regne de Marc-Aurele accuse de faux tout ce qu'on débite contre l'existence de vrais sentimens vertueux, qui établissoient leur heureuse influence sous l'Empire de ce Prince philosophique. Les vues de Marc-Aurele allant à un but universel, il vouloit conquérir les cœurs pour les unir ensuite aux intérêts de l'Etat; la vertu étant le correctif de toutes les affections qui tendent à l'intérêt particulier, Marc-Aurele fit aboutir tous les sentimens à l'intérêt public. Au lieu de regarder ce Prince comme un Démagogue qui vouloit arracher les suffrages de la multitude, il faut le considérer comme un de ces hommes extraordinaires, qui viennent de tems en tems éclairer & étonner le genre humain.

Sage sans humeur & spirituel sans caprices, il eut cette égalité d'ame qui fait le charme de la société & le bonheur du genre humain. Ses réflexions, vrai tableau d'une

ame pure & attentive à perfectionner ſes ſentimens, les mémoires de Marc-Aurele différoient autant de ceux de Tibere, qu'il y avoit de contrariété entre le plan du gouvernement de ces deux Empereurs. L'un voulut régler l'Empire ſur le modele de ſes paſſions; l'autre s'attacha uniquement à réformer le fond de ſon ame. Ce Prince me paroît encore plus admirable dans l'attention qu'il eut de ne pas choquer le goût de la multitude, qu'il ne me paroît ſublime par le ſoin qu'il prit de s'écarter du chemin battu des préjugés. On haït ordinairement ceux qu'il eſt impoſſible d'imiter, & la ſupériorité d'eſprit bleſſe plus ſenſiblement que ne fait un caractere décidément malin. Marc-Aurele ſut ſe faire aimer par la bonté d'une ame qui alla de pair avec la ſolidité de ſon eſprit. L'homme ſe défie de ceux qui le ſurpaſſent, & la défiance rend ſophiſtiques les jugemens qu'on porte ſur les actions d'nn grand homme. Le ſeul moyen par lequel on peut éviter les traits de la médiſance, con-

sifte dans la réalité qu'on joint à ses actes de bienfaisance publique. Comme tous les ordres de l'Etat jouissoient d'un aussi grand bonheur que pouvoit le procurer le Prince le plus vigilant & le plus actif, on n'osoit révoquer en doute la bonté des principes qui le faisoient agir. Les disparates qu'on trouve dans les vies des grands hommes, viennent de ce que les uns donnoient trop à la spéculation, & que les autres s'en tenoient uniquement à la routine. Les esprits contemplatifs ont de la peine à sortir d'eux-mêmes, & à joindre une idée d'importance aux devoirs de la vie sociale; au lieu que la continuité de l'exercice roidit les gens contre la beauté & la solidité des nouvelles instructions. Marc-Aurele prudent & ferme, n'eut que des principes pratiques, mais sa pratique égaloit la plus excellente théorie. Cet Empereur n'avoit qu'un seul plan, c'étoit celui d'un honête Romain, tels qu'ils avoient été dans les heureux jours de la république; & adaptant ce plan aux maximes & aux in-

térêts d'une vaſte monarchie, il ſe rendit le modele des Princes. Soumis aux loix que lui preſcrivit le bien public, il les obſerva avec autant d'exactitude que s'il n'eût été qu'un ſimple particulier. C'eſt de cette idée qu'il faut dériver ſon intolérance envers les Chrétiens, qu'il ne regardoit que comme une ſecte de novateurs juifs. Cet Empereur ne regardoit le culte des idoles que comme une voie par laquelle on pouvoit perpétuer les ſentimens de patriotiſme, & aucun culte n'y étoit plus propre que celui qui ſe trouvoit établi. Marc-Aurele ne fut la duppe de ſon eſprit, que parceque ſon cœur n'oſa ſe ſoulever contre des loix qui étoient antérieures à ſon regne. Chacun, à n'en point excepter les plus grands hommes, doit payer un tribut à la foibleſſe de l'eſprit humain, & celui que payoit Marc-Aurele, conſiſtoit dans l'attachement qu'il avoit pour les uſages ſuperſtitieux de ſon ſiecle.

COMMODE.

Regne depuis l'an de Rome 931. *jusqu'à l'an* 943.

Le fils de Marc-Aurele ne porta pas d'abord la force des appétits sensitifs au plus haut point de luxure & de méchanceté. Dans la dépravation des mœurs on observe des progrès graduels, qui quoique plus précipités que ceux de la vertu ne laissent pas d'être sensibles. Commode, accoutumé à cette déférence servile qu'ont les esprits frivoles pour ceux qui leur en imposent, ne quittoit pas d'abord la façon d'agir à laquelle il s'étoit habitué du vivant de son Pere: les premiers jours de son regne furent marqués par des actes de docilité, qu'il lui convenoit si bien d'avoir pour la sagesse des tuteurs & des conseillers, dans l'esprit desquels respiroit encore celui de son pere. Se laissant gouverner

par des gens qu'il pouvoit anéantir, il donnoit de son gouvernement les impressions flatteuses, que la vénération qu'on portoit à la mémoire de son pere servoit à rendre probables. La jeunesse & la figure prévenante de Commode lui concilioient des acclamations, qu'on aime tant à prodiguer envers un Prince qui paroit être d'un abord aisé & ouvert. Les successeurs des excellens Princes ont cela de commun avec ceux des Princes tyranniques, que le public est extrêmement prévenu en leur faveur. Mais la tâche de Commode étoit plus difficile que ne fut celle de Caïus, qui succédant à Tibere auroit charmé tout le monde, pour peu qu'il se fût mis à adoucir le joug que celui-ci avoit imposé au Sénat & au Peuple; au lieu que du tems de Commode on venoit de sortir du gouvernement le plus sage & le plus modéré, sous lequel les Romains ayent jamais été. Supposé même que Commode eût été un digne fils de Marc-Aurele, la jeunesse de ce Prince

l'auroit rendu impropre à égaler le mérite de ſon pere; à plus forte raiſon les imprudences du fils de Fauſtine miſes en parallele avec l'expérience conſommée d'un Empereur philoſophe, expoſoient-elles ſon ſucceſſeur au mépris de tous ceux qui avoient vêcu avec Marc-Aurele. Il étoit donc de l'intérêt du jeune Empereur de couvrir ſes défauts perſonnels par les vertus de ceux que le défunt Empereur avoit mis en place. Si les changemens précipités ſont en général nuiſibles à l'état, ils le furent particulierement à Rome, où le Sénat & le Peuple ne ſe fioient qu'à ceux qui leur avoient fait ſentir les douceurs d'un regne juſte & paiſible. L'authorité du corps civil avoit pris des accroiſſemens ſi conſidérables ſous les cinq regnes précédens, que le Sénat accoutumé comme il étoit d'influer dans les délibérations publiques, s'arrogeoit entierement le pouvoir de juger, & prétendoit poſſéder le pouvoir législatif conjointement avec le Prince.

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn825542979/phys_0369
DFG

Commode réfléchissoit si peu sur les inconvéniens qui pourroient résulter de la différence qu'il vouloit mettre entre son gouvernement & celui de son prédécesseur, que ce jeune Prince, obsédé par ses favoris, ôta toute sa confiance aux ministres qu'il tenoit de la main de son pere. Un jeune homme livré au goût des plaisirs n'est jamais capable d'écouter les conseils de la sagesse. On peut l'embarasser & le décontenancer, mais on ne parvient jamais à le faire désister d'un plan que lui dicte un penchant violent & décidé. Commode excédé des fatigues militaires, & ennuyé de passer sur les bords du Danube des jours tristes & peu assortis à son indolence, ouvrit dans son conseil un avis, qui tendoit à faire perdre à l'Empire les fruits des travaux militaires qui avoient couté à son pere la santé & la vie. Animé d'un désir impétueux de retourner à Rome, pour goûter dans la capitale les plaisirs que cette ville voluptueuse lui offroit, il fit la paix

avec les Barbares dans un tems, où ces peuples mis hors de combat, étoient sur le point de se rendre à la merci des Romains. Avec un peu de patience & de fermeté on auroit pu pacifier à jamais toutes les nations qui demeuroient sur l'autre rive du Danube; & les Empereurs eussent été à couvert de toutes les insultes de la part de ces barbares: mais Commode, qui ne jettoit aucun regard sur l'avenir, prit contre le gré de Pompéien & de tous les gens de bien la funeste résolution d'imposer une taxe à des peuples qui aimoient mieux mourir que d'être contribuables; & retirant les garnisons des forts que Marc-Aurele avoit construits dans le pays de ces ennemis acharnés du nom romain, il se contentoit de gêner leurs délibérations publiques par la présence d'un centurion romain. Comme ces humiliations coûtoient extrêmement cher à ces peuples fiers & jaloux, il fallut répandre de l'argent parmi les chefs de la nation, pour la porter à entrer dans

les vues foibles & défectueuſes de ce Prince luxurieux. Il en eſt de la vigueur comme de la franchiſe qui ne biaiſe jamais. Trajan n'étoit content qu'après avoir réduit en province romaine la plus grande partie de la Dace; au lieu que le fils de Marc-Aurele laiſſa jouir les Marcomans, les Quades & les Jazyges de toutes les prérogatives que poſſede un corps national; & l'on ſait qu'un peuple libre, belliqueux & ulcéré n'eſt nullement ſenſible à ce qu'on lui accorde, mais ſeulement à ce qu'on lui refuſe. Si les compoſitions ſont dificiles à faire entre les nations policées, parceque l'aſtuce eſt égale de part & d'autre, les accommodemens ſont encore plus impratiquables avec une nation brute, par la raiſon que l'induſtrie eſt inégale, & qu'au défaut de l'art, on va d'abord recourir à la violence. Cette époque fut ſi fatale à l'Empire, que c'eſt à ces fauſſes meſures qu'il faut datter le terme de l'abaiſſement accéléré de l'Empire romain. Aucun Empereur n'ayant

plus la théorie, la ſageſſe & le loiſir de Marc-Aurele, ces Barbares eurent le tems de préparer à l'Empire une révolution des plus terribles. A l'exception des exercices du corps que Commode avoit apris dans ſa jeuneſſe, & qui tenoient à la valeur & à la férocité du caractere romain, le fils de Marc-Aurele ſe mit à imiter la conduite de Caïus. Les fils adoptifs des Céſars, tels que Trajan, Antonin, & Marc-Aurele, avoient infiniment mieux réuſſi, que les fils ou les neveux des Empereurs; car les premiers étant obligés de ménager le Prince régnant, s'accoutumerent à cultiver la bienveillance du corps militaire & du corps civil, ce qui leur fit contracter des habitudes de ſageſſe & de vertu, qui les rendirent dans la ſuite les délices de leurs ſujets & la gloire de tout l'Etat.

Marc-Aurele, qui s'étoit tant occupé à régler ſes ſentimens, les rendit propres à devenir la regle de ceux des autres; au lieu que ſon fils, faute de ſe connoître lui-mê-

me, ne fit que se jetter dans la distraction & dans la servitude. Rien ne répugne tant à ces esprits que l'uniformité de la sagesse. Les dogmes des Stoïciens étoient donc regardés du fils de cet Empereur philosophe, comme furent envisagés par le successeur d'Alphonse X. de Castille, les calculs astronomiques de son pere; & la foule des philosophes qui avoit entouré le vieil Empereur, prêtoit aux courtisans de Commode une matiere abondante de plaisanteries insipides: l'homme ne tient jamais un juste milieu. Excessif dans ses goûts qui le portent au bien & au mal, le zele philosophique emporta Marc-Aurele jusqu'à oublier dans son commerce particulier, la qualité de Souverain au prix de celle de sage; son fils qui n'avoit vû dans la personne de son pere qu'un philosophe, conçut un violent dépit contre la philosophie, avec laquelle il confondit les vertus les plus exemplaires du dernier regne, qu'il traitoit d'actes d'un Prince singulier & superstitieusement atta-

ché à une ſecte des Grecs. L'imagination n'eſt jamais plus active que lorſqu'il s'agit de colorer de prétextes ſpécieux les objets chimériques de nos déſirs impétueux; & aucune haine n'eſt plus irréconciliable que celle qui diviſe la raiſon & le préjugé. Pour guérir l'homme de ſes erreurs, il faudroit lui préſenter les choſes dans le même point de vue, où les a enviſagées l'homme éclairé; mais qui peut fixer un œil qui ne fait qu'errer ſur les formes variables des corps, ou qui peut étendre les rayons viſuels de l'eſprit, juſqu'à ce degré d'univerſalité qui lui fait comprendre un ſyſtême d'actes vertueux? L'humanité ne doit pas ſeulement s'exercer envers les actions, mais auſſi envers les erreurs des hommes, qui ont leurs cauſes dans les barrieres que met aux ſentimens du cœur la foibleſſe de l'eſprit.

Quand on a un travers dans l'eſprit, ce travers rend inutiles les effets de tous les moyens qu'il faut employer pour contracter les principes de ſon état. Le métier de

la guerre donne de la hardieſſe dans l'attaque & de la fermeté dans la défenſe, de la fierté envers les ennemis qui ſont en armes, & de la généroſité à l'égard des vaincus qui ſe remettent à notre clémence. Les campagnes que fit Commode avec ſon pere, ne produiſirent aucun de ces effets. Le fils de l'Empereur n'eut point aſſez d'élévation d'eſprit pour prendre du métier de la guerre ce que cet art contient de noble & de magnanime. S'attachant uniquement aux exercices du corps, il n'eut aucune autre idée de la vie militaire, que celle que conçoit de ſon métier chaque ſoldat; auſſi ſes ſentimens eurent-ils toute la férocité d'un légionnaire. Comme Caïus, dans ſes campagnes contre les Germains, n'apprit que la férocité, de même Commode ne fit que joindre la rudeſſe des mœurs à celle du caractere. A l'exemple de tous les militaires manqués, ces deux Empereurs puſillanimes ne furent terribles qu'en tems de paix, & chacun d'eux ne tira

l'épée que pour verſer le ſang des citoyens.

Une ame amollie par le goût de la ſenſualité qui la domine, ne ſe détermine jamais elle-même. Indifférente pour le mal tout comme pour le bien, il faut des reſſorts étrangers pour l'ébranler. Commode après avoir changé le Palais impérial en Serrail d'orient, laiſſa aller les affaires dans le train qu'elles avoient eues ſous Marc-Aurele : le conſeil d'Etat, compoſé des amis & des miniſtres de ce grand Empereur, jettoit encore une lueur ſombre, & telle qu'on voit ſur le déclin d'un beau jour d'été ; & comme l'on rougit d'abandonner un parti qui nous a comblés de biens & d'honneurs, la cour ne ſe départit pas d'abord des maximes qui avoient illuſtré le regne du défunt Empereur. Le Secrétaire d'Avidius-Caſſius ayant promis de révéler beaucoup de ſecrets tendans à convaincre d'intelligence avec ce fameux rebelle, une infinité de perſonnes de conſidération, le miniſtere rejetta

ces offres, & fit bruler tous ces papiers, ſans en avoir fait aucun uſage. Du tems de Marc-Aurele ce perfide confident d'un rebelle n'auroit jamais oſé faire une propoſition ſi injurieuſe au caractere de ce bon Empereur; mais ſous le regne de ſon mauvais fils, le crime attendoit les récompenſes qui étoient dûes à la vertu. Son authorité duroit même après que le vice ſe fût aſſis ſur le trône, & l'eſprit de Marc-Aurele préſidoit encore dans le conſeil d'Etat de ſon fils. Le bien que produit la vertu, ne ceſſe pas d'abord avec les actes qui l'ont occaſionné. L'Orient, pacifié par les ſoins charitables de Marc-Aurele, béniſſoit les douceurs de ſon regne, & l'on n'oſoit pas heurter de front des maximes avérées par les ſuccès les plus ſalutaires. Mais malheureuſement les impreſſions du vice, qui ſont d'accord avec les intérêts des paſſions, ont la force & la violence de ces mauvais deſirs, & comme l'empire de la raiſon n'a que la force de la perſuaſion, il eſt anéanti par

la foule des préjugés & des affections déréglées qui commençoient alors à prendre le deſſus.

La ſageſſe des courtiſans, ſemblable a celle des éleves qui ſcavent ſe compoſer en préſence de leurs maîtres, fut d'abord éclipſée par les nuages qui s'élevoient d'une cour luxurieuſe. Un Prince qui n'eſt occupé que de ſes plaiſirs, néglige les intérêts de ſes proches; & comme d'indignes confidens vont s'emparer d'un Prince foible & nonchalant, l'air inſolent que ſe donnent ſes favoris, bleſſe la ſenſibilité des perſonnes du premier rang. Lucille, épouſe de Pompéien, & fille de Marc-Aurele, trâma la perte de ſon Empereur & de ſon frere. Ces appartemens habités par le plus ſage des Romains, & dignes d'être le ſanctuaire de la vertu, furent profanés par des crimes, qui avoient regné à la cour des Nérons, des Caïus & des Claudes. La fille de Marc-Aurele travailla à l'extinction du nom d'Antonin, de ce nom ſi ſa-

cré que sa gloire égaloit celle de tout l'Empire. Plus furieuse qu'Agrippine, Lucille vouloit faire sortir la souveraine puissance de sa propre maison, & la faire entrer daus celle de Quintilien, jeune Sénateur, qui hardi & impudent au souverain degré, devoit exécuter les fureurs de son amante. On voit ici la fille de Faustine joindre à l'impudicité des actes de cruauté qui égaloient ses déréglemens. Il n'y a qu'un pas de l'une de ces passions à l'autre; & une personne qui est déréglée dans ses mœurs ne l'est pas moins dans ses sentimens. La vertu de Marc-Aurele avoit retenu la fougue de ses désirs, mais le libertinage de son fils lui ouvrit une carriere des plus libres; & quand on n'est pas retenu dans un de ses désirs, on n'est pas plus modéré dans l'exécution des autres. Transporté de vengeance & d'amour, Quintilien joignit à la perfidie le plus sanglant outrage. Rencontrant l'Empereur dans une allée obscure, par laquelle il alloit au théâtre, cet indigne sé-

nateur du Peuple romain préſenta le poignard à ſon maître, en lui adreſſant ces mots inſultans: „Voilà ce que le Sénat t'envoye." Comme ce préſomptueux juriſconſulte n'entendoit pas le métier militaire, il parla comme Chéréa avoit agi. Il ſemble que les Dieux tutélaires de Marc-Aurele aient veillé à cette occaſion ſur la vie de ſon fils, & qu'ils aient voulu lui donner un préſage de ce qu'il avoit à attendre, s'il n'alloit pas changer de conduite; mais un danger imminent que court un Prince impétueux & emporté, ne le rend pas tant aviſé ſur le paſſé que craintif pour l'avenir, & au lieu d'éclairer l'eſprit, un accident fâcheux ne fait qu'ulcérer l'ame.

C'eſt à ce propos audacieux d'un étourdi de ſénateur, qu'il faut attribuer la haine envénimée que l'Empereur portoit à tout le corps civil. Un membre avili de cette compagnie qui étoit autrefois ſi auguſte lui attira des maux ſans nombre, & fit tomber ſur tout l'Empire un déluge de

fléaux publics. Un homme qui, le poignard à la main, vient s'annoncer lui-même comme assassin, fait naître naturellement l'idée qu'il est protégé par un corps nombreux de l'Etat. Ce mot resta profondément gravé dans le cœur du Prince, & l'imprudence d'un seul homme le fit rompre avec tout l'Etat. La conscience de Commode étant d'accord avec ce reproche, la guerre que lui déclaroit le Sénat porta le Prince à la faire à toute outrance. De toutes les sentences admirables de Marc-Aurele aucune ne fut si présente à l'esprit de son fils, que ce mot lâché par un scélérat. La raison en est claire, c'est que les intérêts de la vertu sont étrangers à l'homme corrompu, au lieu que ce trait d'un furieux tenoit à la passion, qui naît du fond de l'ame.

La découverte de cette conspiration eut des suites aussi fâcheuses que le furent celles qu'entraina la chute de Séjan. Commode, sans se mettre en peine de chercher

des faux-fuyans comme fit Tibere, ſe jetta comme une bête féroce ſur tous ceux qui avoient voulu attenter à ſa vie; & Rome devint de nouveau un théâtre d'horreurs & d'exécutions ſanglantes. Lucille avec tous ceux qui avoient trempé dans le complot formé contre la vie de Commode, périrent par les ordres d'un Prince qui eut à venger la dignité d'Empereur avilie par ſes ſujets, & la qualité de frere outragée par une ſœur dénaturée. Un grand monarque réformateur de ſes vaſtes Etats, agiſſoit avec beaucoup plus d'humanité envers une ſœur, qui s'étoit rendue auſſi coupable que le fut la ſœur de Commode. Le danger qu'il avoit couru le rendit clairvoyant pour la ſuite; mais Commode dépourvu de l'eſprit de Pierre le grand, ſe fia déſormais à un ſeul homme; & Pérennis ayant gagné un puiſſant aſcendant ſur l'eſprit craintif d'un Prince déſœuvré, le mit de nouveau aux fers d'une cabale encore plus terrible que ne fut celle de ſa ſœur. La foibleſſe du Prince

fait croître l'audace de ſes miniſtres; & Pérennis qui avoit ſervi la paſſion du Prince dans une conjuration précédente, le fit ſeulement pour avoir la puiſſance d'exciter un orage encore plus furieux. Le nom de Marc-Aurele ſauva encore cette fois ſon fils. Le Prince eut des amis, qui touchés de ſon ſort, lui préſenterent des monnoyes frappées au coin de ſon indigne miniſtre; & les troupes de Pannonnie ayant reçu des ordres ſecrets d'exterminer Pérennis avec toute ſa famille, ſignalerent leur zele pour la maiſon des Antonins par une obéiſſance des plus promptes. La révolte de Pérennis prit à peu près une fin ſemblable à celle qu'eut la cataſtrophe d'Avidius-Caſſius. Ces deux Empereurs ne furent pas obligés de livrer bataille pour ſe défaire de leurs ennemis. Caſſius périt à l'inſçu de Marc-Aurele, & Pérennis fut tué en conſéquence des ordres donnés par Commode. Les vertus du pere le firent aimer, c'eſt pourquoi on ſe mit à

prévenir ſes déſirs, & on exécuta ceux du fils parcequ'on le craignit.

A peine échapé d'un péril que lui avoit attiré ſa folle confiance, la crainte n'opéra ſur l'eſprit foible de ce Prince voluptueux que quelques inſtans. Semblable à un homme, qui dans une violente tempête ſe met à la rame, Commode laiſſa tomber de ſes mains le timon des affaires, immédiatement après que le danger fut paſſé. De toutes les eſpeces de ſervitude, celle de ſes déſirs ſenſitifs eſt la plus vive & en même tems la plus longue. Un homme dont les goûts capricieux reſſemblent aux ſaillies de l'eſprit, n'eſt pas plus propre aux affaires que le premier ne l'eſt à la réflexion. Pour ſe débarraſſer d'un fardeau dont le poids l'effraye, il s'en décharge ſur un homme, qui léger & frivole comme ſon Prince, n'y met aucune importance. Choiſiſſant parmi les eſclaves du palais celui qui avoit fait ſes preuves d'indignité, Cléandre, Phrygien de naiſſance & farceur de profeſſion, lequel de

compagnon des débauches de son maître, en devint le bras droit. Les Princes voluptueux ne connoissent d'autre mérite que celui des artisans de la volupté. Cléandre qui avoit passé par les grades avilissans d'esclave & d'affranchi, réunit dans sa personne les offices de premier Chambellan, de premier Ministre & de Préfet du Prétoire. Ce qui honore un homme distingué dégrade un homme de néant. Cléandre ayant l'avarice insatiable des Visirs, s'attira la haine du peuple & le mépris des militaires; comme c'étoit la faction des affranchis qui l'avoit élevé, & qui soutenoit son chef, il ne vint à la connoissance de l'Empereur rien de ce que trâmoit l'indigne ministre, qu'il avoit mis à la tête des affaires.

Dans les siecles les plus corrompus on est le plus jaloux de ses préjugés. Le peuple accablé d'impôts & déshonoré par un vil esclave, perdit enfin patience, & s'étant mutiné contre le ministre, celui-ci eut la hardiesse d'armer les Prétoriens. Toutes

les Cohortes de la ville s'étant réunies, il fallut céder au torrent, & Cléandre fut la victime du ressentiment public. Depuis que les Césars dominoient à Rome, ce fut la premiere fois où la populace prit les armes, & osa braver le pouvoir des Prétoriens, qui furent battus & dispersés par une multitude forcenée & furieuse. Marcia, concubine de l'Empereur, fut la seule personne qui osa prendre sur elle d'annoncer au Prince la révolte de la ville & la défaite des Prétoriens. Ayant l'air effaré, l'habit déchiré & les cheveux épars, elle vint fondre comme une furie dans l'apartement du Prince, pour lui déclarer avec les accens lamentables d'une voix lugubre, qu'il lui falloit sacrifier son ministre, & céder aux volontés du peuple. C'étoit la seconde fois où l'on avoit jetté un effroi mortel dans l'ame du Souverain. Les Romains agissoient envers cet Empereur véhément & timide, comme s'ils avoient pris à tache d'irriter un tigre qui se tenoit dans

ſa cage, mais qui pouvoit s'élancer à chaque inſtant. Tantôt on lui préſente un poignard, tantôt on vient lui anoncer une émeute; ou des bandits traveſtis en ſoldats de ſa garde s'aprêtent à le maſſacrer dans une proceſſion ſolemnelle. Les Romains auſſi impétueux que leur maître, étoient ſi peu propres à adoucir ſon eſprit, qu'ils ne faiſoient qne l'effaroucher. Quand la paſſion eſt une fois montée juſqu'à la rage, chacun tyranniſe à ſon tour.

Un deſpotiſme indolent & luxurieux a toujours excité celui des habitans de la capitale. L'ancienne & la nouvelle Rome s'étoient miſes en poſſeſſion d'effrayer leurs Princes par des émeutes terribles. Conſtantinople l'a encore fait dans les derniers tems; mais le peuple, fougueux comme il eſt, au lieu de ſe propoſer un objet grave & intéreſſant n'a que des haines perſonnelles. La multitude de Rome acharnée contre Cléandre, fut appaiſée par le ſupplice de cet homme criminel. Il en eſt de toutes

ces émeutes comme de celles de Naples, qui excitées par la néceſſité, ne ſont jamais portées à un but déterminé. Semblables aux accès de fievre, ces tumultes ne font qu'allarmer le Prince, & donner un eſprit de vertige au bas-peuple. Commode ſe voyant trahi par ſes miniſtres & ſubjugué par la populace, s'en prit indifféremment à tous ceux que leur mérite, leur naiſſance ou les forces du corps lui rendoient ſuſpects. La cruauté vient toujours du trouble de l'eſprit, & l'homme ne recourt à la violence que lorſque tous les autres moyens viennent lui manquer: un voluptueux eſt incapable de faire le bien, mais il manque en même tems de hardieſſe pour exécuter le mal. C'eſt la crainte toute ſeule qui lui inſpire cette témérité mêlée de déſeſpoir & de conſternation, qui ne laiſſant pas un ſeul inſtant ſon eſprit en repos, empeche en même tems les autres d'en goûter. Enfermé au fond de ſon palais, le Prince n'auroit fait du mal qu'a ceux qui ne ſe

ſeroient pas prêtés à ſes plaiſirs; & ce faux Hercule romain, loin de chercher des combats ſanglans auroit été content, pourvû qu'on l'eût laiſſé remporter des victoires ſur des gladiateurs armés de fleurets. Les hommes mous & indolens n'agiſſent que par habitude, & s'ils ont une fois contracté celle de verſer du ſang, il n'y a ni principe ni ſentiment qui puiſſe tenir contre leurs penchans ſenſitifs.

Cet Empereur étoit d'autant plus enclin à la férocité, qu'il avoit reçu une éducation plus conforme à ſa force & à ſon air diſpos. Comme ce Prince n'avoit d'autre mérite que celui du corps, il tourna toute ſon ambition du côté de l'adreſſe qu'il prétendoit poſſéder dans le métier aviliſſant de gladiateur. Marc-Aurele ſe propoſoit de donner à ſon fils le goût des vertus civiles & des qualités militaires, au moyen d'une vie dure & laborieuſe à laquelle il l'habituoit; mais ces violens exercices, au lieu de devenir les correctifs des paſſions tu-

multueuſes qui agitoient l'ame de ce jeune homme, ne faiſoient que donner de la préſomption à un eſprit vuide de ſens, & inſpiroient de la férocité à un cœur dépourvu de ſentimens. Les actes corporels deviennent ſeulement des échelles ſur leſquelles on peut meſurer les progrès de l'eſprit, lorſque les facultés de l'ame ſont dans une juſte proportion avec les arts qui relevent de la dextérité du corps. Otez ce rapport conſtant entre les facultés théoretiques & les habitudes de la vie active, & le dégourdiſſement des muſcles ira de pair avec l'engourdiſſement de l'intelligence. On voit mille nations répandues dans les vaſtes plaines du Midi & du Nord, qui tandis que leur ame eſt dans l'état d'un Embryon, portent leurs mouvemens corporels juſqu'au plus haut degré de préciſion & de juſteſſe; & Commode, maître de l'Empire le plus floriſſant du monde, ne fut néanmoins qu'un de ces ſauvages, qui ſans poſſéder aucune vertu de ſon Etat, mettoit

toute sa gloire à être le lutteur le plus agile de son siecle.

Les hommes qui ne suivent que des habitudes, se laissent uniquement gouverner par leurs préjugés. Comme l'on n'avoit point imprimé dans l'esprit de Commode ces fausses idées sur la sublimité de son origine, qui furent inspirées à Caïus; le fils de Marc-Aurele n'eut pas un coin de folie semblable à celui qui servit à enfler d'orgueil le fils de Germanicus. Au lieu d'ambitionner la place de Jupiter-Capitolin, Commode se contentoit d'être le rival d'Hercule; & ses concurrens n'étoient pas les Dieux qui habitoient l'Olympe, mais les gladiateurs qui se battoient sur l'arêne. Les esprits bornés s'attachent à une seule espece d'idées, & c'est toujours celle qui les a le plus frappés par quelques combinaisons incidentelles des circonstances, ou par les effets fortuits des succès. Caïus, tonnant dans ces discours, croyoit être un second Jupiter, & Commode se battant

avec adreſſe, s'imaginoit avoir la force & la renommée de Milon. Un cerveau malade, comme il n'a qu'une ſeule eſpece d'idées, n'a auſſi qu'un ſeul ordre de ſentimens; & c'eſt juſtement à cauſe de l'excluſion qu'un eſprit borné donne à toutes les idées d'autrui, que ſon goût devient fantaſque, & ſon attachement romaneſque.

Si Marc-Aurele eut vû ſon fils faire le vil métier d'eſcrimeur, il lui auroit crié: Mon fils vous paſſez les bornes que preſcrit la raiſon aux exercices du corps. Tout acte corporel doit avoir un but, & ce but ne doit être que la conſervation de la ſanté & des forces. Laiſſez à ces hommes, ſoumis à la dure néceſſité d'expoſer leur vie, pour cauſer un vain amuſement aux autres; laiſſez-leur, dis-je, un phantôme de gloire, qui doit les dédommager de la honte attachée à leur métier aviliſſant. Comme Alexandre dans le cours de ſes victoires, n'auroit pas été capable d'écouter les avis

d'Ariſtote; de même Commode brûlant de l'ardeur la plus vive de primer ſur l'arêne, eût été hors d'état de comprendre le diſcours de ſon pere. Si la paſſion nous doit paroître mépriſable, c'eſt par la fureur dont elle nous fait pourſuivre un ſeul objet aux dépens de tous ceux qui pourroient lui diſputer la prééminence. Les fortes paſſions ne ſont d'uſage que dans les occaſions ſignalées. Si Commode eut vêcu du tems des Horaces, il auroit figuré parmi les champions de la République. Semblable à un courſier féroce, qui n'eſt bon que pour un jour de battaille ou de fuite, la paſſion de Commode ne valoit rien pour les devoirs de ſa vocation.

Un grain de réflexion de plus ou de moins, & l'on voit naître des Alexandres ou des Caïus, des Céſars ou des Commodes. Ce n'eſt pas la paſſion qui produit ces métamorphoſes, mais c'eſt le degré de bon ſens, qui joint à un mouvement forcené de l'ame, change en bien ce qui de ſa

nature est un mal. Pensez au mérite, à la patrie, à l'intérêt nationnal, & vous serez un Héros; mais si vous omettez une seule de ces considérations, vous serez ou machine ou scélérat. Occupé à tuer des gladiateurs & des bêtes, Commode ne s'y proposoit qu'un vain amusement, & sa témérité ne tendit qu'au déshonneur de son rang, & à la désolation des citoyens. A mesure qu'une passion a des vues plus basses, elle dégrade d'avantage les sentimens de l'homme. César qui avoit tué dans le fort de la guerre plus d'un million d'hommes, fut doux & humain; & Commode, après avoir égorgé quelques centaines de misérables gladiateurs fut altéré de sang: c'est que le premier dirigeoit ses actes militaires par les sentimens de la belle gloire, & que le second n'écoutoit que sa folle présomption. Le vrai honneur que l'un attachoit à ses actes d'héroïsme le faisoit frémir, toutes les fois qu'on vouloit le mettre de partie avec l'atrocité & la tyran-

nie: l'autre ayant une fois ſenti un plaiſir brutal à choquer les ſentimens de l'humanité, ne poſſédoit plus cette ſatisfaction intérieure que l'on goûte à la vue de l'accord qui ſe trouve entre nos actes, & les préceptes immuables de la nature.

L'imagination d'un homme corrompu eſt auſſi dérangée que les ſenſations d'un corps mal ſain ſont irrégulieres. Un homme mal conſtitué ne ſue & ne friſſonne que comme les fievreux & les convulſionnaires, & l'ame de Commode n'étoit ébranlée que par des images de terreur. A voir ce furieux Empereur, armé d'une maſſue, aſſommer des eſtropiés, qui couverts de linges en forme de dragons paroiſſoient à cet eſprit égaré comme des monſtres; c'étoit un imbécille, auquel une paſſion violente avoit aliéné l'eſprit. Que cet exemple effrayant aprenne aux eſprits fougueux le terme, où les peut conduire la véhémence des déſirs ſenſitifs. Cette impétuoſité alla ſi loin que l'hôtel de Marc-Aurele de

siege de la sagesse qu'il étoit de son tems, devint l'hopital des foux.

Les diverses especes de caracteres outrés, conviennent beaucoup plus que ceux, qui ne portent pas leurs passions à ces excès. La folie est comme la fausse monnoye, qui ne differe que par l'empreinte. Caïus, Néron, Domitien, Commode, se ressembloient en ce qu'ils rapportoient tout à eux-mêmes, & qu'ils réunissoient dans leurs personnes les honneurs divins & humains. Les effets étant les mêmes, c'étoient cependant de différentes causes occasionnelles que venoient ces effets. Caïus fut féroce parceque son imagination étoit déréglée; & celle de Commode fut déréglée, parceque ses mœurs étoient farouches. Les idées monstrueuses de l'un firent naître des habitudes dépravées, & ce fut l'opposé dans l'autre. Malheureusement c'est par les idées de l'esprit, ou par les sentimens de l'ame, que l'homme peut perdre le sens; & de part & d'autre on voit

aboutir toutes les actions au despotisme & à la violence. Le pouvoir arbitraire, semblable à ces monceaux de neige, qui grossis par leur chute, écrasent en tombant tout ce qui est au pied d'un rocher escarpé; le pouvoir arbitraire, dis-je, semblable à ces fontes rapides, accélere le terme fatal auquel tend la destinée de chaque Etat. La sagesse a besoin de siecles pour procurer la prospérité publique. Ce que Trajan, Antonin & Marc-Aurele avoient fait pour le bonheur du genre humain, fut détruit dans l'espace de douze ans; & avant la fin du regne de Commode, Rome fut beaucoup plus dépravée qu'elle ne l'avoit été sous le regne des Tarquins. Ces sénateurs qui avoient joui des imunités les plus augustes, dans le siecle qui précédoit celui de Commode, assistoient en cérémonie à tous les combats de gladiateurs, qu'un Prince gladiateur donnoit au peuple. Si jamais le goût des Romains pour ces combats féroces & inhumains devoit cesser, ils

auroient du s'en dégoûter du tems d'un Empereur qui s'aviliſſoit juſqu'à ce métier infâme. Les Romains aimoient ou haïſſoient avec une paſſion des plus violentes. Donnoient-ils dans le faſte, ils bâtiſſoient des palais d'or; firent-ils cas de la muſique, ils pilloient la Grece & lui ôtoient tous ſes odées; vouloient-ils ſe faire valoir par l'éloquence, ils ſe mettoient à plaider la cauſe de leurs plus grandes extravagances. Se propoſoient-ils de s'exercer à la lutte, l'arêne étoit jonchée de cadavres. Devenus riches & puiſſans dans un très petit eſpace de tems, ils n'avoient eu ni le loiſir de ſe reconnoître, ni celui de faire des arrangemens rélatifs à leur opulence. Dans une monarchie où les progrès ſont lents & méthodiques, on appelle au ſecours de la police les mœurs, les ſentimens, la religion & le commerce. Le premier peuple de l'univers, ennivré de ſa gloire n'avoit rien fait de tout cela. Auſſi féroces du tems des Céſars qu'ils l'avoient été ſous les Triumvirs,

les Romains avoient seulement enduit la rudesse des mœurs d'un vernis luisant, qui prit la couleur de la vertu sous les bons Princes & celle du vice sous les méchans Empereurs. On est extrêmement étonné de voir le goût des gladiateurs, joint à celui de la mollesse la plus raffinée. Crotoniates & Sibarites à la fois, ce contraste qui se trouvoit entre les mœurs des Romains fut des plus extraordinaires & des plus choquans. Couvert d'une peau de lion, l'Empereur sembloit être du tems des Sibylles, & le voyant travesti en femme, on croyoit assister à un spectacle d'Antioche. On ne réunit les travers de tous les siecles, que parce qu'on n'a aucune regle par laquelle on puisse juger de la décence. Ce qui n'affectoit que foiblement les yeux du vulgaire, affectoit de la maniere la plus violente ce maître du monde, qui joignoit au moindre de ses désirs l'immensité du pouvoir dont il se voyoit revêtu; car la force de la passion croît avec l'intensité de la puis-

ſance qu'on a pour l'accomplir. Du tems de Néron le goût de la muſique fut autant en vogue que le fut ſous Commode celui des combats. La diverſité de ces goûts venoit de ce que ſous le fils adoptif de Claude, on étoit plus proche du ſiecle d'Auguſte, qui étoit celui de l'élégance & de la politeſſe des mœurs; au lieu que le fils de Marc-Aurele n'avoit emprunté des vertus auſteres des Trajans & des Antonins que l'extérieur d'un faux brave, qui n'oſant pas ſe battre en raſe campagne n'avoit que l'oſtentation & l'audace d'un Bretteur.

Comme ce Prince inſenſé fut le maître d'égorger tous ceux avec leſquels il ſe battoit, il crut que rien ne pouvoit réſiſter à ſes volontés; & l'on n'eſt gueres porté à réfléchir, lorſqu'une puiſſance énorme nous diſpenſe de la peine qu'il faut prendre pour peſer les choſes. Tite-Antonin & Marc-Aurele firent entrer dans le plan de leur gouvernement les intérêts du Sénat & ceux du peuple. Ces combinaiſons paroiſ-

ſoient trop compliquées à un Prince foible & nonchalant. Ayant avili le Trône par ſes actes perſonnels, il avilit en même tems ceux qui étoient ſoumis à ſes ordres. Le Sénat fut appellé un Sénat Commodien, ce qui vouloit dire que cette compagnie auguſte étoit toute compoſée de gens de l'Empereur; & l'on ne diſtinguoit pas alors comme à Paris les gens du Roi de ceux du Palais. Le Sénat étant le dépoſitaire des loix, l'Empereur eut l'idée d'anéantir l'authorité civile. Il voulut dépoſer les deux Conſuls à la fois & ſe déclarer ſeul Conſul ou Chef de la puiſſance civile. Pompée avoit été une fois décoré de la puiſſance conſulaire, mais Pompée n'avoit pas alors la puiſſance militaire, & le Sénat poſſédoit encore l'authorité législative & civile; Commode eut au contraire le deſſein de confondre avec la puiſſance militaire, le pouvoir législatif & civil du Sénat. Le deſpotiſme croit toujours en raiſon inverſe des lumieres & des ſentimens; & ſemblable à un incendie pu-

blic, il détruit & consume tout. Comme il ne falloit à Néron que de l'audace pour faire périr Rome par les flammes, de même Commode n'eut besoin que d'une folle présomption pour anéantir les ruines de la liberté Romaine. Tous les citoyens de la capitale furent asservis au même despotisme qui avoit fait perdre au Sénat ses plus grandes immunités. Rome, cette fiere maîtresse des nations, eut le sort de ses colonies, & son monarque impérieux ne la traittoit pas plus favorablement que les Rois de l'Orient n'avoient coutume de traiter leurs résidences. A l'exemple de Cyropolis, de Séleucie, d'Antioche, de Tigranocerte & d'Alexandrie, Rome fut appellée la colonie Commodienne; & pour l'humilier encore d'avantage, Commode donna le même nom à Carthage: il est aisé de changer les choses en noms; mais il est très difficile de donner aux noms la signification des choses. Avec le nom Romain on combinoit toutes ses prérogatives

nationales, & un peuple qui subsiste & qui se souvient même de ses anciens privileges, n'est jamais d'humeur à faire l'échange d'un nom glorieux contre une dénomination servile. Les fondateurs des villes ont le droit de les appeller de leurs noms. C'est un Architecte qui met son chiffre à un chef-d'œuvre de son art; & les grandes villes bâties par de grands Princes sont comme ces riches médaillons qu'on frappe avec une inscription tendante à honorer la mémoire d'un événement signalé. A l'occasion de la colonie Commodienne on ne se souvenoit que de la honte du nom Romain, & l'on efface ce souvenir d'abord qu'on le peut faire avec impunité; tous ces arrangemens passionnés de Commode furent abolis avec son regne. Il ne restoit de ce Prince que ce qu'il avoit fait pour le bien de ses sujets. Ayant ordonné que la flotte d'Afrique fournît de bled la capitale tout comme celle d'Alexandrie, cette institution subsista aussi longtems que le pou-

voir des Céſars. C'eſt toujours une marque de la dépopulation & du mauvais état auquel eſt réduit un pays, lorſqu'il faut augmenter le nombre des convois & des tranſports. La multitude même de ces reſſources ne fait qu'entretenir la molleſſe & la luxure des habitans; & ſous le regne de Commode l'Italie étoit devenue preſque déſerte, à l'exception des batteleurs & des baladins, qui s'étoient tous jettés ſur cette belle partie de l'Empire, pour être plus près de la perſonne d'un Prince qui avoit une armée de farceurs; on ne vit dans la Patrie des Héros que des uſuriers, des fermiers & des eſclaves.

Les Romains dégradés au point où ils l'étoient, n'auroient pas pu empêcher le Prince de prendre le conſulat tout ſeul; mais ce qui les révoltoit, étoit que l'Empereur vouloit prendre les auſpices en habit de gladiateur, & qu'il ſe propoſoit de ſortir, le premier de Janvier, de la demeure de ces vils eſclaves de la multitude. Les

idées chimériques ſont propres aux cerveaux timbrés, & ils s'aheurtent à leurs opinions avec la même opiniâtreté qu'ont les foux, qui incapables de réfléchir, ſe tiennent à une ſeule de leurs fauſſes idées. Commode qui s'étoit mis ſur le pied des monarques des Perſes, à la cour deſquels c'étoit un crime de léze-majeſté de s'oppoſer à la volonté du Prince, jura la mort de Marcia ſa concubine, d'Eclectus ſon chambellan, & de Lætus ſon Préfet du Prétoire, qui appréhendant une ſeconde émeute, craignoient d'être mis en pieces par une populace furieuſe, de ce qu'elle ſe voyoit miſe dans la même claſſe avec la partie la plus ignominieuſe de la nation. L'exemple ſanglant de Cléandre & de ſes cliens dut naturellement faire naître ces idées ſiniſtres dans l'eſprit des courtiſans, qui ſavoient que le gouvernement de leur maître étoit ſouverainement abhorré. Etant en danger de perdre la vie ou par la main de Commode ou par celle du peuple, ils ſe déter-

minerent à faire périr l'Empereur. Une négligence de Prince avoit accéléré la mort du fils de Marc-Aurele. Marcia ayant les entrées libres auprès de Commode, trouva dans son apartement des tablettes où elle vit son nom à la tête de ceux que l'Empereur destinoit à la mort. Dans une cour corrompue on trouve facilement des assassins & des empoisonneurs. Chacun craignant pour sa vie, on a toujours des instrumens prêts pour l'ôter aux autres. Ce que la force du poison ne put point opérer sur le tempérament robuste de l'Empereur, la vigueur d'un gladiateur l'effectua, qui luttant cette fois sérieusement avec le Prince, l'étouffa. Cet Empereur périt par les mains de ceux, dont il avoit voulu se servir pour avilir le nom Romain. Ayant eu un sort semblable à celui de Néron & de Domitien, le dernier des Antonins fut comme ces dernieres descendans des Jules & des Flaviens, l'opprobre de sa maison & celui de l'Etat. Le gouvernement hérédi-

taire étoit si peu compatible avec les mœurs féroces des Romains, que Commode, seul Empereur, né dans la pourpre, fut aussi celui des Césars, qui porta son authorité au plus haut degré de puissance. Les Princes qui succédoient à leurs peres, comme ils ne voyoient que des droits de prescription, sur lesquels étoit fondée l'authorité du Sénat, se mirent cette épine hors du pied avec la violence de Tyrans & avec l'audace de Despotes.

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn825542979/phys_0408
DFG

PERTINAX.

Regne de trois mois l'an 944.

Pertinax, fils d'un affranchi de la petite ville d'Alba-Pompeja, ſituée dans la Ligurie, occupa le Trône du fils de Marc-Aurele. Comme il avoit tenu école, & donné des leçons de grammaire, il préféra à ce métier celui des armes, dans lequel il paſſa par tous les grades de la milice. Le gouvernement des Céſars avoit cela de commun avec les Etats libres, qu'à Rome les voyes qui conduiſoient aux honneurs, étoient ouvertes à tous les aſpirans. L'intérêt des Empereurs n'étoit pas de borner les dignités au Patriciat, qui n'avoit que trop joui des honneurs publics: mais tous les honnêtes gens de l'Empire étant appellés aux charges de l'Etat, l'émulation, ce puiſſant reſſort du mérite, fit ſortir de la pouſſiere des hommes capables de faire honneur aux

postes qui leur furent confiés. Pertinax fut de ce nombre, & cet homme nouveau voulant faire disparoître l'obscurité de sa naissance par l'éclat de ses vertus, remplit dignement tous les emplois soit militaires soit civils. C'est un grand avantage pour un homme sur lequel le sentiment de la gloire opére puissamment, de vivre dans un siecle, où de grands Princes prennent à tâche de déterrer le mérite. Tite-Antonin & Marc-Aurele étoient trop vertueux & trop éclairés pour laisser croupir dans la misere des gens que la nature avoit formés pour illustrer l'Etat. Semblable à Marius quant à son origine & à son goût militaire, Pertinax eut autant de peine à se produire qu'en avoit trouvé cet illustre capitaine, pour percer au travers de la foule des patriciens qui vouloient lui barrer le passage. L'un étant citoyen, eut pour ennemis l'intrigue, la calomnie & la dissimulation de ses compatriotes: l'autre étant sujet né de l'Empire, eut à souffrir

de l'envie, de la haine & du mépris des Grands.

Sous les meilleurs regnes le mérite ne se répand jamais universellement; & il y a toujours des esprits bornés & des cœurs mal-placés, qui au lieu d'un vrai sentiment de vertu, n'en ont que la foible apparence. L'exemple imposant de Marc-Aurele fit autant d'hypocrites qu'on voit de faux dévots à la cour d'un Prince attaché aux exercices de la réligion. Un fourbe de quelque ordre qu'il soit, ne peut jamais surmonter les tentations que nourrissent des objets capables d'exciter l'ambition ou l'avarice. Se sentant dans l'impuissance d'égaler le vrai mérite, ses efforts inutiles le font entrer en mauvaise humeur contre tous ceux qui se sont distingués par des talens ou par des vertus: & n'osant pas déclarer la cause de son mécontentement, il jette la faute de ses inquiétudes sur ceux qui ont dérangé le système de sa présomption, & se met à sapper les appuis d'une

vertu, qu'il n'auroit jamais osé attaquer à découvert. L'envie cachée sous la forme du faux point d'honneur, s'attachoit à dénigrer un homme dont l'extraction étoit inférieure à celle de tous ses concurrens.

Marc-Aurele tenant la balance égale entre les nobles & les nouveaux-venus, ne favorisa jamais les uns aux dépens des autres. La raison & la vertu le faisoient toujours décider pour le parti de la justice. Sans faire attention à la personne, il punissoit ou récompensoit les faits. Pertinax, Intendant de la Dace, fut accusé de concussion, & comme l'Empereur préféroit le salut de son peuple à toute autre considération, la bonté de Marc-Aurele ne tint pas contre les soupçons d'injustice & de malignité qui lui paroissoient des actes impardonnables. Ils l'étoient en effet sous son regne, & la justice de l'Empereur fit regner dans les provinces conquises le même ordre qu'il avoit établi dans la capitale. Les Empereurs de la maison d'Auguste par-

tageoient la dépouille des Provinces avec les gouverneurs qu'ils y envoyoient. Marc-Aurele étoit le vrai ſoutien de l'Etat, parce-qu'il ne protégeoit point les grands crimes.

Rien n'eſt plus aiſé que de ſurprendre la bonne foi d'un Prince qui ſacrifie tout aux intérêts de l'Etat. Quelques ſervices que Pertinax eût par devers lui, il perdit ſon office, & tomba en diſgrace. Marc-Aurele qui vouloit que ſes miniſtres euſſent des mains pures, bannit de ſa préſence tous ceux qui par la contagion de l'exemple pouvoient infecter les autres. Mais une puiſſante cabale avoit juré la perte d'un honnête homme, & Pertinax étoit innocent. Dans les cours des Princes vertueux, il y a toujours des gens qui préférent le mérite à la faveur. Pompéien, gendre de l'Empereur prit ſous ſa protection, ou plutôt ſous celle de la vertu un homme diſgracié & condamné par un arrêt impérial. Il fit plus, il donna de l'emploi dans le corps d'armée qu'il commandoit à

un homme notté d'infamie. La rigueur de l'ancienne diſcipline ſubſiſtoit du tems de Marc-Aurele, & en conformité de ſes réglemens c'étoit un crime d'Etat de ne pas obéir ponctuellement aux ordres du chef. Les formalités des loix doivent céder au maintien de l'eſprit qui doit diriger une bonne législation.

Comme il s'agiſſoit à cette occaſion de conſerver à l'Empire un excellent ſujet; Pompéien eut la fermeté de préſenter à l'Empereur un homme dont la cauſe avoit été jugée par le Prince même. L'abſolution de Pertinax, & la caſſation de la ſentence rendue contre lui, emportoit l'aveu d'un jugement trop précipité. Quand on ſe conduit par injuſtice, on ne veut jamais avoir tort; & l'amour propre s'il rend ſophiſtes les hommes en général, il produit particulierement cet effet ſur les hommes conſtitués dans les premieres dignités de l'Etat. L'aveu de ſa foibleſſe coute infiniment à celui qui s'eſt rendu le plus fort.

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn825542979/phys_0414
DFG

Marc-Aurele dont l'eſprit étoit trop étendu pour ne pas connoître ſes erreurs, prononçoit ſa propre condamnation par l'arrêt d'abſolution de Pertinax. L'Empereur lui rendit ſes bonnes graces avec cette effuſion d'ame, qui n'a ni retenue ni réſerve. Pour donner les preuves les plus évidentes du retour de ſa bienveillance à un homme qu'il avoit diſgracié par la ſuggeſtion de ſes ennemis, Pertinax obtint tous les honneurs militaires & civils juſqu'au conſulat. Pour ſe diſtinguer des hommes médiocres qui ſont fermes dans la haine & inconſtans dans l'amitié, Marc-Aurele fut inviolablement attaché à ſes engagemens d'amitié, & ſes ſentimens de haine n'étoient que paſſagers.

Comme l'envie ne déchiroit plus en ſecret un homme qui s'étoit mis au deſſus de ſes traits, on vit éclater la médiſance en diſcours injurieux contre un conſul du peuple Romain. La ſageſſe ne ſe laiſſe pas ſurprendre deux fois par les mêmes arti-

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn825542979/phys_0415
DFG

fices, & l'expérience du passé lui sert de leçon pour l'avenir. L'Empereur au lieu de condescendre à un préjugé de naissance qne dictoit un sot orgueil, témoigna publiquement ses regrets de ce que par la gêne que lui imposoient les maximes de l'Etat, il ne pouvoit pas donner à Pertinax l'important office de préfet du prétoire. Ce ne sont que des hommes à préjugés qui le laissent dominer, au lieu que les grands génies sont faits pour les dissiper. La conduite noble & pleine de bienveillance que tint l'Empereur envers Pertinax, devoit imprimer à ce favori de Marc-Aurele un respect infini, & un attachement inviolable pour la personne de son bienfaiteur, & pour les intérêts de sa maison. Le meilleur effet qui résulte des gouvernemens monarchiques, consiste dans la beauté & dans la durée des sentimens, que doivent exciter les vertus d'un grand Prince dans les cœurs de ses sujets en général, & des personnes honorées de ses bienfaits en par-

ticulier; & ces sentimens se doivent perpétuer dans les familles, tout comme les vertus du Prince se propagent dans l'Etat; aussi est-ce du nombre des familles qui retracent les vertus du Prince, que dépend le bonheur & la tranquilité d'un pays.

Pertinax donna une preuve manifeste de l'attachement qu'il avoit voué à la maison de Marc-Aurele, en restant fidele à Commode, dans une circonstance où la fidélité de cent autres auroit échoué. Les Légions de la Grande-Bretagne, fatiguées du gouvernement dur & tyrannique de Pérennis, demandoient que l'Empereur punît l'insolence de son ministre par le dernier suplice, & comme les soldats ne faisoient cette demande séditieuse que pour pallier les desseins dangereux qu'ils avoient conçus contre le gouvernement, ils se soulevérent après que le premier ministre eût été sacrifié à leur ressentiment. Ces sortes de mutineries partent toujours d'un cœur ulcéré contre le gouvernement; on s'en

prend indirectement au miniſtre, mais directement au Prince, qui perdu par les conſeils que lui ont donnés les méchans, ne peut ſe tirer du péril qui le menace que par l'aſſiſtance de ſes bons & fideles ſerviteurs. Pertinax, créature de Marc-Aurele, rendit dans cette occurence fâcheuſe un ſervice des plus ſignalés à Commode & à l'Etat. Il partit pour la Grande-Bretagne, & s'oppoſant à ceux qui vouloient détrôner le fils de ſon bienfaiteur, il s'oppoſa à ces brouillons qui paſſoient juſqu'aux actes les plus violens pour porter Pertinax à accepter l'Empire. Ce général pouvoit compter ſur la haine & le mécontentement général que la tyrannie de Commode avoit excité dans tout l'Empire; il ſavoit encore qu'il ſeroit d'abord reconnu par le Sénat, & que les corps de troupes où il avoit commandé, le proclameroient ſur le champ Auguſte. Toutes ces conſidérations politiques furent contrebalancées par un ſeul ſentiment moral. Le ſouvenir de Marc-

Aurele opéroit encore ſur l'eſprit de ce vaillant guerrier, qui ne vouloit pas agir contre les obligations indiſpenſables que lui impoſoit le plus vif ſentiment de reconnoiſſance. L'image de Marc-Aurele lui paroiſſoit préſente dans le fils de ce grand Empereur, & c'étoit à cette profonde impreſſion, que Commode devoit l'aſcendant qu'il conſervoit ſur l'eſprit des partiſans de la vieille cour.

Par ce ſervice éclatant que rendit Pertinax au fils de ſon protecteur, il ne put pas gagner la bienveillance d'un Prince, qui craignoit tous ceux dont le mérite lui faiſoit ombrage. De commandant des légions Brittaniques, ce vaillant guerrier fut fait intendant des vivres en Italie. Sous un gouvernement deſpotique on place & déplace les Officiers généraux, non ſelon les intérets de l'Etat mais ſelon ceux du Prince, qui dans les Etats mal adminiſtrés ſont très ſouvent contraires au bien public. La tyrannie de Commode n'oſoit pas atten-

ter à la vie de trois hommes qui étoient les ornemens de son siecle. Pompéien, Pertinax & Victorinus eurent la vie sauve sous un Prince, qui n'avoit épargné aucun ministre de son Pere. Le Caton du siecle de Commode prit le parti de la retraite, & couvert de l'Egide de la vertu il échapa aux fureurs de son beau-frere. Pertinax n'ayant pas moins à craindre, s'enfonça dans une maison de campagne qu'il avoit dans son lieu natal; & le seul moyen qui restoit aux amis de Marc-Aurele, fut de se dérober aux poursuites de son fils. Les hommes les plus capables d'affermir le trône de Commode, furent justement ceux dont il se défia le plus; & ce malheureux Prince eut auprès de lui des Lætus & des Eclectus, dans les cœurs desquels les prodigalités de Commode n'excitoient pas le moindre sentiment de reconnoissance. Ministres de la tyrannie, ils haïssoient le tyran. Etant proches de la foudre, ils craignoient d'en être écrasés; c'est pourquoi ils com-

muniquoient leurs allarmes au palais & à l'armée. Le méchant eſt remuant & inquiet. Tourmenté par les reproches de ſa conſcience, il s'en prend à tous ceux qui l'approchent. Eſclave auſſi infidele qu'il eſt mauvais maître, il n'a en vue que de ſe garantir l'impunité de ſes crimes. Le poiſon & le poignard ſont les armes dont il ſe ſert pour ſe procurer la licence la plus effrénée.

Commode ayant péri par les machinations de ſes indignes favoris, aucun d'eux n'oſa cependant porter ſes regards juſques ſur le Trône. On ſouffroit la tyrannie du jeune Empereur, parceque ce Prince étoit l'héritier légitime de l'Empire, & l'on jettoit la faute des déſordres publics ſur Pérennis, Lætus & Cléandre. Lætus avoit trop ſenti l'indignation publique, pour ſe flatter d'être reconnu Auguſte par les ſoldats & le peuple. Pour pallier la noirceur de ſes forfaits, cet indigne Préfet ſuivit l'exemple de Nimphidius, qui jettoit les

yeux sur Galba, comme Lætus proposoit Pertinax. Dans ces deux occasions importantes, on vit le vice rendre hommage à la vertu, & se parer de ses dépouilles. Pour sauver sa vie, Lætus avoit trempé ses mains parricides dans le sang de son Prince; & pour sauver l'Etat il voulut légitimer son entreprise par le choix de Pertinax.

Ce vieillard respectable étoit alors gouverneur de Rome, & joignoit à l'autorité que lui donnoit le commandement des cohortes de la ville, une réputation acquise par une longue suite de belles actions. Après un exil de trois ans, Pertinax fut le seul de tous les ministres de Marc-Aurele qui reprit faveur. Proconsul d'Afrique, & Consul pour la seconde fois, il se soutint sous un Prince ombrageux & cruel. Un homme tiré de la crasse est plus souple que ne le sont des gens d'une naissance illustre; & il paroit que ce vieux Consulaire, rompu dans le manége de la cour, savoit se faire des amis & des protecteurs au milieu

d'une foule d'eſclaves & d'affranchis. Pertinax ayant deux fois couru riſque de la fortune & de la vie, ces deux cataſtrophes lui ſervirent d'avertiſſemens pour l'avenir. Semblable à Galba quant à la frugalité, & à l'attachement qu'il avoit pour des biens acquis avec tant de peine, il ne vouloit plus braver une fortune qui avoit été ſi inconſtante & ſi capricieuſe à ſon égard; ce qui lui fit uſer de tant de ménagemens, que ſans expoſer ſa réputation, il ne choquoit point les gens en place. D'ailleurs un homme ſans naiſſance n'impoſoit pas tant que Pompéien, qui gendre de Marc-Aurele, & tendrement attaché au défunt Empereur, n'auroit point accepté l'Empire des mains perfides d'un aſſaſſin. Pertinax homme de fortune fut moins ſcrupuleux qu'un Prince qui tenoit au ſang impérial.

Pertinax ſe voyant placé entre le trône & la vertu, ſa ſageſſe ſe démentit; & le grade ſuprême fut l'écueil, ſur lequel échoua le mérite de ce Préfet. On l'informe à mi-

nuit de ce qui s'étoit passé au fond du Palais. C'est dans les ténebres de cette nuit atroce, que les conjurés l'avertissent de leurs dispositions favorables. Un sentiment d'horreur auroit dû saisir l'ami de Marc-Aurele au récit de la fin tragique du fils de son bienfaiteur. Accepter l'Empire des mains teintes du sang de leur souverain, c'étoit se mettre de partie avec des assassins. La vertu n'est d'aucun usage, lorsqu'elle ne vient pas réveiller nos sentimens, dans le tems où il s'agit de se décider entre le devoir & l'ambition. Pertinax hésite au commencement, mais ce n'est pas l'incertitude d'un homme que la pitié & la reconnoissance retiennent, c'est encore moins la perplexité d'un esprit que le souvenir de Marc-Aurele tient en suspens. Il ne verse point de pleurs sur le sort d'un souverain trahi par les plus indignes des hommes. Si Pertinax balançoit, c'étoit seulement jusqu'à ce qu'il eût des preuves évidentes que Commode n'existoit plus. L'ambition agis-

soit si puissamment sur le cœur de ce vieux consulaire, qu'elle le rendoit entierement insensible. C'étoit comme si l'orgueil avoit eu la force de pétrifier l'ame de cet affranchi, & comme si elle avoit glacé tous ses sentimens. Fort inférieur à Virginius, auquel l'Empire fut offert par des légions victorieuses, Pertinax n'eut pour Electeurs que des scélérats, aux crimes desquels le nom de Pertinax dut servir de palliatif.

Etant alors gouverneur de Rome, il aposta dans les différens quartiers de la ville des gens qui devoient annoncer la mort de Commode, & l'élévation du nouvel Empereur. Cette élévation forcée de Pertinax ressembloit beaucoup à celle d'Othon. Celui-ci souleva le camp contre la ville, & celui-la souleva la ville contre le camp. De droit, l'un de ces Princes n'étoit pas moins usurpateur que l'autre; mais s'il falloit décider, lequel de ces deux hommes eut des titres plus justificatifs, j'aimerois encore mieux défendre la cause d'Othon

que celle de Pertinax; puisque dans un gouvernement militaire il appartient plus aux soldats qu'aux citoyens d'élire le généralissime. L'irrégularité de l'élection de Pertinax paroissoit évidemment dans l'attroupement de la foule, qui assiégeoit le camp pour forcer les Prétoriens de reconnoître pour Auguste celui qui avoit été proposé par la ville. Après que la populace eût chassé les Prétoriens qui vouloient soutenir la cause de Cléandre, premier ministre de Commode, la chance tourna à l'avantage des troupes de la ville, qui poussèrent enfin la hardiesse jusqu'à s'arroger le droit de proclamer un Empereur. La promesse de douze mille sesterces appaisa les esprits irrités des soldats. Pertinax crut-il donc faire un bien à l'Empire en interrompant l'ordre de la succession, en corrompant les soldats, en soulevant la ville contre le camp, & en tenant l'empire des Lætus & des Eclectus? Ce n'est point dans les actes d'usurpation qu'on peut figurer par la beauté des senti-

mens. Perſonne n'y fait attention, & l'acte d'un uſurpateur donne l'excluſion à tout ſentiment.

Un Prince qui corromp ſes ſoldats pour les porter à approuver ce qu'il y a d'illégal dans ſon élection, ne peut jamais inſiſter ſur l'exactitude de la diſcipline; & un homme qui n'a que des titres abuſifs, n'oſe jamais s'ériger en réformateur de l'Etat. Les cenſeurs publics, qui crient à l'abus & à l'injuſtice, doivent avoir des mains nettes & des intentions pures: l'abus le plus criant fut l'uſurpation violente de Pertinax, & au prix de cet acte abuſif ceux de Commode, n'étoient que des injures perſonnelles. Commode abrogeoit les Conſuls, qui au fond n'étoient que des magiſtrats ſubdélégues; & Pertinax s'entendoit avec des gens qui avoient détrôné & égorgé un Empereur légitime. Le Trône eut tant d'appas pour ce vieillard de ſoixante ſix ans, que pour avoir le conſentement des ſoldats, il fit une mention honorable de

Lætus en plein Sénat. Qui le forçoit de prononcer le nom de ce scélérat de Préfet, dans une assemblée à laquelle il vouloit donner son ancien lustre? Si c'étoit un sentiment de reconnoissance, cette reconnoissance étoit très mal placée vis-à-vis d'un bienfait rendu à la sourdine, & contre toutes les regles de la justice: Pertinax étoit-il donc tellement aveuglé de son ambition qu'il oubliât jusqu'à la premiere maxime des usurpateurs; que pour profiter des dépouilles du crime, il n'en faut pas faire trophée. Comme c'est la prérogative de la vertu, qu'elle peut marcher tête lévée, c'est au contraire le propre du crime qu'il doit agir par des voies clandestines. La confiance ne sied bien que quand c'est la vertu qui l'inspire; & un homme qui fait un acte d'injustice publique, ne peut jamais tirer gloire des sentimens de justice particuliere. C'est même être imposteur que d'agir injustement en public, & se piquer de justice en particulier.

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn825542979/phys_0428
DFG

Quand on eſt une fois en contradiction avec ſoi-même, on ne s'en tient point aux premiers actes de duplicité. Pertinax en commit pluſieurs; un des principaux fut de propoſer au Sénat Pompéien, gendre de Marc-Aurele, & puis Acilius Glabrio, le plus noble de tous les Patriciens. Pertinax, après avoir imploré l'aſſiſtance du peuple, & mandié le ſuffrage des Prétoriens, fait ici un vain étalage de modération. On l'auroit pu prendre au mot, & chacun de ceux qu'il propoſoit, étoit plus digne de l'Empire qu'il ne l'étoit lui-même. Mais c'eût été lever l'étendart de la guerre que de s'oppoſer à un Prince, qui à l'inſçu & contre l'aveu du Sénat, avoit déja ſigné ſa capitulation par l'amniſtie qu'il accordoit aux meurtriers de Commode, & par les largeſſes qu'il s'étoit engagé à faire aux ſoldats. Ce n'eſt donc que de la mauvaiſe foi qu'on remarque dans les propoſitions de Pertinax; & ce qui doit le plus ſurprendre, c'eſt de voir la joie du

Sénat à l'avénement d'un Prince dont les titres étoient si suspects. Toutes les considérations de justice cédoient alors à l'envie qu'avoient ces ambitieux jurisconsultes de primer dans l'Etat. En bénissant le nouveau Prince, & en maudissant le défunt Empereur, ils étoient aussi excessifs dans les marques d'approbation que dans les signes de réprobation. Jamais on ne vit l'esprit de corps dominer avec tant de pouvoir sur les membres d'une assemblée publique, qu'on le découvrit à cette occasion, où rien ne touchoit les Sénateurs que le désir de maintenir l'honeur & la dignité de leurs charges. Que l'ordre de la succession fût bouleversé, cela n'intéressoit en aucune maniere ces fiers Patriciens, & ils étoient satisfaits, pourvu que leurs grades d'honneur fussent en entier.

Il n'étoit pas difficile d'effacer le souvenir d'un Prince qui né dans la pourpre, avoit la fierté d'un souverain héréditaire. Les Romains plus sensibles à l'apparence

des manieres qu'à la réalité des faits, firent un cas infini des ménagemens qu'eurent pour eux leurs souverains électifs; & Pertinax, qui n'étoit que le fils d'un affranchi n'avoit point de peine à prendre les manieres de son état primitif. Ce n'étoit donc pas un mérite de la part d'un souverain qui tiroit son origine de la poussiere, que de prendre le ton de son premier état. Les soldats voyant le nouvel Empereur engagé dans les intérêts du corps civil, n'étoient pas les duppes de ses façons d'agir prévenantes, & remarquoient bien où tendoit la politique d'un Prince qui avoit été élevé par la faveur du Sénat; c'est pourquoi ils entrerent dans un furieux ressentiment contre un Empereur, qui n'ayant pas un droit légitime de leur commander vouloit les subordonner au corps civil. Pertinax semblable à Galba quant à l'humeur intraitable, n'usa d'aucune précaution à l'égard des Prétoriens, & comme s'il eût pris à tâche de les irriter, le premier mot qu'il donna

au Tribun fut une marque de sa sévérité militaire. Le mot de *militemus* ou *faisons le service*, mit une aussi grande allarme dans le camp, que la publication des ordonnances de Lycargue causa de mécontentement à Sparte, lorsque Cléomene, un des derniers Rois de cette République guerriere voulut réveiller l'esprit de l'ancienne législation. Le danger n'est jamais plus commun que lorsqu'il menace la licence; & l'on défend ses passions avec la même ardeur qu'on met à les exécuter.

Attaquez directement un vicieux, & vous le verrez fondre sur vous avec toute la fureur dont est capable un homme qui n'a point de sentimens. Pertinax, sans avoir approfondi l'homme devoit du moins savoir qu'il ne faut point révolter des militaires, qui sont une fois dans la possession de grandes immunités; & l'exemple de Galba auroit dû servir de précepte à un Prince qui n'avoit point par devers lui la naissance de cet illustre patricien: mais

ſage plutôt par routine que par principe, ce vieux militaire ne fit que ſuivre les penchans qui l'entrainoient à la rigueur, ſans conſidérer que les Prétoriens de ſon ſiecle étoient les deſcendans de ceux qui avoient coupé la tête au ſucceſſeur de Néron. Pour appaiſer ces eſprits féroces, Pertinax recourut aux voies qui avoient été employées par les plus foibles d'entre les Empereurs. Il répandit de l'argent à pleines mains parmi les trouppes; & pour en trouver, il s'aviſa de mettre à l'encan les vaſes précieux du palais. On fut étonné de la ſomptueuſe prodigalité de Commode, & le prix auquel ſe vendirent ces meubles ſuperbes, ſervit à contenter l'avarice des militaires.

Par la ſage économie qu'avoit obſervé Marc-Aurele, le tréſor public ſuffiſoit non ſeulement aux dépenſes ordinaires, mais en même tems aux fraix extraordinaires. De tous les Empereurs ce Prince pouſſa la libéralité le plus loin. Je ne cite pas la diſtribution de huit pieces d'or par tête

comme une preuve de la sageſſe politique de cet Empereur, mais comme un trait caractériſtique de ſa retenue frugale, qui lui faiſoit répandre à tous les citoyens ce que ſes prédéceſſeurs avoient employé pour les décorations du Palais. Il ne faut pas juger du vaſte Empire des Céſars comme des monarchies qui ont tiré leur origine du démembrement de l'Occident. Chacun de ces Etats n'ayant pas ſeulement à ſe défendre contre les forces égales de ſes voiſins, mais encore contre les forces réunies d'un nombre indéterminé d'Etats ſemblables, il leur faut penſer d'avantage à ce qui regarde les finances, que ne devoient s'occuper de cet objet ces maîtres du monde, qui n'avoient à ſoutenir la guerre que contre des peuples pauvres & dépourvus de tout ce qui eſt néceſſaire pour traîner la guerre en longueur. Malgré cette inégalité de beſoins extérieurs, l'Empire romain eut cependant des beſoins intérieurs qui croiſſoient en raiſon univerſe de la valeur & de

la discipline. Dans le tems où l'on commençoit à payer des pensions aux Barbares, on augmentoit celles des Légionnaires, de sorte qu'un million de sesterces trouvé dans le trésor de Commode, n'étoit que pour les épingles de ses maîtresses. Pertinax qui étala le luxe du fils de son bienfaiteur, tira de cette enchere de grands avantages. L'un fut de rendre odieuse aux yeux des Romains la mémoire de ce Prince luxurieux. L'Empereur suivit à cette occasion la maxime de Trajan, qui avoit mis par écrit ce qu'avoient coûté les voyages somptueux de Domitien; mais c'étoit la seule partie foible du gouvernement de ce grand Prince; au lieu que Pertinax se distinguoit le plus par cet acte d'économie publique. Marc-Aurele exposa en vente les richesses du Palais pour subvenir à la misere du peuple, & Pertinax l'augmentoit par l'insolence des militaires que nourrissoient ses libéralités forcées.

L'idée étoit d'ailleurs assez bien imaginée, vû le génie luxurieux du siecle: car

ces ſomptuoſités du palais excitoient la cupidité de tous ces orgueilleux enfans de la fortune, qui répandoient dans le public une partie de ce ſurplus qu'ils s'étoient approprié aux dépens du fiſc. L'uſage direct auquel Pertinax deſtinoit les grandes ſommes qu'il tiroit de cet encan ſuperbe, étoit très conforme aux regles de la prudence; il vouloit dégager la parole, qu'il avoit donnée à des ſoldats tumultueux & inquiets. L'or dont il rempliſſoit les mains des militaires, leur fermoit pour quelque tems la bouche; & ils n'oſoient pas taxer d'uſurpation l'avénement d'un Prince, qui leur partageoit les dépouilles de ſon prédéceſſeur. On aime toujours plus les Grands pour le bien qu'ils nous font que pour celui qu'on leur voit faire; & les Prétoriens qui n'auroient jamais pu attendre de plus grandes largeſſes de Commode, regardoient dans l'inſtant où ils reçevoient le bienfait, plutôt à la perſonne du donateur qu'à la cauſe pour laquelle il faiſoit ſes dons. Galba ne tint

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn825542979/phys_0436
DFG

point parole aux ſoldats, parceque ce ne fut pas lui qui l'avoit donnée; Pertinax ayant fait ces promeſſes lui-même, fut obligé de les accomplir.

Quand une voie par laquelle on a aſſouvi une paſſion a réuſſi, on ne regarde pas de ſi près à la juſtice des moyens qu'on employe pour le même ſujet. Lætus voulant complaire à un Prince qui cherchoit à remplir ſes coffres, conſeilla à Pertinax de faire courir après les députés d'une nation barbare pour leur redemander les ſommes que Commode leur avoit payées à titre de penſion. C'étoit violer le droit des gens, que de dévaliſer des Ambaſſadeurs, qui ſur la foi des traités ſolemnels portoient chez eux des ſacs ſcellés du ſceau de l'Empire. Ces étrangers pouvoient-ils donc deviner ce qui s'étoit paſſé à Rome? Ils étoient même trop vertueux pour ſe figurer que le protecteur des aſſaſſins du Prince pût être reconnu pour chef de l'Empire. Dans tous les Etats du monde on annonce l'avenement

d'un nouveau Prince, & jusqu'à ce qu'il ait déclaré qu'il ne veut plus être tenu à l'observation des traités faits avec son prédécesseur, on les regarde comme transigés avec l'Etat, lequel est censé ne jamais mourir. Ici toutes les regles de la justice & de la saine politique sont violées par un Prince qui se laissant éblouir par son avarice, veut couvrir ce qu'elle avoit de sordide par un mot d'orgueil, en faisant dire à ces députés, consternés de la foi sacrilege des Romains, que cela se faisoit parce que Pertinax étoit sur le Trône: ce n'étoit gueres le moyen de rendre son regne recommendable que de le commencer par un acte d'infidelité, qui conseillé par un scélérat, n'étoit dans le fond qu'un brigandage privilegié. Il n'étoit pas même de la saine politique d'indisposer des nations, qui devenoient de jour à l'autre plus rédoutables à un Empire agité par des révolutions intestines. Les armes en main on peut braver les vaincus; mais ce n'est point par des

menaces, & encore moins par des rodomontades qu'on peut intimider des gens qui ſont en poſſeſſion d'intimider les autres; & ſi Pertinax eût vécu, il auroit eu probablement ſur les bras tous les ennemis qui avoient cauſé tant d'inquiétudes & de peines à un Prince infiniment plus heureux & beaucoup plus aimé que n'étoit l'Empereur regnant.

Rien ne devoit moins étonner dans le regne de Pertinax que la modeſtie & la frugalité de ce Prince. Un homme âgé de ſoixante ſix ans n'a plus de paſſions tumultueuſes. Pertinax avoit trop d'expérience pour ne pas ſavoir que l'eſtime ne vient jamais des vains ornemens d'une dignité précaire. Intéreſſé par l'obſcurité de ſon extraction à ne pas trop allarmer l'envie des Grands, il vouloit la déſarmer par une conduite des plus modeſtes. Il conſerva la chaumiere qui l'avoit vû naître, & ne méconnut point ſes collégues dans la profeſſion publique des lettres. Pertinax avoit

l'ame trop haute pour vouloir redeſcendre dans la pouſſiere de l'école, il ſe gardoit donc ſoigneuſement de tout faſte pédanteſque, qui auroit pu menacer ſon gouvernement d'un ſort ſemblable à celui qu'encourut le ſecond Dénis. Ce n'eſt d'ailleurs qu'une haute qualité & un ſang illuſtre qui donne de l'aiſance dans les manieres & du goût dans les atours; & un homme accoutumé à une ſage médiocrité, ne peut jamais contracter des habitudes conformes à un grand luxe, qui devient même onéreux quand on eſt avancé en âge, & que la raiſon eſt parvenue à ſon degré de mâturité: c'eſt encore la propriété la plus diſtinctive de l'homme frugal, que dégagé de cette envie démeſurée de figurer dont eſt poſſédé l'homme vain & accoutumé à l'oſtentation, il tend directement au ſolide. Pertinax étoit perſuadé que rien ne nuiſoit d'avantage aux intérêts de l'Empire, que ſi chaque nouvel Empereur vouloit d'abord enrichir tous ſes parens; c'eſt pourquoi il

laiſſa les ſiens dans l'état de médiocrité où les avoit placés la fortune. Son trône n'étant pas des mieux affermis, il n'accorda aucune diſtinction à ſon fils, qui n'étant encore qu'un enfant, ne jouit pas de la moindre prééminence. A voir aller le fils de l'Empereur aux écoles publiques, on l'auroit pris pour le fils d'un conſul des anciens tems de la République. On ne tombe que de ſon haut, lorſqu'on perd ſeulement ce qu'on tient à titre de naiſſance. Mais ſi l'on eſt précipité d'une éminence, on riſque d'être écraſé. Pertinax ne pouvoit mieux garantir la vie de ſon enfant qu'en l'éloignant de tout ce que le faſte impérial avoit d'éblouiſſant.

Les regnes des Princes qui ſuccedent à de grands diſſipateurs, ſont toujours marqués au coin de la frugalité. Ayant à ſauver l'Etat & à le tirer des mains de ſes créanciers, ils prennent toutes les voies que prend un gentilhomme qui n'a reçu de ſes ayeux que des terres hypothéquées.

Comme un homme frugal trouve de grandes reſſources dans la ſageſſe de ſon économie, la retenue d'un Empereur romain lui valoit les revenus des provinces entieres. Semblable à un ſage mécanicien, il augmentoit le produit des forces par le ſoin qu'il prit de les ſimplifier. A Rome il ne s'agiſſoit que de modérer la dépenſe du Prince, & l'étendue de l'Empire rendit d'abord des ſommes immenſes, qui miſes en réſerve, mettoient le Prince en état de faire face à toutes les néceſſités publiques. Si Sixte-Quint, dans un domaine qui n'étoit qu'une métairie en comparaiſon de tout l'Empire, pouvoit amaſſer des tréſors, maintenir la ſureté publique, & conſtruire de vaſtes édifices, Pertinax dans le petit eſpace de tems qu'il fut ſur le Trône, ſut remplir le vuide qu'avoit laiſſé dans les finances la prodigalité de ſon prédéceſſeur. Cette conduite étoit d'autant plus louable que la plupart de ſes ſucceſſeurs, dans l'impoſſibilité où ils ſe voyoient de transférer l'Empire à

leurs descendans, regardoient les revenus de l'Empire sur le même pied où les envisage un fermier, qui sans améliorer les terres, se contente d'en jouir. Il fit valoir les terres du domaine impérial, & accorda une exemption d'impôts pour dix ans à ceux qui avoient mis en valeur des terres incultes. La propriété est toujours le plus grand encouragement au travail. Pour engager quelqu'un à faire des avances, il faut le rendre sûr de la recette. L'Empire romain n'eut pas une forme féodale. Les terres étant cultivées par des esclaves & des affranchis, le produit tournoit entierement au profit du maître, ce qui servoit tant à engourdir les bras qu'à les multiplier sans nécessité; de sorte que l'Italie qui autre fois avoit abondé en cultivateurs, étoit maintenant le pays qui avoit la subsistance la plus précaire. Ce n'est pas le plus petit nombre des sujets qui mérite le plus d'attention, mais c'est le plus grand nombre. Les Grands savent assez s'aider eux-mêmes, au

lieu que les petits ont besoin de soutien & d'assistance. Les colons que Pertinax établit dans les vastes domaines de l'Empire, étoient autant de nouveaux sujets qu'il intéressoit au bien & à la tranquillité de l'Etat.

Un Prince qui se propose d'être le bienfaiteur de tous ses sujets, n'a jamais de partialité dans la distribution de ses graces. Les citoyens de la petite ville d'Alba-Pompéia sa patrie, couroient à Rome dans l'espoir d'être enrichis par un Prince qui se faisoit une gloire d'être leur concitoyen. L'esprit foible confond les rélations privées avec les rapports publics; se conduisant en particulier sur le Trône, il agit en souverain dans la condition privée. Pertinax qui avoit observé les loix d'égalité dans la condition privée, l'inégalité attachée à la sublimité du poste qu'il occupoit, l'empechoit de distinguer du reste de ses sujets des gens qui ne possédoient d'autre prérogative que celle d'avoir été ses compatriotes. Etant le pere de la patrie, il renvoya ses

concitoyens qui vouloient le perſuader de préjudicier à tous ſes autres ſujets. Protecteur impartial du tiers-ordre de l'Etat, Pertinax en vouloit aux Grands & particulierement à ceux qui avoient malverſé ſous le regne précédent. Si la foudre tombe ſeulement ſur les favoris, elle ne fait que répandre ce qui avoit été accumulé par la rapine & par la tyrannie; mais ſi ces édits de reſtitution s'étendent ſur tous les ordres des ſujets, c'eſt un fléau qui ravage tout l'Etat. Les Pontifes qui ont fait rendre compte aux Coſcias & aux Caraffas, ont agi plus prudemment que les Empereurs germaniques qui ont rendu leurs édits de reſtitution trop univerſels. Quand on veut pouſſer la rigueur trop loin, elle dégénere en injuſtice. Pertinax infligea aux délateurs le ſupplice de la mort. Il puniſſoit ce que les loix n'avoient pas ſeulement permis, mais ce qu'elles avoient ſtipulé dans les tems précédens. Cette législation vague & variable reſſembloit aux toiles d'araignée,

où les mouches restent accrochées tandis que les oiseaux de proye les percent. Pertinax avoit de la droiture, mais il manquoit de circonspection. Les courtisans, allarmés par les mesures violentes que prit le nouveau Prince, se mirent à lui opposer de puissans obstacles. Jamais un Prince n'auroit dû être plus attentif à garder le secret que cet Empereur qui avoit autant d'espions que de gens destinés à le servir. La crainte d'un grand danger aiguisant l'esprit, on a besoin d'une profonde dissimulation pour échapper à l'examen défiant des gens intéressés à avancer le terme d'un regne, dont les maximes révoltent ces esprits légers & corrompus. Pertinax incapable de jouer un personnage qui lui étoit étranger, eut l'imprudence de répandre la nouvelle d'un changement total qu'il vouloit faire dans tous les offices de la cour. L'attente des grandes révolutions dans les fortunes & dans les honneurs des Grands, ne faisant pas moins craindre à l'esprit d'ambition

qu'à celui d'intérêt particulier, inſpire les conſeils les plus violens & les plus pernicieux. Lætus, chef des partiſans de la vieille cour, craignit avec raiſon de perdre l'important office de Préfet du Prétoire, ſous un prince qui rouloit dans ſon eſprit des idées de réforme, auxquelles étoient directement oppoſées les maximes & les menées de ce capitaine perfide.

On ne peut jamais laiſſer incomplete l'exécution d'un grand deſſein. Pertinax ayant reçu l'Empire des mains de Lætus, il auroit fallu ou l'aſſocier à l'Empire, ou l'expoſer à la rage des Soldats. Comment pouvoit-il ſe fier à un parricide, ou eſt-ce qu'il en coutoit plus à Lætus de ſe défaire de Pertinax qu'il ne lui en avoit couté de verſer le ſang de Commode? Celui-ci l'avoit obligé, au lieu qu'il avoit obligé celui-là. Les ſcélérats n'aiment perſonne, & c'eſt avec violence qu'ils redemandent ce qu'ils n'ont donné qu'à regret. La contrariété des humeurs ſuffiſoit pour rendre Lætus

l'ennemi le plus irréconciliable d'un Prince qui ne suivoit aucune des impressions, qu'il vouloit lui donner: l'ambitieux Préfet n'eut point de peine à faire entrer dans ses desseins des soldats audacieux & dissipateurs. Pour faire réussir son plan, ce Capitaine turbulent choisit pour rival de Pertinax un membre du Sénat. Sûr des troupes, les vues de ce mutin tendoient à diviser les Sénateurs, & à aliéner des intérêts du Prince le premier corps de l'Etat. Pertinax sentit le coup, & la nécessité l'obligea de garder des ménagemens avec Falco, jeune Sénateur, riche, présomptueux, & ennemi déclaré de son Souverain. Ne voulant point se perdre dans l'esprit des Sénateurs, qui étoient ses plus fideles adhérens, il laissa impuni un acte de rébellion ouverte, par une raison qui déceloit toute la foiblesse de son gouvernement. „Non, „s'écria-t-il, je ne souffrirai jamais qu'un „Sénateur même coupable soit mis à „mort." S'il avoit gagné Falco, comme

Auguſte mit dans ſon tort Cinna, il auroit étouffé la rébellion dans ſa naiſſance. Mais laiſſer impuni un Sénateur audacieux & criminel, uniquement parcequ'il tenoit à un corps reſpectable, c'étoit mettre les intérêts de ce corps au deſſus de ceux du Souverain, & encourager tous ceux qui, animés par l'eſprit de ce corps ambitieux voudroient attenter à la vie du Prince. Henri IV. étoit bien éloigné de promettre à la Sorbonne, de conniver aux actes par leſquels un ſeul ou pluſieurs de ſes membres voudroient empiéter ſur ſes droits; & les Sénateurs de Rome n'étoient pas alors moins remplis de préjugés contraires à l'authorité impériale, que le furent les cannoniſtes de l'égliſe romaine. L'Empereur ne vouloit pas punir les membres coupables du Sénat, & la compagnie ne pouvoit pas les punir, il ne reſtoit donc d'autre parti à prendre, que de laiſſer à ces eſprits brouillons la liberté de troubler l'Etat. S'il eût fallu opter entre la rigueur tirannique des

Domitiens & des Commodes, & la douceur excessive des Nervas & des Pertinax, il auroit encore mieux valu pour les intérêts de l'Empire, resserrer les priviléges des gens de robe que de les étendre. Dans le premier cas on ne faisoit que des injustices particulieres, au lieu que dans la seconde supposition, on occasionnoit des injustices publiques.

Pertinax eut non seulement de l'indulgence ponr le chef connu de la conspiration, mais encore pour l'instigateur de Falco. Au lieu d'oter aux Prétoriens un Préfet qui n'étoit propre qu'à mettre en fermentation des esprits prêts à se révolter, l'Empereur le laissa en place, & lui donna le loisir de presser l'exécution des desseins criminels qu'avoit conçus cet homme perfide. Un scélérat qui échappe au glaive de la vengeance, saisit la premiere occasion pour le faire tomber sur l'objet de ses ressentimens; & comme Lætus regardoit le pardon qui lui fut accordé par l'Empereur,

comme une preuve de la crainte qu'il avoit inſpirée à ſon maître, cette idée hauſſa le cœur au Préfet & le fit augmenter d'audace. A la haine il joignoit le mépris & ne doutoit point qu'il pût prévenir un Prince trop circonſpect. La diſſimulation doit avoir ſes limites tout comme la bonté, & ſi la circonſpection paſſe les bornes de la prudence, elle dégénére en foibleſſe. L'Empereur Ferdinand II. prévint les deſſeins de l'ambitieux Wallenſtein, mais Pertinax différant la perte de Lætus, avança la ſienne. Au lieu d'inſtruire le procès criminel de ce traitre, comme Henri IV. fit faire celui du maréchal de Biron, auquel ce bon Roi eut des obligations preſqu'auſſi grandes que furent celles de Pertinax envers Lætus, l'Empereur romain ſe contentoit de menacer, & tenant ſon bras ſuſpendu ſur la tête coupable de ſon miniſtre, il lui accordoit l'intervalle de tems qui lui étoit néceſſaire pour ſe ſouſtraire à ſa punition, & pour concerter la mort de celui qui avoit droit de lui

infliger le ſuplice qu'il méritoit. François I. ne voulant pas laiſſer avilir ſa dignité par le connêtable de Bourbon, qui étoit le plus puiſſant ſeigneur de ſes Etats, l'obligea de s'évader. C'eſt la prérogative du rang ſuprême de pouvoir agir ouvertement contre les ſujets, dont les vues ſont préjudiciables à l'intérêt univerſel de l'Etat. Pour empêcher que la gangrene ne ſe mette aux parties nobles de la nation, c'eſt ſans perte de tems qu'il faut retrancher ces membres pourris; & comme les opérations de la chirurgie ont la putréfaction pour terme, un crime avéré d'Etat, juſtifie le défaut de formalités uſitées dans la punition des Félonies. Louis XIII. commença ſon regne par l'ordre qu'il donna d'arquebuſer le fier maréchal d'Ancre, qui comme Lætus étoit le chef d'un parti oppoſé à l'authorité de ſon Souverain. La diſtinction qu'il faut mettre entre Pertinax & ces monarques d'Occident, conſiſte dans la légitimité de leurs titres. Le premier n'ayant que celui de la violence &

de l'intrigue, il ne put pas prendre ces mesures vigoureuses qui furent prises par les Souverains légitimes.

Pertinax éprouva bientôt les funestes effets de sa politique timide. Trois cens soldats, l'épée nue au poing, traversent la ville, arrivent au palais, écartent les chambellans, & vont droit à l'Empereur, qui allant à leur rencontre, adressa à ces mutins une courte harangue, dont la substance étoit: qu'ils agissoient contre l'honneur attaché à l'office des gardes du Prince, & qu'étant innocent de la mort de Commode, ils devoient tirer vengeance de ceux qui s'en étoient rendus coupables. L'air de dignité avec lequel l'Empereur parloit, leur en imposa jusqu'à ce qu'il eût laché le mot fatal de Commode, qui rafraichissoit le souvenir d'un Prince, autant chéri de ses troupes, que des enfans gâtés aiment un pere mou & indolent. Un seul terme peut mettre hors de lui-même un homme agité par une passion violente; & entendant prononcer par un ennemi le nom

d'une perſonne chérie, c'eſt comme ſi la baguette d'une Circé l'eût touché à cet inſtant. Il ne faut pas attribuer la mort tragique de Pertinax au ſoldat tongrois, qui donna le ſignal à ſes camarades, mais à l'ame ulcérée de ces militaires, qui ne pouvoient point effacer le ſouvenir de l'outrage fait à leurs ſentimens, par l'aſſaſſinat d'un Prince qu'ils aimoient comme les voluptueux aiment les inſtrumens de leur luxure. La mort ſanglante d'un Prince qui avoit beaucoup de qualités eſtimables, auroit dû apprendre à tous ſes ſucceſſeurs à ne pas tendre la main vers un ſceptre où ils verroient quelques goûtes de ſang; car ce n'eſt point par des actes de juſtice qu'on peut laver les taches originaires d'un regne.

Pertinax eut d'excellentes qualités pour la vie privée, & on pouvoit lui appliquer le mot qu'on diſoit de Galba: que tout le monde l'auroit jugé digne du trône s'il ne l'eût pas occupé. Inférieur à Veſpaſien, il n'eut pas la pénétration du ſucceſſeur de Vitellius,

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn825542979/phys_0454
DFG

qui ne fut pas la duppe de Mucien; au lieu que Pertinax, jouet de Lætus, ne fit rien pour se rendre redoutable à cet orgueilleux Préfet. Vespasien en imposa au Sénat jusqu'à faire le procès à Helvidius-Priscus; Pertinax au contraire, soumis aux ordres de ce corps remuant, n'osa pas mettre la main sur Falco, quoique ce Sénateur ne fût guere estimé du public. Comme Pertinax différoit de Galba en ce que le premier ne fut point proclamé par les troupes, il n'eut pas la force d'affermir son trône par l'assistance des Prétoriens; & l'on remarque toujours que des Princes qui sont montés sur le trône par le secours que leur ont prêté des Tryphons & des Warwiks, doivent faire périr leurs ministres, ou périr eux-mêmes. Si Pertinax avoit vécu du tems de Néron, le successeur de Commode seroit probablement venu à bout de rétablir l'ordre & la réforme dans l'Empire, parceque ce Prince, qui n'avoit point de naissance, n'auroit point eu l'orgueil inflexible & la roideur obstinée du

descendant des Sulpicius. Excellent pour le consulat ou même pour la dictature du tems de la République, ce Prince n'avoit pas porté sur le trône cette élévation de sentimens, qui semble être la propriété essentielle d'un grand monarque. Ces maximes tirées de la vie privée, ne s'accordoient point avec la combinaison des intérêts personnels où l'Empereur se trouvoit placé. Le mot qu'il disoit à l'occasion de la réforme qu'il vouloit faire à sa cour: „Il est plus beau & plus juste de „laisser la République pauvre, que de l'en„richir par des rapines & par des violences;" ce mot, dis-je, qui précédoit les faits, annonçoit un regne dur, & ôtoit à ses courtisans avides l'espoir de conserver leurs fortunes immenses. Pertinax oublioit les maximes des Princes dont les titres sont suspects, lesquels ne font éclater leurs desseins qu'après qu'ils ont réuni les suffrages de tous les ordres de l'Etat.

DIDIUS.

Regne de vingt-six jours l'an 944.

Après la mort violente de Pertinax, il arriva un interregne qui fut très funeste à l'état militaire des romains. Le crédit de Lætus n'alloit que jusqu'à porter les Prétoriens au mal, mais cette ame corrompue n'eut pas assez de pouvoir sur l'esprit des troupes pour les ramener au bien. On ne fit pas même l'honneur à l'autheur de la mort de Pertinax de le proposer pour l'Empire. Si l'on aime la trahison pour le profit qu'on en retire, on n'aime pas le traitre à cause de la honte, dont couvert luimême, il couvre les autres. Lætus étoit une de ces ames lâches & malfaisantes, qui sans avoir aucun principe d'honneur, ne cherchent qu'à jouir de leurs biens mal-acquis. Créature de Commode, c'étoit un vieux débauché que ses dissipations avoient

encore moins ruiné qu'il n'avoit attiré de pertes à une infinité d'autres.

Comme les Prétoriens n'avoient aucune notion universelle, ils n'agissoient que par l'impulsion de l'intérêt particulier. Si le pouvoir d'élire tombe en partage à la multitude, chacun ne consulte dans son choix que l'amélioration de son sort. L'homme n'a jamais plus de sentimens & d'intelligence que ne lui permet d'en avoir son éducation ou son genre de vie. L'éducation a-t-elle été défectueuse, & le métier est-il borné, ce seroit un prodige de voir des sentimens nobles & élevés dans un homme qui a eu ces deux grands désavantages; & comme la multitude est composée de gens de ce caractere, c'est un grand malheur pour un Etat monarchique, si d'héréditaire tel qu'il doit être, il devient électif. Comme les humeurs qui se jettent sur une partie du corps y forment un abscès; de même un seul corps de l'Etat, lorsqu'il s'arroge le pouvoir électif de son souverain, cause

une fermentation dans toutes les parties constituantes de la monarchie. Quand une noblesse militaire s'assemble dans un champ clos pour proclamer son souverain, il s'y joue en secret des intrigues aussi intéressées que furent celles des Prétoriens. Les officiers de la garde impériale n'osant point s'immiscer dans la cause des soldats, il falloit les laisser agir de leur chef, au lieu que les grands aussi bien que les députés généraux de la nation se mettent à faire leurs traités séparés, avant que la proposition soit faite en public. Les Prétoriens indépendans de leurs officiers & maîtres absolus du camp, quoiqu'ils fussent divisés par sentiment & féroces par inclination, convinrent cependant en ce que chacun vouloit avoir l'expectative la plus certaine d'une fortune brillante. Quand l'intérêt a une fois préoccupé l'esprit, ce sentiment abject barre le passage à tout ce qui est du ressort de l'honneur. L'avarice est un gouffre insatiable qu'on ne peut pas remplir, lors-même

qu'on y jette les choſes les plus précieuſes. A peine tout l'Empire put-il ſuffire à cette poignée de gens luxurieux & débordés. Comme ces dépoſitaires du pouvoir impérial n'oſoient pas taxer les habitans des provinces, ils taxoient ceux de la capitale. Les richeſſes n'étoient alors ni entre les mains des courtiſans ni entre celles des officiers. Les uns & les autres tenant à la cour, ſon luxe immenſe leur fit imiter la dépenſe énorme du Souverain, & tout l'argent qu'il répandoit ſur ſes favoris, paſſoit d'abord entre les mains des artiſans de la volupté. Il n'y eut donc qu'un ſeul ordre de citoyens, qui après avoir ſuccédé au rang des Patriciens, jouît de leur fortune.

Ce furent les gens de robe, qui juriſconſultes & financiers à la fois, joignoient les chicanes du barreau à celles de la maltôte. Des gens de loi, deux ſe mirent ſur les rangs, & dans cette indigne enchere ſe diſputerent le prix de l'aviliſſement. L'un fut Sulpicianus, gendre de Pertinax, l'autre

Didius-Julianus. Le premier étant à la merci des ſoldats, expoſa une fortune certaine à l'eſpoir d'une fortune des plus incertaines. S'il eût fallu calculer les probabilités que ces deux avares contendans à l'Empire pouvoient avoir de réuſſir, il y auroit eu cent à parier contre un, que leur patrimoine ne feroit qu'exciter la ſoif des richeſſes dont brûloient ces ſoldats avides. Jamais particuliers ne jouerent plus gros jeu que ces deux iniques avocats. Il n'eſt pas étonnant que le négociant accoutumé comme il eſt à courir les hazards du commerce, ſacrifie ſes biens à l'eſpoir de les accumuler; mais ce qui doit plus ſurprendre, c'eſt que des gens d'un âge mûr & qui avoient été les ſpectateurs de tant de ſcênes tragiques qui s'étoient paſſées ſous leurs yeux, ayent voulu faire l'échange d'une fortune ſplendide & aſſurée contre l'état précaire d'un Empereur aſſujetti au caprice d'une multitude turbulente & fougueuſe. Sulpicianus paroît encore plus excuſable que Didius.

Celui-là chargé des ordres de son beau-pere, se trouvoit dans le camp, lorsque les bourreaux de l'Empereur y revinrent. Comme il tenoit à la famille impériale, & qu'il ignoroit jusqu'où pouvoit aller la fureur de ces assassins, il se mit à se faire des créatures & des cliens, pour ne pas être enveloppé dans la perte du pere de son épouse. Quand on a le malheur de se trouver au milieu d'une bande de brigands, on promet tout pour se tirer de leurs mains, & si des voleurs de grand-chemin ne laissoient la vie sauve à un riche voyageur que sous la condition d'être leur chef, il n'y a personne qui ne fît semblant d'acquiescer à cette demande. Sulpicianus voyant l'avidité insatiable de ces militaires, leur fit les promesses les plus magnifiques, & pour sauver les débris de sa fortune, il voulut les partager avec les arbitres de l'Empire. De crainte de perdre le tout par la voie de la violence, il se mit à ambitionner l'Empire. Il l'auroit peut-être emporté au même prix pour le-

quel ſon beau-pere l'avoit obtenu; mais les ſoldats agiſſant tout ſeuls & ſans être dirigés par leurs chefs, ils ne ſe preſſerent point de ceindre de lauriers un homme qui avoit beaucoup plus qu'il ne leur offroit. Sulpicianus n'oſa plus reculer, & comme il s'agiſſoit d'un marché que les ſoldats vouloient rendre auſſi lucratif pour eux-mêmes qu'il étoit dangereux pour le traitant, il promit juſqu'à vingt mille ſeſterces par tête, ce qui étoit le plus haut prix auquel on avoit mis le diademe.

Pour ne pas être la dupe de Sulpicianus, les ſoldats firent crier ſur les murs du camp, que ſi quelqu'un vouloit offrir d'avantage, qu'il n'eût qu'à ſe préſenter. On vint le dire à Didius, & comme ce Sénateur poſſédoit des richeſſes immenſes, il crut que la prudence exigeoit de ne pas laiſſer échaper cette conjoncture qui lui paroiſſoit ſi favorable pour aſſurer à jamais la fortune vacillante de ſa maiſon. Ce n'étoit pas tant l'ambition que l'avarice qui portoit ce

vieux Sénateur à tenter la fortune, & à se présenter au pied du mur, qui servoit d'enceinte au camp des Prétoriens. Les gens riches n'étoient pas alors plus à couvert des avanies & des vexations que ne le sont actuellement les gros financiers dans l'Empire turc; & comme ceux-ci n'osent pas étaler leurs richesses, ils les enferment dans leurs coffres forts; Didius qui avoit en argent comptant au-delà de ce qu'il lui falloit pour payer à chaque Prétorien jusqu'à deux mille livres, offrit d'abord cinq-mille sesterces de plus que son compétiteur, & le contrat fut fait à vingt-cinq-mille sesterces par tête. Comme il ne coute rien à un avare de corrompre ses juges, Didius pour se rendre favorables les soldats, joignit à cette somme encore cinq-mille par tête, de sorte que l'Empire fut évalué au même prix, pour lequel l'avoit acheté Nimphidius pour Galba ou plutôt pour lui-même. Ce sont dans les Etats réglés les peuples qui doivent payer des tributs au

Prince, au lieu que c'eſt ici le Prince qui les paye à ſes gardes. Si c'eſt un grand malheur pour l'Etat, quand le bail des fermes eſt mis à un prix exorbitant, l'inconvénient eſt encore infiniment plus grand, ſi l'Etat lui-même eſt évalué trop haut. Car il arrive ordinairement que ceux qui ſont les maîtres de hauſſer ce prix, le ſont auſſi pour empêcher l'exécution des principaux articles de ces contrats abuſifs; & le pouvoir de ces monarques eſt en raiſon inverſe des ſommes que leur à coûtées l'acquiſition d'un vain titre. Cela fut avéré à Rome; & dans la décadence de l'Empire germanique, Richard d'Angleterre & Wenceslas de Boheme n'obtinrent la couronne impériale que par des voies ſemblables à celles que mirent en œuvre Pertinax & Didius; auſſi le pouvoir de ces Princes ne fut-il pas plus étendu que celui des Richards & des Wenceslas.

Lorſqu'on trouve dans l'hiſtoire de l'Orient que les Czircaſſiens, qui formoient

la garde des Sultans d'Egypte, établirent une espece de république militaire, en choisissant à la pluralité des suffrages un de leurs camarades pour chef, & représentant de l'état; lorsqu'on lit, dis-je, dans l'histoire du moyen âge, ces sortes de révolutions qui sont arrivées par l'insolence des troupes, & qu'on voit encore aujourd'hui dans le royaume d'Alger la milice exercer un acte de souveraine authorité, dans l'élection d'un Dey qui doit être Turc de naissance & militaire de profession; on est surpris de ce que les Prétoriens n'ont point établi une constitution militaire, tendante à rendre incapables de regner tous ceux qui ne seroient pas inscrits dans les rôles des soldats de la garde. Les Czircassiens & les Turcs pouvoient s'arroger ces immunités à cause de la décadence totale dans laquelle étoit tombée la milice du pays. Les gardes étant dans les Etats despotiques les seules troupes réglées de l'Empire, ces militaires pouvoient exercer un pouvoir absolu.

L'Empire romain qui avoit sur ses frontieres des corps nombreux, n'étoit pas dans le cas des Egyptiens & des Tunetans; c'est pourquoi les Prétoriens, lors même qu'ils donnoient l'Empire au plus offrant, n'eurent pas l'audace d'astreindre à leur corps le privilege éminent d'Empereur romain.

Didius étant du corps des Sénateurs, ils l'agréérent pour chef, non seulement parcequ'ils n'avoient rien à craindre de sa part, mais principalement à cause de sa qualité de Sénateur & de Patricien, qui devoit faire moins d'ombrages aux Légions que la qualité d'officier & de soldat. Les Romains joignoient le métier des armes à l'office de magistrats. L'Empire étant militaire, on ne pouvoit faire fortune qu'après avoir servi quelque tems dans les armées; & la qualité de commandant ouvroit la route la plus aisée par laquelle on pouvoit parvenir aux premiers emplois de l'Etat. Didius servit dans la guerre contre les Cattes, & cette peuplade voisine des Romains

eut le ſort de tous les peuples libres & féroces, qui après qu'elles ne ſont plus partie du corps national, ſont exterminés en conſéquence de cette réſiſtance opiniâtre, qui leur fait rejetter toutes les voies d'accommodement. Sous un Empereur voluptueux, tel qu'étoit Commode, la voie des armes ne fut pas celle qui put ſervir à faire une fortune brillante.

Didius étoit le neveu d'un grand homme à qui ſon crédit & ſa capacité ſembloient promettre l'Empire. Salvius-Julianus, petit-fils de ce fameux Juriſconſulte, qui forma une eſpece de Code ſous Adrien, fut le Hortenſius de ſon ſiecle. Selon que les mœurs d'un peuple ſont plus féroces, on donne un plus grand relief aux talens civils; & le déſordre univerſel rend ineſtimable le prix d'un homme, dont les ſentimens & les mœurs ſont des tableaux vivans du bon ordre. Les gens de bien ayant jugé digne de l'Empire l'oncle de Didius, l'approbation du public lui attira

la disgrace de Commode. Impliqué dans la cause de Paternus, qui avoit donné sa fille au fils de Salvius, la chûte de l'oncle auroit entraîné celle du Neveu, si Didius eût été jugé un homme capable de causer une révolution tant soit peu préjudiciable aux intérêts du Prince. Comme les monarques d'aujourd'hui sont attentifs aux alliances que forment les Souverains d'Europe, les Empereurs romains étoient dans la nécessité d'observer les liaisons, dans lesquelles entroient les grandes familles de Rome, & pour ne pas être prévenus par la réunion de leurs forces, ils les accabloient du poids de leur puissance. Didius échapa au glaive de Commode, comme l'on voit échaper au fer d'un ennemi victorieux des fuyards, qui n'ont d'autre mérite que la célérité de leurs jambes. Les orages qui abattent les cedres, passent par dessus les foibles roseaux. Le grand homme n'est pas aussi pliable que l'homme ordinaire, & l'esprit d'intrigue suggere

des échapatoires, dont auroit honte un homme de génie.

La mort tragique de Salvius-Julianus aprenoit à ſon neveu la néceſſité de ſe faire un rempart contre les aſſauts de la fortune, par des richeſſes qu'il cachoit avec autant de ſoin qu'il avoit eu d'ardeur à les amaſſer. Didius étoit un de ces eſprits ſuperficiels, qui ne ſachant point ſe fixer, traittent ſeulement de ſolide ce qui touche leurs intérêts domeſtiques. Rélégué à Milan, cet homme qui n'avoit de l'ambition que l'inquiétude, & du mérite que l'apparence, fit dans les Gaules Cis-Alpines le métier lucratif d'uſurier. Un homme extrêmement riche qui vient dans un pays où l'argent eſt rare, peut tirer des profits immenſes de la néceſſité preſſante, dans laquelle ſe trouvent des gens de tout ordre, d'avoir leur recours à ſes coffres. Comme les Romains, faute de commerce, n'avoient pas des loix commerçantes, les riches eurent la pleine liberté de dominer ſur les pauvres; & l'o-

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn825542979/phys_0470
DFG

pulence des Patriciens venoit pour la plus grande partie de la ſubſtance du peuple.

L'opulence incapable de donner de l'eſprit, excite ſeulement le déſir d'y prétendre. La multitude d'objets qui paſſent devant les yeux du riche, lui donnent de la hardieſſe dans ſes déciſions, & de la facilité dans l'élocution. La préſomption compagne inſéparable d'une fortune ſplendide, engendre la frivolité; & l'homme qui n'a pas beſoin du ſecours des autres, croit aiſément qu'il peut ſe paſſer de leurs conſeils. Didius étoit à table, lorſqu'on vint lui annonçer que Sulpicianus avoit tant offert pour emporter l'empire. Echauffé par le vin & la bonne chere, cet homme inconſidéré n'eſt nullement révolté du trafic infâme que faiſoient les ſoldats. Ayant paſſé la plus grande partie de ſa vie à faire des bails, & à conclure des traités de ferme, il penſoit comme penſent les avares, qui ne balançent point de faire des avances à de riches héritiers, dans l'eſpérance où ils ſont

d'emporter toute la ſucceſſion. Une grande paſſion ne nous donne pas le loiſir d'entrer dans une diſcuſſion exacte de tout ce qui nous peut déterminer à abandonner ou à choiſir un parti. Didius ſans être apuyé ni du Sénat, ni du peuple, va courir tout ſeul au camp; & ayant rencontré deux officiers qui, devinant ce qui ſe paſſoit dans l'ame de cet inquiet vieillard, lui conſeilloient de demander l'Empire, dans l'eſpérance où ils étoient de partager la dépouille de cet écervelé: ſe rangeant ſur leur avis, il ſe met au nombre des aſpirans. Ni le danger qu'il avoit couru ſous Commode, ni la mort violente de Pertinax, n'étoient capables d'influer ſur l'eſprit d'un homme faſciné par l'image trompeuſe des grandeurs & des richeſſes. Enflé de préſomption il ſe hazarde à voguer ſur la groſſe mer, ſans avoir la raiſon pour bouſſole, & la juſtice pour timon.

Un homme qui manque de génie a de la fineſſe, & quand on n'a pas de la probité

on la remplace par un tour d'esprit malin. L'aspirant à l'Empire avoit tiré de son long usage du monde l'adresse de supplanter. Il la mit en œuvre auprès des soldats, qui à demi gagnés par ses promesses magnifiques, se laissoient enfin ébranler par une réflexion que leur fit faire cet indigne enchérisseur, en les faisant souvenir du parentage qui se trouvoit entre l'Empereur qu'ils avoient égorgé, & Sulpicianus qu'ils vouloient lui substituer. La crainte que le beau-fils ne devint le vengeur du pere de son épouse, lui fit donner l'exclusion; ils passerent donc à proclamer Auguste, un vieillard qui se dégradoit par les articles onéreux, auxquels il fut obligé de souscrire. Les soldats agissoient avec Didius comme un Souverain a coutume d'agir avec son Vassal.

Le camp le força de réhabiliter la mémoire de Commode, & de remettre le gouvernement sur le même pied où il avoit été du tems de cet Empereur. Ce fut la pre-

miere capitulation d'un Empereur romain; mais comme elle n'étoit faite qu'avec une multitude guerriere, cette capitulation ne tendoit point à l'intérêt de l'Empereur, mais seulement à celui de ses défenseurs. L'audace & la foiblesse étant les deux parties contractantes, l'avantage fut entierement d'un côté. A mesure qu'un traité est plus frauduleux, ou que c'est la violence qui l'a dicté, il faut des garands plus sûrs, & il manquoit dans cette négociation un médiateur qui voulût tenir la main à l'exécution de ces articles. Les Légions qui auroient dû l'authoriser, n'étoient pas d'humeur à accéder à un traité fait à leur insçu, & où les intérêts des armées étoient entierement négligés. Pour humilier d'avantage le nouvel Empereur, Didius n'eut point l'authorité de nommer ses lieutenans-généraux; mais les soldats le forcerent d'accepter pour Préfet du Prétoire Julius-Flavius-Génialis & Tullius-Crispinus, qui avoient été les instigateurs de la derniere émeute.

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn825542979/phys_0474
DFG

Le Sénat qu'on n'avoit point consulté dans cette affaire, fut obligé d'enrégîtrer un arrêt scellé avec le pommeau de l'épée. Quoiqu'il le fît à regret & de fort mauvaise grace, il lui fallut cependant en passer par tout ce que lui prescrivoient les dépositaires du pouvoir impérial. Pour mettre en office le nouvel Empereur, les soldats le présenterent eux-mêmes au Sénat, & le premier lit de justice que tint le Prince, fut un acte de violence. Se sentant appuyé des soldats, Didius usa de fierté envers des Sénateurs, qui livrés à la merci des Prétoriens & saisis d'effroi, n'osoient pas nier ce que l'Empereur étoit en état d'appuyer par les épées de ses satellites. Il agissoit à la façon d'un brigand, qui tenant l'épée à la gorge d'un juge qu'il a su désarmer, le force de le déclarer innocent.

La chose la plus sage que fit Didius, fut d'adopter la maxime de ne parler de son prédécesseur ni en bien ni en mal. C'étoit le cas de Pertinax à l'égard de Commode;

& quoique Didius n'eût eu aucune connoissance du meurtre de Pertinax, la voie basse & indigne par laquelle il monta sur le trône de ce Prince, ne lui permit gueres d'en faire trophée. Le contraste étant d'ailleurs trop désavantageux, la sagesse demandoit qu'il ne fît pas plus de mention de ce Prince infortuné, qu'Auguste n'aimoit à se souvenir de Caton & de Brutus.

Le peuple ne fut pas si docile que le Sénat; irritée contre un homme qui avoit outragé l'Empire, la foule fit éclatter les sentimens que les sénateurs dissimuloient. La multitude n'est jamais initiée dans les mysteres d'une politique rusée & artificieuse. Ne faisant attention qu'au présent, le peuple manifeste ses sentimens d'approbation & de réprobation par les signes les moins équivoques. Une nation quelque abatardie qu'elle soit, ne peut jamais se dépouiller de ses notions primitives. Les Romains qui avoient pour idole l'honneur attaché à l'immortalité de leur Empire, ne

pouvoient point se déshabituer de regarder avec la derniere indignation tout ce qui tendoit à avilir la gloire nationale. Le trafic honteux que fit Didius pour occuper le Trône de Pertinax, révoltoit les citoyens toutes les fois qu'ils voyoient passer un Prince qui avoit couvert l'Empire d'un éternel opprobre. Pour guérir le peuple de ses préjugés il faut lui en imposer: mais il n'y eut rien dans la personne de Didius qui pût contrebalancer la perte de l'honneur national; & ce sentiment tout seul étoit capable de mettre en fureur un peuple féroce & présomptueux. Jean Sans-terre, après avoir rendu ses hommages au Pontife, ne put jamais regagner la bienveillance de ses Barons; & les Romains crurent qu'un homme qui avoit acheté l'Empire pouvoit aussi le vendre. La populace fut si acharnée contre Didius, que le sang qu'elle vit couler par le fer des Prétoriens ne fit que l'aigrir d'avantage. Les playes qu'on fait à un peuple outragé font entrer les esprits dans la

plus violente efferveſcence. On a beau le ſaigner, le ſang après qu'il eſt monté à la tête le rend furieux.

Jamais dans une ville priſe d'aſſaut on ne vit une conſternation ſemblable à celle qui regnoit alors à Rome. Le peuple prit les armes & paſſa un jour & une nuit dans le Cirque ſans boire ni manger. Ce fut la premiere fois où le Cirque devint le théâtre des mutineries. Le Forum l'avoit été auparavant, parce qu'il s'agiſſoit alors de juſtice & d'injuſtice; au lieu que l'endroit deſtiné aux combats des bêtes féroces & des gladiateurs étoit propre aux actes de violence, & aux voies de fait. La choſe la plus eſſentielle que fit le peuple dans l'étourdiſſement où le jettoit une paſſion véhémente, étoit d'appeller à ſon ſecours, Niger, gouverneur de Syrie; & ce qui auroit dû paſſer pour un acte paſſionné devint un titre de poſſeſſion: Niger en prenant les armes juſtifia ſa levée de bouclier par cet acte de ſommation fait par le peuple.

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn825542979/phys_0478
DFG

L'élection du souverein ayant été illégitime, le peuple reprit ses anciens droits. Conradin étant déjà sur l'échaffaud pour être mis à mort par Charles d'Anjou, disposa encore des deux Siciles en faveur de son parent Pierre d'Arragon, qui fit valoir en effet ses droits sur les domaines que la maison de Souabe avoit possédés en Italie.

Niger averti des dispositions favorables du peuple, sonda celles de ses troupes, & les ayant trouvées très bien intentionnées pour lui, il se fit proclamer Auguste; & tout l'Orient le reconnut. Mais comme dans la querelle de Pompée & de César, de Brutus, d'Antoine & d'Auguste, les forces de l'Orient avoient toujours succombé sous celles de l'Occident, ce n'étoit point à cette partie riche & délicieuse de l'Empire qu'il appartenoit à terminer ce différent; car les Légions d'Illyrie remplaçant celles des Gaules, étoient alors les remparts de l'Italie; & comme dans le second siecle des Césars les plus grands coups se donnoient sur

les rives du Danube, les armées de ces pays étoient auſſi les plus vaillantes & les mieux diſciplinés. Dans le déluge des maux qui alloient inonder l'Empire, la ſeule planche ſur laquelle ſe pouvoit ſauver Didius, fut de s'attacher Sévere, chef des troupes d'Illyrie, & de mettre par ce moyen de la diviſion entre deux contendans à l'Empire, dont les forces étoient à peu près égales.

Un Prince ſaiſi d'effroi, ſuit ordinairement des principes oppoſés à ſes vrais intérêts. Didius effrayé de l'orage qui alloit fondre ſur l'Italie, fit tout ce qu'on pouvoit faire pour ſauver la capitale, mais il prit juſtement ſes meſures dans un ordre tout à fait renverſé. Au lieu de prononcer des arrêts fulminans contre Niger qui étoit dans l'Orient, & dont il n'avoit pas tant à craindre que de Sévere, il rompit avec ce puiſſant chef des troupes Illyriennes. Maître du Sénat, il fit déclarer ennemi public un concurrent, dont l'inimitié lui pouvoit cauſer les cataſtrophes les plus ſanglantes.

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn825542979/phys_0480
DFG

L'Antipape Benoit XIII. confiné dans le château de Péniſcola, lançoit des foudres auſſi inutiles contre l'Empereur Sigiſmond & le concile de Conſtance, que furent celles de Didius. La petiteſſe d'eſprit donne de l'opiniâtreté, & un homme qui n'a pas un grand fond d'intelligence, ne ſe départ jamais des idées qu'il a une fois ſaiſies.

On ſubſtitue la multitude des meſures à leur ſolidité, & la quantité doit remplacer la qualité. Didius après avoir déclaré Sévere déchû de l'Empire, envoya une députation à ſes troupes, pour leur commander d'abandonner un chef auſſi vaillant qu'il étoit expérimenté. Si les Triumvirs vouloient débaucher les ſoldats de leurs rivaux, ils envoyoient des émiſſaires; mais Didius vouloit traiter avec des ſoldats aigris, comme ſi c'étoient de ſimples citoyens. La députation ayant eu le même ſuccès qu'eut celle de Joram, Roi d'Iſrael, qu'il envoya au devant de Jehu, l'Empereur nomma un ſucceſſeur à Sévere; & ce Prince qui n'avoit

pas plus d'authorité en Illyrie qu'un Archévêque titulaire d'Antioche n'en a dans cette ville, disposa de la place d'un commandant qui avoit cinquante mille épées pour le défendre. A l'instigation de Pompée, le Sénat avoit commandé à César de quitter le commandement des Gaules, mais ces ordres qui partoient d'un Souverain trop foible pour les appuyer de la force, ne firent que hâter la marche de ce général victorieux; & à l'imitation de César, Sévere marcha à grandes journées contre l'Italie.

Didius n'ignoroit pas que la principale cause du mal ne résidoit point dans la personne de Sévere, mais dans la défectuosité des titres, dont ce foible Jurisconsulte vouloit légitimer ce qu'il y avoit d'irrégulier dans son élection. S'il avoit réussi à faire assassiner le Commandant d'Illyrie, ses Légions en auroient choisi un autre; & si l'esprit de mécontentement regne une fois au milieu d'un corps, cet esprit survit à la perte de plus d'un capitaine.

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn825542979/phys_0482
DFG

Les Légions de Céſar animées de ſon héroïſme ſe rendoient à Antoine, & choiſiſſoient pour chef Octave, plutôt que de ſe rendre aux ordres d'un Sénat qui avoit égorgé le vaillant chef de ces troupes victorieuſes. Le ſeul expédient qui reſtoit à Didius étoit de s'enfermer dans la capitale, & de s'y barricader. Paris qui ne vouloit pas ſe ſoumettre à Henri IV. reſſembloit à Rome du tems de Didius. Ceux de la Ligue ne pouvant plus tenir la campagne, furent réduits à ſe défendre derriere les murs; mais le Sénat, le Clergé & le Peuple de Paris, étoient unis par la néceſſité, dans laquelle ils ſe trouvoient de maintenir l'élection de Charles X. qui quoique irréguliere dans les formes, avoit cependant un parti qui étoit beaucoup plus attaché à ce fantôme de ſouverain, que ne l'étoient les Romains aux intérêts de Didius.

Un Prince qui eſt à la tête d'une bonne armée peut perdre ſa capitale ſans perdre la ſupériorité qu'il a ſur ſes ennemis; mais

Didius qui s'y renfermoit étoit ſemblable à un joueur qui met ſur la carte le dernier fond qu'il poſſede. Pour prévenir ſa ruine, l'Empereur recourut à la religion; à laquelle les ambitieux prennent leur refuge comme au dernier aſyle. Perſée qui ſe ſauva dans l'Iſle ſacrée de Samothrace, faiſoit par déſeſpoir ce que Didius tentoit par précaution. Il propoſa au Sénat d'envoyer au devant de Sévere le college ſacré des Veſtales; mais ce n'étoit plus le ſiecle des Coriolan, où le reſpect pour les gardiennes du feu ſacré pouvoit faire des impreſſions profondes ſur l'eſprit d'un citoyen irrité contre ſa patrie. Sévere n'en vouloit point à Rome, mais ſeulement à celui qui en étoit le tiran; & les animoſités perſonnelles ne ſont pas auſſi aiſément amorties qu'on peut exciter les principes de patriotiſme; c'eſt pourquoi cet acte déſeſperé n'auroit pas ſauvé la vie du Prince, quand même le Sénat l'eût permis. Tous les actes de religion faits pour défendre une cauſe injuſte,

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn825542979/phys_0484
DFG

tournent à la dérision de chaque culte religieux; Un augure le sentit, c'est pourquoi il s'opposa au dessein de Didius, en disant: que celui qui ne pouvoit pas résister par les armes à son concurrent, ne devoit pas être Empereur. Si dans toutes les occasions, où il ne s'agissoit que de soutenir un violent esprit de parti, par des prétextes tirés de la diversité des dogmes religieux, on eût allégué des raisons semblables à celles de cet augure, on n'auroit pas couvert la religion de tant d'opprobres.

Quand on est une fois déconcerté, on tombe en mille contradictions. Didius conjointement avec le Sénat déclara son collegue un général qui peu auparavant avoit été accusé d'un crime de leze-majesté. L'animosité ayant dicté le premier arrêt, & la crainte le second, Sévere s'en tint à celui qui l'avoit chargé de félonie, & aima mieux punir Didius que de porter le diadême par la grace d'un ennemi presqu'abattu: Crispinus, Préfet du Prétoire de Didius, paya

de sa tête une proposition que Sévere traittoit d'insolente; & n'ayant eu aucun sauf conduit de l'ennemi, on lui infligea la même punition qu'on a coutume d'infliger aux espions & aux traitres. Sévere ayant pris les armes pour venger la mort de Pertinax, le général Illyrien ne pouvoit pas recevoir en grace des officiers, qui après avoir machiné la perte de leur souverain, furent mis en place par un homme qu'il traitoit d'usurpateur. Mahmut assiégeant la capitale des Perses ne se laissa point flêchir par les propositions d'héritier & de collegue que lui fit le malheureux Sofi. Depuis Alexandre qui à ces conditions refusa l'Asie jusqu'à l'Euphrate, il n'y eut aucun souverain victorieux qui voulût tenir de la grace des vaincus ce qu'il pouvoit emporter par la force de ses armes.

Réduits à l'extremité les Païens offroient des victimes humaines. En se dépouillant de la pitié envers leurs amis, ils vouloient exciter celle de leurs ennemis.

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn825542979/phys_0486
DFG

Pour appaiſer le courroux de Sévere, Didius fit égorger Lætus & Marcia qui avoient été les autheurs de la mort violente de Commode. Ce ſacrifice fut auſſi inutile que tout ce qui l'avoit précédé, Sévere ne vouloit pas venger la mort de Commode, mais celle de Pertinax; & le deſſein du nouveau Prince étoit de faire tomber le poids de ſon indignation ſur le corps entier des Prétoriens, qui ſouillés du ſang de Pertinax devoient laiſſer à Sévere le ſoin de diſtinguer l'innocent du coupable. Ce n'étoit pas à Didius mais à Sévere de faire ces actes d'authorité ſuprême. Les ſoldats voyant qu'ils étoient expoſés aux fureurs du vaincu auſſi bien qu'à celles du victorieux ſe rangerent du parti de Sévere; parceque ces hommes puſillanimes aimoient mieux flêchir le genou que prêter leurs bras à Lætus, qui périt par le troiſieme & le plus foible des Empereurs qu'il vouloit détrôner, & reçut pour ſalaire de ſes trahiſons le ſupplice que méritoit un traitre.

Sévere voyant les esprits des Prétoriens ébranlés par la crainte, imita la politique de Sylla, qui aussi habile corrupteur que vaillant général, avoit dissipé avec trente mille hommes des armées composées de deux-cent-mille combattans. Les Prétoriens qui n'osoient pas résister aux armes de Sévere, firent encore une résistance plus molle à l'or de ce Prince. Un homme qui par un vil esprit mercénaire n'a plus d'estime pour soi-même, en a encore moins pour les principes qui le doivent attacher à son devoir. Sévere eut si bon marché de ces soldats inquiets & turbulens, qu'ils massacrerent eux-mêmes les auteurs de la mort de Pertinax. Ils agissoient comme des brigands, qui voyant le glaive de la justice suspendu sur leurs têtes, accusent eux-mêmes leurs complices. La défection des Prétoriens ne pouvoit pas rester inconnue à un Prince qui fondoit sur eux toutes ses espérances. Dans l'extrêmité où il se trou-

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn825542979/phys_0488
DFG

voit réduit, il s'adreſſa aux plus vertueux & aux plus vicieux des hommes. Il implora les bras des gladiateurs, & s'adreſſa en même tems à Pompéien. Les premiers, vils objets des complaiſances de Commode avoient trop perdu ſous les deux ſucceſſeurs de ce Prince, pour avoir envie de perpétuer le regne de Didius au peril de leurs vies; & Pompéien étoit trop habitué à déplorer les malheurs de l'Empire, pour vouloir les augmenter par une ambition ſi peu aſſortie à ſon caractere vertueux. S'il falloit apprécier le mérite de ce ſage vieillard, il gagneroit beaucoup à être conſidéré ſur l'échelle des mœurs nationales, qui étant extrêmement corrompues, rehauſſoient l'éclat de ſes actes publics & privés.

N'ayant plus de flêches dans ſon carquois, le malheureux Didius s'enferma au fond de ſon palais, pour attendre dans les appartemens impériaux un ſort ſemblable à celui de ſes deux prédéceſſeurs.

Cet Empereur de la Chine, qui avant que de s'étrangler, écrivit sur le pan de sa robe les causes de ses disgraces, fut infiniment plus avisé que ce malheureux Prince romain. Voyant tout l'Empire contre lui, il exhala sa douleur en plaintes ameres, & souilla ses derniers instans par des regrets inutiles. Partageant le sort de Néron & de Vitellius, il fut déclaré déchû de l'Empire par le Sénat, & condamné à la mort. Dans le fond les Grands haïssoient Sévere autant que Didius, mais pour faire la cour au premier, les Patriciens condamnoient au dernier suplice un Souverain reconnu par le Sénat & par l'Armée. Sévere joua alors le personnage de Cromwel, qui eut à ses ordres le Conseil criminel, établi pour ôter la vie à Charles premier. Sans faire le procès à ce malheureux Prince, il fut tué comme l'on tue un homme dont on n'ose pas instruire le procès. Dans l'incertitude s'il devoit se défaire de son con-

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn825542979/phys_0490
DFG

current sous l'imputation du crime de haute trahison, ou sous la couleur d'un gouvernement tyrannique, Sévere au lieu de délier ce nœud gordien, le coupa avec le tranchant de son épée. A la vue de ses bourreaux, le malheureux Didius s'écria: „Quel crime ai-je com-„mis, à qui ai-je ôté la vie." Deux crimes d'Etat avoient coûté la vie â Néron & à Vitellius, dont le premier avoit voulu établir le despotisme; & l'on pouvoit mettre à la charge du second qu'il avoit dissipé les revenus de l'Empire. Le crime capital de Didius fut son incapacité dans les affaires. Cet Empereur avoit passé par tous les degrés de l'infâmie. Néron fut trahi, les soldats de Vitellius le défendirent jusqu'à la derniere goûte de leur sang. Didius détesté, trahi & livré à ses ennemis, essuya des mortifications de toute espece. Dans les gouvernemens électifs ce sont les premieres mesures du Prince qui dé-

cident du reſte, & comme Didius n'étoit entré dans le palais impérial que ſous la forme d'un vil uſurier, les militaires lui ravirent ce qu'ils ne lui avoient donné qu'à regret.

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn825542979/phys_0492
DFG

SÉVERE.

Regne depuis l'an de Rome 944. *jusqu'à l'an* 962.

Sévere nâquit à Leptis, ville d'Afrique, de parens ennoblis par la qualité de Chevaliers romains, qui de privilege exclusif des citoyens de la capitale, étoit tombé en partage aux provinciaux. Il en étoit alors des honneurs de la République comme de ces cordons d'ordres militaires, qui donnés indifféremment à une infinité de personnes perdent beaucoup de leur prix. Comptant parmi ses ancêtres des Consuls du peuple romain, ces images de grandeur & de gloire donnerent de l'élévation à son ame & de la noblesse à ses sentimens. Les provinciaux décorés des honneurs suprêmes, doivent être considérés comme ces nouveaux nobles, auxquels le désir d'égaler la gloire de l'ancienne noblesse fait faire des actes

auſſi éclatans qu'on en trouve dans les régîtres des familles les plus illuſtres. Les ſentimens ſont de tous les tems & de tous les lieux; ils meurent dans un pays & renaiſſent dans l'autre. Pour un grand Empire il eſt indifférent que cette chaleur fructifiante de l'ame regne dans la capitale ou dans les provinces; pourvu que ce principe fertile en grandes actions y ſoit; car il empêche toujours l'Etat de tomber dans cette ſéchereſſe d'eſprit & dans cette ſtérilité de ſentimens, qui annonce à un peuple ſa dégradation totale. C'eſt aux grands hommes qu'on eſt redevable de ce germe ſi fécond en belles actions. La foibleſſe du fils de Marc-Aurele empêchoit le mérite d'éclorre ſous ſon regne; la fermeté de Pertinax fixa pour quelque tems les yeux du public; mais après que l'ambition baſſe & puſillanime de Didius eut révolté les eſprits, on vit reparoître les grands hommes qui avoient été formés dans l'école de Marc-Aurele. Il en étoit de ces vaillans capitai-

nes comme de ceux d'Alexandre, qui voyant éteinte la maiſon de leur Souverain, déchirerent l'Empire par la force de ces mêmes armes, dont ils avoient appris le vrai uſage ſous ce grand monarque. Tous ayant le même eſprit de valeur, de magnanimité & de frugalité, ils ne différoient entr'eux que par la diverſité des lumieres & des talens. Sévere plus heureux qu'Antigone, ſut réunir ſous ſon ſceptre toutes les parties de la vaſte monarchie des Romains, & il ne dut cet avantage ſignalé qu'à la culture de ſon eſprit, qui fin, délié & pénétrant, prit toutes les formes différentes qu'il lui falloit prendre pour ſoutenir le perſonnage d'homme de lettres, d'orateur, de juriſconſulte, de magiſtrat, de chef de parti, de général & d'empereur. Cette volubilité d'eſprit, précieux fruit des connoiſſances les plus intéreſſantes, eſt l'appanage de tous ceux qui dirigeant leurs études par l'eſprit obſervateur, les font aboutir aux vrais uſages de la vie. On reproche à Sévere de n'avoir pas

été fort exact à garder sa parole, & d'avoir plus promis qu'il n'eut dessein de tenir; mais il ne faut pas juger des hommes qui ont passé par une grande diversité de conditions, comme l'on juge de ceux qui n'ont à soutenir qu'une seule relation publique. Un homme qui n'est que citoyen, militaire ou magistrat, peut ramener toutes ses actions à un but unique, au lieu que celui qui veut exceller dans des genres de vie extrêmement opposés, doit trouver de la peine à réunir les principes de ces conditions différentes, & la même variété qui se trouve dans ses actions publiques, se fait aussi remarquer dans ses sentimens particuliers. Sévere qui étoit exactement à Rome ce qu'Alcibiade avoit été à Athénes, réunit dans son caractere des traits qui étoient tout à fait disparates. C'étoient plusieurs hommes rassemblés dans un seul; & pour faire l'analyse de son ame, il faudroit suivre la méthode des Géometres, qui ayant à résoudre un problême fort compliqué, le

diviſent en autant de problêmes particuliers qu'il y a de cas individuels.

Sévere poſſédoit la facilité de ſe diſtinguer ſous tant de faces différentes, parcequ'il avoit donné à ſon eſprit une bonne teinture de belles-lettres. Le barreau tenant alors lieu de l'ancien Forum, ce fut par l'art de déclamer, qu'on put ſe faire connoître avantageuſement du peuple. Au lieu de ſujets de politique & de patriotiſme, il fallut choiſir ou des cauſes célebres, ou des matieres problématiques. Comme dans ces ſortes de diſcuſſions, il s'agit de trouver les nuances du vraiſemblable, les plaidoyers furent des exercices d'eſprit, ou l'on étaloit l'érudition qu'on avoit acquiſe dans les lettres grecques & latines. Sévere ayant fait aſſaut d'eſprit avec les plus fameux Rhéteurs, contracta dans ces luttes littéraires cet eſprit à expédiens qui le ſervit ſi bien dans tout le cours de ſa vie. C'eſt dans les emplois les plus importans qu'on ſent le plus l'utilité que produit la fécon-

dité de l'esprit. Un grain de talens de plus, & l'homme ordinaire, posé dans une grande place, paroît être un grand homme. L'avantage de la position est si considérable qu'elle semble donner du génie à ceux qui n'ont que de l'esprit. A la tête du Sénat & des armées, Sévere qui dans l'état de simple particulier n'auroit été qu'un Rhéteur, eut d'un grand homme tout l'air imposant.

Les Afriquains & les Gaulois, les Espagnols & les Dalmates, les Syriens & les Egyptiens firent du tems de Sévere les plus grands efforts pour se surpasser. Que n'auroit-on pas pu attendre de cette fermentation des esprits qui commençoit à devenir générale? Le tour de figurer étant venu aux peuples qui n'avoient point figuré auparavant, il sembloit que tout l'Empire eût pris une nouvelle vie. Les Romains & les Grecs, semblables à ces vieux nobles, qui tirent tout leur mérite d'une longue suite d'Aïeux, s'imaginoient que la gloire des siecles passés, les dispensoit d'en acquérir

pour eux-mêmes. Le séjour de Rome, au lieu d'eutretenir la flamme de la belle gloire, ne fit que nourrir l'esprit de frivolité & celui de corruption. Les talens précoces de Sévere le rempliſſoient d'ailleurs d'une opinion immenſe de lui-même. C'eût été une eſpece de prodige, ſi Sévere eût vécu comme un Caton dans une ville, où il n'y eut que des Clodius; & la qualité de ſophiſte donna à ce jeune Afriquain la facilité de ſauver les ridicules de ſa conduite diſcordante. Quand on a un grand fond d'idées avec la capacité de les annoncer, l'homme d'eſprit ſe peut tirer des ſituations les plus embaraſſantes. Accuſé d'un grand crime, Sévere fit ſon coup d'eſſai par l'art avec lequel il ſut gagner Didius-Julianus, qui étoit alors le chef du tribunal. Ce jeune homme qui faiſoit manquer à ſon devoir un grave magiſtrat, annonçoit dès lors une ſupériorité de fineſſe, qui devint fatale à ce même Préſident. De ces deux hommes qui jouerent depuis un ſi grand rôle, l'un

étoit le corrupteur, l'autre se laissoit corrompre; or l'avantage est toujours du côté de celui qui sait faire servir les fautes d'autrui à ses fins particulieres. Si un prophete eût donc existé, il auroit prédit l'Empire à celui qui à son entrée dans le grand monde pouvoit faire broncher un vieux homme d'affaires. Ces intrigues qui se passoient entre les Jurisconsultes, nous donnent une aussi mauvaise idée du barreau romain que de ceux qui le fréquentoient. La jurisprudence fut alors un barriere aussi foible contre le crime, que la discipline des troupes l'étoit contre les incursions des Barbares. Ce ne fut que sous le regne de Sévere & de quelques-uns de ses successeurs qu'on vit fleurir la connoissance réfléchie des loix; car aussi longtems que l'Etat pouvoit se défendre par la force des armes, les Empereurs ne se mettoient point à étudier les loix; mais après que la constitution militaire de l'Empire fût une fois déchue, les Césars vouloient remédier par l'ordre intérieur de

l'Etat à ce qui manquoit à ſon luſtre extérieur. La partie législative eſt la premiere qui entre dans la conſtitution des Etats libres, parce qu'il y faut régler les bornes de tous les ordres des citoyens, au lieu que c'eſt une des dernieres opérations dans les Etats deſpotiques, où tous les rangs ſont confondus dans celui de ſujets.

Le plus grand éloge de Sévere n'eſt pas d'avoir été ſavant dans le droit, mais d'avoir plu à Marc-Aurele, qui étant un tableau vivant de la juſtice, ne ſe mit pas au-deſſus des loix, mais ſe plaça de niveau avec tout ce que les maximes de ſa législation avoient de lumineux & d'utile. Sous un Prince qui auroit eu des qualités fort inférieures à celles qu'eut Marc-Aurele, Septimius-Sévere n'eût pas moins brillé par l'adreſſe avec la quelle cet homme intriguant ſavoit ſe plier & ſe replier; mais ce qui diſtinguoit ce jeune Afriquain, conſiſtoit dans l'élévation des ſentimens qui le mettoient en crédit auprès d'un Empereur phi-

losophe. Sévere eut cette exactitude à remplir ses devoirs, qu'on remarque toujours dans ceux qui s'attachent à gagner les bonnes graces d'un Prince actif & éclairé.

L'homme d'esprit sait payer de tête tout comme l'homme de bien; tout ce qui est du ressort de l'activité & des talens, est fait de la même maniere par l'un & par l'autre; mais s'il est question de ces actes décisifs où la modestie doit triompher de l'orgueil, & la modération de la fougue, toutes les ressources de l'esprit n'y suffisent pas. Des passions violentes & forcenées guidant l'homme dépourvu de sentimens, il est roide, outré & rigide à l'excès dans les fonctions ordinaires & extraordinaires de sa vie privée & publique: on le vit dans Sévere, qui Lieutenant de l'Empereur & Proconsul d'Afrique, fit battre de verges un de ses compatriôtes, qui venoit l'embrasser dans le tems qu'il paroissoit en public précédé de ses licteurs. La remontrance que lui fit l'orgueilleux gouverneur, dut encore

plus navrer cet honête bnurgeois de Leptis, que l'ignominie dont il fut couvert. „Sou„venez-vous, dit-il, de la modeſtie qui „convient à ce que vous êtes, & n'ayez pas „la témérité d'embraſſer un Lieutenant du „Peuple romain." Cet homme revêtu d'un office public, ceſſa-t-il donc d'être citoyen; & ne faut-il pas tenir à la patrie & à l'humanité quand même on eſt proche du trône? ou Sévere vouloit-il établir la ſécurité plutôt ſur la haine que ſur l'amour des provinciaux? L'ambitieux raiſonne aſſez bien dans le tems qu'il travaille à ſon élévation, mais parvenu au comble de ſes deſirs, il n'obéit qu'à ſes caprices. Il ne vaut ſurement pas la peine de grimper ſur un rocher, pour y être couvert de nuages; & ſi c'eſt au dépens de la raiſon qu'il faut acheter les hommages forcés des autres, on les achete ſurement trop cher.

Si la proſpérité ennorgueillit l'homme, l'adverſité le corrige. Sévere tombé en diſgrace, eſſuya de la légereté

des Athéniens ces dégoûts que les eſprits ſophiſtiques ſavent accompagner de traits, dont l'aiguillon reſte au fond de l'ame. Sévere ne put jamais pardonner à ce peuple frivole les humiliations qu'il avoit ſubies de ſa part. Un homme qui ſacrifie tout à la fortune n'eſt rien, lorſqu'elle ſemble le fuir; mais d'abord qu'il s'eſt remis en faveur, on le voit reprendre avec uſure ce qu'il fut obligé de relâcher. Juſqu'à ce que la fortune ſe fût de nouveau declarée pour Sévere, il fit cet apprentiſſage forcé de la modeſtie, où la diſſimulation l'empêcha toujours d'y devenir un expert. C'eſt un maſque qu'on jette dès qu'on oſe ſe montrer ſous ſa propre forme. Dans cet intervalle de diſgrace la raiſon vint modérer la fougue de la paſſion. Gouverneur de la Lionnoiſe, Sévere fut beaucoup plus doux qu'il n'avoit été en Afrique, où ſon orgueil maltraitta des gens qui ſe ſouvenoient encore de l'avoir vû leur égal. La politique des Grands qui viſoient à l'Em-

pire auroit dû être de se concilier l'affection des Provinciaux. Sévere recueillit les fruits de la clémence dont il usa envers les Gaulois, par la facilité qu'il trouva à regagner les cœurs de ces peuples.

Un homme qui possede l'art de se faire aimer de ses inférieurs, a un caractere de souplesse qui lui aide à s'insinuer dans les bonnes graces de ses supérieurs. Créature de Lætus, ce rusé Afriquain parvint au Consulat, & ce qui importoit encore davantage, au commandement des troupes d'Illyrie. C'étoit un poste de confiance pas moins important que le gouvernement de l'Alsace ou de la Flandre. Les Grands n'ambitionnoient tant les ornémens Consulaires que parce que ces honneurs leur préſageoient les premiers grades militaires. Un enfant de la fortune la respecte par tout où il la rencontre; que ce soit un Pompéien ou un Lætus qui la lui fasse trouver, il ne met aucune différence entre le parti qu'il peut tirer de l'homme de bien & celui

que lui fait gagner le scélérat. Prenant pour mesures de son estime les divers grades d'honneur, il flatte chacun selon l'espoir & la crainte que lui inspirent les favoris de la fortune. Lætus ministre de Commode paroissoit un homme respectable à ce même Sévere, qui muni de l'authorité impériale, l'auroit mille fois sacrifié à son premier mouvement de colere. Il en est des liaisons dans lesquelle l'authorité des patrons fait entrer leurs cliens comme des contrats d'achat & de vente, où l'on ne fait pas attention à la valeur des personnes, mais à celle des marchandises qu'on offre.

Ce n'est point par l'esprit de manége & d'intrigue qu'on reconnoit le génie, mais c'est par la pénétration avec laquelle on fait servir le moindre incident pour venir à bout d'une entreprise de la derniere conséquence. Le mérite militaire de Pertinax reconnu par les soldats d'Illyrie, la mort violente de ce Prince, la foiblesse de Didius, l'enchere à laquelle il mit l'Empire,

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn825542979/phys_0506
DFG

le voisinage de l'Illyrie joint au caractere avare, brutal & féroce de ses troupes, étoient autant de motifs qui, combinés ensemble par un homme aussi habile qu'étoit Sévere, pouvoient servir à allumer dans les cœurs de ses soldats ces violens sentimens d'animosité & de vengeance, qui avoient déjà produit tant de révolutions terribles. Du tems de la République on s'occupoit à faire du bien, mais sous les Césars on s'attachoit à éloigner le mal; & à la place des sentimens de bénéficence on appella à son secours des passions mal-faisantes. Pour venger un parricide commis par un petit nombre de personnes, on punit tout l'Etat. Les passions n'étant pas les mesures de l'équité, les hommes passionnés sont toujours les Sophistes de leurs affections déréglées. Sévere commit un de ces Sophismes: il se hâta de marcher en Italie sous le prétexte de venger la mort de Pertinax, tandis que Niger commandant de Syrie, appellé contre

Didius, avoit déjà fait des préparatifs pour le même sujet.

Quand on n'a plus de respect pour le siege de l'Empire, on en a au contraire beaucoup pour ceux qui veulent établir le centre de l'Etat, dans une province de leur département. Carnunte ville de la Pannonnie, où Sévere fut proclamé Empereur, donnant un maître à la capitale, s'éleva d'un rang subalterne à celui de la ville la plus importante de l'Empire. Ce n'étoit pas même une immunité passagere, puisque depuis le terme de cette défection, les rives du Danube resterent en possession de donner la pourpre aux Césars. Ces Peuples étant les plus belliqueux, ce fut par la gloire militaire qu'ils parvinrent à éclipser celle des Romains. A voir le commandant Illyrien marcher à la tête de son armée en habit de soldat, & se refuser toutes les aisances dont ses troupes ne pouvoient pas jouir, on auroit pris ce Rhéteur pour un vieux militaire; tant ce Protée savoit pren-

dre l'esprit de chaque vocation où il fut appellé. La même différence qui se trouvoit entre Sévere & Didius, avoit lieu entre les Prétoriens & les Légions d'Illyrie; & si l'on a pu une fois deviner le succès d'une entreprise, c'étoit à cette occasion où le corps le plus vaillant de l'Empire disputoit le rang au corps le plus foible.

Tandis que Rome étoit la métropole de l'Italie & des pays adjacens, on prit toutes les précautions imaginables, pour barrer les passages qui conduisoient dans cette belle partie de l'Empire. Annibal ne put franchir les Alpes qu'avec des difficultés infinies, & ce fut au pied de ces rochers qu'il trouva des armées postées à diverses distances. César avant que de passer le Rubicon, eut des inquiétudes mortelles; mais Sévere fut reçu en Italie comme en pays ami, & ne trouva pas la moindre résistance. Si l'on se souvient des efforts que furent obligés de faire, les généraux de Vitellius & ensuite ceux de Vespasien

pour pénétrer jusqu'à Rome, on voit sans peine que la raison, pour laquelle il n'y eut point du tems de Sévere des journées semblables à celles de Crémone & de Bédriac, n'est pas tant fondée dans l'inactivité de Didius, que dans la décadence totale de l'Etat militaire des Romains. Auguste fut le premier des Césars, qui conduit par ses défiances, dégarnit de soldats le centre de tout l'Empire; il le fit afinqu'aucun général ne pût venir l'investir à Rome; mais l'éloignement dans lequel se trouvoient les forces de l'Empire eut dans la suite ce funeste effet, qu'avant qu'on pût prendre ses mesures contre un général qui faisoit une levée de bouclier sur les confins de l'Empire, il avoit fait tous ses préparatifs pour se mettre en marche; & l'Italie dégarnie de troupes bien disciplinées ne fut pas en état de soutenir le choc des soldats Illyriens. L'Italie ayant attaqué l'univers; l'univers se mit à l'attaquer à son tour; & Sévere fut le premier, qui par le succès

brillant de son expédition montra à tous les peuples étrangers le chemin qui conduisoit dans ce beau pays. Car ce fut par la terreur qui précéda les armes de Sévere que le Sénat fut porté à le proclamer Auguste, lors même qu'il se trouvoit encore à une assez grande distance de la capitale.

Ce fut en puissant Monarque, & en conquérant irrité que Sévere reçut à Intéramna une députation de cent Sénateurs, qui lui portoient le décret de son élection à l'Empire. Le Sénat n'avoit fait que d'impuissans efforts pour relever son authorité sous Pertinax & sous Didius. Jouets des Prétoriens, ces militaires n'avoient laissé au corps civil que les vains ornemens de sa dignité; & comme Sévere avoit dessein de casser & de dépouiller les Prétoriens qui étoient les tirans du Sénat, il n'eut aucun égard pour une assemblée asservie aux volontés de cette milice impérieuse & mutine. Cet Empereur despotique qui vouloit occuper le trône comme un bien acquis par la

force, reçut les soumissions du Sénat au milieu de ses gardes, étant armé lui-même de pied en cap. Pour faire sentir à ces députés les justes sujets de défiance qu'il avoit contre eux, il les fit fouiller, & voulant leur témoigner le peu de cas qu'il faisoit de leurs maîtres, il fit distribuer à chacun soixante & quinze pieces d'or: somme qui excédoit ce qu'on donnoit aux simples citoyens, mais qui n'égaloit pas le prix des présens faits aux Ambassadeurs publics. Ce don fut un acte de pardon & d'amnistie que l'Empereur vouloit bien accorder au Sénat. Je me représente ces Sénateurs tremblans comme les magistrats de Gand & de Brugge, qui s'étant rendus coupables de rebellion envers Philippe le bon & Charles-Quint, furent obligés de faire amende honorable à ces deux Souverains des Pays-Bas.

Sévere ne se fia pas plus aux Prétoriens qu'il ne s'étoit fié au Sénat. Etant à la tête d'une armée de soixante mille hommes, il intimida, dispersa & anéantit ce corps au-

dacieux. Les Prétoriens étoient comme les Janissaires de Constantinople sans armes dans la ville. L'Empereur ayant ordonné à ces soldats impériaux de paroître sans armes devant son tribunal; ils s'y rendirent à point nommé & sans avoir aucune défiance. Sévere, maître de son secret, parcequ'il le savoit tout seul, commanda à ses troupes d'environner les Prétoriens. Etant pris au dépourvu, & se voyant investis par des soldats qui les haïssoient comme la peste, il leur fallut subir la loi du vainqueur. Sévere ne les décima point, de crainte que cette boucherie n'excitât la pitié ou l'indignation parmi ses soldats: mais il tança rudement ces anciens gardes de tant d'Empereurs, leur fit ôter les baudriers, les épées & toutes les marques d'honneurs militaires, & après les avoir dégradés, il les fit chasser ignominieusement, avec défense de s'approcher de Rome qu'à cent stades. Dans ces sortes d'entreprises tout dépend de la célérité & du secret. Pierre le grand réussit

contre les Strélitz, parcequ'il avoit imité la conduite de Sévere. Le Sultan Osman II. laissa transpirer son secret, & les Janissaires firent à l'Empereur ce qu'il avoit eu dessein de faire au corps entier de cette milice. Par cette révolution militaire, Rome ne gagna rien dans le fond, car les Prétoriens furent remplacés par les plus beaux hommes & les mieux faits des Légions d'Illyrie; & au lieu d'un camp, Sévere en établit deux, tant pour contenir les uns par les autres, que pour avoir à ses ordres un corps plus nombreux, au cas que dans la foiblesse, où se trouvoit l'Empire, l'Italie fût attaquée par les peuples du Nord. Sévere porta encore un coup terrible à l'Etat militaire des Romains, en ce que transportant en Italie une armée de soixante millle hommes, il dégarnit non seulement les rives du Danube, mais accoutumant encore ces militaires féroces aux agrémens & aux aisances de la vie que menoient les Italiens, il les corrompit & les rendit aussi incapables d'endurer les frimats

& les glaces que le furent les ſoldats de Vitellius, après que ce chef de parti eût fait ſortir de leurs camps les Légions qui veilloient ſur les peuples germaniques. Ces émigrations militaires étoient auſſi dangereuſes pour l'Empire que le furent celles des nations barbares; on vit même que par ces translocations les nations féroces furent enhardies à tenter les mêmes voies qu'avoient priſes Sévere & Vitellius. Les prédéceſſeurs de Sévere eurent la précaution de ne choiſir les Prétoriens que parmi les Italiens, les Eſpagnols, les Macédoniens & les habitans du Noricum, parceque ces peuples étoient les plus policés & les plus fideles; au lieu que Sévere, comptant parmi ces miliciens, des Illyriens, des Pannonniens & des Daces, qui étoient les ſujets les plus inquiets & les plus féroces de tout l'Empire, prit à ſa ſolde des gens ſans aveu, & qui étant ſans mœurs, n'avoient aucun attachement aux intérêts de l'Etat. Il ſuivit dans cette inſtitution le plan de Vitellius & celui de Veſpaſien, dont

le premier donna les ornemens des Prétoriens à des hommes choisis des Légions germaniques, & le second prit sa garde indifféremment de tous les corps de l'Empire. Comme Vespasien avoit moins à craindre que Vitellius, ses mesures étoient plus conformes aux vrais intérêts de l'Etat; & Sére qui eut de puissans ennemis sur les bras, imita plutôt l'exemple d'un Empereur environné de dangers & de difficultés que celui d'un Prince paisible & bien affermi. La destinée des Romains étoit que leurs maux changeassent seulement de nom, sans que les effets dangereux, produits par ces maux, fussent jamais abolis.

Après avoir mis sur un pied solide l'ordre militaire des troupes, Sévere voulut s'attacher le corps civil; accompagné d'un brillant cortege, le Prince étala dans le Sénat les maximes qui avoient été mises en exécution par Marc-Aurele, & qu'on s'étoit promises du regne de Pertinax. Aussi habile dans la politique que dans l'art de

la guerre, cet homme qui possédoit le talent de la parole à un degré éminent, deploya dans le Sénat les mêmes artifices de Rhéteur & d'Avocat, qui lui avoient donné tant de réputation dans le barreau. Ayant une fort mauvaise cause à defendre qui étoit celle de ses principes, de ses sentimens & de ses vues, il ne sut convaincre que ceux qui ne le connoissoient pas particulierement, ou qui ne refléchissoient point sur ses actes personnels. Marc-Aurele n'étoit pas si beau parleur que Sévere, mais il avoit un grand avantage par dessus le dernier, & cet avantage consistoit dans l'intégrité d'une vie exempte de reproche. Les hommes ne se laissent amuser par des paroles qu'aussi longtems qu'ils ont l'espoir que ces promesses seront réalisées par des faits; & au commencement d'un regne les esprits n'ont pas encore formé un jugement décidé sur le caractere d'un Prince. Tout présagoit aux Romains un gouvernement despotique, & les discours fleuris du Prince étoient les

seuls apuis de l'aristocratie. Si Sévere n'eût pas eu à combattre deux puissans rivaux, il est très probable qu'il n'auroit pas promis au-delà de ce qu'il avoit dessein de tenir. Mais Niger & Albin lui avoient suggéré les termes aussi bien que les figures de son discours, qui ne tendoit qu'à faire trêve avec le Sénat. Tibere parlant par mono-syllabes qui étoient autant d'énigmes ne s'expliquoit jamais. Severe qui étoit le Tibere du troisieme siecle des Césars, s'épuisoit en figures de Rhétorique & ne disoit pas plus que le beau-fils d'Auguste. Celui qui ne promet rien, designe ce qu'il ne veut pas faire, & celui qui promet trop, nous laisse dans l'incertitude de ce qu'il veut faire: or on sait mieux à quoi il faut s'en tenir avec un homme qui nous fait renoncer à toute espérance, qu'on ne le sait par rapport à celui qui nous remplit d'illusions; je préfererois donc le second Empereur au vingtieme qui laissoit les gens dans l'incertitude, jusqu'où il vouloit pousser la

contradiction qu'il établissoit entre les termes & les choses, les mots & les faits.

Ceux qui se trouvent dans de grands conflits d'intérêts personnels, ne peuvent jamais avoir une façon d'agir simple & uniforme. Leur attention étant partagée entre divers ordres d'objets qui sont d'une importance égale, ils doivent avoir des vues qui participent à ces pensées diverses. Severe qui eut à combattre deux concurrens, dont chacun avoit des qualités fort estimables, ce Prince fut obligé de jetter en même tems ses regards sur l'Orient & sur l'Occident: Albin & Niger, ces hommes fameux dans l'histoire du regne de Sévere, occupoient tellement ses soins que les victoires de ce Prince se rapportoient moins à l'Empire qu'à la personne de l'Empereur. On ne disputoit point alors sur l'aggrandissement de l'Etat, mais sur la réunion de toutes les Provinces sous un seul chef. Ces guerres, semblables à celles que les derniers monarques de Perse faisoient aux

Egyptiens & aux peuples de l'Asie mineure, pour recouvrir des provinces qui vouloient se détacher du corps de l'Empire; ces guerres intestines, dis-je, annoncent toujours la foiblesse du principe qui doit contenir les diverses parties de l'Etat. L'affoiblissement de ce principe vient du surcroît des forces rélatives que gagnent les provinciaux dans le tems où la puissance exécutrice commence à s'anéantir. Lorsque l'Etat est au comble de sa grandeur & de sa prospérité, les provinces ne sont comptées que pour les parties subordonnées; au lieu qu'elles commencent à primer dès que le gouvernement ne peut plus les réprimer qu'en faisant les derniers efforts. Si les gouverneurs voient alors l'importance de leurs postes, ils s'en prévalent, en faisant à l'Etat tous les maux qui sont inséparables d'une anarchie complette. Sévere fut dans le cas des Empereurs de la branche de Franconie & de Souabe; assaillis de tout côté par des Anti-Césars, ils consumerent leurs propres forces

en consumant celles de l'Empire germanique. De puissans rivaux exerçant la patience des Henris & des Frédérics, la Germanie fut alors le théâtre des mêmes désordres qu'étoient ceux qui désoloient l'Empire romain du tems de Sévere.

Pescennius-Niger, ce vaillant rival de Sévere, réunissoit dans sa personne le mérite militaire des Fabius & des Fabricius. Sobre & frugal dans sa vie privée, ferme & exact dans le maintien de la discipline, cet éleve de Marc-Aurele mérita la considération de ce grand Empereur; & sous Commode même Niger ne se départit point des maximes qui étoient conformes au vrai esprit militaire. Quand l'homme ne traite pas son métier sur le pied de voie qui le peut conduire à la fortune, mais sur celui d'état qui convient aux penchans & aux sentimens de son ame, il ne change plus de principes. Niger établi gouverneur de Syrie, fit aimer & respecter dans sa province le nom du peuple romain. Redoutable aux soldats, il fut chéri

de ſes ſujets au point que tout l'Orient conduit par le reſpect qu'il portoit aux vertus de Niger, ſe rangeoit ſous ſes ordres avec ce concert admirable de ſentimens & de forces, qu'on ne remarque que dans les occaſions où les impreſſions favorables du peuple naiſſent du mérite. Le ſoldat corrompu ne haït l'ordre que parcequ'il l'ignore, & s'il y eſt une fois accoutumé, il ne peut plus s'en paſſer. Se regardant comme invincible auſſi longtems qu'il combat ſous les enſeignes d'un vaillant chef, il en révere le commandement, tout comme les fils des anciens Romains reſpectoient les ordres abſolus de leurs peres. Un homme qui peut ſe fier à l'éclat de ſes vertus, eſt le maître de les pouſſer à un degré de vigueur qui révolteroit en toute autre occaſion. Quand les ſoldats d'Egypte demandoient du vin à Niger, il leur fit cette reponſe digne d'un général des premiers ſiecles. „Que dites-„vous, vous avez le Nil, & le vin vous eſt „néceſſaire." Etant à la veille d'un combat,

les soldats lui crioient: nous n'avons point de vin, nous ne pouvons combattre: „Rougissez de votre mollesse, leur dit-il, vos „vainqueurs ne boivent que de l'eau." C'étoit les prendre par le point d'honneur, & reveiller dans leur ame un reste de l'ancienne magnanimité des Romains, qui se piquoient de remporter l'avantage sur les vertus aussi bien que sur les personnes de leurs ennemis. Un général qui ose parler de cette maniere à des troupes qui sont sur le point de devenir licentieuses, doit posséder les vertus les plus imposantes. On n'ose choquer le goût dominant d'un corps tumultueux & féroce, à moins qu'on ne fût doué de qûalités éminentes.

Niger quoiqu'il fût secondé de tout l'Orient, ne put cependant point se soutenir contre les forces de l'Occident. Vespasien avoit été le seul de tous les Empereurs, qui proclamé par les troupes de Syrie & de Judée, emporta l'Empire; mais il y eut trois raisons qui firent triompher la cause

du concurrent de Vitellius. Le général de Judée s'étoit d'abord rendu en Egypte, & avoit affermi sa puissance sur la côte d'Afrique. Maître des pays qui étoient les greniers des Romains, il put tenir en échec cette importante province, au lieu que Sévere prévint Niger, & prit possession de ces contrées fertiles. Vespasien avoit tiré dans ses intérêts les Légions d'Illyrie, qui du tems de Sévere étoient les plus fermes appuis de sa puissance. Antonius-Primus ayant fait d'abord la guerre en Italie, Emilien, général de Niger, n'avança au contraire que jusqu'en Grece. Ces peuples autrefois si puissans, & qui avoient été les spectateurs de tant de combats livrés par l'ambition des Romains, vîrent succomber la quatrieme fois les forces de l'Orient à celles de l'Occident: Niger défait en Gréce, livra encore deux combats en Asie, & il ne perdit les batailles de Nicée & d'Issus, où ce brave capitaine commandoit en personne que par la supériorité de la valeur

des troupes d'Occident ſur celles d'Orient, qui pleines d'ardeur & de bonne volonté pour le ſervice du Prince qu'elles avoient choiſies, n'égaloient pas la force & l'audace des troupes Illyriennes. Quelques talens que poſſéde un général, il ne peut pas changer le ſort des armes, qui ſe décidoit anciennement par des cauſes tirées du climat, du genre de vie & de l'expérience.

Niger diſputant l'Empire à ſon competiteur s'expoſa lui-même. Comme dans les guerres civiles le ſuccès dépend de l'opinion qu'on attache à la fortune du chef, Sévere ne voulut pas courir le riſque de la perdre. La preuve la plus convainquante de la capacité de Niger fut la célérité avec laquelle il ſut ſe remettre. Après la perte de deux battailles, il livra la troiſieme, & toute la jeuneſſe d'Antioche ſe mit ſous les armes. Il en étoit de ces jeunes gens comme de ceux de Rome du tems de Pompée, qui oppoſés aux vieux ſoldats de Céſar, ne firent qu'accélerer la ruine de leur vaillant

chef. Après la destruction du parti de Niger, il resta encore deux monumens des forces, avec lesquelles le gouverneur de Syrie avoit combattu Sévere. L'un fut Bizance, qui pour une cause désespérée soutint un siége de trois ans. Les habitans de Barcelone pas moins attachés à Charles, Archi-Duc d'Autriche, que les Bizantins ne l'avoient été à Niger, se défendirent dans son absence au risque d'être ensévelis sous les ruines de leur patrie. Ces exemples de fidélité, donnés par des corps entiers de citoyens, méritent une place aussi distinguée dans l'histoire militaire, que les exemples d'une amitié constante & désintéressée, sont dignes de trouver place dans l'histoire des mœurs du genre humain. L'autre monument fut érigé par l'ennemi le plus acharné contre la mémoire de Niger. Parmi un grand nombre d'inscriptions que Sévere fit détruire, il en laissa une, en y joignant ce mot, qui valoit encore plus que le monument. „Conservons, dit-il, un monu-

„ment qui fera connoître quel ennemi nous „avons vaincu." En effet, Niger étoit un ennemi rédoutable, non seulement par la force de ses armées, mais encore par celle de ses sentimens. Un Rhéteur voulant faire le Panégyrique de Niger, ce Prince lui dit: „Faites nous l'éloge de Marius ou d'Anni„bal ou de quelque autre grand homme qui „ne vive plus, & dites nous ce qu'ils ont „fait, afin que nous les imitions. Louer „les vivans c'est dérision, surtout les Prin„ces, de qui l'on espere, que l'on craint, „qui peuvent donner & ôter, mettre à „mort & proscrire. Pour moi je veux être „aimé pendant ma vie, & loué après ma „mort." Si vous voulez louer un grand Prince, suivez ses intentions avec la derniere exactitude, & faites vous la plus grande gloire, de consumer vos forces dans l'observation ponctuelle de tous vos devoirs.

Droit, integre & constant, Niger n'eut pas les quualités d'un homme de cabinet, tel que fut Sévere, qui actif, vigilant, &

habile dans le manége de la politique, sut tourner à son profit toutes les fautes commises par son ennemi. Une des principales fut que le gouverneur de Syrie négligea de s'unir avec Albin; car par l'alliance qu'auroient fait ces deux contendans à l'Empire, les forces de Sévere qui étoient au centre de l'Etat, attaquées à la fois du côté de l'Italie, & de la Thrace, seroient dévenues insuffisantes pour soutenir à la longue les efforts des Gaulois & des Syriens. Sertorius qui n'avoit qu'une partie de l'Espagne & de la Lusitanie, s'allia avec Mithridate & jetta l'épouvante dans la capitale. Niger qui prétendoit à tout l'Empire, ne vouloit pas entrer en composition avec Albin, qui se fondant sur une lettre supposée de Commode, dans laquelle cet Empereur lui avoit donné le titre de César, traitoit Niger d'usurpateur. Quand on sait lâcher à propos, on peut reprendre avec usure; au lieu que celui qui veut tout garder, court risque de perdre le tout: Sévere en suivant

la premiere de ſes maximes, réuſſit, & Niger ſe reglant ſur la ſeconde, périt. Veſpaſien rejetta toute voie d'accommodement avec Vitellius, parceque maître de l'Italie il lui tenoit le pied ſur la gorge; Niger étoit au contraire fort éloigné de ſon compte, ayant à faire à un Prince qui pouvoit diſpoſer de toutes les forces de la Pannonnie & de l'Italie. Albin au lieu de s'accommoder avec Niger, entra dans un partage d'authorité ſouveraine avec Sévere, qui le laiſſant jouir de l'Eſpagne, des Gaules & de la Grande-Bretagne, agit avec ſon concurrent, comme les Triumvirs avoient eu coutume d'agir, qui ne faiſoient un partage avec leurs rivaux que dans l'eſpérance d'emporter l'Empire tout entier.

Albin, doué d'une valeur qui tenoit de la fougue, aimoit la guerre par goût & l'ordre par néceſſité. Niger excelloit par l'exactitude de la diſcipline & Albin ſe diſtinguoit par un vif ſentiment d'honneur, de ſorte qu'en réuniſſant l'enthouſiaſme de

l'un avec l'expérience de l'autre, on auroit pu faire de ces qualités réunies un nouveau Scipion. L'ordre militaire rend rigide, & le sentiment tout seul donne de la présomption, c'est pourquoi Niger plus officier que général fut opprimé; & Albin qui n'aimoit la guerre que par boutade, eut le sort de tous ceux qui font trop ou trop peu. Aucun vers de Virgile ne plut d'avantage au jeune Albin que celui où un poéte dit *Arma amens capio*, „je prens les armes tout hors „de moi." L'amour de la gloire balançé par celui du plaisir, empêche l'homme de poursuivre son but avec cette contention d'esprit qui le rend supérieur à tous ceux qui veulent lui disputer le prix; & ce fut le foible d'Albin qui, fainéant par habitude, & actif par accident, aimoit à se reposer sur les autres, nullement à cause de la bonne opinion qu'il avoit de ses ministres, mais parceque cette confiance soulageoit sa paresse. Albin qui n'écoutoit dans ses négociations avec Sévere, que les penchans

qui l'entrainoient au plaiſir, crut que la ratification du Sénat lui pourroit garantir l'exécution des principaux articles de ce traitté de partage. Mais voyant la vengeance cruelle que Sévere tiroit de tous les adhérens de Niger, Albin ouvrit enfin les yeux, & reconnoiſſant le tort qu'il avoit eu de ſe laiſſer endormir par les belles paroles de Sévere, il ſe fit proclamer Auguſte dans la Grande-Bretagne, dans l'Eſpagne & dans les Gaules. Ces deux provinces ſéparées de l'Italie par les Alpes, & qui formoient une Péninſule, étoient très propres à s'ériger dans une puiſſante monarchie. Ce fut la premiere fois où ces trois provinces entrerent dans une confédération nationale, ce qui donna occaſion dans la ſuite d'en faire un departement particulier pour un des Céſars. Les grands Etats ſe demembrent au commencement en parties très étendues; & comme Sévere comprit qu'Albin après s'être affermi dans ces trois importantes provinces, pourroit pénétrer en

Italie, il se hâta de le prévenir. Ce compétiteur étant en chemin avec une armée de cent-cinquante mille hommes, Sévere fit une diligence incroiable pour joindre Albin qu'il trouva près de Lion, où se donna une bataille décisive, dans laquelle Sévere poussé par le désespoir, arracha à son concurrent la victoire & la vie. Un ambitieux qui croît être à la veille de perdre le fruit de ses peines, est une bête féroce, qui croyant manquer sa proye, renverse tout ce qui vient à sa rencontre. Sévere déchirant sa casaque impériale, & perçant la foule des ennemis à la tête d'une troupe d'élite, fit tomber sous la violence de ses coups tout ce qui lui fit résistance. Ce fut par ces prodiges de valeur que ce Prince se rendit digne de l'Empire, & à le voir commander ses troupes, il parut être né pour faire la loi à tous les Romains. On y remarquoit cependant un trouble que n'eut pas Sylla, dans la bataille qui se donna avec les Samnites au pied des murs de Rome. Sylla ne

déchira point ſes vêtemens, mais ſe contenta de tirer de ſon ſein une image de la fortune, à laquelle il adreſſa des vœux pleins de magnanimité & de confiance.

Au fort de cette guerre civile, & avant qu'il eût joint Albin, Sévere fit un acte fort ſenſé, en faiſant proclamer Céſar l'aîné de ſes deux fils. Comme ces diſſenſions qui déchiroient alors l'Empire, tiroient uniquement leur origine de ce que Commode n'avoit point laiſſé de poſtérité, & de ce que chacun vouloit recueillir une ſucceſſion, qui ſembloit être ouverte à tous ceux qui pouvoient ſolliciter l'appui des troupes. L'hérédité de l'Empire étoit le ſeul moyen par lequel on pouvoit obvier à tous les inconvéniens que les titres électifs des Empereurs occaſionnoient. Selon qu'un Etat approche plus du deſpotiſme, il faut mettre hors de toute conteſtation les droits de la maiſon qui occupe le Trône. Ils ſont aſſurés à la maiſon d'Ottomann parmi les Turcs, & c'eſt la principale raiſon pour la-

quelle cet Etat ne fut point dissout par tant de révolutions qui sont arrivées à Constantinople. Chrétien V. fils de Frédéric III. qui avoit obtenu la souveraineté en Dannemark, fit une loi fondamentale touchant les droits de succession de la maison d'Oldenbourg; & cette loi qui fut minutée par le malheureux chancelier de Greiffenfeld, est la grande chartre du Royaume. Le code qui regle l'ordre de succession est même le seul droit positif qui a lieu dans tous les Etats despotiques.

Le Sénat trembloit à la vue du pouvoir, dont la force des armes revêtit celui des concurrens, que les sénateurs craignoient le plus. L'intérêt de ce corps étant d'arrêter la réunion de toutes les forces de l'Empire, dans la personne d'un chef qui leur avoit déjà paru trop redoutable, un grand nombre de Sénateurs étoient entrés en négociation avec le maître des Gaules. Albin ayant été vaincu & réduit à se tuer lui-même, Sévere crut cette occasion très

favorable au dessein qu'il avoit conçu d'abattre l'authorité du Sénat. Il envoya la tête d'Albin à Rome, avec ordre de la planter sur un gibet dans le lieu le plus fréquenté de la ville, pour faire préssentir aux partisans de son malheureux rival ce qu'ils avoient à attendre d'un monarque irrité. Accompagnant cet objet d'effroi d'une lettre foudroyante, l'effet suivit ses menaces de près. Pour mortifier le Sénat, il lui ordonna de mettre Commode au rang des Dieux, & d'adorer un Prince qui avoit été déclaré ennemi public. Il en étoit de ces Empereurs divinisés comme de quelques idoles des Barbares, qui tour à tour les battent & flêchissent le genou devant elles. Sévere qui vouloit établir le despotisme le plus outré, prétendoit descendre de Marc-Aurele, qui étant réputé Dieu, pouvoit donner une authorité divine à toutes les ordonnances de son fils. C'étoit la manie des Romains que tous les despotes de ce peuple dérivoient leur généalogie de celle des

Dieux. Voulant profiter du privilege de l'infaillibilité pendant leur vie, ils faiſoient regarder leur caractere divin comme ineffaçable & inné. Le vulgaire ne ſe fait d'autre idée de la Divinité que celle de la Toute-puiſſance; & l'on eſt aſſez diſpoſé à décorer d'un nom divin celui qui a un pouvoir immenſe.

Sévere n'ayant pas eu moins de peine pour gagner le deſſus que n'eurent autrefois les Triumvirs, imita les actes de proſcription de ces furieux Démagogues. Muni de pieces autentiques qui chargeoient vingt & neuf Sénateurs d'avoir été en intelligence avec Albin, il les fit tous mourir ſans aucune forme de procès. Comme les Sénateurs étoient infatués de l'idée que leurs perſonnes étoient inviolables, ce violent préjugé les excitoit à violer leurs devoirs publics, & le pouvoir législatif qu'ils prétendoient leur apartenir, les tentoit à vouloir faire la loi au Prince. Sévere qui traitoit d'erreurs nuiſibles à l'Etat tout ce qui ne convenoit pas

à ſes intérêts, agit envers le Sénat de Rome comme Chrêtien II. Roi de Danemark punit celui de Stokolm, pour avoir adhéré à un parti oppoſé à celui des Danois; & la grande exécution de Prague qui ſe fit contre tous les partiſans de la maiſon Palatine fut encore une copie de cet acte de pouvoir abſolu fait par Sévere. Voulant extirper tout germe de rébellion, il extermina les rebelles; & comme l'intérêt du Sénat étoit alors de fomenter les diviſions qui déchiroient l'Etat, afin qu'étant néceſſaire au Prince, il fut ménagé de ſon Souverain, l'Empereur lui fit une leçon ſévere de ne plus ſe mêler des affaires qui concernoient les droits impériaux. Les eſprits étant alors dans une auſſi grande fermentation, qu'ils avoient été du tems des Triumvirs, l'Empereur traita le Sénat, comme celui-ci l'auroit traité, ſi le parti d'Albin avoit triomphé. Les diſſenſions inteſtines ont cela de commun, qu'elles portent aux plus grands excès les ſentimens d'animoſité fé-

roce. Comme Sévere fit passer son cheval sur le corps d'Albin, & le laissa étendu devant la porte du Prétoire, jusqu'àce qu'il fût infecté, de même cet Empereur passa sur le ventre à tous ceux qu'il regardoit comme complices de la conjuration. La cruauté n'est jamais plus grande que lorsqu'on croit venger un tort infini. Rien n'étant au-dessus de la personne du Prince, Sévere n'écoutoit aucune des raisons que les personnes condamnées à la mort pouvoient alléguer en leur faveur. Un d'entre eux s'excusa en disant: „je me suis trouvé engagé dans le parti d'Albin par la nécessité, & non par mon choix, que feriez-„vous, si vous étiez en ma place;" „je „souffrirois, lui répondit Sévere, ce que „tu vas souffrir." Sévere étant persuadé, que le salut de l'Empire dépendoit de celui de sa personne, fut inflexible dans l'exécution d'un plan qui tendoit à pacifier l'Empire, & à garantir à ses enfans la succession infaillible. Géta le plus jeune de ses fils

ayant demandé, si ces infortunés avoient des parens & des proches, & sur ce qu'on lui répondit, qu'ils en avoient beaucoup, cet aimable enfant confondit la cruauté de son pere, par une réponse puisée dans les maximes de la nature & de l'humanité, en disant: „Hélas! il y aura donc plus de ci-„toyens qui s'affligeront de notre victoire, „que nous n'en verrons prendre part à no-„tre joie." Cet enfant sorti des mains de la nature, conservoit encore les accens de cette mere commune des hommes; langage universel, & dont on ne perd l'heureux usage que dans le commerce du grand monde.

Selon que le gouvernement a plus de roideur d'un coté, il est plus indulgent de l'autre. Sévere semblable à Sylla, fut extrêmement indulgent envers les militaires, regardant les soldats comme les soutiens de son despotisme, il ne vouloit pas abattre les colonnes, sur lesquelles étoit construit tout l'édifice de sa grandeur; ce qui lui fit accorder aux Légions toutes les immunités,

dont elles avoient joui du tems des Triumvirs. Les biens des Proscrits furent répandus sur les soldats, & sur ceux d'entre les citoyens qui avoient fidelement adhéré au parti de Sévere. Après une guerre civile, il se fait un renversement total des fortunes, & c'est par le moyen des donations immenses qu'on s'attache un nouveau parti, dont l'intérêt tient immédiatement à celui du nouveau Prince. Henri VIII. Roi d'Angleterre se servit des mêmes voyes pour gagner en faveur de la révolution qu'il avoit méditée, les esprits des nobles & ceux du second ordre, en leur faisant des largesses considérables des biens de l'Eglise. Comme il ne s'agissoit alors que d'une révolution religieuse, le monarque anglois ne prit point ces mesures vigoureuses qui furent prises par l'Empereur romain. Ses actes de cruauté furent imités par Shah-Nadir, Souverain de la Perse, qui combla de biens les soldats qui s'étoient attachés à sa fortune; il avoit même passé juqu'à détruire les

forces de la milice nationale, parcequ'il ne se fioit pas aux Persans, & ce fut par-là qu'il occasionna cette longue suite de révolutions, qui affligent encore aujourd'hui la Perse; tout comme les catastrophes arrivées sous Sévere, donnerent le signal aux soldats de l'Empire de faire dépendre de leurs caprices le choix d'un Empereur romain.

Un regne fondé par le sort des batailles ne peut subsister que par des voyes militaires. Pour détourner les regards du public, des scênes sanglantes qui s'étoient passées sous leurs yeux, Sylla, Antoine & César firent la guerre en Orient, & flatterent l'orgueil des Romains par l'espoir de maintenir leur authorité dans ces pays riches & puissans. Sévere, tant pour donner de l'occupation à ses soldats, que pour s'illustrer, passa l'Euphrate & le Tigre, prit Babilone, Séleucie & Ctésiphon. Une nation n'est jamais plus redoutable qu'au sortir d'une guerre civile. Shah Nadir fit la conquête des Indes, & Sévere celle de la Perse. Les

ſoldats qui ſont accoutumés à vaincre ceux qui les combattent à forces égales, viennent facilement à bout de ceux qui ſe battent à forces inégales. Comme les armées de Sévere avoient fait leurs preuves en quatre battailles rangées, où elles ne défirent pas des Barbares mais des Romains, déterminés à verſer juſqu'à la derniere goûte de leur ſang en faveur de la cauſe qu'ils vouloient défendre, Vologeſe ne put point tenir contre des troupes qui avoient triomphé de Niger & d'Albin. Fugitif & errant dans ſes propres Etats, le Roi des Parthes porta lui-même la terreur du nom Romain dans les provinces les plus reculées de ſa monarchie. Ce qui arrêta les progrès des armées victorieuſes de Sévere ne fut pas l'exactitude de l'ordre militaire des Parthes, mais l'inexactitude de cet ordre qui s'étoit gliſſé parmi les Romains. Avec la négligence que l'on met à l'obſervation de la diſcipline, il ſe communique à l'eſprit des militaires un vil eſprit d'intérêt, qui n'eſt jamais dans

un corps d'armée, sans obliger le chef de prendre des voies forcées pour contenter l'avarice de ses troupes. La ville d'Atra, cet écueil des armes de Trajan, fut encore celui de Sévere, où l'avarice de l'Empereur arrêta le soldat prêt à monter à l'assaut, & le dépit du soldat lui fit refuser l'obéissance aux ordres d'un Prince qui vouloit s'aproprier les sommes immenses qui se trouvoient dans une place forte, dont l'importance égaloit celle de Belgrad. Les chefs de parti quelque puissans qu'ils soient, sont beaucoup plus à la merci de leurs troupes qu'ils n'auroient été assujettis à l'Etat, s'ils en avoient laissé subsister l'ordre primitif. Les plus grandes prérogatives de la vie sont tellement compensées par des maux, qu'une puissance, selon qu'elle paroît être plus redoutable aux ennemis, excite une plus grande envie de la part des amis.

Les troupes auxquelles on avoit inspiré un violent esprit de parti le nourissoient ensuite contre leur chef; & comme

cet Empereur craignoit que les adhérens d'Albin & de Niger ne ſe joigniſſent à ſes ſoldats inquiets, ces mutineries le rendoient de jour à l'autre plus défiant & cruel. C'eſt une peine perdue de vouloir détruire par la rigueur un parti qui a une fois prédominé dans l'Etat. Un gouvernement a beau prendre la forme d'inquiſition, les fréquentes exécutions ne produiſent pas plus d'effet que le grand nombre des ſupplices qu'on inflige aux Hérétiques. Le Duc d'Alba joignant la rigueur du bras civil à celle du pouvoir de l'égliſe, éprouva la vérité de cette ancienne ſentence, qui porte que le ſang des martyrs eſt la ſemence de l'égliſe. La généroſité de Céſar abrégea les voies que doit prendre un ſouverain, qui veut rendre inconteſtable une authorité qui lui a été conteſtée par une infinité de citoyens; & Sévere ayant étendu cette voie par la conſtance avec laquelle il pourſuivit tous ceux qui étoient ſuſpects au gouvernement, celui-là péchoit par l'excès de la confiance,

comme celui-ci outroit la défiance. Auguſte prenant un milieu entre ces deux extrêmes, cette méthode ne fut pas moins défectueuſe que les deux précédentes. Il ſemble que tout ce que les hommes ont imaginé pour corriger l'injuſtice, eſt marqué au coin de l'imperfection. Sévere ne dut les avantages qu'il avoit remportés ſur ſes concurrens qu'aux fineſſes d'un eſprit qui ferme par principe, & fougueux par caractere, ſut comme Sylla débuſquer Niger & ſupplanter Albin. La rudeſſe & la fougue de ces nouveaux Marius & Cinna cédoient à la multiplicité des talens qui ſe trouvoient dans Sévere, lequel à l'exemple de Sylla avoit ſu coudre la peau de renard à celle de Lion. Le monde politique ſe gouverne par des loix ſemblables à celles qui reglent les mouvemens du monde matériel, où la combinaiſon des forces produit les effets les plus univerſels.

Sous un gouvernement deſpotique chaque acte de déſobéiſſance ou religieuſe ou

civile est traité de crime de leze-majesté. L'authorité de Sévere étant semblable à celle des Empereurs du Japon, ce Prince s'évit contre les Chrêtiens, qui refusoient d'adorer les images de Marc-Aurele, de Commode & de Pertinax; & comme l'ordre de la succession à l'Empire, établi par Sévere, se rapportoit à ce respect religieux qu'il falloit porter à ces Empereurs divinisés, le Souverain regardoit les Chrêtiens, qui refusoient de se conformer à ces usages religieux, comme des infracteurs aux loix fondamentales de l'Etat. Ces édits intolérans étoient le test de ces siecles. Ce fut un grand malheur pour ceux qui professoient le Christianisme, qu'ils se trouvoient en danger d'être traités en rebelles par leurs ennemis, ou en apostats par leurs amis; & comme l'on est plus sensible à la gloire qui résulte des sentimens de constance que de ceux de condescendance, les chrétiens, intimément convaincus des abus religieux & civils de l'Etat, s'affermirent dans leur

créance; & dans un siecle souverainement corrompu, ces généreux confesseurs de Christ soutinrent les immunités de la vertu, en préférant l'intégrité de leur conscience à l'appas séduisant de la duplicité & de la servitude.

En conséquence de ces maximes despotiques, Sévere diminua la puissance du Préfet de l'Egypte par un conseil d'Etat composé des notables de la ville d'Alexandrie. Ce conseil destiné à limiter le pouvoir du Préfet, qui selon l'institution d'Auguste eut autant d'authorité qu'ont actuellement les Bachas du Caire, mit cette importante Province dans une dépendance plus immédiate du Prince; & le danger qu'avoit couru Sévere, dans le tems où Niger occupoit tout l'Orient, l'instruisit de la nécessité de s'assurer de l'Egypte par le moyen de la division qu'il mettoit entre le Conseil & le Préfet. L'uniformité du gouvernement, soit monarchique, soit despotique, va succéder aux ravages que fait l'esprit de division.

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn825542979/phys_0547
DFG

Si Marc-Aurele qui avoit des droits légitimes au Trône étoit extrêmement libéral envers le bas-peuple; Sévere, dont les droits furent tant conteſtés, eut encore un plus grand intérêt de captiver les bonnes graces de la multitude. Les largeſſes du Deſpote égaloient donc celles du monarque, & Sévere dépenſa vingt-cinq-millions de livres Tournois en gratifications publiques. L'Empereur n'ignoroit pas que la populace ne juge de la proſpérité de l'Etat que par les aiſances dont il jouit; c'eſt pourquoi il étoit ſûr que la grandeur de ſes dons feroit perdre de vue, les artifices du donateur. L'eſprit d'intérêt, accoutumé comme il eſt à rejetter toutes les conſidérations rélatives au bien public, ſe laiſſe aiſément faſciner par les idées qui naiſſent de ſon bien-être particulier.

Le gouvernement de Sévere contenoit le fort & le foible du deſpotiſme; uniforme quant à ſon principe auſſi bien qu'à l'égard de ſes effets, tout y aboutit au maintien

d'une authorité abſolue. Sévere en étoit ſi jaloux qu'il n'eut point un conſeil d'Etat. Tibere, Néron & Commode firent de leurs Préfets du Prétoire les vicaires de l'authorité impériale dans toute l'étendue de l'Empire. Sévere transfera ſur la perſonne de Plautien non ſeulement le pouvoir militaire, mais auſſi le pouvoir civil; & les ornemens conſulaires furent joints à l'épée du Préfet. Chargé d'exécuter les ordres cruels d'un Prince rigoureux, l'Empereur ſe déchargeoit ſur ſon miniſtre de ce que ſes ordres avoient de plus révoltant. Vicaire de ſon maître, il rempliſſoit par rapport à tous les ſujets de l'Empire l'office que devoit faire Cromwel, vice-gérent de Henri VIII. contre les Réligieux de l'Angleterre. Quand un ſujet élevé au-deſſus du rang que l'ordre politique lui a aſſigné, contracte tous les vices des gens de fortune, c'eſt plutôt la faute du maître que celle du miniſtre. Où eſt-il poſſible d'être bon, juſte & humain ſous un Monarque, qui employe un grand comme

un organe de ſa tyrannie? Les hommes prennent les mœurs & les ſentimens d'un Etat, & lorſque cet Etat exige de l'avarice de la hauteur & de l'inſolence, on devient par caractere ce qu'on ne devroit être que par condition. Fidele à ſon maître, Plautien s'étoit chargé de la haine des Sénateurs & du peuple, & un homme qui eſt l'objet de la haine publique, haït autant qu'il eſt haï. Selon qu'il a plus d'ennemis, il eſt plus empreſſé à ſe faire un rempart contre les aſſauts de la fortune par les richeſſes immenſes qu'il accumule. Ne pouvant ſe fier à perſonne, il ne met ſa confiance que dans ſes tréſors. C'eſt la raiſon pour laquelle on voit les Grand-Viſirs s'ériger en oppreſſeurs & en ſangſues du peuple; & le cordon de ſoie ne les effraie pas tant que l'idée de l'opprobre qu'ils attachent à la pauvreté & à la diſette. Leur opulence étant le ſeul mérite par lequel ils puiſſent ſe faire valoir, ils en ſont auſſi jaloux que l'honête homme le puiſſe être de ſa bonne conſcience.

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn825542979/phys_0550
DFG

Dans les Etats despotiques il n'y a point de noblesse. Il en étoit alors à Rome comme actuellement à Constantinople, où les Sultans donnent leurs filles aux Visirs. Sévere n'avoit que deux fils, & il projetta un mariage entre l'aîné de ses fils & la fille de Plautien. Rien n'est plus dangereux pour un ministre que de vouloir confondre son sang avec celui de son Souverain. Plautien vouloit éblouir les yeux de son beau-fils, par l'étalage fastueux de richesses qui auroient suffi à dix Impératrices. On sait ce que couta à Wolsey & à Fouquet la folle envie de faire parade de leurs biens mal-acquis. Caracalla, esprit farouche, altier & cruel, étoit tellement choqué des airs que se donnoit le favori de son pere, que sur une accusation mal-fondée, & encore plus mal-imaginée, il tua en présence de l'Empereur un homme dont Sévere étoit prêt à écouter les défenses, & qu'il auroit reçu infailliblement en grace. Un mariage semblable à celui de Plautien tourna à la

condamnation & à l'exil d'un ſujet qui égaloit ce puiſſant miniſtre de Sévere en richeſſes & en crédit.

Caracalla eut l'audace de faire en préſence de ſon pere un acte de ſouveraine authorité, & Sévere fut obligé de diſſimuler le chagrin qu'il en conçut, parcequ'il avoit élevé ſes deux fils juſqu'au rang ſuprême. Caracalla & Geta étoient tous deux Auguſtes. Marc-Aurele avoit donné le premier exemple de cette aſſociation, mais Sévere ne le ſuivit point par un ſentiment de juſtice, mais par une maxime de politique, qui lui fit décorer ſes enfans de l'authorité impériale, parceque ce grade d'honneur, regardé comme celui d'héritiers préſomptifs, aſſuroit la ſucceſſion à des Princes qui vivoient dans un Etat électif, & aſſujetti aux caprices des ſoldats. Caracalla qui entroit dans ſa dix-ſeptieme année, ne ſe ſouvint dans l'attentat commis contre Plautien que de ſon authorité ſuprême. Victime de ſa politique, Sévere fit une

triſte expérience de la facilité qu'on a d'exciter le déſir, & des difficultés qu'on rencontre à empêcher l'exécution de ces mêmes déſirs. Mineurs quant à leur pere, & majeurs quant à leur dignité, la puiſſance de vouloir, fut jointe dans les fils de Sé-Sévere à l'impuiſſance d'agir. Quand les enfans des grands ſont émancipés par rapport à leur dignité, & qu'ils ne ſont point émancipés à l'égard du pouvoir, l'éclat qui les environne, tente ces ſortes de caracteres de ſacrifier les ſentimens de la nature à ceux de leur condition; & c'eſt dans les familles des Princes deſpotiques, où les droits de la nature ſont le plus méconnus ou offuſqués. L'Empereur eut beau exhorter à la concorde ſes deux fils, & leur repréſenter, qu'il avoit quadruplé les Gardes Prétoriennes & qu'une armée cantonnée aux portes de la ville, établiſſoit leur ſureté; il eut beau, dis-je, ajouter: „mais ſi la „guerre eſt au dedans, toutes mes précau„tions ſont inutiles, & vous vous attirerez

„une perte certaine." Sévere ne put jamais éteindre les passions qu'il avoit allumées dans l'ame de ses fils.

Sévere qui se piquoit de suivre Marc-Aurele, lequel avoit conduit son fils sur les bords du Danube, mena ses successeurs dans la Grande-Bretagne, & voulut qu'ils assistassent à ses opérations militaires, qu'il méditoit contre les Calédoniens. Comme le vieux Empereur étoit fort respecté de son armée, il espéroit que les soumissions rendues au pere influeroient sur l'esprit de ses fils; mais l'ainé avoit déja poussé l'insolence trop loin pour que ce Prince fougueux se pût accoutumer à la déférence filiale. Rongé de cette ambition démesurée, qui ne respecte plus les liens les plus sacrés, ce fils dénaturé étant à cheval derriere son pere, tira l'épée pour fondre sur l'autheur de sa fortune & de sa vie. L'armée postée de deux côtés fit un cri d'indignation, qui ayant fait tourner la tête au pere, lui découvrit son fils, qui furieux d'a-

voîr manqué ſon coup, portoit ſur les traits effarés de ſon viſage l'impétuoſité forcenée d'un aſſaſſin. Dans aucun endroit de ſa vie, Sévere ne me paroit plus admirable que dans cet inſtant terrible, où la main parricide d'un fils levée contre ſon pere, lui fit ſentir cette horreur qui eſt inſéparable d'un acte de la derniere ſcélérateſſe. Les grands ſentimens ſont accompagnés de grands troubles; Sévere accoutumé à garder le ſang froid, qui donne le tems à l'eſprit de faire précéder le raiſonnement aux voies de fait, ſe ſouvint dans cette agitation violente de ce qu'il devoit à ſes principes, à ſon rang & à ſa ſucceſſion. Il n'auroit couté qu'un ſigne au Pere pour faire mettre en pieces le fils; mais ce fut juſtement ce ſigne qu'il ne voulut pas donner. Sa politique triomphant de ſa paſſion, il fut aſſez maître de lui-même pour diſſimuler un outrage que les Deſpotes ont tous puni du dernier ſupplice. Les deux plus grands Empereurs des Muſulmans & des Perſes,

Solimann II. & Shah-Abas I. firent mourir leurs fils ainés ſur de ſimples ſoupçons, & Sévere ayant le ſujet le plus légitime de punir de mort ſon fils, fit prédominer la qualité de Pere indulgent à celle de ſouverain rigoureux. Ne voulant pas priver ſa maiſon de ſoutiens capables d'en perpétuer la ſucceſſion, il adreſſa en particulier une remontrance à ce fils ambitieux. Les fortes paſſions ſe guériſſent auſſi peu par les charmes de l'éloquence que par les ſortileges de la Magie; & le teſtament politique de Sévere ne fit pas plus d'effet ſur l'eſprit de ſes fils, que ne font tous les teſtamens de cette eſpece. Sur ſon lit de mort, le malheureux Pere qui vit regner la même diſſenſion dans la famille qui avoit auparavant déchiré l'Etat, fit lire à ſes fils l'excellent diſcours que Micipſa tint à Jugurtha & à ſes deux fils. Caracalla qui avoit toute la méchanceté du neveu de Micipſa ſans avoir ſes excellentes qualités, ne fit aucune attention aux dernieres paroles de ſon Empe-

reur & de ſon Pere, „je remets, dit-il, „à mes fils un Empire puiſſant & durable, „s'ils ſont gens de bien, foible & caduc, „s'ils aiment mieux être vicieux." Sévere avoit étouffé tous les ſentimens de la belle gloire dans ſes fils qu'il s'étoit trop preſſé de combler d'honneurs précoces. A peine put-on contenir l'humeur farouche & fougueuſe des Romains, quand l'ambition les fit courir la lice des honneurs; mais ils devinrent indomptables, dès qu'ils ſe crurent être nés pour commander aux nations. Tous les Princes deſtinés à l'Empire depuis leur bas-âge furent inſolens & corrompus; Caïus, Néron, Domitien, Commode & Caracalla firent ſentir aux Romains qu'il valoit beaucoup mieux prendre pour chef de la République un homme fait qu'un adoleſcent, perdu par les flatteries ſerviles des courtiſans & par les acclamations féroces des armées. La luxure & la férocité formant le caractere de Caracalla, ce fut la combinaiſon de ces

deux vices qui le conduisit à l'inhumanité. Les exemples se gravent plus profondément dans l'esprit que les discours; & Sévere qui étoit le monarque le plus rigoureux, pouvoit-il se promettre que les Princes ses fils fussent d'un caractere tranquille & paisible. N'ayant vu que des scênes sanglantes pendant tout le cours de son regne, ils ne copierent du pere que ce qui avoit affecté le plus vivement leur ame; or les passions ébranlent plus puissamment que les actes sages & modérés: ils ne furent donc propres qu'à imiter les actes tyrranniques de Sévere. Comme une dissertation qui vient à la fin d'une histoire, ne produit plus aucun effet; de même les leçons de bonté données après des exemples de malice, ne font que fatiguer l'esprit, & l'indisposer contre celui qui se met à l'endoctriner sur des principes opposés à ceux qu'on a déja embrassés. Les inductions tirées des exemples, ne paroissent évi-

dentes qu'à ceux qui les ont tirées eux-mêmes, & les fils de Sévere étoient trop ardens pour se donner le loisir de réfléchir sur le passé.

Sévere doué d'un esprit vif & d'un corps agile, joignit à l'activité de l'esprit la pénétration de l'intelligence. Le précieux don de réfléchir demande de la lenteur à se déterminer, & l'activité présuppose de la promptitude dans l'exécution; jointes ensemble, ces deux qualités forment le parfait homme d'Etat & l'excellent militaire. Sévere dut la premiere de ces qualités à l'étude solide des belles-lettres & de la jurisprudence; & il fut redevable de sa célérité dans les expéditions aux situations critiques & violentes dans lesquelles il s'étoit trouvé. Son esprit étant vaste & étendu, il avoit employé le loisir que lui donnoient ses occupations militaires & civiles, à réfléchir sur les méthodes les plus abrégées qui le pouvoient conduire à la jouissance

paisible de la souveraine authorité. Un homme d'esprit qui est perpétuellement occupé d'un seul objet, doit naturellement l'emporter sur des gens qui manquent de pénétration, de promptitude & d'assiduité. Lorsqu'on a une fois contracté le goût du travail, ce goût devient un vrai besoin.

Toute la journée de Sévere fut remplie, & ce qu'il ne donna point aux entretiens avec ses ministres ou avec des gens de lettres, il l'employa dans son cabinet. Aussi rigide observateur de la justice que de ses maximes de politique, il eut toujours auprès de sa personne le jurisconsulte Papinien, qu'il éleva aux premiers postes de l'Etat. Il auroit bien voulu être aussi exact dans le maintien de la discipline qu'il l'étoit dans les autres parties de son gouvernement; mais la maniere dont il parvint à l'Empire, & le soin qu'il lui fallut prendre pour le perpétuer dans sa famille, ne lui permi-

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn825542979/phys_0560
DFG

rent point de se départir des maximes de ses prédécesseurs. Libéral jusqu'à la prodigalité envers les militaires & le peuple, il fut économe dans tout ce qui se rapportoit à sa maison. Frugal & sobre dans ses repas aussi bien que dans l'usage de tous les plaisirs, il ne fit aucun cas du faste personnel. Tandis que Plautien étaloit une magnificence qui surpassoit beaucoup celle de l'Empereur, Sévere couvert d'une simple casaque militaire, sembloit avoir oublié la dignité impériale. Semblable à Charles XII. Plautien figuroit pour l'Empereur, tout comme le Comte Piper le dut faire pour le Roi de Suede. C'est pour la grandeur de l'Empire qu'il soutenoit l'honneur du Trône.

Ses édifices, ses grands chemins, & une infinité d'ouvrages faits sous son regne ont porté jusqu'à nous le goût de la solidité & de la magnificence de cet Empereur. Les guerres violentes qu'il eut à essuyer pour se maintenir sur le Trône, ont

aigri ſon humeur juſqu'à la rendre ſoupçonneuſe & cruelle. Mais il ne fut pas tel dans l'intérieur de ſa famille: maître facile, pere mou, mari indulgent, toute ſa ſévérité ſe tourna contre ſes ennemis publics & ceux de l'Empire. Habitué à inſpirer de la terreur par ſon air ſévere & impoſant, il n'eut qu'à paroître pour étouffer une ſédition trâmée par ſon indigne fils. Le pere eut aſſez de force pour réprimer le fils, mais il n'eut pas aſſez de vigueur pour le punir, ce qui fut la cauſe de la décadence & de l'extinction de ſa maiſon. Les ambitieux ne raiſonnent que d'après les principes de leur politique intéreſſée. Ce fut ſur la fin de ſa vie que Sévere commença à réfléchir comme un ſage: „j'ai été tout, dit-il, & „il ne m'en reſte aucun fruit." Un Prince qui avoit autant d'eſprit & de prévoyance que Sévere, n'étoit pas cruel par caractere, mais par état. A juger des ſoins qu'il prit pour tous les ordres

des citoyens, on voit un Prince empreſſé à pourvoir à toutes les néceſſités publiques. Il n'aprovisionna pas ſeulement la capitale pour un aſſez long eſpace de tems, mais il étendit auſſi ſes ſoins attentifs ſur les pauvres malades, en ce qu'il fit un amas de thériaque & des remedes les plus chers. Un homme actif embraſſe toute la ſphere de ſes fonctions, & le goût du travail ayant contracté la force d'une paſſion des plus vives, cet Empereur malade, & caſſé par la complication des maux qui l'avoient aſſailli, donna encore la derniere fois pour mot celui de *Travaillons*, & touchant à ſa fin, il dit à ceux qui environnoient ſon lit: „voyons, „qu'avons nous à faire." La derniere choſe qui meurt avec l'homme eſt une affection dominante, & Sévere ne perdit ſon activité qu'avec la vie. Quand on joint à l'activité naturelle l'eſprit d'affaires, l'occupation devient un beſoin des

plus pressans. Charles-Quint ne put point s'habituer à la solitude & au désœuvrement; & Sévere n'auroit pas été moins inquiet, si la nécessité des affaires l'eût obligé de choisir la retraite.



Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn825542979/phys_0564
DFG

CARACALLA.

Regne depuis l'an de Rome 962. *jusqu'à l'an* 968.

Caïus, formé à l'école de Tibere, outra les maximes de son Grand-Oncle, & Caracalla imbu des sentimens de son Pere les porta à un excés révoltant. De tout ce qu'il avoit vû sous le régne brillant de Sévere, le fils ne gardoit que le souvenir de ce que son Pere avoit fait pour combler de biens les soldats tant Légionnaires que Prétoriens. Un jeune homme, gouverné par la fougue de ses desirs ne goûte que ce qui favorise leur exécution. Quand on est depourvu de principes, on ne leur substitue que des appetits sensitifs. Sévere aiant l'esprit cultivé par les connoissances qui sont les plus utiles à un souverain, fut rigoureux par réflexion, & tirannique avec methode; son fils, qui s'étoit seulement adonné aux exercices du corps

avoit laissé en friche le fond de son ame. Pour être méchant & dissimulé, il ne faut avoir que de l'esprit, au lieu qu'on a besoin de lumieres pour être magnanime & bon. Le Pere ne regardoit ses complaisances que comme un mojen propre à faciliter l'exécution de ses desseins qui tendoient à pacifier l'Empire, à abaisser le Sénat, & à maintenir son autorité sur les Grands; le fils enviſageoit au contraire ses actes de connivence pour les troupes comme le dernier acte, où devoient aboutir toutes les maximes de son regne. L'homme porte à l'excés le mal encore plus que le bien.

Caracalla succédant à un Pere qui lui avoit laissé un Empire tranquille & soumis, crut que le seul parti qui lui restoit à prendre étoit de porter l'oppression du Sénat au dernier dégré d'avilissement & d'opprobre. Sévere avoit entretenu la noblesse de ses sentimens par les liaisons qu'il entretint avec des gens de merite, qu'il destinoit pour conseillers à ses deux fils; mais pour goûter

les conseils des sages, il faut avoir du goût pour la sagesse; & un regne tirannique n'est guere propre à l'inspirer. Caracalla assista fort jeune à ces conférences secrettes, où Sévere après quelques momens de reflexion signa des arrêts de mort & de proscription qui privoient l'Empire de ses plus grands ornemens. On sait l'effet que produisirent sur l'esprit des fils de Henri II. les conseils sanguinaires que tint Catherine de Medicis, pour abattre d'un seul coup tout le parti des Protestans en France; & Caracalla appellé à des conférences semblables, reçut une teinture de cruauté qui fut aussi ineffaçable que celle de Charles IX. Roi de France. Si l'on peut devenir audacieux par une présomtion fondée sur ses talens & ses forces corporelles; que sera-ce d'un Prince qui à l'âge de dix ans voit que tout flêchit sous son autorité?

Accompagnant son Pere dans les campagnes qu'il faisoit avec des Légions, qui étoient plûtôt les troupes auxiliares de l'Em-

pereur que les armées de l'Empire, il fut de bonne heure le compagnon de ſoldats feroces & debauchés. Nourriſſon des armées, il fut en même tems l'aprentif de leurs excès. Ses mœurs étant tout à fait reſſemblantes à celles de ces militaires corrompus, il reçut dans les Gaules le ſurnom de Caracalla, comme Cajus avoit obtenu celui de Caligula des Légions poſtées ſur le Rhin. Démagogues du corps militaire, ces deux Princes exemts d'héroiſme captivoient les bonnes graces des ſoldats par des vains dehors qui ne leur donnoient qu'une préſomption faſtueuſe & féroce. Les grands capitaines, nés pour en impoſer à leurs troupes, n'ont jamais eu recours à ces voies baſſes & indignes qu'employent les hommes dépourvus de vrais talens. La voie ſervile de l'imitation ne ſert qu'à copier ce qui frappe les ſens. Caracalla, content de garder les dehors d'un Légionnaire, ne ſe mettoit pas en peine d'acquérir le mérite littéraire & civil, comme s'il falloit ſeulement pren-

dre de l'art de la guerre ce qui plaît à la multitude; ſans qu'on s'embaraſſât de ce qui pourroit ſervir à la diriger ou à la tenir en ordre.

Soldats par humeur, Caracalla & Geta nourriſſoient dans leur ame ces paſſions violentes qui agitent des eſprits féroces. Pour être ſuſceptibles d'émulation, il faut être capable de faire d'actions grandes & bien-faiſantes. Ce principe ſi fécond en belles actions s'altere tellement dans les ames baſſes, qu'il dégénere dans une envie cruelle & tirannique. Caracalla choqué de tout ce que faiſoit Geta, & celui-ci indigné contre un frere qui ne lui portoit que de la haine, ce n'étoit pas tant la contrariété des caracteres qui les déſuniſſoit que l'égalité de leur ambition. Jamais deux hommes dénaturés n'ont été bien unis. Ce n'eſt que la nature qui a la force de reſſerrer les liens de l'humanité, & faiſant l'office de médiateur parmi des hommes qui ne ſe ſont brouillés que pour des raiſons inciden-

telles, elle ne peut plus faire valoir sa médiation ou l'on méconnoit son Empire. C'étoient deux sauvages, dont chacun regardoit les ornemens impériaux comme une dépouille que portoit son ennemi. Quelle barriere veut-on mettre à la souveraine puissance, lorsqu'elle ne suffit point pour inspirer des sentimens de grandeur & de magnanimité; où qui peut tenir dans l'inactivité les forces immenses d'un homme, qui s'est une fois livré à l'abrutissement? Semblables aux corps élastiques, les principes mal-faisans prennent enfin un plein essor. Rien n'étant plus infâme que le metier d'assassin, on ne peut attendre d'un homme qui a commencé sa vie publique par l'acte le plus dégradant qu'un tissu d'injustices & de violences. Les traces que laisse le mal restent plus longtems que celles qu'on conserve du bien; car l'audace porte à agir, au lieu que la raison ne fait que retenir; or l'homme se presse beaucoup plus à produire ses forces, qu'il se plait à les moderer:

L'inhumanité fait donc des progrès beaucoup plus rapides que ne fait l'humanité.

Un Prince auquel le reſpect dû à un pere n'avoit inſpiré aucune retenue, étoit capable de tuer ſon frere dans les bras mêmes de ſa mere. Il y avoit la même différence entre Sévere & Julie qu'il y en eut entre Geta & Plautien. L'Impératrice s'étant efforcée envain de mettre d'accord deux fils qui étoient tous deux Auguſtes, fut obligée de recourir aux prieres & aux ſollicitations les plus touchantes. Les larmes d'une mere furent autrefois ſi puiſſantes auprès de Coriolan & d'Alexandre: mais l'un de ces hommes illuſtres eut des ſentimens d'honneur, & l'autre ceux de patriotiſme; au lieu que les fils de Sévere ſe regardant comme les arbitres de l'honneur perſonnel, ſe ſoucioient encore moins de l'honneur national. Les deux Auguſtes reduits à la condition de Triumvirs, vouloient partager l'Empire en Orient & en Occident. La mere de ces deux Princes

qui sentoit le coup que ce démembrement de l'Empire porteroit à la monarchie des Romains, combattit cette résolution funeste avec les armes victorieuses d'une mere effrayée, par la perspective des guerres atroces que se livreroient ces deux ennemis irréconciliables: „vous trouvez, dit-elle, moyen „de partager les terres & les mers; mais „moi, comment me partagerez vous deux. „Il faut donc m'oter la vie pour couper mon „corps en deux moitiés, afin que chacun ait „la sienne." Les craintes de Julie ne furent que trop avérées dans la suite. Le mal, au lieu d'être gueri, s'empira de plus en plus par le voisinage de deux cours qui se barricadoient l'une contre l'autre. L'ainé se croyant le plus lezé par ce partage de l'authorité souveraine, fit des instances auprès les troupes pour obtenir par l'audace du soldat, ce que lui avoit refusé la politique de son pere. Les deux camps qui composoient les gardes, trouvant leur compte à entretenir l'animosité des deux Empereurs

qui leur faiſoient des dons, & leur accordoient des gratifications à l'envi l'un de l'autre; les Prétoriens n'étoient pas d'humeur de ſe couper la gorge pour établir un ſeul Tyran. Déchu de tout eſpoir d'emporter l'Empire par la violence des autres; Caracalla s'arrangea de l'obtenir par un acte de violence qu'il feroit lui-même. La fraude eſt l'émiſſaire & l'interprête du crime. Caracalla voulant ménager une conférence avec ſon frere, fit ſemblant d'entrer dans des ſentimens d'amitié & de reconciliation fraternelle; & comme il y a des aſyles qui paroiſſent ſacrés aux plus grands ſcélérats, l'appartement de l'Impératrice fut agréé de part & d'autre comme un lieu de pacification, qui devoit être inviolable à deux freres: mais Salomon fit tuer auprès de l'autel du Seigneur Joab généraliſſime de ſon pere, & Caracalla médita la mort d'un Empereur quand même il ſe refugieroit dans les bras de ſa mere. Qui peut décrire les ſentimens d'une mere qui voit cou-

vert de bleſſures un fils qu'elle tient ſerré entre ſes bras, qui reçoit elle-même des coups, en voulant défendre la vie d'un enfant qui implore la pitié maternelle, qui entend des ſons plaintifs ſortir avec une voix preſqu'éteinte de la poitrine percée d'un fils quelle adore, lequel ſe ſentant défaillir reclame dans les derniers inſtans de ſa vie, la tendreſſe des ſentimens de la nature en diſant: „Ma mere, ma mere, ſauvez „moi on m'aſſaſſine." La ſeule choſe qui m'étonne, c'eſt que cette mere infortunée n'eſt pas morte de douleur & de dépit. Si un poéte vouloit repreſenter l'enfer, il faudroit qu'il prît pour ſcêne l'appartement d'une Impératrice romaine; ſi quelque choſe eût pu alors décrediter le Paganiſme cela auroit du être l'acte de Caracalla, qui conſécra dans le temple de Sérapis l'épée dont il s'étoit ſervi pour le meurtre de ſon frere. La religion inſtituée pour condamner les actes d'inhumanité doit-elle donc toujours intervenir pour les legitimer? ſi

l'on comptoit toutes les épées conſacrées par fanatiſme, & employées par intoléran-ce, on en pourroit armer tant de troupes qu'elles ſeroient infiniment plus redoutables que les armées de tous les infideles. Ca-racalla fit cet acte de ſuperſtition cruelle, parce qu'il déſeſperoit de ramener la paix dans une ame agitée par le ſouvenir terri-ble d'un fratricide.

Car ce mauvais Prince ne s'étoit ja-mais trouvé dans un plus grand danger qu'après cet infâme parricide. Comme il l'avoit exécuté pour jouir de l'Empire tout ſeul, il courut le plus grand riſque de le perdre pour toujours. Toute la religion des ſoldats ſe bornoit alors à rendre leurs reſpects aux images des Empereurs, qu'ils gardoient dans l'endroit le plus ſacré du camp. Par un de ces travers dont n'eſt ſuſceptible qu'un eſprit tout à fait égaré, Caracalla alla ſe ſauver dans le ſanctuaire du camp au milieu des images des Dieux & des Céſars. Semblable aux criminels,

qui après avoir offenſé de la maniere la plus griéve le ſouverain protecteur de l'innocence, cherchent un aſyle dans ſon temple, le Prince pâle, tremblant, défait, ne ſe croit en ſureté que parmi les images de Marc-Aurele, de Geta & de Sévere. Crainte d'être prévenu par les cris, les lamentations, & les reproches des ſoldats qui alloient lui redemander leur Empereur, ce Prince fratricide les prévint par un récit fabuleux de ce qui s'étoit paſſé dens le fond du palais; & comme les accuſés qui connoiſſent l'injuſtice de leur cauſe ſont empreſſés de tirer dans leurs intérêts l'avarice & l'orgueil de leurs juges; cet indigne Empereur, ayant à peine lâché le mot de Geta, qu'il y joignit une largeſſe de dix-mille ſeſterces, ou de douze-cent-cinquante livres par tête, avec la promeſſe de doubler à perpétuité la ration de bled qu'on leur fourniſſoit chaque jour. Comme dans les grands incidens de la vie on ne peut pas ſe fier pleinement à l'eſprit d'intérêt particulier auprès des gens

qui, ayant le pouvoir en main, se persuadent que tout leur appartenoit; le Prince sut encore intéresser l'orgueil féroce de ces oppresseurs de l'Empire, en leur disant: „je me regarde comme l'un d'entre vous; „si je souhaite de vivre, c'est pour vous; „c'est afin de vous pouvoir faire beaucoup „de bien, car tous nos trésors sont à vous." Jamais Triumvir ne parla sur ce ton rampant comme fit ce Prince qui étoit fils & frere d'un Auguste. Quoique ce fratricide eût aboli la disposition testamentaire de Sévere, jurée par le Sénat & par les armées, & que le Prince en empiétant sur les droits des militaires, se fût rendu indigne de la succession, ces satellites de la tyrannie du pere, voyant tourner cet acte à l'augmentation de leur paye, ne se mirent pas à examiner le fond d'un meurtre où ils n'avoient point trempés, & dont ils récueilloient tout seuls les fruits.

Les arrangemens les plus sages que prend un Prince, peuvent tourner au pré-

judice de ſes ſucceſſeurs, s'ils n'ont pas le ſens de les diriger au but qu'il s'eſt propoſé dans leur établiſſement. Sévere pour garantir le Trône à ſes fils, fit deux camps au lieu d'un, qui avoit été de tout tems près de Rome. Ce ſecond camp étoit à Alba, où le fils de Sévere dut aller pour plaider la cauſe d'un crime, qui par ſon atrocité avoit déja révolté les eſprits des ſoldats. Le bruit de ce fratricide l'ayant dévancé, la pitié, la haine & l'indignation s'étoient déja emparées de ces troupes accoutumées aux mutineries & aux ſéditions. Se fondant ſur la foi qu'ils avoient jurée aux deux Empereurs, ils étoient ſur le point de renverſer les ſtatues de celui qui leur reſtoit, quand l'Empereur parut lui-même. On n'eſt attaché aux ſentimens du bon & de l'honête qu'autant qu'on en a les vrais principes, ces ſoldats dépravés, quoiqu'ils ne fuſſent pas pris au dépourvu comme ceux du premier camp, ne purent cependant point réſiſter aux offres magnifiques

que leur fit un Prince qui reconnut sa dépendance des troupes. Ces militaires voyant d'un côté une fortune assurée, & de l'autre la crainte d'être assaillis par l'autre camp, & de périr par le fer de leurs camarades, accéderent au crime, & le scellerent de leurs suffrages. Ce fut d'une maniere si déshonorante, que les trésors de Sévere, amassés dans l'espace d'un regne de dix-huit ans, furent dissipés en un jour. Caïus consuma en jeux & en spectacles les richesses que lui avoit laissé Tibere, & Caracalla fut forcé de vuider le Fisc impérial, pour payer sa rançon aux soldats, & quoiqu'il eût gagné son mauvais procès, il fut cependant condamné aux fraix & dépens, qui égaloient presque la dignité qu'il avoit recouverte. Les torts faits par le crime sont d'autant plus irrémediables, que ce n'est ni le vice ni la vertu qui les peut redresser. Le crime ne faisant qu'aggraver ces torts, & la vertu ayant en horreur tout ce qui outrage la na-

ture, le vicieux est abandonné à sa mauvaise destinée.

Tel fut le sort de Caracalla: ayant voulu porter Papinien à lui fournir des raisons justificatives, ce Prince coupable reçut de ce fameux jurisconsulte une reponse digne des plus grands hommes de l'antiquité: „Il est plus facile, dit cet homme intégre, „de commettre un parricide que de le jus„tifier; & c'est un second parricide que „d'accuser un innocent." Papinien, l'honneur du barreau romain, n'avoit pas seulement étudié la terminologie des loix, mais il en possédoit le vrai esprit qu'il avoit puisé dans les maximes de l'équité universelle. Persuadé que l'idée originaire du juste & de l'honête est immuable, & quoiqu'elle prît des formes différentes selon les caracteres & les intérêts des peuples, il regardoit le Prince aussi justiciable que le sujet. Ce vieux ministre de Sévere connoissoit très bien la cour, & comme il avoit élevé Caracalla, il n'ignoroit point son humeur vin-

dicative & farouche. Exposé au ressentiment du Prince par ce trait de liberté vertueuse, Papinien aimoit mieux être haï du Prince que de paroître haïssable à ses propres yeux. La conduite de Séneque & celle de Papinien tombent autant à la charge du premier qu'elles tournent à la gloire du second.

Dans une affaire où il s'agissoit d'opter entre le vice & la vertu, le philosophe fut un foible sophiste; le jurisconsulte étoit au contraire un vrai sage. Si une chose est capable de rendre glorieux le regne de Sévere, c'est d'avoir reconnu le mérite de cet homme illustre. A mesure qu'un regne a plus l'air de tyrannie par rapport à son extérieur, il lui faut prescrire un plus grand ordre à l'égard de son intérieur; & Sévere corrigea les vices de sa politique par les vertus de son état civil. Dans une cour sujette aux révolutions les plus violentes, Papinien se conduisit non en courtisan servile & intriguant, mais en homme d'hon-

neur, & uniquement occupé à remplir avec dignité les devoirs de ſon grand office. Ce fut la raiſon pour laquelle cet excellent Préfet ne ſuccomba point aux pieges que tendit à la probité de Séneque la parti qu'il avoit lié contre Agrippine & Brittannicus. Si l'on veut garder ſon innocence, il faut employer le même moyen que l'on doit mettre en œuvre pour conſerver la pureté; c'eſt de fuir les occaſions. La grandeur des ſentimens, après qu'elle ceſſa d'être l'appanage des citoyens, fut la prérogative des patriciens, & cet ordre n'ayant conſervé que l'orgueil de la naiſſance, on vit encore de grands militaires; la milice s'étant jettée dans le luxe & dans la prodigalité, Sévere qui avoit été le corrupteur de tous les gens d'épée, ne trouva d'autre contrepoids du crime que les gens de robe, qui ſont les derniers qu'on voye figurer dans les Etats qui tiennent d'un côté à la liberté & de l'autre au deſpotiſme: la cour de parlament eſt alors la ſeule où la vertu chaſſée

des hôtels, des écoles, des temples & des camps, trouve ſa derniere retraite. Papinien, Paul & Ulpien, ces noms ſi célebres dans la juriſprudence romaine, furent alors les ſoutiens des ſentimens nationaux, & dans le troiſieme ſiecle des Céſars il fallut apprendre méthodiquement ce que les glorieux ancêtres des Romains avoient ſu par inſtinct.

Abandonné des plus integres de ſes miniſtres, Caracalla débita dans le Sénat un diſcours, qui faiſoit clairement connoître l'injuſtice & la foibleſſe de ſa cauſe; comme il avoit fini ſes harangues militaires par corrompre les ſoldats, il finit auſſi ſes déclamations devant l'ordre civil par éblouir les Sénateurs. Ce fier Empereur étant près de la porte, ſe retourna, en diſant à haute voix: „Ecoutez, Meſſieurs, „afin que ce jour-ci ſoit un jour de joie „pour tout l'Empire, je veux que tous les „exilés, pour quelque cauſe qu'ils ayent „été condamnés, ayent la liberté de reve-

„nir en cette ville." Il en eſt des actes de clémence exceſſive comme de ceux de prodigalité, qui étant outrés de part & d'autre, perdent par là-même tout leur prix. Caracalla donnoit à un grand nombre de coupables la liberté par le même travers d'eſprit qui lui fit condamner une infinité de gens innocens. Ces hommes criminels étoient en effet très propres à remplacer ce nombre prodigieux de gens de bien qui périrent pour avoir gardé la fidélité à un Empereur légitime; & Caracalla pouvoit bien plus ſe fier aux premiers qu'aux derniers. La mort de Papinien fut le prélude des maſſacres horribles qu'on fit de tous les adhérens de Geta, qui ne furent pas plus épargnés que s'ils avoient été les partiſans d'Albin ou de Niger. Geta traité par ſon frere comme un Anti-Céſar, fut néanmoins mis au rang des Dieux. Comme les titres de ce Prince étoient auſſi authentiques que ceux de ſon frere, Caracalla à moins de traiter d'illégitime ſon regne,

ne pouvoit pas refuſer au fils de Sévere l'aveu du Sénat & du Peuple. Le Prince regardant cet acte comme une cérémonie civile, par laquelle on reconnoiſſoit la légitimité des titres d'un Empereur, Caracalla ne voulut point refuſer au ſang de Sévere une reconnoiſſance publique, dont le refus l'auroit flêtri lui-même. „Qu'il ſoit Dieu, dit-„il, il me ſuffit qu'il ne ſoit plus vivant." Comme tous les Céſars avoient envahi la République, ils ne furent point ſacrés au commencement de leur regne, mais on attendit juſqu'à la fin, où la force, l'intrigue, & rarement la bienveillance, couronnoient de lauriers immortels le buſte d'un Empereur. Il auroit mieux valu pour les Romains que cette cérémonie n'eût pas tenu à la religion: car quand le culte public eſt une fois dépravé, il produit un renverſement total de mœurs & de ſentimens. Après que Commode fut reçu dans l'Empyrée, il étoit plus honorable d'en être exclus, que de partager les honneurs divins

avec la méchanceté & la luxure. Les autels consacrés à la vertu ayant été renversés, on en éleva au crime.

Caracalla au lieu d'être l'imitateur de Sévere n'en fut que le singe. Le pere avoit du discernement & de la réflexion, le fils ayant un esprit sans culture, & un cœur sans aucun sentiment ne fit que parodier la vie de son prédécesseur. La politique avoit inspiré à Sévere le dessein de parer ses fils du grand nom de Marc-Aurele: Caracalla voulut encore être l'imitateur d'Alexandre. Avec l'équipage & l'armure de ce conquérant, Caracalla à la tête de sa nouvelle phalange macédonienne étoit aussi ridicule que le fut le fils de Philippe, lorsqu'il se donna pour le fils de Jupiter-Ammon, ou qu'il voulut être un second Achille. Le pere épioit les démarches des Sénateurs par des gens apostés, qui lui faisoient un rapport fidele de tout ce qui se passoit dans les maisons des Grands; sous le regne du fils des soldats étoient répandus dans tous les

quartiers de la ville qui faiſoient l'office d'inquiſiteurs militaires, & qui inſtruiſoient les procès avec la pointe de leurs épées. Le vieux Empereur eut pour maxime de ne faire aucun cas du Sénat, le jeune Empereur eut l'imprudence de le dire: „je ſais écrivit-il, que bien des choſes „vous déplaiſent en moi, & c'eſt pour cela „que j'entretiens des ſoldats & des armées „afin de pouvoir mépriſer vos vaines cen„ſures" Le pere avoit eu pour maxime d'abaiſſer l'orgueil des Romains par les prérogatives qu'il accorda aux provinciaux. Le fils accorda à tous les ſujets de l'Empire les droits de citoyens romains. La qualification de citoyen romain ſignifioit ſi peu ſous le gouvernement de ce Prince deſpotique que c'étoit faire un préſent auſſi chétif que le ſont ces lettres de nobleſſe, que les Rois du Nord ou les Empereurs germaniques ont accordées à des corps entiers de magiſtrats. Mais malgré toute la dégradation dans laquelle étoit tombé le nom romain,

ce nom sacré semblable aux images d'illustres ayeux, servoit encore à exciter & à nourrir le grand principe d'émulation; & c'étoit anéantir l'esprit de gloire que de lui ôter le seul objet de vénération & de respect qui lui restoit. Si un Prince d'aujourd'hui vouloit ennoblir tous les ordres de ses sujets, il priveroit la vraie noblesse de tout son lustre, & retrancheroit à son Royaume le nerf & la vigueur qui réside toujours dans le premier ordre de chaque Etat monarchique. Etendre le grade de citoyen romain à tous les sujets de l'Empire, étoit l'avilir, ou l'abolir entierement. D'abord qu'un Romain tenoit cette dénomination en commun avec les Thraces, les Maures, les Osrhœniens & les Germains, il ne la pouvoit plus regarder comme une distinction d'honneur. Depuis les Gracques qui ont voulu associer aux droits de bourgoisie romaine les peuples latins, jusqu'au tems de Marius, cette grande question avoit agité toute l'Italie, qui dans la personne de ce

grand capitaine eut un puiſſant avocat de ſes droits civils. Les Céſars eurent toujours le moyen de récompenſer le mérite & la fidélité des provinciaux, en leur accordant le droit de citoyens romains, & l'entrée dans le Sénat; mais Caracalla faiſant cette donation inconſidérée, parvint moins à égaler les provinciaux aux citoyens, qu'à jetter les citoyens dans le rang des provinciaux. Le vrai corps des Romains perdit alors autant de ſa dignité que perdirent de leur excellente tactique les Légions, lorſqu'on y joignit des corps de gladiateurs, d'eſclaves & d'affranchis. Sévere avoit fait faire des exactions violentes, & Plautien ce Dudley des Romains, inventa une infinité de voies par leſquelles l'argent des particuliers paſſoit dans les coffres du Prince; mais du moins cet argent fut-il mis en réſerve pour les beſoins les plus indiſpenſables de l'Etat; au lieu que ſon fils n'accabla pas ſeulement d'impôts tous les ordres de ſes ſujets, mais diſſipa en prodigalités im-

menſes ce qu'il gagnoit par les voies les plus injuſtes. Sa mere lui ayant fait une fois une remontrance ſur ſa facilité à donner, & ſur ſa dureté à prendre, ce Prince tirannique lui répondit, en mettant la main ſur ſon épée. „Ne craignez rien ma mere, „tant que j'aurai cet inſtrument, l'argent „ne me manquera pas." Comme ce Prince puſillanime menaçoit les barbares en public, & leur envoyoit de l'argent en ſecret, il y eut une diſette ſi prodigieuſe d'or & d'argent, qu'on ne vit que du plomb argenté & du cuivre d'oré, l'or & l'argent le plus pur étant réſervé aux barbares, de qui il achetoit la paix. La rareté des eſpeces, ſi elle vient après une guerre onéreuſe qui ait fait paſſer l'argent chez l'étranger, ne tombe pas tant à la charge de l'Etat, que ſi le Prince lui-même s'appauvrit par les grandes ſommes qu'il envoye à des nations avec leſquelles il n'entretient aucune eſpece de commerce. Tel étoit le cas de l'Empire romain du tems de Caracalla, où les groſ-

ſes penſions qu'il fallut payer aux Germains, aux Daces & aux Parthes, épuiſerent les provinces ſans enrichir le Fiſc impérial. Le ſyſtême de finances de ce Prince fougueux reſſembloit aux ordonnances de ces faux Eſculapes, qui par de fréquentes & abondantes ſaignées font tomber en étiſie les pauvres martyrs de leurs practiques audacieuſes. Au lieu du vingtieme qui ſe prenoit auparavant ſur le prix des eſclaves, des affranchis, & des ſucceſſions teſtamentaires, Caracalla impoſa d'abord le dixieme ſans aucun adouciſſement ou exemption. Pour porter les ſoldats à ne pas lui refuſer leur ſecours dans ces exactions iniques, il hauſſa leur paye juſqu'à la ſomme de trente cinq millions de livres Tournois par an. Ce fut dans cet eſprit qu'il pouſſa l'audace juſqu'à dire: „je prétens qu'il n'y ait „dans l'univers que moi qui aye de l'ar„gent, je veux tout avoir pour en faire des „largeſſes aux ſoldats." Voulant être frugal à l'exemple de ſon pere, il ne le fut

que pour la parade, & ſon faſte allant juſqu'à ſe faire des palais richement meublés ſur la route qu'il vouloit prendre, il épuiſoit les provinces dans le tems où il éblouiſſoit les ſoldats par une ſimplicité apparente, & auſſi peu réelle qu'étoient tous ſes actes publics. Incapable de réfléchir ce Prince fut réduit à imiter; & il imita par cet inſtinct machinal qui eſt le ſeul reſſort des ames foibles. Comme un tableau, quoique copié ſur un excellent original, n'en approche jamais, lorſque la main du peintre, abandonnée du génie de l'inventeur, ſe met à le défigurer par l'air lourd & hébêté de ſes traits particuliers; de même le fils de Sévere ne fit que gâter le plan de ſon pere, en voulant lui donner une extenſion qui paſſoit les bornes de ſon authorité, & celles de la ſaine politique. La vraie prudence ne conſiſte pas à pouſſer indéterminément ſa pointe, mais à ſavoir le point où il faut s'arrêter, & à ne pas vouloir aller contre vent & marée. Il ne faut que de la

passion pour porter son activité au-delà des termes de l'équité & de la raison, au lieu qu'on a besoin d'intelligence pour déterminer l'étendue, la durée & la force que doivent avoir les actions publiques. Les fils & les petits-fils des Stuarts & des Comtes Palatins de Deux-Ponts, qui ont regné sur les Anglois & sur les Suédois, n'ont pas exactement observé ces regles; & voulant trop étendre leur pouvoir, ils ont occasionné des révolutions préjudiciables aux intérêts de leurs maisons & à ceux de leurs royaumes; tout comme la conduite insensée de Caracalla contribua beaucoup à la décadence & à l'extinction de la maison de Sévere

Ce fut par un trait de la vie publique de Caracalla, qu'on vit une entiere dissemblance entre le gouvernement du pere & celui du fils. Sévere honora de sa confiance particuliere Papinien, l'homme le plus recommandable de son siecle, Caracalla eut pour favoris Théocrite maître à danser, &

Pandion valet des cochers du Cirque. L'orgueil du Prince trouvant plus de facilité à recueillir les soumissions de la bassesse qu'à obtenir les égards du mérite, il voulut avoir autour de lui des gens qui encensassent ses fantaisies & qui respectassent jusqu'à ses vices; & ce n'est que dans la partie la plus vile du peuple qu'on trouve des caracteres avilis. Louis XI. & Chrêtien II. de Dannemark qui ont tout deux aspiré au despotisme ne se sont pas mieux conduits dans le choix de leurs ministres; mais le premier le fit parce qu'il se défia de tous les autres. Caracalla unissant la présomption avec la défiance alla beaucoup plus loin que ces deux Princes occidentaux. L'acte le plus sévere du prédécesseur de Caracalla fut la destruction de Bizance, qui par sa longue resistance s'étoit attiré l'indignation du Prince, & comme il ne put point se fier au caractere des Bizantins qui, favorisés par la situation avantageuse de cette clé du Propontis & de la Thrace pou-

voient donner un refuge assuré aux mécontens d'Asie & d'Europe, l'Empereur fit de cette importante ville l'objet de sa haine & de sa vengeance; mais conduit par des vues de politique, il eut les mêmes raisons de renverser Bizance qu'eut l'Empereur Frédéric I. pour raser Milan; son fils agit avec la derniere inhumanité contre les habitans d'Alexandrie sans avoir aucune de ces raisons justificatives. Cette capitale de l'Egypte étoit le dépot de toutes les marchandises de l'Orient, & le magasin des richesses du Nil. Les Alexandrins, amas de tous les peuples du monde, que l'espoir d'intérêt particulier avoit fait confluer dans ce séjour de délices, étoient volages, légers, vains, malins & frivoles. Les vices qui avoient regné à Tyr & à Babilone, & qui regnoient encore à Antioche, dominoient dans Alexandrie, où les licences de toute espece rendoient l'esprit de ces bourgeois satyrique & mordant.

L'Empereur qui étoit petit & mal-fait de corps & d'esprit, n'échapoit point à l'indiscretion de ce peuple vain & présomptueux. On passe tous les défauts corporels à un Prince qui a l'ame grande & l'esprit élevé. Les courtisans d'Alexandre panchoient la tête comme la panchoit ce héros; mais Caracalla qui n'étoit qu'un Alexandre travesti, n'en imposoit du tout point aux citoyens d'une ville qui se glorifioit d'avoir été fondée par ce Prince magnanime. L'histoire ne fournit au faux bel-esprit que des traits plaisans & satyriques; comme le vulgaire la connoit seulement par les pieces de théâtre, les Alexandrins désignoient la mere de l'Empereur par le nom de Jocaste, & faisant illusion à la haine mortelle que se portoient ses deux fils, ils les prônoient sur leurs théâtres sous le nom d'Etéocle & de Polynice. Comme l'Empereur qui ressembloit à Thersite vouloit passer pour Achille, cette arrogance fournissoit une ample matiere de plaisanteries à ces hommes

oiſifs. Alexandre ne ſe tenoit pas offenſé par les traits de liberté lancés par un peuple accoutumé à répartir les cenſures & les éloges; mais Caracalla ſemblable à ces hommes titrés dont le mérite n'égale pas la naiſſance, ne pouvoit ſouffrir le moindre terme équivoque tendant à rendre douteux ce qu'ils n'ont établi que ſur le fondement peu ſolide du préjugé. Comme les qualités de Caracalla n'étoient pas plus à l'épreuve d'un examen impartial que ſes prétendues victoires, il n'eut d'autre moyen pour réfuter la cronique ſcandaleuſe des Alexandrins que celui des armes. Plein d'une paſſion forcenée de laver dans le ſang des Alexandrins l'affront qu'il avoit reçu de la part de cette populace inſolente, il ſe rendit dans la métropole de l'Egypte. Ces riches habitans flattés d'avoir entre leurs murs le maître de l'Empire, lui prodiguoient toutes les démonſtrations de joie & de ſoumiſſion que pût inventer le peuple le plus riche & le plus luxurieux. L'entrée de

Caracalla copiée d'après celle que fit Sylla dans Rome, l'Empereur fit défiler des troupes dans le deſſein d'effrayer par l'exemple des Alexandrins tous les mécontens de l'Empire. Sans conſidérer que la ruine d'Alexandrie entraineroit celle du commerce de l'Egypte que par la mer rouge les Romains faiſoient aux Indes, ce Prince furieux creva l'œil droit de l'Empire. Car montant au haut du temple de Sérapis, qui comme une fortereſſe dominoit ſur cette grande ville, il jouit du plaiſir barbare d'être le ſpectateur du carnage affreux que ſes ſoldats faiſoient dans une ville qui regorgeoit de biens & d'habitans. Néron qui montoit ſur la plus haute tour de Rome pour voir l'embraſement de ſa capitale, n'étoit pas ſi cruel que Caracalla qui en vouloit aux habitans, au lieu que le premier n'avoit deſſein que de détruire les vieux bâtimens de Rome pour mieux alligner les rues, & pour rebâtir la ville plus magnifiquement. Si le Roi d'Eſpagne faiſoit faire

le dégât à Cadix, il ne pourroit pas cauſer un plus grand préjudice au commerce de ſes Etats que ne fit Caracalla, en innondant la ville d'Alexandrie du ſang de ſes habitans. Julien fut à l'épreuve des coups, que lui portoit l'eſprit malicieux & étourdi des bourgeois d'Antioche. Ayant pouſſé leur inſolence juſqu'à ſe moquer de la frugalité d'un Empereur, dont l'habillement uni & exempt de faſte le devoit rendre beaucoup plus reſpectable que les plus riches ornemens impériaux, ce Prince ſage & ſpirituel ſe moquoit ſeulement de gens qu'il auroit pu écraſer; & au lieu de perdre un peuple qui couroit à ſa ruine, il ſe mit à le corriger par l'acte d'une inſigne modération.

Comme les regnes des Princes ſages & modérés ſont les époques de la proſpérité publique, les gouvernemens des Princes cruels & inſenſés ſont marqués au coin de la calamité & de l'infortune. Du tems de Caracalla on entendit parler

la premiere fois des Allemands & des Gots, qui sortant des forêts de leurs ancêtres, se préparoient à attaquer les Romains, lesquels, semblables aux trois Curiaces, étoient foibles, désunis, & avoient de la peine à se soutenir. A l'exemple des gladiateurs, ces peuples se battirent premierement pour la cause des Romains, jusqu'à ce qu'ils firent des levées de bouclier, lesquelles avoient un plus grand succès que n'eurent autrefois les émeutes des champions romains, par la raison que ces victimes de la cruauté luxurieuse de leurs maîtres, faisoient leurs attaques dans le tems où les forces de ce peuple conquérant étoient encore en entier, au lieu que du tems de Caracalla l'Empire dépérissoit de jour en jour.

Une marque de cet épuisement des forces & des vertus romaines, étoit qu'on négligeoit des maximes par lesquelles Rome s'étoit tant aggrandie. Ce fut la probité & la générosité des Camilles, des

Scipions, des Fabricius & des Paul-Emiles, qui avoit fait chérir & reſpecter le nom de ce grand peuple. Caracalla déſeſpérant de pouvoir vaincre ſes ennemis par les armes victorieuſes de la vertu, recourut aux menſonges & aux fourberies. Les ſiecles ſophiſtiques en fait de ſcience préſagent toujours la décadence du bon goût, & les ſiecles frauduleux en fait de de politique prouvent l'inſuffiſance des forces nationales. Caracalla qui trompoit les Rois des Oſrhœniens & des Arméniens, en faiſant priſonniers deux Princes qui s'étoient remis à ſa bonne foi, ſe perdit dans l'eſprit des Orientaux, tout comme ſa conduite étoit déja décriée en Occident. Les Arméniens indignés contre un Prince qui violoit les loix ſacrées du droit des gens, chaſſerent les garniſons romaines des forts qui étoient dans le pays; & ce fut à cette époque que commença l'aliénation des eſprits, qui alla enfin juſqu'à faire perdre

aux Romains tout ce qu'lls poſſédoient ſur les deux rives de l'Euphrate.

Ce fut dans ces régions qui avoient été les théâtres des perfidies & des cruautés du Prince, que Caracalla trouva une mort pématurée. Les Empereurs les plus tyranniques n'ont jamais été dépoſés par un accord unanime de tous les ordres de l'Etat; car l'animoſité qui regnoit entre le corps militaire & le corps civil, faiſoit tenir aux uns le parti d'un Empereur uniquement, parcequ'il étoit rejetté par l'autre. La plupart des Céſars périrent par une intrigue des gens du palais, ou par l'audace d'un officier qui s'étoit fait un parti parmi les troupes. Macrin, Préfet du Prétoire, maltraité par un Prince qui ne haïſſoit jamais ſans faire éclater les effets terribles de ſon animoſité, fut continuellement en danger d'être tué par Caracalla, à cauſe d'un certain air de décence que l'Empereur traitoit de luxure. Macrin eut

le caractére ruſé & artificieux des Maures, qui étant fort mépriſés du reſte des Romains, étoient obligés de recourir à ces menées ſourdes & à ces voies baſſes, qui ôtent à l'ame ſon élaſticité pour des actes nobles & vertueux. Les prétextes ne manquoient pas à Macrin pour décrier auprès des ſoldats la conduite d'un Empereur, qui n'ayant que les dehors de la bravoure, s'approprioit tout l'honneur des travaux militaires, qui uſoit de perfidie dans les traités, & préféroit aux ſoldats Romains des Germains, qu'il faiſoit enlever parmi les Barbares. Ce qui fit preſſer à Macrin l'exécution de ſon projet, fut une lettre de Maternianus, Préfet de Rome, qui fidele à Caracalla, l'avertiſſoit de ſe défaire de Macrin. Cette lettre fatale étant arrivée dans le tems où le Prince étoit ſur le point de ſe mettre en voyage pour Edeſſe, fut miſe entre les mains de ce même Macrin,

dont elle contenoit la perte, & ce fut sur la route d'Edesse qu'un Centurion, nomme Martialis, gagné par Macrin, tua l'Empereur comme il se mettoit à l'écart. Les Princes les plus despotiques avoient tous péri par leur négligence. Commode, Domitien & Caracalla, qui se ressembloient tant par les actes de leur vie, eurent encore les mêmes causes de leur mort. Ce fut le caractere peu circonspect de ces Princes qui abrégea leurs jours. Se croyant au dessus de tout danger, ils ne prenoient pas ces précautions que la prudence leur prescrivoit. S'il y avoit eu des tribunaux où l'on eût pu déposer au greffe les griefs du Prince & ceux des sujets, on n'auroit pas d'abord porté les choses à cette extrêmité; aucune puissance intermédiaire n'étant entre le Souverain & le Particulier, le premier accabloit immédiatement le sujet, comme celui-ci s'en prenoit directement au

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn825542979/phys_0604
DFG

maître. Les derniers Princes issus des grandes maisons, possédent tous un violent esprit d'orgueil. Avec Caracalla finit la maison de Sévere, comme avec Commode s'éteignit la branche des Antonins, & avec Domitien celle des Flaviens. Ces trois Princes avoient joint à la fierté nationale celle que lui avoit inspirée la succession héréditaire. Domitien, victime de son humeur sombre, aimoit à ne rien faire, Caracalla conduisoit des chariots, & Commode faisoit le métier de gladiateur. Des deux derniers celui-là auroit pu égaler son pere, s'il avoit pris la peine de cultiver son esprit, au lieu que celui-ci, incapable de réfléchir, ne fut qu'un automate monté par la luxure & par la férocité. Comme le plan de Sévere tenoit à la passion, & que celui de Marc-Aurele tenoit à la vertu, il étoit plus facile d'imiter le premier que de copier le second; c'est pourquoi on observe plus de ressemblance entre Cara-

calla & Sévere, qn'on n'en remarque entre Commode & Marc-Aurele. Car il eſt plus facile de ſe former ſur la paſſion que de ſuivre un plan de ſageſſe; la premiere n'étant qu'une extenſion de la cupidité, au lieu que la ſeconde en eſt le correctif.



Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn825542979/phys_0606
DFG

MACRIN.

Regne depuis l'an de Rome 968. *jusqu'à l'an* 969.

Macrin, Maure de naissance, & Préfet du Prétoire de Caracalla, avoit passé par tous les degrés que la fortune fait passer à ceux qu'elle veut élever aux premiers grades d'honneur. Rhéteur, Maître des postes impériales sur la voie flaminienne, Avocat du Fisc, Chevalier, Intendant des domaines de l'Empire, & Préfet du Prétoire, il avoit éprouvé sur sa longue route des revers qui menaçoient sa fortune d'une entiere destruction. Créature de Plautien, Macrin courut risque d'être écrasé par la chûte de ce puissant ministre. La foudre qui tombe sur un vaste arsénal, ne le fait pas seulement sauter en l'air, mais endommage encore toutes les maisons qui se trouvent dans son voisinage. Macrin protégé

par Cilo, échappa aux rigueurs de Sévere. Exilé par les ordres d'un Prince inexorable, il lutta longtems contre la misere; & ce ne fut que la bassesse de son extraction qui le remit en faveur auprès d'un souverain qui sacrifioit à sa sureté, les considérations qu'ont les grands Princes pour le mérite, soit militaire soit civil. La charge de Préfet du Prétoire n'étoit pas alors la récompense de l'héroïsme. Cet office paroissoit trop redoutable aux Empereurs, pour les engager a décorer de ces premiers honneurs militaires, des gens qui s'étoient distingués par de grands actes de valeur. De deux Préfets du Prétoire, l'un n'avoit que l'audace d'un soldat, & l'autre la finesse d'un courtisan. Macrin dont les qualités militaires étoient au dessous du médiocre, possédoit au contraire l'art de miner une place quil ne pouvoit pas emporter de plein assaut. Par les émissaires qu'il employa auprès des Légions de la Mésopotamie, il obtint le nombre des suffrages qui

lui étoit néceſſaire pour être proclamé Auguſte. Les militaires qui étoient alors les maîtres abſolus de tout l'Empire, aimoient mieux élever ſur le Trône des gens dont la condition auſſi bien que le mérite n'eût rien d'impoſant, que de donner l'Empire à des hommes illuſtres. Dans les gouvernemens démocratiques, tel qu'étoit alors l'Empire des Céſars, le choix de la multitude ne tombe nullement ſur des gens qui ſont au-deſſus ou au-deſſous de ſa portée, mais ſeulement ſur ceux qui poſſedent l'art de ſe mettre de niveau avec le vulgaire; lequel n'a jamais aſſez d'eſprit pour découvrir un mérite réſervé & modeſte, mais accepte des mains de l'intrigue & de la fortune ceux dont les vœux tendent à être couronnés.

L'Empire étant offert à Macrin, il fit quelques grimaces, par les quelles il vouloit cacher aux yeux des ſoldats le déſir dont il brûloit d'occuper le Trône de ſon Prédéceſſeur, & pour déguiſer la part qu'il eut dans

le meurtre de Caracalla, il fut un des premiers à pleurer sur le corps de son maitre, à recueillir ses cendres, & à lui rendre les honneurs funebres. S'il étoit vrai que les blessures se rouvrissent à l'approche du meurtrier, les plaies de Caracalla auroient dû saigner d'abord que le perfide Macrin toucha l'urne du Prince. Comme un grand nombre de personnes avoient eu connoissance des menées de Macrin, on ne croyoit pas sur la foi de ces demonstrations de doléance un homme qui s'étoit mis à usurper la souveraine autorité. Les soldats regrettoient trop un Empereur, qui avoit répandu sur eux tous les trésors de l'Empire, pour qu'ils eussent consenti à l'élection de Macrin, si l'invasion, dont ils étoient menacés de la part d'Artabane Roi des Parthes n'eût forcé les militaires à la nomination d'un chef. Jovien, élu dans les mêmes circonstances, & aussi tumultuairement que Macrin, n'eut pas un regne moins malheureux que ne fut celui-ci.

Un Prince qui monte sur le Trône par les crimes qui lui en applaniſſent le chemin, doit avoir la même conduite équivoque quant au gouvernement de tout l'Empire, qu'il eſt obligé de tenir à l'égard de ſon Prédéceſſeur. Macrin qui n'appréhendoit pas moins le reſſentiment des militaires que le mépris du Sénat; n'oſoit s'expliquer ni ſur le plan qu'il vouloit ſuivre, ni ſur celui qu'avoit ſuivi ſon prédéceſſeur. Se trouvant entre le Sénat & l'armée, il ſe mit à gagner l'un de ces corps par des promeſſes & l'autre par des largeſſes. Les Patriciens voyant leurs fers briſés par la mort d'un maître dur & tirannique, ne ſe poſſedoient point de joie; & comme les eſclaves qui voyent tomber à leurs pieds le patron de la galere, paſſent d'abord de la plus baſſe ſervitude à la licence la plus effrénée, de même ces Sénateurs, accoutumés à la férule, ſe félicitoient d'avoir un Empereur Maure à la place d'un natif d'Afrique. Nous aimons mieux, cryoient-ils, nous aimons mieux

tout autre que le bourreau du Sénat & du peuple. A entendre le langage de ces Patriciens abâtardis, on les prendroit plutôt pour la plus vile populace, que pour une compagnie établie dans le deſſein de répandre des lumieres, des moeurs, & des ſentimens. On ne peut lire ſans horreur les indignités que commit à cette occaſion ce peuple ſouverainement mépriſable. Il prononça avec complaiſance le nom de Martialis, & trouvant de la conformité entre un centurion qui s'étoit ſouillé du ſang de ſon Souverain, & le Dieu Mars: cette nation pervertie vouloit le mettre au nombre des Héros romains. Ce que leurs ancêtres ne ſe ſeroient point permis contre Tarquin le ſuperbe, alors cette foule de Sénateurs dégradés ſe le permit: pour intenter un procès criminel à chaque Empereur qui auroit voulu les obliger à lui rendre raiſon de leur conduite, il ne manquoit à ce Sénat audacieux qu'un chef de la fermeté & de la capacité de Cromwel. Macrin pour faire ou-

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn825542979/phys_0612
DFG

blier la baſſeſſe de ſon extraction, & l'inſuffiſance de ſes titres le fit décorer de privileges & d'immunités le Sénat & le peuple. Jamais un vaſte Empire n'eut une conſtitution plus flottante que fut alors celle des romains. Dans le bouleverſement total de tous les ordres de l'Empire, l'état des romains eut aſſez la forme d'une piramide renverſée.

Gêné par la preſence de ceux qui vouloient partager avec le nouvel Empereur les fonctions de la ſouveraine autorité, Macrin donna à Adventus ſon ancien collegue dans la charge de Préfet du Prétoire la préfecture de Rome. On vit alors un homme qui ne ſavoit pas lire préſider aux affaires civiles de la capitale. Les anciens Conſuls du peuple romain n'avoient pas plus étudié dans les livres, mais eclairés par leur excellent ſens moral, ils avoient des ſentimens à la place des idées; au lieu qu'Adventus ne ſavoit lire ni dans ſon propre coeur, ni dans celui des autres: l'ignorance qui offuſque l'horiſon d'un pays après une époque de lu-

mieres & de vertus, est le dernier terme de la corruption; précéde-t-elle un siecle lettré, elle est le commencement & le signal des connoissances.

Dans le tems où l'on ne souffroit Macrin que parcequ'il falloit le souffrir, l'Empereur éleva au rang de César son fils Diaduméne, & pour rendre cet aimable enfant plus agréable aux citoyens & aux soldats il lui donna d'un côté les noms respectables de Marc-Antonin-Aurele, & pour pallier ce que cette nomination avoit d'irrégulier il fit distribuer cinq pieces d'or par tête. Le nom du meilleur & du plus sage des Empereurs fut toujours regardé comme ces statues des Dieux que l'on embrasse lorsqu'on se trouve poursuivi par ses ennemis; & ce furent des hommages que le vice rendit à la vertu.

Pour complaire au Sénat, Macrin fit semblant de poursuivre les délateurs & pour conniver aux soldats, ses poursuites n'aboutissoient qu'à exiler dans les isles de l'Archi-

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn825542979/phys_0614
DFG

pel trois des plus insignes calomniateurs. Ces iles qui avoient été autrefois le séjour de la politesse, des arts & des lettres, étoient sous les Césars tout comme elles sont encore aujourd'hui parmi les Turcs les prisons des criminels d'état. Ce sont toujours les parties éloignées ou détachées du continent qu'on choisit pour cet effet. Les Portugais ont destiné à cet usage les Açores, & les Russes la Sibérie. Le sénat insistoit extrêmement sur la punition de ces calomniateurs privilegiés, parceque semblables aux espions des inquisiteurs d'état à Venise, ils évoquoient les causes pendantes devant les tribunaux civils à la juriſdiction immédiate du Prince; & produisant des lettres de cachet, on ne commencoit pas les procès par les instruire mais par les exécuter.

Les fonctions des Juges étant suspendues par celles que prétendoient avoir ces commissaires immédiats de l'Empereur, le Sénat voulut profiter du repit que lui don-

noit la politique du nouveau Prince. Comme ce Sénat composé d'hommes fougueux ne savoit pas modérer son ressentiment, il voulut que Macrin lui fournît les mémoires qu'on avoit trouvés parmi les papiers du defunt Empereur; le Prince fit fort sagement de repondre qu'ils avoient été ou déchirés par les Ordres de Caracalla, ou remis entre les mains des autheurs. Les procès qu'a le Prince avec les ordres de l'Etat ne sont pas semblables aux causes des particuliers; comme ces derniers ne risquent rien en poursuivant leurs droits, le Prince ne gagne au contraire que de l'indignation en poussant trop loin la passion qu'il a conçue contre un corps de l'Etat; c'est pourquoi il est beaucoup plus de son intérêt de couper court à ces sortes de litiges, que d'en faire une perquisition trop exacte, particulierement lorsqu'un puissant corps d'Etat est intéressé à la conservation de ces hommes coupables, comme il arriva à cette occasion, où les militaires n'auroient pas

manqué d'accorder leur protection à tous ceux qui s'étoient rendus coupables de rapines & d'extorsions sous le regne précédent.

Le gouvernement despotique doit avoir des espions publics, c'est pourquoi les délateurs ne tomberent qu'avec la forme du gouvernement, tout comme les combats singuliers qui sont encore des restes du gouvernement féodal, ne seront éteints qu'avec l'esprit de cette constitution. Des usages qui sont fondés sur des institutions publiques ne tombent qu'avec ces institutions mêmes. Macrin, homme de cabinet, & environné de difficultés sans nombre, ne contractoit point sous la pourpre la valeur, qui lui avoit manqué dans sa condition précédente. Comme il avoit une guerre sur les bras, dont il pouvoit jetter la faute sur son Prédécesseur, il ne fit qu'une molle résistance aux furieuses attaques d'Artabane Roi des Parthes. Deux fois battu par ce vaillant Prince, l'Empereur n'eut pas honte

d'acheter la paix, en payant aux Parthes deux-cent millions de ſeſterces ou vingt-cinq millions de livres Tournois. Anciennement c'étoient les Romains qui mettoient à contribution les peuples ennemis de la République, maintenant le droit du plus fort avoit mis les Barbares en état de piller les Romains; & l'Empire épuiſé par l'avarice de ſes défenſeurs & par celle de ſes aggreſſeurs, tomba dans le même état de foibleſſe, ou l'on vit tomber autre fois les Etats des Carthaginois, des Macédoniens, des Syriens & des Egyptiens. En vuidant les coffres de l'Empereur, les Parthes faiſoient à Macrin un tort beaucoup plus grand que s'ils lui avoient enlevé des provinces entieres, puiſque l'argent que demandoient à hauts cris les ſoldats licentieux de l'Orient & de l'Occident, étoit le ſeul nerf de la puiſſance précaire du Prince. Cet Empereur romain ſe trouvoit dans le même cas où ſe trouve un favori, qui pour ſe maintenir doit augmenter avec le nombre de ſes pen-

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn825542979/phys_0618
DFG

sionnaires celui des contributions. Dépensant d'un côté pour sa propre sureté ce qu'il ôte de l'autre à celle de l'Etat, il augmente le mal qui le presse par les mêmes moyens qu'il a imaginé pour le diminuer.

Quand un grand Monarque se relâche de ses droits à l'égard d'un de ses ennemis, il ne peut plus tenir ferme quant aux autres. Les Arméniens profitant de la foiblesse où ils virent les Romains, obligerent l'Empereur de reconnoître pour Roi d'un pays qui ouvroit le passage pour pénétrer dans le Royaume des Parthes, Tiridate, Prince du sang des Arsacides; & Macrin fut encore soumis à la dure nécessité de retirer ses garnisons d'un pays montagneux, & qui étoit d'un très difficile accès. C'étoit reconnoître les Arméniens indépendans de l'Empire, & renoncer à la souveraineté sur un Etat dont la possession décidoit de la supériorité des forces en Orient. Lorsque par la paix de Carlowits, les Turcs furent forcés à vuider la Transilvanie, l'Occi-

dent avoit autant gagné sur l'orient, que le premier avoit perdu du tems de Macrin. La République n'étoit jamais censée morte après le decés même de ses plus grands Capitaines, au lieu que l'Empire à chaque avénement d'un nouvel Empereur sembloit toucher à sa fin.

On ne se soumet à ses égaux que quand des actes brillans semblent confondre un Prince avec les grands hommes de tous les siecles. Malheureusement pour Macrin, ses campagnes en Arménie & en Mésopotamie ne l'avoient pas mis à couvert de la honte & des reproches que se faisoient les soldats d'avoir choisi pour chef un Prince, que la fortune sembloit avoir pris en haine. Les soldats, quelque corrompus qu'ils fussent, n'étoient pas dépourvus d'amour propre, & cet amour propre les fit charger de leur ignominie un chef qu'ils regardoient comme un de leurs camarades; la basse extraction de Macrin ne leur en imposant jamais au point que firent

les maisons des Jules, des Flaviens & des Antonins.

Pour faire éclorre les sémences de la discorde, la moindre occasion suffit à des gens qui ont l'esprit violent & emporté. Ces militaires audacieux qui osoient braver la personne de leur Prince, furent mis en fermentation par un jeune homme, qui n'avoit d'autre qualité que celle de prétendu bâtard de Caracalla. Ce qui contribua le plus à accélerer cette révolution, fut la multitude des troupes qui se trouvoient en Orient. Un Prince foible ne se croit assuré que quand il a autour de lui les plus grandes forces de l'Etat; mais ces mêmes forces réunies pour défendre la personne du Prince, se peuvent réunir aussi promptement pour l'attaquer; & les Légions de l'Orient étoient d'autant plus disposées à prendre le second parti que l'Empereur les avoit moins intéressées à entrer dans le premier, par l'arrangement que prit Macrin d'ôter aux nouvelles levées les droits de citoyens

romains, qui avoient été accordés par ſon prédéceſſeur indiſtinctement à tous. Macrin indiſpoſoit également les vieux auſſi bien que les nouveaux militaires, en ce qu'il faiſoit regarder aux premiers comme une grace ce qu'ils tenoient à titre de privilege, & qu'il ôtoit aux autres des immunités, dans la poſſeſſion deſquelles ils ſe trouvoient déjà. Quand on veut réformer les troupes pour les mettre à demi-paie, on ne le fait qu'après une guerre heureuſement terminée. Ce n'étoit pas le cas de Macrin, qui avoit eu le deſſous dans ſes expéditions contre les Parthes, & qui devoit ſe mettre en mouvement contre les Daces. Au lieu de rabattre la fierté des ſoldats, il auroit fallu la renforcer; & les projets de réforme de Veſpaſien & de Sévere ayant été exécutés après les trophées que l'un avoit remportés ſur les ennemis de l'Etat, & que l'autre avoit gagnés ſur ceux de ſa perſonne, Macrin auroit dû retarder la publication du nouvel Edit,

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn825542979/phys_0622
DFG

jusqu'à ce qu'il eût nettoyé d'ennemis les bords du Danube.

La bonne politique défendoit à un Prince si mal affermi comme étoit Macrin, de souffrir dans les confins de la Syrie, où se trouvoient cantonnées les troupes, trois femmes riches & ambitieuses, qui en qualité de sœurs & de niéces de l'Impératrice Julie, avoient des prétensions sur un Empire, où sous les regnes de leur beau-frere, & de leur cousin, Mæsa, Soæmis & Mammée avoient fait une fortune immense. Accoutumées à la corruption qui regnoit à une cour luxurieuse & tyrannique, elles avoient su joindre l'adresse de courtisannes à la fierté de Princesses du sang. Rien n'est plus dangereux que la possession de grands thrésors, lorsqu'ils se trouvent entre les mains de l'ambition. Comme cette passion n'aime l'or qu'en qualité d'hameçon, avec lequel l'orgueil sait pêcher en eau trouble, de riches prétendans à l'Empire s'en rendent les maîtres, toutes les fois qu'ils trou-

vent des esprits disposés à se laisser prendre à l'amorce de grandes richesses. Les Légions campées près d'Emese avides d'argent, & mécontentes de l'Empereur, entroient facilement dans les vues des Emissaires que les Princesses envoyoient dans le camp. Pour rendre la corruption générale, il faut intéresser l'orgueil par l'éclat d'une dignité splendide; & le jeune Bassianus, fils de Soæmis & petit fils de Mæsa, décoré de la grande prêtrise du soleil a Emese présentoit à ces soldats l'objet le plus attrayant. Ce bel enfant Syrien étant alors dans la premiere fleur de la jeunesse, fit les actes de son Pontificat avec cet air aisé & engageant qui enchantoit les spectateurs. Aucun culte n'étoit plus splendide que celui d'El-Gabal; dans ces rites pontificaux la molleſſe disputoit le prix à la magnificence, & les soldats étoient aussi éblouis par le faste de ces usages sacrés, qu'ils servoient à les amuser.

Comme l'on aime à revenir aux idées qui amusent, les soldats s'imaginoient de

voir une reſſemblance entre Caracalla & Héliogabale; ils paſſoient donc du ſouvenir d'un Prince chéri qui n'étoit plus à un objet aimable qui exiſtoit, & élévoient en certitude un parallele qui n'étoit fondé que ſur le reſpect qu'ils portoient à la memoire de Caracalla. Les eſprits les plus groſſiers ſont d'abord ſurpris par les préſtiges du fanatiſme. La beauté, la jeuneſſe & l'opulence ſont trois enchantereſſes, dont chacune pénetre l'ame d'un ſentiment de plaiſir mêlé d'admiration & de ſurpriſe. Herode connoiſſant l'aſcendant qu'avoit ſur l'eſprit des juifs la dignité de ſouverain ſacrificateur, fut attentif à éloigner du Pontificat, Ariſtobule, qui beau, jeune & illuſtre, étoit regardé comme le dernier rejetton de la maiſon des Aſmonéens, tout comme Baſſianus fut l'eſpoir des parens de Sévere. Mæſa, ayeule de Baſſianus ne rougiſſoit point d'avouer que Baſſianus étoit né d'un commerce criminel que le Prince avoit entretenu avec Sœmis fille de Mæſa. L'ambition métamorphoſe

tous les sentimens de la nature; & la honte passa pour un titre d'honneur dans l'esprit d'une Princesse, à laquelle chaque voie qui conduisoit à l'Empire paroissoit indifférente, & Mæsa crut la tâche de la naissance de son petit fils assez lavée par la dignité impériale dont il seroit décoré.

Macrin qui vivoit à Antioche, n'eut aucune connoissance des menées sourdes qui furent pratiquées sur les confins de la Phénicie, jusqu'à ce que Bassianus eût été reçu dans le camp & qu'il fut proclamé Auguste. La présence de personnes illustres qui se mettent sous la protection d'un corps d'armée est extrêmement propre à l'enflamer d'un courage héroïque. Ces deux Légions se defendirent contre un détachement de Maures que Macrin envoya pour étouffer ce germe de révolte. L'Empereur méprisoit trop un enfant, pour vouloir le combattre lui-même: mais comme cet enfant étoit du sang impérial, qu'il possédoit une partie des trésors de Sévere, & qu'il se

trouvoit ſecondé par tous les partiſans de la vieille cour, le Prince auroit mieux fait d'aller attaquer lui-même un compétiteur, qui Syrien de naiſſance, intéreſſoit tous les habitans de cette riche province. Comme elle paſſoit en richeſſes l'Afrique qui avoit donné trois chefs à l'Empire, l'Aſie vouloit avoir la gloire de dominer à ſon tour; & foulée par les Lieutenans civils & militaires de l'Empereur, ce paradis terreſtre aſpiroit à la gloire de gouverner l'Empire ſous le nom d'un natif de ces contrées délicieuſes. Les mœurs des Romains n'avoient jamais convenu aux Syriens; & comme le luxe de ces pays devoit être tranſporté à Rome, Antioche qui avoit reçu tant d'années la loi des Céſars, eſpéroit par le droit du talion d'établir ſes mœurs & ſes uſages dans la capitale.

Les ſoldats envoyés par Macrin furent gagnés par les intrigues trâmées par ces trois Princeſſes, qui étoient dans le camp d'Emeſe; Baſſianus qui ſe préſentoit ſur les

murs du camp, intéreſſa la pitié & la reconnoiſſance des troupes, qui croyoient voir un ſecond Caracalla dans la perſonne de ce prêtre Syrien. S'étant rangés du parti d'Héliogabale, ils couperent la tête à Julianus, Préfet du Prétoire de Macrin, & joignant l'inſulte à la cruauté, Héliogabale eut l'audace de l'envoyer à ſon rival dans un paquet fiſcelé & cacheté des ſceaux de Julianus. Un Prince qui débute par un acte ſanglant, montre bien quel ſera l'eſprit de ſon regne; & ce Syrien luxurieux fit connoître qu'il n'avoit pas plus d'humanité que ces prêtres féroces, qui ne craignoient point de répandre au pied de leurs autels homicides le ſang des victimes humaines. A Rome on n'étoit pas moins conſterné que Macrin le fut à Antioche. La luxure orgueilleuſe des Syriens paroiſſoit un mal auſſi redoutable que la peſte & la famine; & l'on crut déjà voir les Gannys & les Eutychius venger ſur les perſonnes les plus illuſtres de Rome les injures qu'ils

prétendoient avoir reçues du Sénat & du Peuple romain. Rome avoit tant eu à souffrir des Messalines & des Agrippines, qui étoient des Romaines; & maintenant des courtisanes Syriennes s'apprêtoient à planter les étendarts de leur domination sur les murs du capitole. Le Sénat qui n'aimoit ni l'un ni l'autre des deux contendans à l'Empire, se rangea cependant du côté d'un Prince, auquel ce premier corps de l'Etat avoit juré la fidélité; & ce qu'il pouvoit faire étoit de lancer des foudres, qui émoussées par la crainte, n'intimidoient pas même les habitans de la capitale. Héliogabale fut déclaré ennemi public, en conséquence d'une lettre où Macrin s'épuisoit en plaintes contre l'insolence & l'avidité des soldats. Rien n'étoit plus hors de saison que d'indisposer ceux qui devoient décider cette grande querelle. Un plaideur qui commenceroit son procès par des propos injurieux qu'il tiendroit à ses juges, ne feroit qu'aggraver sa condamnation &

animer contre lui tous les esprits. Macrin accoutumé aux intrigues du Palais, étoit démonté d'abord qu'il lui falloit payer de courage & de magnanimité. Comme un grand homme est derouté par les artifices de la fausse subtilité qu'il mépriſe trop pour les imiter, de même les petits esprits sont incapables de grands actes de vigueur & de fermeté. Au dessous d'eux-mêmes toutes les fois qu'ils se trouvent élevés au dessus des autres, ils agissent en subalternes, lors-même qu'il leur faudroit donner le ton aux autres.

Macrin se rendit indigne de l'Empire par la conduite qu'il tint dans la battaille décisive livrée entre ses troupes & celles d'Elagabale à dix-huit milles d'Antioche. Ce jeune prêtre, élevé dans la molleſſe d'un sacerdoce luxurieux, eut l'audace d'approcher avec une telle diligence que Macrin fut presque prévenu par un enfant, qu'on auroit cru à peine capable de faire ce voyage dans une de ses voitures argentées. Des

ſoldats qui ont au milieu d'eux toute une famille illuſtre, ſe font un auſſi grand point d'honneur, de la défendre, que l'on eſt animé à la vue des images des Dieux & des Héros. Les ſentimens furent du côté d'Héliogabale, mais la valeur des Prétoriens qui tenoient le parti de Macrin, réduiſit les troupes ennemies à une telle extrêmité, que Mæſa, Soæmis & Héliogabale lui-même furent obligés de ſe mettre audevant des fuyards. Ce fut à cette occaſion que ce jeune Phœnicien parut digne du Trône. Monté ſur un cheval de bataille, l'épée nue à la main, ce ſacrificateur qui n'avoit fait que des danſes laſcives autour de ſon idole, ſe mit à la tête de ſes ſoldats effrayés, perça les bataillons de Macrin, & arracha la victoire à ſon ennemi.

Cette étincelle de valeur qui paſſoit auſſi vîte qu'un éclair, n'auroit pas décidé du ſort de la bataille, ſi les intrigues ſéduiſantes de Mæſa & de Soæmis n'euſſent produit des effets, que ces corruptions ne

manquent jamais de produire, auprès des gens qui prêtent leurs oreilles aux discours perfides des corrupteurs. Comme les troupes de Macrin tenoient par plusieurs liens à celles de son rival, ils commencerent à se débander, & des corps entiers se rangerent du côté des ennemis; ce qui effraya tellement Macrin, que sans considérer la valeur avec laquelle les Prétoriens se battoient encore pour sa cause, il quitta le champ de bataille, & alla gagner Antioche. Un Empereur qui avoit été Préfet du Prétoire fuit devant des femmes & des prêtres; mais aussi foible Empereur qu'il avoit été Général inexpérimenté, Macrin ne se souvint dans cet instant que de la viteſſe avec laquelle l'esprit de mutinerie parcourt les rangs des soldats, & va causer une désertion générale. Cette crainte lui fut commune avec des capitaines qui le surpassoient beaucoup en bravoure, en habileté & en expérience. Pompée & Antoine firent à Pharsale & à Actium ce que fit

Macrin à la journée d'Antioche. Voyant la difficulté de tenir dans l'Orient contre un Prince que les peuples d'Asie, regardoient comme un de leurs compatriotes, il voulut aller en Occident, pour y rétablir une fortune qui sembloit l'avoir abandonné. Quand une armée est tellement enfermée par l'ennemi, qu'elle n'a qu'un petit sentier par lequel elle peut dérober sa marche, on enfile ce sentier sans qu'on sache positivement qu'elle sera l'issue d'une entreprise si hazardeuse, ou si faute de conducteurs on ne tombera point dans des fondrieres & des précipices; & il ne restoit à Macrin que la route de l'Asie mineure, par laquelle il put se sauver en Italie.

Le desir de conserver la vie à un aimable enfant, que l'amour aveugle du pere avoit décoré de la qualité dangereuse d'Auguste, fit précipiter sa marche à ce Prince fugitif. Dans les guer-

res inteſtines on ne peut compter que ſur la bonne foi des puiſſances étrangeres, dont l'intérêt eſt toujours d'entretenir les diviſions qui déchirent un grand Etat, par les immunités ſacrées d'aſyle qu'elles accordent à un Prince dépoſé: l'Empereur romain fit dans cette occaſion ce que l'on vit faire à Jaques II. Roi d'Angleterre, qui envoya ſon fils en France & le mit ſous la protection de Louis XIV. Macrin confia ſon fils avec toutes ſes eſpérances à des gens affidés qui devoient conduire le jeune Diaduméne chez Artabane, Roi des Parthes. Il n'eſt pas poſſible de décrire la déſolation dans laquelle ſe dut trouver ce malheureux Empereur, en ſe ſéparant d'un fils unique qu'il envoya dans le fond de l'Orient, tandis que pour lui-même il alla regagner l'Occident.

Qu'on ſe préſente un Empereur romain, traveſti en courier impérial, &

l'on n'aura qu'une idée fort incomplette des dangers & de la crainte qu'il eut à eſſuyer depuis Antioche juſqu'à Chalcédone. Charles II. qui après la bataille de Worceſter erra dans ſon Royaume, & Stanislas qui ſe ſauva de Dantzic à Königsberg, furent plus heureux que Macrin, qui étant ſur le point de paſſer en Europe, demanda à l'Intendant du Domaine impérial l'argent qui ſe trouvoit en caiſſe. Cet indigne Financier préférant l'eſpoir de faire ſa fortune par la trahiſon au ſentiment de fidélité qu'il devoit à ſon Souverain, inſulta au malheur d'un Prince qui s'étoit fié à ſon ſujet. Rien ne doit paroître plus ſacré à l'homme de bien qu'un illuſtre malheureux; l'infortune ſemble expier ſes fautes, & dans l'inſtant où l'on voit un Prince expoſé à la rigueur d'un ſort injuſte, on ne peut lui refuſer ces ſentimens de pitié qui viennent des réflexions qu'on

eſt obligé de faire ſur les révolutions inattendues des grandeurs humaines. Les ruines des Temples, des Palais & des Mauſolées excitent dans l'ame cette horreur mêlée de vénération & d'effroi; & ſi les choſes inanimées ſont capables d'inſpirer de tels ſentimens, à plus forte raiſon faut-il avoir ces ſenſations, à la vue d'un exemple vivant de la caducité du ſort humain.

Ce qui doit produire les plus vifs ſentimens de commiſération, eſt la profonde douleur que ce malheureux Prince reſſentit à l'ouie de la mort tragique d'un fils qu'il aimoit plus que ſa vie. Ayant perdu toutes les eſpérances qu'il avoit fondées ſur cet aimable enfant, il fit un effort pour ſe jetter en bas de ſa voiture, dans l'idée d'abréger le cours d'une vie qui lui devenoit inſupportable. Comme ce Prince infortuné s'étoit bleſſé en tombant, ſes ennemis déſeſpérant de le tranſporter vi-

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn825542979/phys_0636
DFG

vant chez ſon ſuperbe rival, lui couperent la tête, & l'envoyerent à Héliogabale.

Ce fut de cette maniere que périt un Empereur, qui n'eut ni le courage d'Othon ni la baſſeſſe de Vitellius. Homme d'un eſprit médiocre, il étoit incapable de porter le poids du gouvernement d'un vaſte Etat. Comme il n'eut qu'à opter entre la mort & le diadéme, ce fut plutôt la néceſſité que l'élevation de ſon eſprit qui le porta à aſpirer au Trône. Quand l'Etat jouit d'une profonde paix, des eſprits ordinaires peuvent ſe maintenir dans les premiers poſtes; mais dans les ſaiſons orageuſes il faut des pilotes très expérimentés, & Macrin n'ayant point eu ces talens ſupérieurs qui déconcertaſſent les plans de ſes rivaux, ſuccomba aux artifices & aux corruptions des femmes & des prêtres, qui ayant de leur côté les préjugés de la naiſ-

sance, des richesses & de l'honneur national, triompherent de la foiblesse & de la médiocrité des talens de Macrin.

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn825542979/phys_0638
DFG

HÉLIOGABALE.

Regne depuis l'an de Rome 969. jusqu'à l'an 973.

Héliogabale, qui à l'exemple de Caligula & de Caracalla porte dans l'hiſtoire un nom, qui déſigne ſa paſſion effrénée pour le culte du ſoleil, que les Syriens appelloient El-Gabal, deſcendit d'une famille illuſtre d'Emeſe, qui par droit de ſucceſſion poſſédoit le ſouverain ſacerdoce dans le premier temple de cette ville floriſſante. Emeſe étant ſur les frontieres de l'Empire des Romains, & de celui des Parthes, ceux-la eurent des ménagemens pour cette famille ſacerdotale par politique, & ceux-ci par religion. L'adoration du ſoleil, étoit le plus ancien, & originairement le ſeul culte de l'Orient. La Phœnicie, cette patrie des arts, des ſciences & du commerce étoit en même tems le berceau des rites auguſtes,

qu'on obſervoit envers l'aſtre du jour; & l'on ſait avec quel attachement reſpectueux les peuples reverent les pays, où ſe trouvent les premiers veſtiges de leur culte. Le temple où officioit Héliogabale étoit en auſſi grande odeur de ſainteté, que les Juifs & les Romains avoient de reſpect pour le Moriah, & pour le capitole. Le reſpect religieux touche immédiatement à la ſoumiſſion; car rien n'eſt plus aiſé que d'établir un Empire abſolu ſur une conſcience errante. Les Lamas ſe ſont rendus les maîtres des Tartares, les Bramins dominent ſur l'eſprit des Indiens, les Pontifes des Juifs s'arrogerent les droits de la ſouveraineté, & les Archiprêtres du Soleil, ne le cédoient point à tous ces fiers miniſtres de religion, ni en richeſſes, ni en aſtuce: ce fut la puiſſance des Romains qui tint dans la ſoumiſſion ces prêtres altiers & fougueux.

La fortune ayant élevé la maiſon de Sévere, Mæſa ſœur de l'Impératrice Julie, & veuve de Julius-Avitus perſonnage con-

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn825542979/phys_0640
DFG

sulaire participa à la gloire de la dignité impériale. Comme son pere avoit eu le souverain sacerdoce à Emese, elle transmit cette dignité à son petit fils Héliogabale. Exilée par Macrin, cette Princesse se retira dans son pays natal. Les Empereurs, lorsqu'ils se défioient d'un grand, le faisoient transporter dans une des isles de l'Archipel; & l'on reléguoit les Princes orientaux en Occident, toutes les fois qu'on avoit quelques soupçons contre leur conduite. Tibere relégua un des Hérodes à Lyon, & jetta l'autre en prison à Rome; Macrin qui n'eut pas à beaucoup près la politique de Tibere, laissa trois femmes ambitieuses & intriguantes dans un pays ou elles avoient un credit immense. Semblables aux Brunehauds & aux Frédegondes, les violences de ces Princesses pouvoeint causer des maux aussi grands que causerent ces Mégeres de la France.

Quand les rites d'une religion extrêmement imposante viennent seconder ces

vues ambitieuſes, on peut aiſément intéreſſer un grand peuple au maintien des immunités perſonnelles d'un ſeul homme. Le culte du ſoleil, ſimple quant à ſon objet, fut rehauſſé par l'appareil auguſte des cérimonies ſacrées. Tout rouloit à Emeſe ſur l'adoration d'une pierre de figure conique, de laquelle on prétendoit qu'elle étoit tombée du ciel. L'idolatrie des Orientaux différoit eſſentiellement du culte des Occidentaux, en ce que ceux-là attachoient la vénération publique à de ſimples emblêmes, où l'imagination avoit beau jeu pour ſe forger toutes les idées chimériques qu'elle vouloit bien joindre à ces repréſentations; au lieu que le culte de ceux-ci fixé à la repréſentation d'un Empereur ou d'un Héros, ne donnoit pas une carriere auſſi libre aux idées de l'eſprit: c'eſt pourqui le fanatiſme des Orientaux fut beaucoup plus ardent que celui des Occidentaux. La pierre de Peſſinonte, celle de Paphos & d'Emeſe, avoient toutes trois la même ſignification. C'eſt

l'Opinion qui fait valoir les choſes les plus communes; & d'abord qu'on y attache un prix infini, la nature de la choſe empêche qu'on y mette des bornes. Si par des mots vuides de ſens, on a produit des effets étonnans, ces effets ne ſont pas moins grands, lorſque des choſes inanimées deviennent les ſymboles de ces termes: l'eſprit de l'homme, étant troublé par le tumulte qu'excitent dans l'ame les harmonies de la muſique & celles de la danſe, le culte qu'on rendoit au Soleil, étoit une eſpece d'opera comique, où depuis le premier ſacrificateur juſqu'au dernier miniſtre de religion tous s'attachoient à faſciner les yeux du public, par des décorations ſplendides, par des ſons amolliſſans, & des geſtes luxurieux. L'homme eſt aſſez porté de lui-même au plaiſir, & s'il joint à ce ſentiment l'idée du devoir, il ne garde plus de meſures dans l'exercice de ſes actes paſſionnés; & il eſt autant aſſervi à ſon culte qu'il l'eſt à ſes paſſions. Les

ſoldats de Macrin auſſi fanatiques qu'ils étoient ennivrés de plaiſir, jetterent pour baſe de l'attachement qu'ils avoient pour la perſonne de Baſſianus, l'enthouſiaſme que leur inſpiroit ſa dignité ſacrée; & comme rien ne ſe propage avec plus de célérité que le fanatiſme, on vit bientôt toute l'armée entichée des mêmes préjugés; & Héliogabale vêtu de la même robe qu'avoit porté Caracalla, parut aux ſoldats ce même Empereur métamorphoſé en Bachus ou en Adonis.

Quand l'imagination eſt épriſe d'un objet, elle l'enviſage ſous les points de vue qu'on veut bien lui préſenter. Donnant tête baiſſée dans tous les pieges que tendoit à leur crédulité l'aſtuce de Mæſa & de Soæmis, les ſoldats paſſerent d'abord à proclamer Empereur un enfant de quatorze ans, qui n'avoit pas même l'apparence d'un Romain. Sans éplucher les droits de cet enfant, & ſans conſidérer les malheurs qui alloient accabler l'Empire ſous le gouverne-

ment d'un Syrien, ils forcerent Rome d'accepter de leurs mains un Prince, dont la naiſſance & la condition répugnoient autant aux mœurs des Romains, que s'ils avoient choiſi un Egyptien ou un Parthe. Pour ſubjuguer la Chine, les Tartares ſe firent Chinois, comme les Macédoniens s'étoient changés en Perſes: mais ce jeune Syrien qui n'avoit pas l'eſprit des Alexandres & des Chamhis, voulant métamorphoſer les Romains en Phœnicéens, perdit dans la pourſuite de ce deſſein chimérique le ſceptre & la vie. Les Princes doivent avoir une éducation conforme aux fonctions de leur office ſublime; & aucune condition ne pouvoit être en plus grande contradiction avec l'état militaire des Romains que la qualité de ſacrificateur, qui fondée ſur la crédulité, & appuyée ſur la molleſſe éteignoit toute affection noble & magnanime. Les Romains avoient eu pour Princes des cochers, des muſiciens & des gladiateurs, & pour avoir les ridicules de toute

eſpece, il ne leur manquoit qu'un Empereur fanatique, & il ſembloit que la fortune des Romains, irritée de ce que ce peuple avoit négligé les principales maximes de leurs ancêtres, eût envoyé du fond de l'Aſie un écervelé, qui par ſon intolérance leur fît ſentir tous les maux qu'entraine le ſentiment d'intolérance & de zele inſenſé.

Parvenu à l'Empire, ce jeune Empereur préſerva la ville d'Antioche du pillage dont elle étoit menacée par les ſoldats, en ordonnant aux citoyens de cette ville, de payer deux mille ſeſterces par tête, pour rançonner leurs maiſons, leurs biens & leurs vies. Quand les commencemens d'un regne ſont turbulens, il ne faut point augmenter les déſordres qui ſont inévitables dans ces ſortes d'occaſions, par des déſordres qui ſont faciles à éviter. Héliogabale étoit trop éloigné de penſer aux vrais intérêts de l'Etat; c'eſt pourquoi il n'épargnoit Antioche que parceque cette capitale de la Syrie étoit le ſéjour des délices, & le cen-

tre des frivolités; & le Prince les aimoit trop pour vouloir ruiner une ville qui pouvoit lui fournir tout l'attirail néceſſaire au luxe. Les miniſtres de ce Prince qui ſavoient qu'on les haiſſoit en Occident, vouloient ſe ménages une retraite en cas d'accident, & ſe faire un appui de l'attachement des Orientaux. Ce fut par la même politique que le miniſtere promit au Sénat, de ne point tirer vengeance des délibérations priſes contre Héliogabale & Caracalla. Le ſyſtême des Céſars fut conſtamment le même, avec la ſeule différence que les bons Princes laiſſoient jouir le Sénat des formalités de la juſtice, au lieu que les méchans Empereurs arrachoient au corps civil juſqu'à l'extérieur même de ces formalités de droit poſitif.

Héliogabale élu par les ſoldats, prit tous les titres de la ſouveraine puiſſance, ſans attendre l'agrément du Sénat. On connoiſſoit trop en Orient l'aliénation des Occidentaux, pour ſe fier aux Sénatus-

Consultes. On avoit même dans la maison d'Héliogabale des exemples frappans, des sentimens de haine & d'indignation que le Sénat avoit portés à la mémoire de Caracalla, pour qu'on voulût authoriser la même juriſdiction ſur l'honneur & la vie d'un jeune Empereur, qui prétendoit être le fils de ce Prince maudit de tous les Romains. La force des armes obligea le Sénat de flêchir le genou devant cette idole Syrienne, & les ſoldats qui avoient élevé cette idole ſur le piedeſtal impérial, étoient dans l'obligation de faire la garde autour de cette ſtatue, qui ſemblable aux Dieux étrangers devoit être l'objet de la vénération romaine.

Les révolutions d'Etat ſont comme les tremblemens de terre, qui font reſſentir leurs effets les plus terribles, par les dernieres ſécouſſes qu'ils donnent aux bâtimens les plus ſolides. Au commencement les édifices ne ſont qu'ébranlés, & ce n'eſt qu'à coups redoublés que les frontiſpices des

Palais & des Temples tombent en ruine. A peine la puiſſance d'Héliogabale fut-elle établie, que l'Empire tyrannique des Orientaux coûta la vie aux perſonnages les plus illuſtres de l'Occident. Cette révolution fut une des plus violentes; car l'Aſie accoutumée ſi longtems à la ſervitude, ſe vit dans la poſſeſſion d'une puiſſance qu'elle avoit ſi longtems enviée à l'Italie. Comme la Syrie avoit été de tout tems le théâtre du deſpotiſme, les miniſtres d'Héliogabale qui ſortoient de la condition la plus abjecte, ſe laiſſerent d'abord aller à l'orgueil le plus faſtueux. On n'a des ſentimens ignominieux pour tous les autres, que parcequ'on n'a point des ſentimens d'honneur; Héliogabale, accoutumé à dominer ſur les ames crédules par les preſtiges de la ſuperſtition, ne connut point ces voies de juſtice & de modération, qui ſont la bouſſole des Princes ſages & réglés dans leur conduite. Voulant commencer par ſe faire redouter dans le Palais, il donna une impreſ-

sion de terreur aux gens de la cour, par le poignard qu'il plongea dans le sein de Gannys, l'instituteur de sa jeunesse, l'autheur de son élévation, & le plus puissant appui de son parti, qui força la victoire de se déclarer en faveur de son maître par des efforts de valeur & de bravoure, qui le rendoient digne d'être mis au rang des Narsés. Ce fidele ministre qui avoit le plus contribué à la grandeur de son Prince, reçut pour récompense de son zele une mort violente. Dans ces accès de fureur je me représente Héliogabale comme un de ces prêtres de Saturne Tyrien, qui sans justice & sans pitié, imitoient le courroux de leur Dieu farouche, & se jouoient comme lui du sang des innocens.

La luxure va toujours de pair avec la tyrannie. Le libertinage dans lequel vivoit ce Prince Syrien tenoit au climat, à son éducation & à sa condition précédente. Né dans un pays qui avoit énervé le courage des Macédoniens, & changé la plû-

part des Séleucides en Princes mous & efféminés, ce noble Phœnicien avoit reçu de la nature ces organes délicats, qui sont si propres à porter le raffinement dans la volupté. Ces dispositions pour la mollesse avoient été cultivées par le soin d'une mere & d'une ayeule, qui joignirent au faste de l'Occident toutes les délices de l'Orient. Perdues de réputation, ces deux directrices de sa jeunesse ne lui avoient jamais donné que des exemples séduisans; & comme ce bel enfant étoit l'idole de ces Princesses luxurieuses, sa corruption fit les progrès les plus rapides. Personne n'osant contrarier aucune de ses volontés, ses caprices passoient pour des loix dans ces hôtels consacrés à l'indolence & au plaisir. Avant que d'être parvenu à l'Empire, ce prêtre orgueilleux ne voyageoit d'un endroit à l'autre qu'avec une suite de soixante voitures, & son ayeule lui ayant fait une remontrance sur ce que sa dépense effroyable le pourroit ruiner, elle reçut une réponse

insolente de la part de son petit fils. La condition de Pontife qui lui donnoit ce caractere ineffaçable de sainteté, fut encore la cause de son mal incurable. Régardez comme autant d'usages sacrés les divertissemens de toute espece, & vous ne laisserez pas la moindre ouverture aux sentimens de sagesse & de vertu.

Le vice ressemble à ces villes à cent portes, où c'étoit par une infinité d'endroits différens, qu'on venoit jusqu'à la place publique. La réflexion étant la seule cause productrice de la vertu, il y a au contraire autant de causes occasionnelles du crime, que l'on remarque de déviations dans la nature humaine. L'histoire des Césars en fournit les preuves les plus évidentes. Tibere fut cruel par le principe du despotisme, Caïus le fut par l'abus de ce même principe, Néron pécha par insensibilité morale, Domitien par misantropie, Commode tomba dans ces mêmes excès par bassesse, Caracalla par férocité, & Héliogabale par fana-

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn825542979/phys_0652
DFG

tiſme. Le moyen d'éteindre juſqu'à la derniere étincelle du ſens moral, eſt de ſe perſuader que nos actions ne doivent pas être jugées ſelon les regles ordinaires de la morale; & dès qu'on croit être une perſonne privilégiée à faire paſſer ſes volontés en loix, on n'a plus de loix pour ſes volontés. Si le Pape Alexandre VI. fût parvenu au ſouverain Pontificat à l'âge où parvint à la dignité de prêtre du Soleil le jeune Héliogabale, & ſi la puiſſance du Pontife romain eût été égale à celle d'un Céſar, on auroit vû les mêmes traits qui ont défiguré le regne de ce Prince fantaſque; & ce n'eſt pas une ſimple préſomption, puiſque l'on vit le fils de Marozzia, qui n'étoit pas plus âgé qu'Héliogabale, faire ſous le nom de Jean XII. les mêmes actes que fit le prêtre d'Emeſe. Joignant le titre de Céſar à celui de Pontife, ſa puiſſance le fit donner dans les mêmes chimeres qu'eut à Munſter le fameux Jean Boccoldt. Si l'on vouloit faire un parallele entre l'en-

thousiaste d'Allemagne & celui de Syrie, on trouveroit que tous les deux avoient les mêmes maximes de cruauté & d'intolérance, que tous les deux vouloient ramener le monde à un culte imaginaire, & que tous les deux violoient également les loix de la pudeur, de l'honêteté & de la décence.

Tous les écarts d'Héliogabale venoient uniquement de ce qu'il avoit un respect infini pour son Dieu. Tout l'Empire n'eut aucun prix dans l'esprit d'un prêtre qui idolâtroit uniquement ses usages religieux. Vêtu à la Phénicienne, & exécutant les danses de son Dieu, Héliogabale se croyoit supérieur à tous les mortels; c'est pourquoi avant que d'arriver à Rome il y envoya un tableau qui le représentoit revêtu de ses habits sacerdotaux, & il ordonna qu'on mît ce tableau dans la salle du Sénat au dessus de la statue de la victoire; & pour faire connoître aux Romains que son fanatisme alloit jusqu'à l'intolérance, il vouloit que le nom de son idole fût prononcé avant

ceux de toutes les divinités de l'Empire. Le fanatique agiſſant par des principes incompatibles avec la ſageſſe humaine, regarde les regles de la prudence comme injurieuſes à ſa qualité divine. Quand l'ame eſt une fois paſſionnée pour un culte, on en eſt auſſi jaloux que ſi c'étoit l'objet le plus intéreſſant. La grandeur & les richeſſes de l'Empire ne devoient ſervir qu'à augmenter la vénération pour la pierre noire d'Emeſe; & l'eſprit d'Héliogabale qui n'étoit rempli que de ce ſeul objet, lui ſacrifioit toutes les conſidérations tirées de l'honneur, de la gloire & de la dignité de l'Empire.

Héliogabale occupé de la ſeule idée d'établir ſon culte dans la capitale, laiſſoit prendre à Mæſa & à Soémis tout l'aſcendant qu'elles vouloient gagner ſur ſon eſprit. Il ſervoit même chacune conformement à ſes penchans. Mæſa fut introduite dans le Sénat, & le nom de l'Aïeule de l'Empereur parut à la tête de tous les ar-

rêts publics. Caïus avoit commandé de faire des vœux pour la félicité de l'Empereur, & pour celle de ſes ſœurs, Héliogabale fit plus; il régla la félicité de l'Empire par l'avis d'une vieille princeſſe qui avoit plus d'eſprit que ſon petit-fils, mais qui n'en avoit pas aſſez pour redreſſer les torts que fit à l'Empire l'eſprit fanatique de cet Empereur étourdi. Pour favoriſer les penchans de ſa mere, il établit un conſeil de femmes, où Soémis donnoit le ton en tout ce qui regardoit la parure, les ajuſtemens & les fêtes. Comme les habillemens à la Syrienne devoient remplacer les uſages des romains, cette Princeſſe étrangere ſe chargea du ſoin de les enſeigner aux Dames romaines. La mere voulant former le beau-ſexe, le fils s'attacha à faire des proſélytes.

Ce n'étoit pas tant pour lui que pour ſon idole que ce prince ſembloit poſſéder la ſouveraine authorité: tous les revenus l'Empire furent employés à bâtir des temples, & à célébrer des fêtes. L'idée de l'Empe-

reur étoit d'ériger ſon temple en ſanctuaire univerſel de toutes les nations. Les idées que les païens avoient de la religion ſe rapportoient uniquement aux uſages, c'eſt pourquoi ils s'imaginoient qu'on les pouvoit unir. Caïus ſe courrouçoit de ce que les juifs refuſoient de mettre ſa ſtatue diviniſée dans le temple de Jéruſalem; & Héliogabale mit dans le temple dédié au ſoleil, la pierre de Peſſinonte, le Palladium, le feu éternel de Veſta, & les boucliers de Numa. Si le temple de Jéruſalem eût encore ſubſiſté, il y auroit fait mettre l'arche de l'alliance avec les baptiſteres & les tables ſacrées des chrétiens. Le ſyncrêtiſme n'étoit pas alors difficile à exécuter, puiſqu'il n'eſt pas plus difficile de raſſembler des uſages que d'entaſſer des titres. Quand il n'eſt queſtion ni de théorie, ni de ſignification préciſe des termes, on peut réunir tant d'uſages que l'on veut. Héliogabale fut au comble de ſes vœux de voir le Sénat, l'ordre des chévaliers, & les gardes prétoriennes aſſemblées

autour de ſon Dieu. En obligeant tout l'Empire de rendre ſes hommages à un Dieu dont il étoit le ſouverain ſacrificateur, il adoptoit les maximes des fanatiques, qui regardent les coutumes & les dogmes de leur religion, comme les regles de la créance & les meſures de la dévotion. Numa n'étoit pas moins ſuperſtitieux qu'Héliogabale, mais celui-la eut l'art d'accommoder au génie de la nation les rites qu'il lui préſcrivit, au lieu que celui-ci eut la folie de heurter de front les uſages religieux des romains. Caïus aſſembloit le Sénat & le peuple dans le Forum, Néron dans les Amphithéatres, Commode dans le Cirque, & Héliogabale dans les Temples. Les Romains, quoiqu'ils fuſſent choqués d'une eſpéce d'indécence qui regnoit dans la conduite de ces Princes, ne ſçavoient pas cependant l'articuler diſtinctement, parcequ'ils ne pouvoient pas ſubſtituer à ces uſages arbitraires, des cérémonies fondées dans la dignité des fonctions impériales.

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn825542979/phys_0658
DFG

Quelque absurde que paroisse la conduite d'Héliogabale, on ne peut cependant pas disconvenir, qu'il étoit de bonne foi dans la persuasion de l'excellence du culte de son idole. Cet Empereur superstitieux se fit circoncire, s'abstint de la chair de porc, & eut même la pensée de se faire eunuque. Son caractere sacré qu'il croyoit indélébile, le mettoit au dessus des bienséances & des loix conjugales des romains. Un Prêtre Syrien n'avoit pas les mêmes idées du mariage que s'en faisoient les citoyens de la capitale. Accoutumé à la Polygamie & authorisé par le privilege sacré de son office à se choisir autant de maîtresses qu'il vouloit, il ôta les femmes a leurs maris & arracha du sanctuaire de Vesta Aquilia Sévéra une des vierges sacrées. Sans se mettre en peine du jugement que portoient sur cet acte sacrilege, les sénateurs & les citoyens, il allegua une justification de son acte qui fit autant d'horreur aux romains que le rapt même: „d'un Grand-Prêtre, tel que

„ je ſuis dit-il, & d'une Prêtreſſe naîtront des „ enfans agréables aux Dieux." Les pontifes romains étoient établis pour veiller ſur la vie & les mœurs des miniſtres de la religion ; & le pontificat d'Héliogabale conſiſtoit à leur donner des diſpenſes de toute eſpece. Un homme qui ne croit pas être aſtreint à l'ordre moral, ſe plait à le violer, toutes les fois que la nouveauté ou la ſingularité d'une idée extraordinaire vient frapper ſon eſprit folatre. Tout fut pouſſé à l'excès par un Prince qui à l'âge de dix-ſept ans avoit déjà parcouru la carriere des plaiſirs & des agrémens ſenſuels. L'homme n'étant point fait pour la volupté, mais pour un uſage modéré du plaiſir, le débauché eſt dans la néceſſité de l'altérer, toutes les fois que le goût lui doit paroître piquant. Héliogabale qui avoit vêcu dans le voiſinage de ces villes que le feu d'une concupiſcence dénaturée avoit ruinées, n'eut pas honte de déployer en public les infâmies des orientaux. Son favori fut Hiéroclès, eſclave carien &

conducteur de chariots. Ce vice ne fut pas nouveau à Rome, & ce n'étoit nullement par auſtérité de mœurs qu'on blâmoit le Prince. Adrien eut Antinous, mais cet Empereur n'eut garde de donner à ſon favori le pouvoir que laiſſoit à Hiéroclès le foible Héliogabale. Le palais n'étant pas moins choqué de l'inſolence de cet indigne miniſtre que les Prétoriens, Héliogabale qui vouloit le maintenir contre le gré des Princeſſes auſſi bien que contre celui des ſoldats, fut la victime de ſon attachement honteux & obſtiné.

Tout ce que l'hiſtoire nous dit du luxe & de la molleſſe d'Héliogabale, n'auroit pas perdu ce Prince, dans une ville, qui avoit pu ſouffrir les Caïus, les Nérons, les Commodes & les Caracallas. Ce jeune Pontife qui n'avoit vû autour de lui que des pierreries, de l'or & des étoffes de grand prix, agiſſoit avec les richeſſes de l'Empire, comme il avoit gouverné les revenus d'un Temple où l'on avoit mis en dépôt les thréſors de

l'Orient. Ce ſuperbe ſacrificateur ayant été tenu par devoir d'étaler ſur ſa perſonne toute la magnificence d'un culte ſplendide, la dignité impériale ne fit que lui prêter un nouveau prétexte. Rapportant tout à ſa luxure effrénée, il diſoit ce que les diſſipateurs les plus déterminés ſe ſont contentés de penſer: „je veux être, dit-il, mon pro„pre héritier." L'opulence impériale fourniſſant à ſon luxe des reſſources immenſes, il diſſipoit les thréſors de l'Empire avec auſſi peu de retenue qu'il avoit auparavant aliéné les fonds ſacrés. Ce qui choquoit le plus les Romains ne fut pas l'énormité de ſa dépenſe, mais l'air ſingulier & extraordinaire qu'il mettoit à l'ordre de ſa dépenſe. Voulant faire prévaloir les uſages des Syriens ſur ceux des Romains, ce deſpotiſme irritoit un peuple qui n'avoit conſervé des mœurs de ſes ancêtres que l'air & l'habillement; & l'on ſait qu'un peuple n'eſt jamais plus ſenſible que lorſqu'il eſt réduit à des diſtinctions frivoles. Malgré tout

l'aviliſſement où étoit tombée la multitude, elle avoit retenu une défiance jalouſe que ce peuple portoit à la fortune & aux prérogatives de ſes Princes: Héliogabale paroiſſant en public avec une Tiare enrichie d'or & de pierreries, étant vêtu d'un habit de ſoie, & ayant des pierres fines ſur ſes ſandales, on ſe formaliſoit de cet appareil luxurieux, dans une ville accoutumée à voir porter aux Princes des toges dans les jours ordinaires, & des robes triomphales dans les jours de fête. L'Etiquette que s'étoit préſcrite le premier des Céſars étant extrêmement ſimple, les Romains regardoient le luxe oriental comme une dégradation de la dignité impériale. Mais les cenſures de ces hommes oiſifs n'auroient jamais fait tort à cet Empereur prodigue, s'il n'eût ſuccombé à une intrigue du palais.

Les mêmes femmes qui l'avoient mis ſur le Trône par l'eſpoir de régner en ſon nom, le jetterent en bas d'abord qu'elles ſe virent offuſquées par le crédit d'un favori

qui dominoit en maître absolu. Mæsa n'avoit pas ce seul petit-fils, mais il lui restoit encore Alexien, fils de Mamée, jeune homme aussi prévenant qu'Héliogabale, & qui avoit beaucoup plus d'esprit & de conduite que ce prêtre insensé. L'on jetta les yeux sur ce Prince impérial, tant pour tenir en bride le fougueux Héliogabale, que pour limiter le pouvoir de son favori. Cette intrigue fut conduite avec beaucoup plus de prudence & de secret que n'en eut Agrippine à conduire la trâme qui tendoit à opposer Brittanicus à son propre fils: Alexien étoit du même âge où se trouvoit cet aimable fils de Claude; mais Héliogabale n'avoit pas des ministres aussi fideles que le furent Burrhus & Séneque, & Héliogabale succomba à une conspiration qui avoit fait triompher Néron de l'héritier légitime de l'Empire. Alexien, rival d'Héliogabale, n'avoit aucun droit à la succession, & Brittannicus en étoit l'héritier présomptif; mais le fils de Claude fut empoisonné, & le fils de Mammée mis sur le

Trône. La différence venoit de ce que les ministres de Néron avoient de la vigueur, au lieu que celui d'Héliogabale n'en avoit point.

Les femmes viennent à bout des desseins où les artifices des hommes ne feroient souvent que blanchir. Mæsa connoissant le foible qu'avoit l'Empereur pour le culte de son idole, cette Princesse lui fit une proposition qui flatttant la vanité pontificale de son petit-fils, fut extrêmement goûtée d'un Empereur qui préféroit le titre de Très-saint à tous ceux que renfermoit la dignité impériale. „ Vous devez, lui dit cette Circé, vous occu- „ per des fonctions de votre sacerdoce, des „ mysteres, des fêtes, & de tout ce qui appar- „ tient au culte de votre Dieu. Prenez un „ aide sur qui roule le soin des choses hu- „ maines, & qui chargé des affaires vous laisse „ tout l'éclat & toute la douceur de la puis- „ sance impériale. Cet aide, vous l'avez sous „ votre main, & pendant que vous avez un „ cousin, il ne seroit pas raisonnable de pen- „ ser à un étranger." Héliogabale ébloui par

les sophismes de ce discours, donna dans le panneau; & ce Prêtre superstitieux qui croyoit indigne de sa personne sacrée de gérer les affaires humaines, présenta au Sénat un cousin qui avoit beaucoup plus de mérite que lui. Changeant son nom d'Alexien en celui d'Alexandre, il lui donna le titre & la qualité de César.

Un homme corrompu ne peut pas longtems soutenir l'aspect de la vertu; comme elle le couvre de confusion, il veut se tirer cette épine du pied à quelque prix que ce soit. Alexandre étoit fort indocile aux leçons de l'Empereur, qui voulant l'initier dans les mysteres indécens de son culte, ne trouva que de l'opposition de la part du jeune César. Mammée prit toutes les précautions imaginables pour tenir éloigné de la personne de l'Empereur un enfant, qui à l'âge de quatorze ans pouvoit être facilement séduit. Tout le palais étant dans les intérêts d'Alexandre, cet attachement décidé ouvrit les yeux à Héliogabale, sur le danger qu'il pouvoit courir

par la puiſſance d'un parti formé directement contre ſon authorité ſuprême. Semblable a Néron quant à la cruauté, il chercha toutes les voies clandeſtines pour ſe défaire de ſon rival, & ayant échoué dans ſes noirs projets, il recourut à la force, & en vertu de ſa ſouveraine authorité il annulla l'acte d'adoption, & envoya des ſoldats pour tuer Alexandre.

Ce fut là que l'attendirent Mammée & Mæſa, qui après avoir gagné les ſoldats, exciterent une émeute dans le camp. Pour diſſiper cet orage, l'Empereur fut obligé de plaider lui-même ſa cauſe devant les Prétoriens. Comme dans ces ſortes de révolutions militaires, les ſoldats liés par leur ſerment, n'oſoient pas s'en prendre directement à la perſonne du Souverain, ils firent tomber leur indignation ſur les miniſtres. Le camp demanda à haute voix la mort d'Hiéroclès; Héliogabale qui ne s'étoit jamais conduit que par la fougue, ſe ſacrifia pour la vie de ſon favori. Il ſe découvrit la gorge en criant: „Frappez, percez moi plutôt moi-même.

„ Accordez-moi la vie de ce ſeul ami, ou tuez „ votre Empereur." Ce malheureux Prince ſe voyant trahi par tous ceux qui l'environnoient, n'eut de la confiance qu'en Hiéroclès; parceque les miniſtres de plaiſirs que ſe choiſiſſent les Princes foibles, forment tout leur conſeil privé, & les leur ôter, c'eſt ordonner aux Héliogabales d'être des Trajans ou des Alexandres. L'Empereur ne tenoit d'ailleurs à l'Etat que par ſa qualité pontificale, qui étoit elle-même un hors-d'œuvre dans la conſtitution des Romains; & un Prince qui n'eſt en aucune liaiſon avec l'Etat, eſt d'autant plus fortement attaché à ceux qu'il a fait entrer dans ſa confidence. Avec une mercuriale que firent les ſoldats à leur Souverain, & en le mettant ſous la tutéle de ſes Préfets du Prétoire, Héliogabale ſe tira avec aſſez de peine de ce mauvais pas.

Comme le Prince avoit de fortes raiſons de croire que le Sénat étoit dans les intérêts de ſon concurrent, il prit une de ces réſolutions déſeſpérées qui ne réuſſiſſent que lorſ-

qu'elles ſont conduites avec fermeté & avec prudence. Il exila tout le Sénat, & fut le premier des Empereurs qui oſa braver l'authorité de tout le corps civil. Caïus s'étoit contenté de le menacer, mais Héliogabale paſſoit d'abord à l'exécution. Il étoit encore plus facile à Sévere d'abolir les Prétoriens qu'il ne le devoit être à Héliogabale d'abroger le Sénat; car les militaires ſecondoient des entrepriſes tendantes à abaiſſer l'orgueil de leurs camarades luxurieux, par l'eſpoir de remplir leurs places; mais ils ne gagnoient rien en prêtant leurs mains à l'aviliſſement du Sénat, qui étoit le ſeul boulevard qu'on pouvoit oppoſer au deſpotiſme d'un Prince inſenſé.

Au lieu d'attendre l'effet que cet acte d'authorité produiroit ſur l'eſprit des troupes, Héliogabale voulut en même tems ſonder les diſpoſitions des militaires ſur le compte de ſon couſin, le Céſar Alexandre, en faiſant répandre le bruit que ce Prince étoit menacé d'une mort prochaine. On prend ſon parti, lorſqu'il n'y a plus de reme-

de, & la mort d'Alexandre n'auroit probablement fait qu'attriſter les ſoldats, au lieu que l'idée du danger que couroit ce jeune Prince les armoit d'un courage forcéné. Ils commanderent d'abord qu'on leur amenât Alexandre; & comme Héliogabale avoit lieu de craindre qu'ils ne vouluſſent le proclamer Auguſte, l'Empereur conduiſit lui-même le Céſar Alexandre devant le tribunal de ces militaires féroces. La préférence que les ſoldats donnoient au fils adoptif d'Héliogabale, indigna tellement ce Prince accoutumé à ſe faire obéir, qu'il commanda d'arrêter les plus audacieux de ſes ſoldats. On ne peut pas refuſer à ce Prince corrompu quelques ſentimens de dignité; s'il avoit été auſſi lâche & efféminé quant aux ſentimens, qu'il parut l'être par caractere, il auroit pâli à la vue de tant de gens armés pour défendre la cauſe de ſon rival, & au lieu de les braver, il eût pris le parti de les flêchir. La ſouveraine autorité donne une façon d'agir noble & aſſurée à ceux-là-mêmes d'entre les Princes,

qui dans leurs actes privés se laissent aller à toutes sortes d'indignités. Comme Héliogabale avoit emporté l'Empire l'épée à la main, il le disputa de même. Le parti d'Alexandre étant aussi puissant que celui d'Héliogabale, il se livra un combat furieux dans le camp, où les meres se mirent de deux cotés à sonner le tocsin de la discorde. Héliogabale n'eut plus ce vaillant Gannys qui dans la bataille d'Antioche lui fit remporter la victoire, & comme le parti de Mammée, Princesse aussi sensée que Soémis étoit frivole, alloit prédominer, l'Empereur, crainte d'être tué par les soldats, se sauva du camp, & alla se cacher dans des endroits où personne n'auroit cherché un Empereur romain. Soémis qui dans cette occasion eut le courage d'une Amazone, n'abandonna point son malheureux fils, & le tenant étroitement embrassé, ils furent tous deux percés de mille coups.

Ce parricide commis dans la personne d'un Empereur & dans celle de sa mere, me paroît aussi cruel que l'assassinat de Caracalla,

qui tua son frere dans les bras de sa mere. Les indignités qu'on fit au corps de ce malheureux Prince, couvrirent ses ennemis du même opprobre dont ils vouloient flêtrir sa mémoire. Brouillé avec le Sénat, & abandonné des troupes, Héliogabale ne put s'attendre qu'à un sort semblable à celui que subit Vitellius. Tous deux périrent par des guerres intestines, & comme la cruauté est la suite ordinaire de l'acharnement qui anime deux partis, ces deux Princes essuyerent les plus grandes indignités. Ce Prince foible & luxurieux fut la cause du furieux ascendant que les militaires avoient gagné sur les personnes de leurs maîtres, lequel ils ne perdirent plus. Cette voie militaire par laquelle Alexandre monta sur le Trône, ne fut pas plus réguliere que celle de son prédécesseur; aussi la fin du regne de ces deux Princes fut-elle également violente & cruelle.



ALEXANDRE - SÉVERE.

Regne depuis l'an de Rome 973. *juſqu'à l'an* 986.

Malgré l'expérience que les Romains avoient faite de l'incompâtibilité d'une minorité avec un gouvernement militaire, les intrigues de Mammée mirent le Sénat dans la néceſſité de déférer tous les titres de la ſouveraine puiſſance à un enfant de quatorze ans. Alexandre qui ne vouloit pas paſſer pour le fils naturel de Caracalla, n'eut aucun droit à la ſucceſſion d'Héliogabale. Cet Empereur ayant révoqué ſon acte d'adoption, le nouveau Prince prit la précaution de faire confirmer l'acte de ſon élection par le Sénat. Héliogabale, réputé fils de Caracalla, & petit fils de Sévere prétendit à l'empire par droit d'héritage, & comme Caracalla entroit de plein ſault dans le gouvernement après la mort de ſon pere, de mê-

me Héliogabale, qui se donnoit pour le fils de cet Empereur se piquoit d'imiter ses manieres impérieuses.

Selon que les droits d'un Prince sont plus équivoques, il prend plus à tâche de les faire paroître légitimes par les formalités de la justice. Alexandre, successeur d'un Prince qui avoit été égorgé par ses propres soldats, fit d'abord l'opposé de ce qui avoit fait détester le gouvernement de son prédécesseur; & le ministere d'Alexandre, qui ne vouloit pas user envers les soldats des condescendances qui avoient dégénéré en licence effrénée, voulut avoir un appui dans le Sénat & le peuple romain; c'est pourquoi on se hâta de publier des édits qui remédioient à tous les griefs du regne précédent. On défendit aux femmes d'assister aux assemblées du Sénat. On abolit le culte du Dieu El-Gabal dont la fortune tomba avec celle de son pontife, & l'on établit un conseil de seize personnes, qu'on choisit parmi les membres les plus respectables du Sé-

nat, par l'avis desquels on expédia toutes les affaires publiques.

Dans les gouvernemens monarchiques, c'eſt le corps repréſentatif de l'état qui établit le conſeil de régence en cas de minorité. Comme l'Empire fut deſpotique quant au nom, cet arrangement plut infiniment au Sénat, qui entroit alors en partie avec l'authorité législative, conſultative & exécutrice de l'Empire. Mais à regarder la choſe de près, il n'étoit pas à préſumer que dans un tems où l'authorité impériale étoit ſi peu reſpectée des troupes, on fut en état de la maintenir par ſeize perſonnes tirées, d'un corps qui étoit entierement tombé en diſcrédit. Après de grandes plaies portées à l'état, on eſt néceſſité d'employer des remedes qui paroiſſent violens en toute autre occaſion; auſſi cette régence ne fut-elle pas exempte de révolutions terribles; & les hommes qui s'étoient acquis la plus grande authorité ſous la minorité d'Alexandre, périrent de la maniere la plus tragique. Je ne

connois qu'une seule régence glorieuse, c'est celle de la Reine Christine; & la raison du bonheur dont jouit le royaume sous cette minorité fut, que cette régence tomba justement dans l'époque d'une guerre commencée sous les auspices du grand Gustave, & soutenue par l'esprit de ce Héros qui animoit encore ses troupes. Quand un état a de grands intérêts étrangers, il faut que toutes les parties de l'état soient étroitement unies, & la division ne se met entre les grands, que lorsqu'étant désœuvrés, leur ambition va troubler la régence. Un des changemens mémorables faits au commencement du regne d'Alexandre, fut l'élévation du jurisconsulte Ulpien; auquel la cour donna l'office le plus important de l'état qui étoit celui de Préfet du Prétoire. C'étoit à cause de la disette de grands militaires qu'on donnoit à un homme de robe la premiere charge parmi les troupes; les Empereurs ayant si souvent succombé à l'audace de leurs Préfets, lorsqu'ils les prenoient de l'ordre militaire,

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn825542979/phys_0676
DFG

la regence d'Alexandre vouloit ſe mettre à couvert de tous les attentats, en confiant l'épée de Préfet a un homme de robe, mais les regens ne conſidéroient pas que par ce choix ſi peu aſſorti au génie des prétoriens, ils ne faiſoient que les irriter contre un chef qui n'auroit pas aſſez de valeur & d'audace pour leur en impoſer; en accumulant des titres ſur la tête d'un homme qu'on prépoſoit aux troupes pour les reformer, on ne faiſoit que le rendre plus haiſſable, & Ulpien fit une malheureuſe expérience du peu de compte qu'on peut faire ſur le credit précaire d'une cour ſoumiſe aux caprices des ſoldats,

C'eſt presque l'ordinaire de toutes les regences de prendre des meſures fautives & incomplettes. Comme la tutele d'un particulier n'emporte pas avec elle la diſpoſition pleine & entiere de tous ſes biens; de même une regence, qui n'eſt qu'un état mitoien entre l'Empire & l'obéiſſance, n'oſe jamais adminiſtrer les finances, & diriger les forces de l'état avec la même autho-

rité qui apartient à l'indivis au Prince: ſi la fierté fait faire aux regens d'un rojaume trop dans une occaſion, la crainte leur fait faire trop peu dans une autre. Sous la minorité d'Alexandre-Sévere on éléva les Préfets du Prétoire au rang de Sénateurs, & l'on rompit la barriere que la ſageſſe de Tibere avoit miſe entre l'ordre militaire & l'ordre civil. Ces Lieutenans de l'Empereur n'étant alors que trop puiſſans, ce ne fut pas un trait de prudence d'unir la judicature civile à la force exécutrice, & d'établir pour juges des gens accoutumés à manier les armes. Quaud un corps d'état commence une fois à ſe diſſoudre, on élargit ſouvent les brêches, en voulant les reparer, & les miniſtres ſemblables aux Empiriques qui ont à traiter un corps infirme, chaſſent les maladies par des remedes, dont la violence cauſe de plus grands maux; & comme le deſir de complaire n'a jamais des bornes fixes & permanentes, la regence d'Alexandre pouſſa ſa complaiſance pour le Sénat, jus'qu'à prendre ſon avis

dans le choix des gouverneurs, des Préfets du Prétoire & des Préfets de la ville. La ſituation d'un Empereur romain étoit alors extrêmement critique, puiſqu'ils n'avoient qu'à opter entre le parti de courtiſer le Sénat, ou celui de courtiſer les prétoriens; & le malheur étoit encore que les ſoins de ſe concilier les ſuffrages de ces deux ordres ſe croiſoient tellement, qu'un Empereur idolâtré par le Sénat, étoit par la-même hai & mepriſé des troupes. Cette condeſcendance étoit empreinte dans les diſcours & dans les manieres de ce jeune Empereur. Il s'interdiſoit le titre de Seigneur & traitoit les Sénateurs comme ſes égaux. Devant Héliogabale il falloit ſe proſterner, & l'on étoit aſſis en preſence d'Alexandre-Sévere. Ces changemens étoient trop rapides pour être fixes & invariables. D'une indifference pour tous les rangs de l'état, on paſſoit à de trop grandes diſtinctions qu'on accordoit à un ſeul ordre de l'empire. Si la denomination, d'eſclaves décorés de la toge, que don-

noit aux Sénateurs le tyrannique Héliogabale aigriſſoit les eſprits, la qualité de corégens de l'Empire les rempliſſoit d'orgueil & de ſuffiſance; & rien n'eſt plus nuiſible à un grand Etat que quand les droits reſpectifs du Prince ſont confondus avec ceux que prétendent avoit les gens de Loi. Alexandre tournant toutes ſes vues du côté du Sénat, ce jeune Prince ſe conduiſit plutôt en conſul qu'en Monarque. On peut uſer de feinte, lorsqu'une monarchie eſt encore à maître, puisque les magiſtrats regardent alors les manieres condeſcendantes du Prince comme des hommages qu'il rend aux anciens uſages de la patrie. Mais après qu'on a vû par une infinité d'experiences le peu de fond qu'il faut faire ſur ces demonſtrations extérieures, il eſt inutile de remettre ſur la ſcéne une politique qui avoit échoué tant de fois; & dans l'âge decrépit d'un empire affoibli par tant de révolutions, ce n'eſt plus par une politique uſée, mais par une nouvelle vigueur qu'on fait ſubſiſter l'état. La mere d'Alexan-

dre qui avoit plus d'expérience que son fils l'en avertissoit une fois en disant à son fils: „Prenés y garde vous aviliſſez vôtre „authorité, & vous la rendez mépriſable." Alexandre lui fit une reponſe que lui dictoit ſon cœur, ſans qu'il eût conſulté ſon eſprit, „je la rens, repondit-il, plus exempte d'in„quiétude & plus durable." Ce bon Prince ne penſoit pas à la dégradation dans laquelle le mettoient auprès des troupes les attentions infinies qu'il avoit pour le Sénat. Quoiqu'il n'eût pas voulu prendre le nom d'Antonin, en pretextant que c'étoit un fardeau, ſous lequel il craindroit de ſuccomber, il prenoit cependant pour modele de ſa conduite le plus ſage des Empereurs; mais n'aiant pas le grand ſens ni les connoiſſances militaires de Marc Aurele, Alexandre prouva par ſon exemple la verité de cette propoſition morale; que les mêmes choſes faites par deux perſonnes qui ſe trouvent dans des combinaiſons de circonſtances différentes, ne produiſent jamais les mê-

mes effets, & le ſucceſſeur de trois Céſars hautains & impérieux n'étoit pas comparable à un ſucceſſeur de Nerva, de Trajan & de Tite Antonin.

Il faut louer l'héroïſme moral d'Aléxandre, lequel oſoit attaquer un mal qui auroit paru incurable à tout autre. Ce nouveau Hercule s'étant mis à purger le palais, il y réuſſit, parcequ'il étoit le maître abſolu de ſes eſclaves & de ſes affranchis. Rien n'étoit plus aiſé que d'ouvrir ces apoſtumes & de faire ſortir la matiere purulente; mais le Forum, le Sénat, l'ordre des Chevaliers, les Tribunaux. les Théatres, les Cirques & les Temples étoient ſouillés de tant d'ordures, qu'il falloit gérer une cenſure plus ſévere que ne fut celle de Caton; & Alexandre eut encore le déſavantage de ne pas avoir pour ſpectateurs & & pour admirateurs de ſa vertu tant de perſonnages vertueux, comme l'on en vit dans le ſiecle du plus grand & du plus digne de tous les cenſeurs. En mettant à côté les conſidérations politi-

ques, c'étoit un vrai triomphe pour la vertu de voir un Syrien, petit fils de Mæsa, & cousin-germain de Héliogabale, marcher sur les traces des Curius & des Fabricius, de lui entendre dire à la vue d'un fameux concussionnaire. „Dieux du ciel! grand „Jupiter! quoi? Arabinus n'est pas seule„ment vivant, mais il entre au Sénat; il „espere même de m'en imposer, tant il me „croit imbécille, & dépourvû de juge„ment." Quelle joie pour ceux qui avoient encore du goût pour la justice, de remarquer l'impartialité des anciens magistrats romains, transmise à un Prince décoré de la pourpre des Césars; de voir que l'Empereur donnoit l'exclusion des emplois publics à ceux de son sang, qui s'étoient souillés de quelque crime, & la raison de ce refus fit encore plus de plaisir aux Romains que l'acte même. „La „république, disoit ce rigide observateur „de l'honêteté, m'est plus chere que ma „famille.

L'amour de la juſtice ſembloit être la qualité la plus diſtinguée de cette ame honête. Pour empêcher les juges de vendre la juſtice, il défendit la vénalité de toutes les charges, auxquelles étoit jointe une eſpece de juriſdiction; „C'eſt une né„ceſſité, diſoit ce Prince vertueux, que „celui qui achete en gros, vende en détail; „ainſi je ne pourrois uſer de ſévérité envers „des hommes, qui en vendant ce qu'ils „auroient acheté, ne feroient que ſe mettre „au pair;" Changer en bien-fonds des charges qui relevent des talens & des diſpoſitions naturelles, c'eſt transformer la nature des choſes. Lorſqu'on regarde comme héréditaire ce qui eſt le prix des qualités individuelles, & qu'on évalue ſur la méſure univerſelle des marchandiſes ce que la nature ne permet jamais d'échanger, l'homme rend variable & arbitraire ce qui eſt invariable & permanent. Dans l'Empire romain, ces ſortes de vénalités étoient d'une conſéquence beaucoup plus dangereuſes, qu'el-

les le ſont dans tous les autres Etats, par la raiſon que les juges revêtus de l'autho-rité impériale dans les provinces du dépar-tement de l'Empereur portoient des ſenten-ces ſans appel. Ces maximes d'équité lui avoient inſpiré cette belle ſentence. „La „majeſté de l'Empire, diſoit-il, ſe ſoutient „par la vertu, & non par l'oſtentation des „richeſſes."

Quand on aime la juſtice pour elle-même, & point dans la vue d'étendre ſon pouvoir par l'affectation d'une rigueur in-flexible, on n'en détache jamais la bien-faiſance. L'Empereur étant auſſi juſte dans la répartition de ſa propre dépenſe, que dans les appointemens qu'il aſſigna aux au-tres, établit dans ſes finances un ordre qui le mit en état de récompenſer la vertu, d'encourager le mérite, & de ſoulager la miſere. Jamais la ville de Rome n'étoit mieux pourvue que ſous le regne de ce Prince exact; & comme il s'étoit menagé de loin les occaſions d'être bon & libéral, il

vouloit goûter la douce satisfaction d'être le temoin du bonheur de ceux qu'il avoit pris en affection: „Pourquoi, disoit-il à „ses amis, ne me demandez vous rien, ai„mez vous mieux vous plaindre en secret „que de m'avoir obligation." Ce fut ce goût décidé pour la bienveillance universelle qui lui fit graver en mille endroits de son palais cette maxime admirable du christianisme: „Ne faites point à autrui ce que „vous ne voulez pas qui vous soit fait à „vous-même." Si ce Prince fût devenu un prosélyte de la religion chrêtienne, il auroit couvert de honte une infinité de ceux qui professoient alors le nom de christ, plutôt par un vil esprit de parti, que par une persuasion intime de la beauté sublime des principes moraux que contient cette excellente doctrine; & un Prince qui eût porté dans cette créance ce vif sentiment du juste & de l'honête, n'auroit fait que changer de nom: car ce ne sont pas les termes qui donnent du prix aux choses,

mais ce ſont les choſes qui mettent en valeur les termes.

Que l'homme ſeroit heureux s'il pouvoit régler ſes actes de juſtice ſur ſes ſentimens de beneficence. Les ſouverains étant reſtreints par une infinité de conſiderations, qui cotrebalancent leurs diſpoſitions bienfaiſantes, la grandeur du pouvoir dont ils ſont revêtus, au lieu de favoriſer l'exercice de la beneficence univerſelle, les gêne, dans une infinité d'occaſions. Alexandre eut une mere qui avec de très grandes qualités aimoit extrêmement l'argent, & ne rougiſſoit pas de recourir aux voyes les plus indignes, pour acquérir des richeſſes immenſes Mammée ayant paſſé per bien de révolutions, avoit éprouvé le pouvoir tout puiſſant de l'or, qui réaliſant l'art des magiciens, arrête la main de l'aſſaſſin, hébéte l'eſprit de l'intriguant, fait tomber les verrouils, & ſauter de leurs gonds cent portes d'airain. Ce fut l'or qui lui ſervit de ſauvegarde à la cour meurtriere de Caracalla; après la mort vio-

lente de ce Prince, ce furent ſes richeſſes qui lui firent obtenir grace. Ayant aſſiſté à l'élévation de ſon neveu Héliogabale, elle eut lieu d'admirer la promptitude des effets que produiſit ce metal répandu avec profuſion parmi des ſoldats avides & cruels. Ce fut encore à ſes richeſſes qu'elle dut ſon propre ſalut, & celui de ſon fils. La perſécution d'Héliogabale ayant mis l'un & l'autre en danger de périr, elle ſe ſouvenoit très bien, que la grandeur dont elle jouiſſoit étoit l'ouvrage de ce précieux metal. On ne doit donc être nullement ſurpris de ce qu'elle regardoit l'argent comme ſon puiſſant protecteur. Lorsqu'une paſſion a contracté une grande force extérieure, & que ſon utilité apparente s'eſt vérifiée par une infinité d'expériences, il eſt auſſi difficile de corriger une perſonne qui eſt atteinte de ce mal moral que de guérir une maladie invéterée. Alexandre qui devoit à ſa mere toutes ſes habitudes vertueuſes, eut pour elle un fond inépuiſable de tendreſſe, & n'eut pas la

force d'arrêter le mal, crainte d'empêcher le bien produit par cette grande princeſſe. Ne voulant point employer le pouvoir impérial vis à vis d'une mere à qui il devoit toute ſa puiſſance, ce bon Prince donna innocemment occaſion aux cris & aux plaintes qu'une infinité de méchans ne ceſſoient de faire contre un Empereur, ſous lequel chaque impoſteur eut lieu de craindre le ſupplice de Turinus qui fut étouffé par la fumée. Les tâches dans un regne juſte & ſévere ſont autant de traits ſaillans, qui n'échapent point à l'œil malicieux de l'envie, & au cœur ulcéré de la mauvaiſe foi. Les hommes irrités contre une fermeté invincible, ſont prêts à ſe recrier contre les moindres inégalités d'un Prince juſte, & du regne du quel on prétend qu'il ſoit auſſi régulier que le cours du ſoleil. L'éducation d'Alexandre étoit un chef-d'œuvre de ſageſſe & de vertu. C'étoit en effet une eſpece d'héroiſme de concevoir un plan d'éducation reglée au milieu d'une cour ſouve-

rainement corrompue. Vivant dans un palais souillé des plus grands crimes, l'Impératrice avoit menagé à la vertu un sanctuaire, dans lequel on n'accordoit l'entrée à aucun profane. Mammée fut obligée de barricader l'aile du Palais qu'elle habitoit avec son fils, pour empêcher cette foule de courtisans corrompus qui environnoient la personne d'Héliogabale de porter dans le cœur du jeune Alexandre le venin de la corruption. Occupée à empêcher qu'on ne l'empoisonnât, elle dut partager ses soins que demandoit la conservation du corps avec ceux qu'exigoit la pureté de l'ame. Ce qui servit à lui faciliter cette éducation pénible, fut l'énormité des excés, auxquels avoit porté sa luxure le voluptueux Héliogabale. Les vilainies de la debauche ne pervertissent pas aisément. Un sentiment d'ordre ou même d'amour propre suffit pour resister à ce qui paroit séduisant dans les crimes d'éclat; & si l'on a la moindre étincelle d'esprit, ou un grain de bon sens, on voit d'abord que

c'eſt acheter les plaiſirs trop cher, lorsqu'on les acquiert au prix infâmant de la dégradation. L'homme criminel reſſemble à l'homme credule, en ce que l'un ſe repoſe ſur la foi des gens qui n'ont point de lumieres, & l'autre ſur la fidélité des perſonnes qui n'ont point de ſentimens. Comme le credule eſt la duppe de ſa ſimplicité, de même le ſcélérat eſt la victime de ceux-là-mêmes qui lui ſembloient être le plus attachés. Tous ceux qui ne vouloient pas s'aveugler volontairement, voyoient très bien que le luxe inſenſé d'Héliogabale tourneroit à ſa ruine, ou à celle de l'empire; & comme un jeune Empereur qui avoit de l'incapacité pour les affaires, & de l'étourderie dans l'eſprit, pouvoit être plus aiſément renverſé qu'un vaſte empire, on cherchoit un aſyle dans la protection de Mammée, & dans l'élevation future de ſon fils; je ne cite ces traits concernant les difficultés qui accompagnoient l'education Alexandre, que pour faire voir la grandeur & la juſtice des

obligations qu'avoit à ſa mere le jeune Empereur ; ce qui doit légitimer ſes condeſcendances dans l'eſprit de tous ceux qui jugent des actes par les principes tirés des mœurs & des ſentimens.

La régence de Mammée fourniſſoit encore au Prince des raiſons pas moins fortes pour éterniſer ſa reconnoiſſance & ſon devouement. L'ambition n'étant jamais plus inquiéte que ſous un Prince mineur, on choiſit ordinairement pour reprimer ces deſordres, ou la voye de l'authorité, ou celle de l'intrigue. La regente de l'Empire romain, ne prit ni l'une, ni l'autre de ces voyes, mais préferant l'authorité des loix à celle du pouvoir arbitraire, elle réforma des abus qui s'etoient maintenus ſous les meilleurs Empereurs. Pour decharger les provinces des fraix, que leur cauſoient les Proconſuls, les Préteurs & les Propréteurs à l'entrée dans leurs offices, l'Empereur monta lui-même leur maiſon à la charge du quadruple qu'ils devoient pajer, au cas de geſtion ir-

réguliere; & comme rien ne pervertit d'avantage les juges que lorsqu'ils n'ont pas d'appointemens fixes, le Prince tira les aſſeſſeurs de la juſtice de la dépendance de chaque gouverneur, en les ſtipendiant lui-même; au lieu que ces juges des provinces avoient été auparavant payés par le Proconſul, ou le Préfet. Les jurisconſultes de la régence n'etoient pas ſeulement des gens qui avoient puiſé leurs connoiſſances, dans le droit poſitif, mais doués d'un eſprit ſuperieur, ils avoient tiré leurs lumieres des notions de la juſtice univerſelle. On le vit par les impreſſions d'équité & d'impartialité qui dirigoient l'eſprit de legislation d'Alexandre-Sévere: honorant le mérite partout où il le trouvoit, il propoſa pour modele de l'election des officiers de juſtice la methode dont ſe ſervoient les chrêtiens, qui vouloient qu'on proclamât publiquement les noms de ceux qui devoient être promus au ſacerdoce, afin qu'on pût faire un examen exact de leur conduite. Quelle grandeur

d'ame dans un Empereur, qui étoit le pontife de ſa religion, de citer l'exemple d'une ſecte compoſée de gens pauvres, hais, & perſecutés à cauſe de ce qu'ils nioient l'apothéoſe des Empereurs? Un convertiſſeur protestant qui citeroit à ſes Proſélytes la pieté de S. François de Sales & la ferveur de S. Charles Borromée ne révolteroit pas tant les esprits, que les Romains durent être ſcandaliſés par ce parallele ſingulier. Cette equité impartiale qui ſans aucune diſtinction de ſecte, d'intérêt ou de confeſſion revere le merite partout où on on le trouve, eſt la marque la plus évidente d'une ame honnête, & le mojen le plus ſûr de pacifier le genre humain.

Ce n'eſt que cette magnanimité de ſentimens qui nous fait ſentir le prix des grands hommes; auſſi Alexandre-Sévere eut-il pour l'antiquité une véneration des plus profondes. Dans les beaux jours de la République on ne faiſoit que ſuivre la nature, & chacun étoit ſon propre original;

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn825542979/phys_0694
DFG

au lieu qu'après que la veine du genie fût târie, on fut réduit aux seules notions historiques. Alexandre, semblable aux antiquaires se faisoit une collection de faits illustres. Le goût qu'avoit ce jeune Empereur pour la beauté & la simplicité de la vertu, le conduisoit à chérir & a admirer ces excellens autheurs qui emploioient toute la vigueur de leur ame pour la préconiser. Mais les idées s'étoient déjà trop affoiblies pour qu'on pût saisir l'harmonie & la force qui se trouve dans les excellens autheurs des beaux siecles de Rome. On vouloit regagner par l'union de divers genres de mérite ce qui manquoit à la perfection de chacun. Alexandre fit les vies des Empereurs en vers. Tacite & Tite-Live furent donner une force & une élégance à leur prose qui les dispensoit de recourir au Rythme. Faute de connoître les regles du style prosaïque, Alexandre apella à son secours les harmonies de la poésie. L'histoire transformée en poésie ne vaut pas plus que la poésie changée en his-

toire. Alexandre avoit le malheur de vivre dans un siecle, où l'on n'avoit plus ces notions fixes du beau, qui servent à épurer le goût, & à diriger le discernement: Serenus Sammonicus fut mis à côté d'Horace, & ce parallele mal assorti trahissoit l'imperfection du goût qu'on avoit inspiré à Alexandre.

Il en est des vertus comme des connoissances; affoiblies par le caractere timide & peu assuré du siecle, on ne vit dans le gouvernement d'Alexandre, ni l'assurance de Vespasien, ni la fermeté de Trajan. Aiant des appréhensions perpetuelles, il eut des hommes chargés de lui faire un rapport exact de tout ce qui se passoit à Rome. L'art de la police ne consiste pas à fermer les bouches, mais à lier les mains: on a beau savoir tout ce qui se dit, ce n'est pas le mojen de prevenir ce qui se fait. Cet esprit de défiance qui paroit tenir à un gouvernement despotique & impérieux n'a jamais produit un effet réel, à moins qu'il

eût servi à diriger la promtitude de l'exécution. Amurath IV. le plus redoutable des Sultans modernes alla deguisé dans les tavernes, & dans les hôtelleries, pour être instruit par lui même, & la punition suivit de près; mais Alexandre, qui n'avoit pas assez d'authorité sur les soldats, fut obligé de se contenter des mesures cachées & incomplettes, qu'il lui falloit prendre, pour detourner de sa tête les coups imprevus de la mauvaise fortune. Quand des dangers imminens ont commencé à deconcerter un Prince, il recourt à des voyes qu'il n'auroit jamais agréées, s'il fût resté l'arbitre de son sort. Alexandre qui scavoit que sa qualité de Syrien lui faisoit un grand tort dans l'esprit des Romains, se fit fabriquer une généalogie par laquelle le généalogiste le fit descendre de Marcellus. Ce n'étoit pas alors le mérite de la naissance, mais celui des armes qui décidoit de la fortune d'un Empereur. Quelque noble qu'eût été un Souverain de Rome, son extraction illustre

ne lui auroit fait gagner aucun relief dans l'esprit des militaires ; le gouvernement etant alors démocratique, le peuple n'aime jamais ceux qui sont trop élevés au dessus de lui, mais ce sont ses égaux qui gagnent sa plus grande affection. Pour s'affermir sur le Trône, Alexandre n'eut donc d'autre parti prendre qu'à se faire le compagnon des travaux de ses soldats, à punir la lâcheté & à rémunerer la bravure. Ces maximes le pouvoient mener beaucoup plus loin que de grands arbres généalogiques, dont on ne se soucie plus dans un siecle, où l'ancienne noblesse est entierement éteinte.

Au lieu de monter son gouvernement sur le ton militaire, il le monta sur le ton civil. Ulpien fut l'homme de confiance, le Lieutenant général & le premier ministre de l'Empereur. Dans un état paisible, Ulpien auroit été admirable. Des vertus éminentes jointes à des talens distingués rendent le grand-homme respectable à tous

ceux qui ont encore des mœurs & des ſentimens, mais il n'en eſt pas de même des hommes féroces, dont l'ignorance dédaigne les gens de robe; & ſi à ce dedain il vient ſe joindre un ſentiment de haine & de jalouſie, la fermentation ſe porte aux plus grands excès. Ulpien auſſi rigoureux obſervateur de l'ordre militaire que de l'ordre civil, fit entrer en fureur des gens qui le regardoient comme l'autheur de toutes les reſtrictions faites ſous le regne d'Alexandre-Sévere. Le Préfet avoit pour lui la juſtice, on ne pouvoit donc agir contre lui que par la force. Les ſoldats voulant ſe débaraſſer d'un ſurveillant odieux, Alexandre fut obligé plus d'une fois de ſe mettre au devant de ſon favori & de le couvrir de ſa pourpre. Inſtruit par l'exemple de Papinien, Ulpien auroit infiniment mieux fait de ſe demettre d'un emploi qui mettoit en danger non ſeulement ſa perſonne, mais auſſi celle de ſon maître. Le maſſacre de ce fidele miniſtre qui ſe fit

sous les yeux de l'Empereur, dégoûta du service d'Alexandre tous ceux qui avoient dessein de le bien servir. Après le forfait commis dans la seconde personne de l'Empire; il ne restoit aux soldats que d'attenter à la vie du Prince. Si l'esprit de vertige regne d'un côté, il se répand aussi de l'autre; & le plan de défense d'Alexandre fut aussi foible que les attaques de ses soldats étoient furieuses & précipitées. Dans le tems où la bonne discipline étoit en respect parmi les troupes, Séjan fut capable de les tenir en régle, au lieu que dans la décadence totale de l'Empire, le plus honnête homme de tous les Romains, n'eut pas assez d'authorité, pour prevenir les émeutes des soldats. L'esprit d'ordre étant au premier cas l'effet de l'habitude, & dans le second celui de la contrainte, on ne se révolta point contre la nature, mais la licence prit d'abord le mord aux dents, lorsqu'on se mit à user de violence contre elle. C'étoit un grand malheur pour Papinien,

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn825542979/phys_0700
DFG

Paul & Ulpien d'avoir vêcu dans un ſiecle, où la corruption des mœurs étoit en contradiction avec l'eſprit de leurs loix; c'eſt pourquoi les réglemens & les exemples de ces grands hommes d'Etat ne produiſirent aucun effet. C'étoient des magiſtrats incorruptibles au milieu d'un ſiecle corrompu, & des ſages qui vivoient parmi des furieux & des foux. Ce ſiecle perverti eut cela de commun avec tous les âges dépravés, que l'éclat de la vertu ne fit qu'irriter l'audace du vice. Ce qu'on peut alléguer de plus ſpécieux contre les caracteres doux & bien-faiſans, qui vivent dans un ſiecle extrêmement féroce, c'eſt qu'ils molliſſent à la vue du vacarme que font les paſſions déſordonnées. Cette objection reçoit un nouveau degré de probabilité par la conduite qui tenoit Alexandre, dans une furieuſe émeute, qui s'éleva entre les Prétoriens & les habitans de la capitale. L'Empereur n'oſant pas ſe declarer contre ſa garde, & ne voulant pas prendre parti contre les ci-

toyens, fut dans une situation aussi gênante qu'étoit celle des Empereurs de Constantinople, qui voyant la ville en combustion, & les factions du Cirque s'égorger avec la plus grande inhumanité, n'eurent d'autre parti à prendre qu'à se munir du livre des Evangiles, & à se présenter à leurs sujets révoltés en posture de suplians. Un Prince qui connoit tant soit peu l'étendue de son pouvoir, & les bornes que le devoir prescrit à ses sujets, doit avoir le cœur navré de ce que son regne est l'époque de l'avilissement de l'Etat.

Si Alexandre fut mou dans une occasion, il tint ferme dans une autre. La différence de sa conduite venoit de celle des mutineries. Quand c'étoit le corps des Prétoriens qui se révoltoit, il n'avoit rien à lui opposer; mais contre une seule Légion qui se soulevoit, l'Empereur put faire voir la fermeté que donne le sentiment de l'intégrité. Le mot celébre qu'il disoit à ces Légionnaires: „Retirez vous bour-

„gois & non plus ſoldats, & quittez vos „armes." Ce mot célébre, dis-je, ſi digne des plus beaux ſiecles de la république, fit rentrer ces Romains dans les mêmes ſentimens, où les avoient fait rentrer autrefois les Dictateurs & les Conſuls. Ce trait de fermeté eut le ſuccès le plus glorieux. L'armée rentra dans le devoir, & ſoumiſe aux réglemens de la diſcipline, elle fut ſupérieure aux Perſes; qui pour peu que l'infanterie peſamment armée des Romains, gardat ſes rangs, devoient ceder à ces anciens conquérans du monde. Cependant ce n'étoit plus le tems des conquêtes, puiſque les Empereurs avoient alors plus à craindre de leurs propres troupes, que de celles des ennemis; étant en danger de perdre ce qu'ils poſſédoient, s'ils obſtinoient trop à vouloir dépoſſeder les autres.

Tout l'art militaire ne rouloit pas alors ſur la bravoure & ſur la ſubordination, mais ſur le ménagement & la

prudence, c'eſt là où tendoient les maximes d'Alexandre, qui bonnes quant au fond de la choſe, péchoient cependant par une mauvaiſe application. Le Prince avoit coutume de dire: „Le ſoldat ne „craint ſes chefs s'il n'eſt vêtu & nourri, „& s'il n'a quelque argent dans la bourſe." Le mal étoit que les ſoldats forçoient leurs officiers d'outrer cette maxime. Les liens de la ſubordination étant une fois rompus, on ne put contenter l'avarice du ſoldat qu'aux dépens de l'honneur dû à l'officier. Quand le Souverain eſt une fois réduit à faire la cour au ſoldat, il n'y a plus moyen de retenir ſa fougue. Alexandre fit cet aveu, en diſant: „qu'il avoit plus de ſoin de ſes „ſoldats que de lui-même, puiſque c'é„toit d'eux que dépendoit le ſalut de la „République." Ce n'étoit pas alors des armes du ſoldat, mais de ſes bonnes diſpoſitions que dépendoit le ſalut de l'Empire; & le vaſte Empire des Romains fut

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn825542979/phys_0704
DFG

juſtement dans cette criſe, lorſque d'un côté les Perſes animés par le courage d'Artaxerxès, remirent le trône de Cyrus, & s'arrogerent l'Empire de l'Orient; & que de l'autre côté les nations germaniques firent des efforts pour entrer dans les Gaules. Quand des maladies qui viennent de la rigueur du climat & des intempéries de l'air vont aſſaillir un corps accablé du poids des années, il ne peut pas reſiſter à ces deux ennemis à la fois: & tel fut le cas des Romains quant aux ennemis que l'Empire eut tant au dedans qu'au dehors.

Dans le tems que ces maux aſſailloient les Romains, le plus grand étoit encore la réduction des troupes. Ces Princes qui n'avoient qu'une authorité chancellante, n'oſoient plus entretenir ces grands corps de Légions ſur les frontieres de l'Empire. S'il ſurvenoit une guerre, il falloit faire de nouvelles levées, & ces récrues étoient compoſées pour la plus grande par-

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn825542979/phys_0705
DFG

tie de barbares, qui n'avoient que de la force & de la férocité. Le plus grand ſoin des généraux romains fut donc de diſcipliner ces ſoldats mercénaires, levés à la hâte, & tirés des quartiers les plus réculés de l'Empire. De toutes les nations ſubjugées par les Romains, les Thraces, les Illyriens & les Daces avoient le plus conſervé leur audace guerriere. Après tant de vexations & de guerres, les Gaulois étoient réduits à ne pouvoir ſe défendre eux-mêmes, & ce beau pays étoit le théâtre des ravages qu'y faiſoient les peuples germaniques, qui vouloient venger les torts qu'ils avoient reçu des armées nombreuſes, qui étoient ſorties des Gaules pour dévaſter la Germanie. L'Italie, la Grece, l'Orient, l'Eſpagne & l'Afrique ne préſentoient plus que les ſquelettes de ces puiſſans corps nationnaux qui avoient ſi longtems diſputé l'Empire aux Romains. Les rives du Danube étoient donc les ſeuls endroits, où la bravoure tenue en haleine par les vaillans peuples qui

habitoient au-delà de ce fleuve sembloit s'être rétirée. Aussi les Empereurs avoient-ils la politique de prendre à leur solde les habitans de ces contrées septentrionnales. Accoutumés à une vie dure & sauvage, ils pouvoient supporter le froid & le chaud avec beaucoup plus d'aisance que tous les provinciaux de l'Empire; & ces nations contre lesquelles on avoit tant renforcé la discipline militaire, étoient maintenant celles qui l'apprenoient à leurs maîtres; si l'on pouvoit encore décorer de ce titre des gens qui étoient si fort inférieurs en habileté & en bravoure à leurs sujets.

On le vit par l'instrument de la révolution qui ôta l'Empire & la vie à Alexandre-Sévere. Ce fut Maximin, Thrace de naissance, dont le pere avoit été un Got, & la mere de la nation des Alains. Ce barbare étoit aussi fort & robuste que violent & emporté. Une bravoure & une patience des plus signalées le rendoient cher

& reſpectable aux troupes. Champion, ſoldat & partiſan à la fois, il fut la terreur des ennemis, & l'ornement de la milice romaine. Alexandre faiſoit tant de cas des qualités guerrieres de ce Thrace, qu'il lui remit le ſoin de diſcipliner toutes les nouvelles levées. La lettre que lui écrivit l'Empereur valoit encore plus que l'honneur de ce commandement militaire, „formez „moi, lui dit le Prince, pluſieurs Maxi„mins." Le ſalut de l'Empire rouloit alors ſur la bonne foi d'un homme, qui portoit une haine héréditaire & une animoſité mortelle au nom Romain. Imbu de tous les ſentimens de vengeance qui regnoient parmi les nations ſeptentrionales, ce farouche commandant des Légions du Rhin trouva occaſion d'exhaler ces ſentimens de férocité à l'ouverture de la guerre que l'Empereur voulut faire aux peuples germaniques. Cet étranger dont l'eſprit étoit exempt de culture, & le cœur dépourvu de ſentiment ſe mit à ſemer des bruits inju-

rieux contre la conduite de l'Empereur qu'il taxoit de foibleſſe & de timidité; & comme l'intérêt agit toujours puiſſamment ſur les eſprits bruts & groſſiers, il déclama contre l'avarice de la mere du Prince, qui ne ſe mêloit que trop dans les affaires de finances. Les ſoldats romains préferoient toujours les capitaines qui leur reſſembloient à ceux dont les talens paſſoient leur portée & leur capacité. Lier la partie & exécuter l'aſſaſſinat étoit preſque la même choſe; & une violente paſſion le fit d'abord paſſer à un acte atroce. L'Empereur fut poignardé dans ſon camp par des ſoldats, qui après lui avoir fait les affronts les plus ſanglans le percerent de pluſieurs coups; & Mammée dont on craignoit l'eſprit & l'authorité eut le ſort de Soémis. Ainſi périt cette branche Syrienne de la maiſon collaterale de Sévere; & comme l'Empire romain s'étoit établi par la force militaire, ce grand Etat déchut par l'affoibliſſement de la diſcipline, qui ayant

passé parmi les nations étrangeres, soumit ces orgueilleux Dominateurs des peuples à une longue suite de Daces, d'Illyriens, & de Thraces, dont le caractere farouche & féroce accélera le démembrement de l'Empire.

Fin du Tome II.

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn825542979/phys_0710
DFG

TABLE
DES
MATIERES.

TRAJAN ..... Page 1 -- 86

ADRIEN ..... -- 87 -- 166

TITE-ANTONIN -- 167 -- 234

MARC-AURELE -- 235 -- 362

COMMODE ..... -- 363 -- 404

PERTINAX ..... -- 405 -- 452

DIDIUS ..... -- 453 -- 488

SEVERE ..... -- 489 -- 562

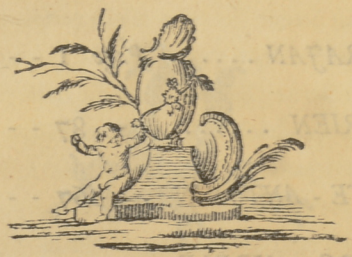
Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn825542979/phys_0711
DFG

CARACALLA .... Page 561 - - 602

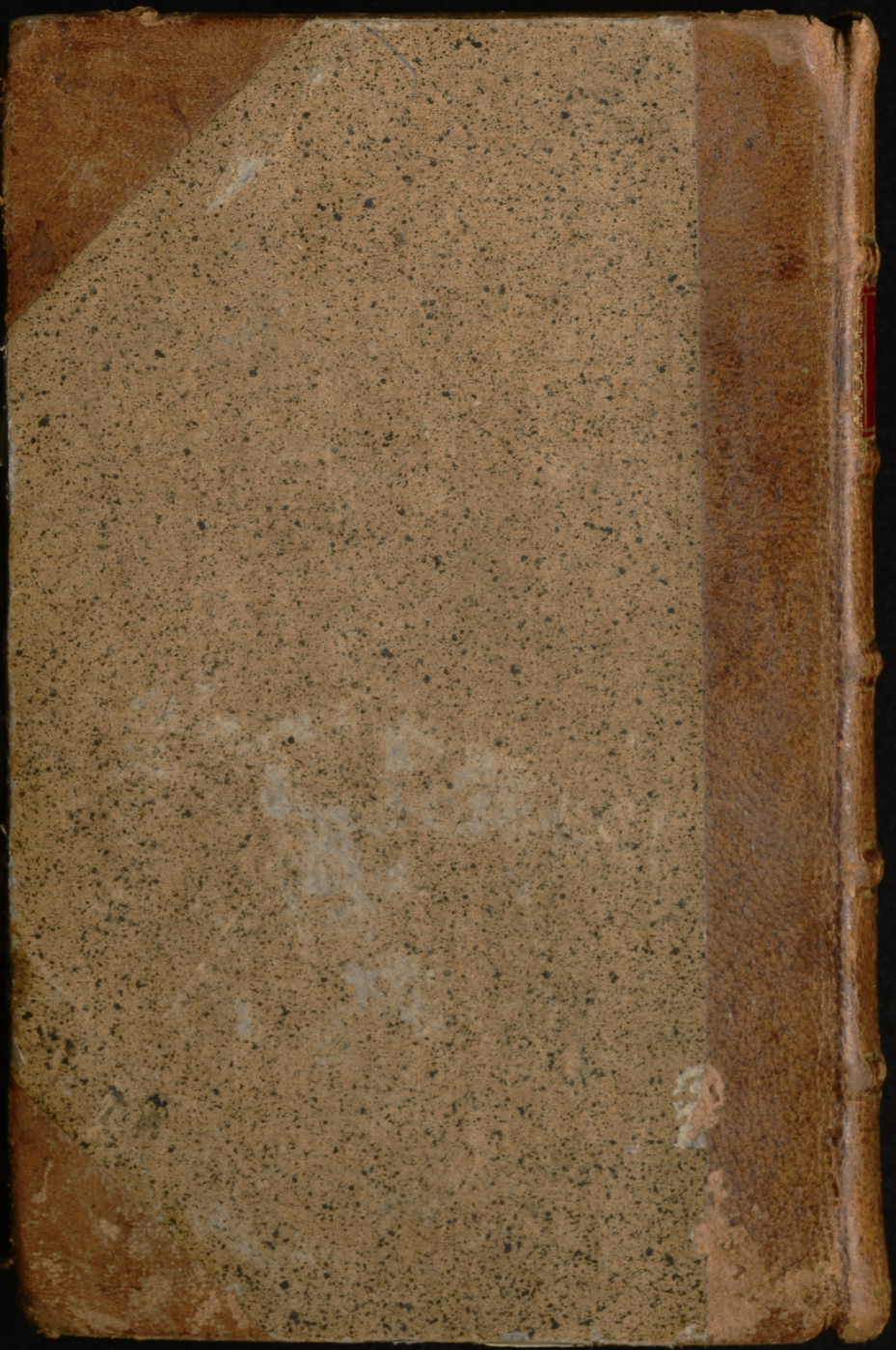
MACRIN..... - - 603 - - 634

HELIOGABALE .. - - 635 - - 668

ALEXANDRE-SEVERE 669 - - 706



Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn825542979/phys_0712
DFG


Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de
/rosdok/ppn825542979/phys_0716
DFG

ger la promtitude de l'exé-
rath IV. le plus redoutable
dernes alla deguiſé dans les
ns les hôtelleries, pour être
même, & la punition ſuivit
Alexandre, qui n'avoit pas
ſur les ſoldats, fut obligé
des meſures cachées & in-
'il lui falloit prendre, pour
tête les coups imprevus de
tune. Quand des dangers
ommencé à deconcerter un
rt à des voyes qu'il n'auroit
s'il fût reſté l'arbitre de ſon
e qui ſcavoit que ſa qualité
iſoit un grand tort dans l'eſ-
ns, ſe fit fabriquer une gé-
quelle le généalogiſte le fit
Marcellus. Ce n'étoit pas
de la naiſſance, mais celui
décidoit de la fortune d'un
ielque noble qu'eût été un
ome, ſon extraction illuſtre

the scale towards document
Image Engineering Scan Reference Chart TE263 Serial No. 033
Patch Reference numbers on UTT
C1 B1 A1 C2 B2 A2 B5 A5 20 18 17 16 11
10 09 03 02 01 C7 B7 A7 C8 B8 A8 C9 B9
Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn825542979/phys_0717
DFG